



SOUVENIRS DE LA CHAMBRE DE L'OMBRE DU BRACELET

BAO TIANXIAO

ÉDITION
DE JOACHIM BOITTOUT

Souvenirs de la Chambre de l'ombre du bracelet

Ce livre a été publié avec le soutien
de l'École universitaire de recherche Translitterae
(programme Investissements d'avenir ANR 10
IDEX 0001 02 PSL* et ANR-17 – EURE-0025)

*Nous appliquons ici la plupart des rectifications orthographiques de la dernière réforme
de l'Académie (JO du 6 décembre 1990).*

Collection Versions françaises

Bao Tianxiao

**Souvenirs de la Chambre
de l'ombre du bracelet
suivi de deux nouvelles
« sentimentales »**

*Traduction, notes et postface
de Joachim Boittout*

Préface de Sebastian Veg

RUED'ULM

Illustration de couverture :
Affiche du restaurant Cobra Lily, Shanghai, 2017.

© Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'École normale supérieure, 2021
pour l'édition française
45, rue d'Ulm – 75230 Paris cedex 05
www.pressens.fr
ISBN 978-2-7288-0715-4
ISSN 1627-4040



Photographie de Bao Tianxiao parue dans la revue *Samedi*, n° 22, 1914.

Préface

Bao Tianxiao, le progressiste souriant

La présente édition des mémoires de Bao Tianxiao se suffirait en réalité largement à elle-même, tant la traduction est précise et élégante et l'appareil critique complet. Cependant, comme le nom de Bao Tianxiao n'est guère connu au-delà du cercle des sinologues et amateurs de littérature chinoise, il peut être utile, au seuil de l'ouvrage, de situer brièvement ce personnage important dans son contexte et de souligner la signification de son itinéraire et de ses écrits.

D'abord parce que, au cours de sa longue vie (1876-1973), Bao Tianxiao a traversé un certain nombre d'épisodes majeurs de la Chine de la fin de l'empire et du ^{xx}^e siècle. Né à Suzhou dans une famille typique des « pays d'eau » du bas Yangtsé, il est reçu aux examens impériaux de premier grade en 1895 avant d'entrer de plain-pied dans le monde naissant de la presse et de l'imprimerie modernes, qui l'occupe une grande partie de sa vie. En tant que journaliste, traducteur et éditeur, il a œuvré pendant presque un demi-siècle (du début des années 1900 jusqu'à 1947, avec quelques interruptions) dans le centre névralgique de ce monde, à Shanghai. C'est à Shanghai qu'il contribue au grand quotidien constitutionnaliste de Liang Qichao, l'*Eastern Times* [*Shibao*] dans les années 1900 avant d'en devenir le rédacteur en chef en 1912, de Shanghai qu'il observe les événements politiques de la révolution républicaine de 1911-1912 (dont il publie une chronique détaillée), ainsi que le mouvement pour la nouvelle culture de 1915-1919. C'est à Shanghai qu'il poursuit une carrière de romancier et

de scénariste (pour les studios Mingxing) dans les années 1920 et 1930 et qu'il passe la guerre sino-japonaise, résistant pendant huit ans aux injonctions des autorités d'occupation à participer aux activités de « collaboration culturelle ».

Après un bref séjour à Taïwan entre 1948 et 1950, où s'était replié le Parti nationaliste de Chiang Kai-shek (et l'État de la République de Chine qu'il contrôlait), Bao s'installe à Hong Kong, alors le bastion de la liberté d'expression dans le monde chinois, et donc lieu de refuge des intellectuels libéraux non alignés avec les deux régimes autoritaires installés à Pékin et Taipei. C'est à Hong Kong que Bao a rédigé la plus grande partie de ses mémoires, consacrés à son enfance et aux années les plus actives de sa carrière de journaliste. Les souvenirs de l'effervescence intellectuelle de Shanghai à la fin de l'empire et pendant les premières années de la République prennent évidemment une saveur toute particulière dans ce contexte de guerre froide où le monde sinophone est en proie à la censure et à la violence politique.

Joachim Boittout montre dans la postface tout l'intérêt d'une lecture de l'itinéraire de Bao à travers le prisme de l'histoire intellectuelle. Bao est en effet emblématique de plusieurs évolutions de la société chinoise de la première moitié du ^{xx}e siècle : le passage de la figure du lettré à celle de l'intellectuel se fait dans son cas par le biais de l'implication dans le journalisme et l'édition, à la différence de ceux qui choisissent l'écriture pamphlétaire et l'engagement politique. À l'opposé, l'itinéraire de Lu Xun (1881-1936), qui le mène d'une famille de lettrés désargentée de Shaoxing à l'engagement dans le mouvement pour la nouvelle culture et à la critique du confucianisme en 1919, puis à un rapprochement non dénué d'ambiguïtés avec le Parti communiste dans les années 1930 et jusqu'à sa mort, a fait de lui un candidat de choix pour porter le récit historique

officiel du Parti. Ce dernier cherche en effet à capter la légitimité intellectuelle du mouvement du 4 Mai 1919 pour en faire le prélude à sa fondation en 1921 et à l'établissement de la République populaire en 1949.

À la différence de Lu Xun ou des « radicaux de province » étudiés par Wen-hsin Yeh¹, Bao Tianxiao ne s'est pas « radicalisé » à l'époque de la nouvelle culture. Sa biographie est emblématique d'un autre itinéraire historique, celui d'un progressiste libéral modéré, se méfiant des engagements stridents qui animent un certain nombre de ses contemporains. Impliqué dans le journalisme politique dès les années 1900, Bao refuse les dichotomies manichéennes entre valeurs anciennes et idées nouvelles, réformisme et révolution, langue classique et langue vernaculaire, engagement politique et entrepreneuriat culturel. En témoigne son implication dans une grande diversité de cercles intellectuels, allant des poètes néotraditionalistes aux révolutionnaires du Zhejiang, en passant par les réformateurs éducatifs. À travers ces différents épisodes historiques, il maintient une attitude de distance et d'humour, comme l'indique l'un de ses noms de plume « Xiao » (rire), incorporé dans son nom d'usage Tianxiao².

Comme l'a souligné notamment Michel Hockx, Bao Tianxiao a publié « son » manifeste en faveur de la langue vernaculaire dès le numéro de janvier 1917 de *l'Illustré romanesque* [*Xiaoshuo Huabao*], où il affirme que « la vraie fiction s'écrit en langue vernaculaire », avant le manifeste bien plus connu de Hu Shi (1891-1962) en faveur des « réformes littéraires » dans *Nouvelle jeunesse*

1. Wen-Hsin Yeh, *Provincial Passages Culture, Space, and the Origins of Chinese Communism*.

2. P. Link, « An interview with Pao T'ien-hsiao », p. 244.

[*Xin Qingnian*]. Bao est également l'auteur de l'un des rares récits de fiction dédiés aux manifestations du 4 mai 1919, « À qui la faute », qui met en scène un petit commerçant de Suzhou vendant du papier japonais, dont la boutique est saccagée par les manifestants patriotiques prônant le boycott des produits étrangers¹. C'est sans doute parce qu'il ne s'interdisait pas de critiquer ses collègues de la nouvelle culture que Bao a été désigné par eux comme un représentant « réactionnaire » de ce qu'ils baptisent à la fin des années 1910 l'école des « canards mandarins et papillons », dont le cas est encore aggravé par ses habitudes de vie « féodales »². C'est par ce genre d'anathèmes que les partisans de la nouvelle culture ont pu imposer leur « hégémonie » culturelle dès les lendemains de 1919, comme en témoigne la reprise en main de la revue *Mensuel de la nouvelle* [*Xiaoshuo Yuebao*] par Mao Dun et Zheng Zhenduo ou le renvoi de Du Yaquan comme rédacteur en chef de l'*Eastern Miscellany* [*Dongfang Zazhi*] en 1920, au moment même où la langue vernaculaire écrite est adoptée dans les manuels scolaires³. Les intellectuels qui cherchent à prendre des positions modérées sont les premières victimes de l'extrême polarisation politique qui saisit alors la Chine pour plusieurs décennies.

Bao garde une attitude flexible par rapport à la question de la langue, pratiquant selon les besoins du contexte tour à

1. Voir M. Hockx, « The big misnomer : May 4th Literature », in D. Der-wei Wang (dir.), *A New Literary History of Modern China*, p. 265-271.

2. P. Link, *Mandarin Ducks and Butterflies : Popular Fiction in Early Twentieth Century Chinese Cities*, p. 7-8.

3. Voir à ce sujet les chapitres de Th. Hutters et de Chen Jianhua in Kai-wing Chow et al. (dir.), *Beyond the May Fourth Paradigm : In Search of Chinese Modernity*.

tour l'écriture classique ou vernaculaire, et s'intéressant tout autant à la nouvelle culture de l'image que véhiculent les revues illustrées (et plus tard au cinéma). Mais la forme ne détermine pas pour autant une position idéologique rigide : on peut ainsi, comme le propose Joachim Boittout, lire les nouvelles ou romans sentimentaux en langue classique comme des interventions dans la sphère publique des émotions politiques, destinées à mobiliser les sentiments démocratiques des lecteurs. Bao Tianxiao se défendait d'ailleurs d'avoir pratiqué le genre du roman sentimental, dont on peut néanmoins trouver des échos dans la nouvelle « Un fil de lin » (adaptée par Bao lui-même au cinéma en 1927), traduite à la fin du présent volume.

Bao Tianxiao est le représentant d'un autre versant de la nouvelle culture : non pas le radicalisme politique mais la production et la diffusion de savoirs nouveaux à travers le capitalisme d'imprimerie naissant. Les activités d'éditeur, de traducteur et d'écrivain de Bao s'inscrivent pleinement dans l'essor de la presse, des magazines (notamment ceux destinés aux femmes), de la littérature en feuilleton et des grands éditeurs de vulgarisation du savoir, qui produisent manuels scolaires, dictionnaires et encyclopédies, comme la fameuse Commercial Press de Shanghai. La généralisation de la langue vernaculaire et de l'éducation moderne crée un nouveau public de lecteurs intéressé à la fois par le savoir et le divertissement, et disposé à dépenser de l'argent pour y accéder. Le savoir mais aussi la littérature deviennent ainsi des objets utilitaires et de consommation, sans qu'il y ait pour autant de contradiction entre les visées éducative et commerciale de leur production. En conséquence, le monde de l'édition se professionnalise et le travail en son sein est prestigieux et bien rémunéré, les éditeurs de rang élevé pouvant

gagner autant ou plus que les universitaires ¹. Bao participe pleinement de cette évolution, se réjouissant à l'occasion des émoluments qu'il perçoit.

Un autre personnage à l'itinéraire similaire, bien qu'il soit plus jeune d'une génération, Zou Taofen (1895-1944), permet de mieux comprendre l'originalité de la position de Bao. Originaire d'une famille de notables du Fujian, diplômé de l'université catholique Saint John's et avide lecteur de publications en langue étrangère, Zou prend en 1926 la direction éditoriale de la maison Shenghuo (La Vie, qui deviendra l'éditeur Sanlian en 1949 après une fusion avec deux autres maisons) et de son hebdomadaire *Shenghuo Zhoukan*. Il en fait un vecteur à la fois d'éducation et de divertissement pour les jeunes employés urbains (*zhiye qingnian* : instituteurs, apprentis, vendeurs), notamment ceux issus de l'enseignement professionnel. Quand la revue est interdite par les autorités nationalistes en 1933, elle tire à 150 000 exemplaires, le plus grand tirage jamais atteint en Chine avant 1949. Elle symbolise à la fois la vulgarisation d'un nouveau savoir généraliste sur le monde actuel, présenté dans un langage simple à destination de nouvelles couches sociales, et la volonté d'inculquer à ce lectorat un idéal de professionnalisme qui le détournerait de la radicalisation politique. L'alliage de moralisme pragmatique et d'éthique de responsabilité confucéenne se révèle particulièrement populaire parmi ces lecteurs, de manière assez comparable au succès des magazines littéraires de Bao Tianxiao une décennie plus tôt. Au début des années 1930, Zou, comme Bao, réagit avec une hostilité

1. R. Culp, « Mass production of knowledge and the industrialization of mental labor : the rise of the petty intellectual », in R. Culp, E. U. Wen-hsin Yeh (dir.), *Knowledge Acts in Modern China : Ideas, Institutions, Identities*, p. 207-241.

croissante aux attaques et empiètements japonais, mais à la différence de Bao, cette hostilité l'incite à se rapprocher des communistes. Il quitte alors Shanghai pour Wuhan, puis Chongqing. Les publications de Shenghuo se mettent à prôner des solutions politiques plus collectives et moins pluralistes. Après sa mort dans la clandestinité à Shanghai, sa demande d'adhésion au Parti est acceptée à titre posthume¹.

Bao Tianxiao, par contraste, a continué de se méfier des projets politiques collectifs, choisissant *in fine* de se réfugier dans la colonie britannique de Hong Kong pour se préserver des exigences des deux partis-États chinois, comme l'ami de Lu Xun, Cao Juren (1900-1972) et d'autres intellectuels libéraux. Pour les historiens et sinologues qui s'étaient pendant longtemps focalisés sur les « grands récits » et les idéologies dominantes de la Chine du xx^e siècle, les trajectoires comme celles de Bao ont pu paraître trop marginales pour être représentatives. Cette tendance s'inverse désormais, et l'histoire culturelle se penche attentivement sur tous les acteurs de l'ombre des grandes évolutions intellectuelles. Ainsi, l'attrait nouveau de Bao Tianxiao n'est pas fortuit. Il correspond à une lecture plus fine, moins manichéenne de l'histoire des intellectuels chinois. C'est donc une véritable chance pour le lecteur francophone de pouvoir lire dans le présent volume les extraits de ses mémoires les plus substantiels à être traduits en langue occidentale à ce jour.

Sebastian Veg

1. Wen-hsin Yeh, « Progressive journalism and Shanghai's petty urbanites : Zou Taofen and the *Shenghuo Weekly* 1926-1945 », in F. Wakeman et Wen-hsin Yeh (dir.), *Shanghai Sojourners*, p. 186-238.

Avant-propos du traducteur

Bao Tianxiao, une histoire encore incomplète

Avant de pénétrer dans le récit bigarré d'une vie intime et d'un parcours dans l'Histoire qu'offrent les *Souvenirs* de Bao Tianxiao¹, nous souhaiterions nous livrer à de brefs éclaircissements et confier quelques regrets.

Le volume considérable des *Souvenirs* et de la *Suite aux souvenirs* (près de 600 pages) et l'extrême densité des informations que ces deux récits contiennent font de la traduction intégrale de ce fascinant témoignage une tâche – momentanément – impossible. Trois lignes directrices ont donc guidé le choix des extraits ici traduits et l'orientation de notre postface.

Premièrement, nous avons souhaité conserver la progression chronologique des textes originaux, en offrant le panorama le plus complet possible de l'évolution professionnelle et personnelle de Bao depuis son enfance à Suzhou, dans les années 1880, jusqu'à ses premiers séjours à Pékin en 1917-1918.

Deuxièmement, le lecteur remarquera sans doute une prédilection, dans notre sélection, pour les événements des années 1900-1910, et un focus particulièrement marqué

1. Pour des raisons de commodité, nous traduirons systématiquement par la suite le titre de ses deux recueils de la manière suivante : *Chuanyinglou huiyilu* [*Souvenirs de la Chambre de l'ombre du bracelet*] par *Souvenirs* et *Chuanyinglou huiyilu xubian* [*Suite aux souvenirs de la Chambre de l'ombre du bracelet*] par *Suite aux souvenirs*.

sur les transformations du monde shanghaien de la presse et l'édition dans ces années charnières, marquées par la professionnalisation du secteur de l'imprimé. Nous avons porté une attention assez limitée aux activités de Bao Tianxiao pendant les années 1920, et encore moins dans la décennie suivante. La dimension patriotique de ses nouvelles et autres critiques de presse durant la guerre, largement laissée de côté à notre connaissance, constituerait sans nul doute un objet d'étude stimulant.

Il s'agit là d'une orientation volontaire, que nous éclairerons plus précisément dans la postface. En effet, la littérature foisonnante et la presse politique des toutes premières années de la période républicaine (1911-1916) sont encore injustement reléguées aux marges de l'Histoire. Or, les nombreux passages traitant de cette période nous paraissent constituer une base solide à l'inclusion de Bao Tianxiao, lettré-journaliste « vedette » de la période, dans une histoire intellectuelle de la Chine moderne dont cesseraient enfin d'être exclus les romanciers et autres lettrés reconvertis explorant les interstices de la presse, de la littérature et de la politique.

En d'autres termes, les *Souvenirs* de Bao nous permettent de considérer et d'inclure dans l'histoire intellectuelle des personnalités culturelles que la grande Histoire a tendance à sacrifier au profit de figures de premier plan comme Kang Youwei, Liang Qichao ou Sun Yat-sen. Si Bao n'est pas une figure philosophique majeure – il avoue par exemple ne pas réellement saisir le sens des traductions de John Stuart Mill par Yan Fu qu'il édite –, il n'en demeure pas moins l'un des plus vigoureux artisans des transformations intellectuelles et économiques du champ culturel shanghaien.

On l'aura compris, le présent ouvrage n'a pas vocation à traiter directement des œuvres de Bao Tianxiao, dont

l'extrême profusion rendrait d'ailleurs toute tentative d'analyse systématique à peu près impossible. Plus modeste mais sans doute plus réaliste, se situant aux confluent de l'histoire sociale, politique et d'une sociologie des lettrés et des intellectuels chinois, notre entreprise ambitionne de fournir des clefs de compréhension du processus de transformation du lettré traditionnel en homme de presse moderne, dans un contexte de transformations politiques et littéraires majeures. Le lecteur trouvera toutefois dans ce volume une sélection de textes littéraires en langue classique de Bao Tianxiao. Nous entendons nous en servir afin d'éclairer la subtilité du positionnement de l'auteur au sein d'un champ intellectuel en pleine reconfiguration, en insistant notamment sur la place et la fonction du sentiment (*qing*) dans ces récits. Instrument de critique sociale et élément récréatif prisé par le lectorat urbain, ce ressort littéraire et philosophique majeur de la fin des Qing et du début de la République informe en effet l'écriture romanesque des plus grands succès commerciaux de Bao.

Cette ambition critique nous a conduit à insister sur le Bao Tianxiao « public » plus que sur l'individu intime, en l'occurrence les nombreux récits de jeunesse et d'enfance inscrits dans l'histoire locale de Suzhou à la fin du xix^e siècle. Notre choix diffère ainsi, tout en le complétant, de l'orientation générale de l'unique autre traduction, japonaise, des *Souvenirs*¹. Cette prédilection pour une lecture des *Souvenirs* dans l'histoire intellectuelle de la période se traduit aussi dans l'apparat critique qui accompagne notre traduction, où nous avons choisi d'insister sur les œuvres, les idées, les hommes et les femmes plus que sur les traditions et pratiques locales,

1. Voir Takeda M., *Seneirô kaiokuroku yakuchû*.

l'histoire des techniques d'impression ou la géographie. Ce parti délibéré n'ôte évidemment rien à l'intérêt d'une lecture des *Souvenirs* à partir de ces champs, que l'on trouvera sans doute mieux représentée à travers les annotations de la traduction des vingt premiers chapitres du recueil par Takeda Masaya.

On observera que les aspects proprement économiques, techniques et sociaux de la période ont fait l'objet d'un ouvrage fort méconnu de Bao Tianxiao, publié en février 1974 par les éditions Dahua. Commandé par Gao Boyu à son ami qui en achève l'écriture un mois avant sa disparition en novembre 1973, *Cent ans de mutations dans l'habillement, l'alimentation, le logement et les transports* [*Yishizhuxing de bainian bianqian*] constitue une source de première main sur les pratiques de la vie de tous les jours au tournant du ^{xx}e siècle et mériterait sans doute d'être traduit.

Troisième ligne directrice, nous avons surtout privilégié des chapitres des *Souvenirs*, laissant de côté de nombreux autres passages de la *Suite*. Non moins intéressant, ce second opus, composé sur le tard et achevé quelques mois à peine avant la mort de Bao, relate notamment la vie d'un certain nombre de personnalités fascinantes de la période, comme le journaliste Shao Piaoping (1886-1926) ou le romancier sentimental à succès Bi Yihong (1892-1926). Cependant, ils sont souvent plus anecdotiques, parfois redondants, voire quelque peu délayés, comme la fresque de la révolution Xinhai (1911) dévoilant l'intimité de Yuan Shikai dans ce moment critique.

Vient à présent le moment d'exprimer quelques regrets. Toute entreprise de sélection implique des mises à l'écart douloureuses : nous avons dû parfois renoncer à des passages éclairants et savoureux – considération d'autant plus décisive à nos yeux que ce principe littéraire

guida Bao tout au long de son parcours. Citons pêle-mêle certaines anecdotes familiales, le destin de lettré manqué du père de l'auteur, contraint d'exercer la profession honnie de petit employé dans une modeste maison d'épargne, le goût bien connu de Bao Tianxiao pour le « monde des fleurs » (les maisons de plaisir)¹ ou encore les encas typiques qu'avaient les journalistes de l'*Eastern Times* entre deux éditoriaux sur la rue Wangping, où étaient concentrés la plupart des quotidiens shanghaiens : filets de poisson marinés au vin jaune, légumes sautés aux crevettes, le tout accompagné d'une soupe.

Le chapitre traitant du célèbre Pavillon du repos (*Xilou*) de l'*Eastern Times*, où se retrouvait dans un cadre informel l'élite réformiste politique, économique et intellectuelle de la région, bien que d'une importance première, a quant à lui été laissé de côté en raison du trop grand nombre de noms de personnages dont fort peu sont connus du public. Le lourd appareil critique nécessaire à l'intelligence du chapitre en aurait inévitablement encombré la lecture.

Le lecteur s'interrogera sans doute sur l'origine du titre complet de l'œuvre qu'on lui présente : les *Souvenirs de la Chambre de l'ombre du bracelet* [*Chuanyinglou huiyilu*]. Celui-ci fait l'objet d'un épisode émouvant que nous n'avons malheureusement pu conserver. La Chambre de l'ombre du bracelet (*Chuanyinglou*) est, avec le non moins fréquent Pavillon de l'étoile d'automne (*Qiu xingge*), l'un des très nombreux noms de plume de Bao Tianxiao, qui en usa au bas mot d'une soixantaine selon le décompte

1. Voir le chapitre que lui consacre Luan Meijian dans sa biographie inspirée des *Souvenirs*, *Tongsu wenxue zhiwang : Bao Tianxiao zhuan* [Le roi de la littérature populaire : biographie de Bao Tianxiao], p. 182-190.

de Sun Houei-min¹. Lui-même confie en avoir perdu le compte. Il consacre pourtant un chapitre entier à l'histoire de l'étrange Chambre de l'ombre du bracelet. Loin d'être la réminiscence de quelque romance, comme la suavité du pseudonyme pourrait le suggérer, il s'agit d'un témoignage de la bonté maternelle. Bao raconte ainsi comment sa mère s'est proposé d'offrir son bracelet en or à un ami de son père accablé par des dettes considérables auxquelles il ne pouvait faire face. Les *Souvenirs* de Bao, dont l'écriture a commencé après une apparition de sa mère en rêve, constituent donc en un sens un hommage ému à celle-ci.

Enfin, l'évocation des pseudonymes de Bao ne serait pas complète sans quelques précisions sur celui qu'il utilisa pour signer le volume qui nous occupe ici : Tianxiao, ou Rire du ciel, suggérant un temps qui s'éclaircit. Le creuset des significations qui irriguent ce choix reflèterait presque à lui seul l'éclectisme enthousiaste du parcours intellectuel de l'auteur. Selon Bao, on y trouve à la fois une citation classique devenue dicton selon lequel « les éclairs sont les rires du Ciel » ; une référence à un vers du grand poète Tang Du Fu (712-770) : « Quand le Ciel nous sourit, tout prend des airs de printemps » ; un autre vers du poète réformateur Gong Zizhen (1792-1841), qui a réhabilité au premier chef l'expression du sentiment personnel en poésie ; et, enfin, une citation de l'intellectuel réformateur hunanais Tan Sitong (1865-1898), mort en martyr après l'échec de l'épisode des Cent jours (juin-septembre 1898) : « Agitant mon épée, je souris au Ciel. » Avant de conclure

1. Voir Sun Houei-min, « Biji chuantong yu xiandai meiti : Bao Tianxiao zai « Jingbao » de zhuanshu huodong », dans Lien Ling-ling (dir.), *Wanxiang xiaobao : Jindai Zhongguo chengshi de wenhua, chengshi yu shehui*, p. 191-225.

dans un éclat de rire final que toutes ces citations n'ont en réalité que peu de rapport avec son pseudonyme !

Quelques précisions pour finir sur les éditions utilisées pour cette traduction. Comme le lecteur l'apprendra dans les repères biographiques (*infra*, p. 343-351), la publication des *Souvenirs* et de la *Suite aux souvenirs* fut à bien des égards une longue succession de contrariétés, et ce dès les débuts de leur parution en feuilleton en 1966 dans la revue hongkongaise *Dahua*, dirigée par Gao Boyu (1906-1992). Commencées à Taipei en 1949 et achevées à Hong Kong vers 1955, les *Souvenirs* furent finalement regroupés dans une première édition publiée par la maison d'édition Dahua à Hong Kong en 1971. La *Suite aux souvenirs* parut chez le même éditeur en 1973.

Nous avons consulté à de nombreuses reprises ces deux premières versions (1971 et 1973), ainsi que la version manuscrite originale des *Souvenirs* de 1949, conservée aux archives de l'Institut d'histoire moderne de l'Academia Sinica (Taïwan). Nous avons aussi pu retrouver les premières parutions, sous forme de feuilleton, des *Souvenirs* dans la revue *Dahua*. Leur chapitrage diffère de celui de la version finale de 1971 et des éditions les plus récentes¹. Cependant, nous nous sommes surtout fondé pour la traduction sur l'édition complète la plus récente. Il s'agit de l'édition de la *Zhongguo dabaikequanshu chubanshe* (Pékin, 2009), à laquelle nous nous référons dans le corps de la traduction. Trois autres éditions des *Souvenirs* et de la *Suite aux souvenirs* existent aussi : deux éditions taïwanaises, par la Wenhai chubanshe (1974) et la Longwen chubanshe (1990),

1. Pour un tableau des correspondances entre les chapitres de la publication en feuilleton dans la revue *Dahua* et ceux des éditions les plus récentes (Shanxi guji chubanshe, 1999), voir Takeda M., *Seneirô kaiokuroku yakuchû*, p. 7.

et une édition de Chine continentale en deux volumes par la Shanxi guji chubanshe (1999).

L'inclusion d'une partie du journal intime – commencé en 1925 – dans ces mémoires est l'occasion de rappeler non seulement l'importance de ce document, mais aussi de partager avec le public les travaux les plus récents entrepris en Chine et surtout à Taïwan pour explorer de nouveaux pans de la vie et de l'œuvre de Bao Tianxiao.

L'édition des années taïwanaises du journal de Bao (1948-1949) par Sun Houei-min et Lin May-li de l'Institut d'histoire moderne de l'Academia Sinica (Taïwan) en 2018 confirme l'engouement que suscite son œuvre, redécouverte dans sa diversité depuis plus d'une décennie. Cette entreprise s'est accompagnée de la création d'un site internet dédié à Bao Tianxiao¹. La publication annoncée de l'intégralité du journal de Bao Tianxiao [*Chuanyinglou riji*] en Chine continentale par la Zhonghua shuju et à Taïwan favorisera sans nul doute ce processus de redécouverte, notamment pour la période 1925-1940.

Par ailleurs, les archives de l'Institut d'histoire moderne disposent aussi d'un riche « fonds Bao Tianxiao » qui, outre une partie de son journal, contiennent l'une des versions manuscrites originales des *Souvenirs* de 1949. Les différences – souvent d'ordre sémantique à notre connaissance – entre cette version manuscrite et la première version éditée de 1971 n'ont pas retenu notre attention ici, où nous nous fondons donc sur la version définitive des *Souvenirs*.

Nous avons adopté, suivant l'usage, la transcription *pinyin* pour les noms chinois, à l'exception de certains toponymes, noms de personne ou d'objet devenus usuels. Le lecteur trouvera dans la bibliographie en fin de volume

1. Voir <https://sites.google.com/view/pao1876-1973>

(*infra*, p. 355 *sq.*) les références complètes des notes abrégées dans chaque chapitre des *Souvenirs* et dans les nouvelles de Bao ici traduites.

Enfin, qu'il nous soit permis ici de remercier chaleureusement Sebastian Veg de son soutien, de ses conseils et de la richesse des discussions que nous avons eues sur la formation de la sphère publique chinoise et la littérature républicaine. Nos remerciements vont aussi à notre editrice, Lucie Marignac, pour sa confiance et sa patience au cours de l'élaboration de ce volume.

J. B.

Souvenirs de la Chambre de l'ombre du bracelet

Prologue

J'ai entrepris la rédaction de ce manuscrit au mois de mai 1949 ; j'avais alors 74 ans¹. Ma mémoire, qui n'était plus aussi agile qu'avant, commençait à présenter les signes d'un déclin quotidien. Je ne parvenais déjà plus à me souvenir des tenants et aboutissants de nombreux événements vécus, ou même du nom de nombreux amis. Je redoute que cela ne fasse qu'empirer par la suite. Quand mes enfants et mes petits-enfants m'interrogent sur ma jeunesse, il m'arrive de ne pouvoir leur répondre ou, parfois, de n'être en mesure de le faire que par bribes. L'histoire que je raconte n'est jamais qu'une histoire personnelle, mais, comme le disaient les anciens, des *Dix-sept histoires dynastiques* par laquelle commencer² ?

J'ai fait un rêve la nuit dernière³. J'ai rêvé que j'étais redevenu en petit garçon de 8 ou 9 ans, toujours collé aux basques de sa mère. Dans mon rêve, ma mère était aussi jeune et aussi aimante qu'elle l'était alors. Hélas, ce fut une vision fugace car je m'éveillai presque instantanément. Ma mère ne m'avait rien dit, elle ne m'avait pas même fait un signe mais, une fois réveillé, son image restait obstinément dans mon esprit. L'aurore allait bientôt poindre et, par la fenêtre, on entendait déjà le coq chanter. Incapable de reprendre le fil de mon rêve, je demeurais ainsi, les yeux grand ouverts, jusqu'aux premières lueurs du jour.

J'ai atteint l'âge auquel on se prépare à mourir, et j'ai déjà vécu un an de plus que Confucius⁴, le personnage que nous tenons en plus haute estime. Et voilà que, soudain, je fais ce rêve. Ce n'est certes pas, loin s'en faut, la première fois que je rêve de mon enfance. Quand je

ne parviens pas à trouver le sommeil, il m'arrive de me remémorer, toujours allongé, de nombreux souvenirs. Mais ils se dissipent aussi rapidement qu'ils sont venus, comme un rêve de printemps qui s'évapore sans laisser de trace. C'est pourquoi j'ai voulu coucher librement sur le papier les choses que je peux encore me rappeler afin de les transmettre à mes descendants, puis aux descendants de mes descendants. Au rythme vertigineux auquel les époques changent, ces souvenirs pourront peut-être susciter leur intérêt pour l'évocation du passé.

Préface de l'auteur

Il y a maintenant plus de vingt ans de cela, m'éveillant subitement d'un rêve au cœur d'une nuit tranquille, je fus assailli par un flot d'idées. Âgé de plus de 70 ans, je pensais que j'avais laissé glisser le temps entre mes doigts. C'est ainsi que j'entrepris de coucher sur le papier toutes les choses que j'avais traversées pendant la première moitié de ma vie afin de me divertir et, aussi, dans l'idée que cela servît d'exemple. Je commençai par le récit de ma prime jeunesse et mon enfance, en me concentrant sur mes histoires familiales, récit qui atteignit plusieurs dizaines de milliers de mots. Pris d'enthousiasme, je poursuivis, de manière discontinue, avec l'adolescence et ma vie adulte, et le résultat dépassa le million de mots. Puis, après avoir erré de lieu en lieu tel un réfugié⁵, je vis mon enthousiasme s'émousser et ne touchai plus au manuscrit. Pour être tout à fait honnête, ma mémoire n'était déjà plus aussi vive qu'auparavant. Ces mémoires qui ne valaient pas la peine d'être écrits, et encore moins d'être publiés, étaient sans doute tout juste bons à amuser mes petits-enfants. Mais après tout, quoi de surprenant à ce que quelqu'un comme moi, qui ai vécu cette époque et porte la marque de cette condition, veuille laisser quelques bribes de ce passé ? Les Anciens disent que ce n'est qu'après 50 ans que l'on prend conscience de ses erreurs⁶. Moi qui ai dépassé les 90 ans, je n'en devrais que mieux les comprendre et me repentir de mes fautes. Mais quand mes amis m'affirmèrent que mon récit pouvait à la fois constituer un matériau de référence sur l'histoire moderne et une relique de l'évolution des choses, ma honte fut plus grande encore.

Ces mémoires sont d'abord parus dans le magazine *Dahua*, puis ont été publiés dans la revue *The Crystal*. Et voici qu'aujourd'hui, grâce à l'opiniâtreté de monsieur Ke Rongxin, ils paraissent en un livre. La gratitude que j'éprouve à l'égard de monsieur Gao Boyu, qui en a relu les épreuves, est inexprimable.

Les souvenirs des amis d'autrefois m'envahissent et reviennent souvent peupler mes rêves. Ainsi replongé dans le passé, je mesure que le temps fuit sans nous attendre. Aujourd'hui, c'est ployant sous les assauts de l'âge et de la maladie, l'esprit embrouillé, la vue défaillante et les mains tremblantes, que j'ai pris le pinceau avec quelque réticence pour tracer ces quelques mots et raconter la genèse de cet ouvrage.

Février 1971, Hong Kong,
Bao Tianxiao,
originaire du district de Wu à Suzhou,
à l'âge de 96 ans.

I⁷

Mes premières années d'école (vers 1883)

J'ai commencé l'école à l'âge de 5 ans, ce qui peut paraître précoce, mais, à cette époque, il n'était pas incongru de fréquenter le jardin d'enfants. J'étais en outre né le deuxième jour du deuxième mois du calendrier traditionnel et l'on pouvait considérer de ce fait que j'avais 48 mois révolus⁸. Avant d'être scolarisé, je connaissais déjà les quelques caractères au tracé simple que ma grand-mère m'avait enseignés. Mon père, quant à lui, espérait que je devinsse un homme de lettres. Ses plus jeunes années avaient été marquées par la révolte des Taiping qui l'avait jeté sur les routes avec ma grand-mère et contraint à abandonner ses études⁹, ce qui lui avait laissé une profonde amertume.

Nous habitions à l'époque dans l'ouest de la ville de Suzhou¹⁰, dans une résidence du quartier de Liujiabin. C'était une bâtisse d'une taille considérable dans laquelle résidaient trois familles. Outre la nôtre, on trouvait les Lai, qui appartenaient aux bannières chinoises¹¹ de la province du Fujian, et les Tan, qui, je crois, venaient de l'Anhui ; mais je n'en suis plus certain à présent. Suzhou était à l'époque le chef-lieu de la province du Jiangsu, si bien que de nombreux fonctionnaires en attente de poste s'y rendaient (selon la loi en vigueur sous les Qing, il était impossible de servir dans sa province d'origine). Les Lai et les Tan avaient rejoint le Jiangsu pour cette raison, et c'est à Suzhou qu'ils avaient pris demeure, loin de leur contrée natale. Plus tard, un dénommé

Lai Fengxi pour les premiers et un certain Tan Tailai pour les seconds avaient fini par être nommés respectivement préfet de Wu et premier magistrat de Suzhou (il s'agissait de deux postes de fonctionnaires locaux dans l'administration Qing) ; mais à cette époque leurs deux familles, tout comme la mienne, avaient déjà quitté la résidence de Liujiabin.

La famille Lai ne fut pas étrangère à mes premières années d'apprentissage. Dans notre résidence, les Lai occupaient le bâtiment principal, les Tan étaient logés dans le pavillon de réception et quant à nous, nous habitions dans les autres pièces situées en face de celle-ci, ce qui représentait environ huit ou neuf chambres. Si bien que même si une vaste cour à la végétation luxuriante et peuplée de montagnes artificielles nous séparait du pavillon, on pouvait dire que nous étions des voisins directs des Lai¹². Parmi les membres féminins de leur famille, la troisième épouse témoignait de nombreux égards à ma grand-mère et à ma mère. Ces relations de bon voisinage se traduisaient par des échanges fréquents de nourriture. En raison de son appartenance à la bannière chinoise, la troisième épouse, lorsqu'elle portait des robes de cérémonie, s'habillait à la mode mandchoue ; quand elle portait des vestes courtes et de longues jupes, elle privilégiait la mode chinoise (les membres des bannières chinoises étant autorisés à se marier avec des mandchous ou des chinois, ils formaient un pont entre les deux ethnies).

Le fils de la troisième épouse ayant environ 13 ou 14 ans, celle-ci avait décidé d'engager un précepteur. Comme tout le monde dans leur famille comprenait le dialecte de Suzhou et éprouvait une profonde admiration pour la brillante tradition lettrée locale, ils souhaitaient engager un précepteur originaire de cette ville. Elle en avait parlé avec ma grand-mère qui envisageait elle aussi de me faire commencer à étudier et

donc, pour cela, de recourir à un professeur particulier. Cela tombait donc parfaitement bien, et nos familles décidèrent d'engager le même précepteur. Grand-mère confia la chose au gendre de sa première fille, c'est-à-dire mon oncle You Xunfu¹³, qui s'adressa à son cousin Dingfu, mon oncle par alliance, qui nous présenta monsieur Chen Shaofu (Enzi de son prénom). On pouvait dire qu'il avait été embauché par la famille Lai et la nôtre. Maître Chen travaillait du matin au soir mais, fort heureusement pour lui, sa maison était très proche de la nôtre car il habitait au Huilongge, résidence située une rue un peu plus au sud de Liujiabin, soit à deux pas de chez nous. Il avait été convenu que les Lai lui fourniraient le déjeuner et que nous prendrions sa collation à notre charge. Quant au dîner, maître Chen s'en occuperait lui-même une fois de retour chez lui.

La cérémonie de début des cours fut d'une grande solennité. On devait être aux alentours du 20 janvier¹⁴. Le maître avait informé la famille de mon grand-père maternel, qui avait transmis ses instructions à son jeune domestique, Shen Shou. Au petit matin de ce fameux jour, la palanche qu'il portait sur l'épaule était chargée de tout un tas d'objets. On comptait deux petits coffres où ranger les livres, une collection des Quatre livres¹⁵, une boîte de modèles pour apprendre à écrire les caractères, les quatre trésors du cabinet du lettré¹⁶ ainsi qu'un pot à pinceaux, un encrier, un porte-pinceaux et un récipient à eau dans lequel tremper le pinceau. Tout le nécessaire était là. Plus de soixante-dix ans après, il me reste de ces objets un vieux porte-pinceaux en bronze et une paire de petits récipients à eau en porcelaine. Le domestique portait aussi une assiette de gâteaux de riz Dingsheng et une autre de riz gluant. Offrir à un enfant des gâteaux et du riz gluant lorsqu'il commençait ses études était de bon augure car

la prononciation de ces deux pâtisseries, *gao* et *zong*, est la même que celle du mot « briller à un examen », *gaozhong*. Cette assiette de boulettes de riz était au demeurant fort singulière car elle en contenait une de forme carrée qu'on appelait « boulette en forme de sceau ». Deux autres avaient la forme d'un pinceau et s'appelaient « boulettes en pinceau » ; leur prononciation, *bizong*, ressemblant fort à celle du mot « réussite », *bizhong*, une telle euphonie constituait un heureux présage. Les pâtissiers de Suzhou cultivaient cette astuce depuis des générations.

Au bout d'un moment, mon oncle maternel fit son arrivée, juché sur un palanquin : il venait m'accompagner à l'école. En effet, la coutume à Suzhou voulait que ce soit l'oncle maternel ou à défaut le cousin germain ou encore tout autre aîné qui s'en chargeât, mais en aucun cas le père. Autrefois, il fallait être vêtu en habit de cérémonie pour accomplir ce rituel, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui où l'on se contente de porter un chapeau à rubans rouges. Dans les familles de lettrés, cependant, il est toujours d'usage de revêtir des habits de cérémonie.

Le cabinet d'étude était situé dans un bâtiment adjacent à la bâtisse qu'occupaient les Lai. Il y avait là une cour intérieure entourée de hauts murs. À travers les six grandes fenêtres on apercevait un muret fleuri et quelques arbres qui ressemblaient à des bambous domestiques. Il n'y avait que deux élèves : le fils de nos amis Lai et moi-même. Chez lui on l'appelait « jeune maître » et même moi, qui m'adressais à lui en utilisant le terme de « frère Lai », j'utilisais cette appellation pour parler de lui en son absence.

Après m'avoir conduit à la salle d'étude, mon oncle alla présenter ses respects au maître. Les domestiques se tenaient dans la salle où ils s'affairaient à allumer des bougies rouges. Mon oncle saisit un bâton d'encens

entre ses doigts et me dit de prier en m'inclinant quatre fois : c'était la prière destinée à Confucius, le maître et sage suprême. Puis on plaça un fauteuil au milieu de la pièce et l'on étendit un couvre-lit rouge sur le sol. On pria le maître de s'asseoir sur le fauteuil afin qu'il reçût les salutations rituelles des nouveaux élèves. Mais notre maître Chen refusa, se contentant de rester debout à la place d'honneur. Au moment où je m'agenouillai pour me prosterner il me releva à deux mains, ce qui marqua la fin de la cérémonie des salutations.

Ma place était située à côté du bureau du maître. J'étais malheureusement trop petit, si bien qu'on avait dû ajouter des coussins sur ma chaise et qu'on les avait même enroulés dans le couvre-lit rouge. En accord avec la coutume de Suzhou, on nous avait fait parvenir de la maison une « soupe d'harmonie », afin que la politesse et l'harmonie règnent entre maître et élèves. Mais, me demanderez-vous, que contenait au juste ce potage ? C'était en réalité une soupe au sucre blanc agrémentée de feuilles de parasol (la prononciation de ce terme étant voisine – présage heureux de nouveau – de celle du mot « harmonie ») et de pois verts (la prononciation de « pois » évoquant celle d'« affection ») et qui, pour ne rien gâter, faisait le bonheur des enfants tout friands de sucreries.

Mon oncle salua le maître en s'inclinant profondément, abaissant et relevant les mains ; il prononça à deux reprises les mots « je vous le confie ». Sa tâche étant accomplie, il partit aussitôt et alors je me sentis seul. Le maître, qui avait déjà tout préparé, me donna une feuille de papier rouge sur laquelle étaient tracés six gros caractères qu'il m'apprit à lire : « grandes richesses et dignités, longévité et santé ». Parmi ces six caractères, le premier, qui signifiait « grand », m'était familier depuis longtemps, mais je ne connaissais aucun des

cinq autres. Le maître les répéta environ quatre ou cinq fois, et je les mémorisai. Il était prévu que l'après-midi fût libre, si bien qu'au bout de deux heures à peine, nous avions terminé.

Avant cela, mon maître, qui était extrêmement professionnel, plaça mon tableau à caractères dans mon cartable. Le plus étrange fut qu'il renversa le cartable pour l'empaqueter. À propos de ce cartable, il me faut mentionner qu'il était d'une très belle facture ; c'était un cadeau de mon grand-père maternel. Sa surface principale était cousue en soie verte et était maintenue par des passements rouges en toile fine. Sur le devant était brodé un personnage vêtu d'une tunique rouge et coiffé d'un chapeau mandarin : c'était un major de promotion du concours de docteur¹⁷ qui chevauchait un cheval blanc. Au coin du cartable était accrochée une ficelle rouge au bout de laquelle était suspendue une pièce d'or.

Au moment où nous quittions le cabinet d'étude, le maître me demanda d'emporter une boulette de riz gluant en forme de sceau ; la famille venait déjà à ma rencontre. Le fait que je rapporte chez moi cette boulette était une manière pour lui d'exprimer son souhait de voir plus tard son élève tenir entre ses mains la poignée d'un sceau, c'est-à-dire occuper une charge mandarinale. Mais pourquoi donc avait-il renversé mon cartable ? Grand-mère m'expliqua par la suite qu'un adage répandu à Suzhou voulait que l'on désignât un fonctionnaire progressant rapidement dans la carrière comme un homme dont « le cartable lui avait permis de renverser sa position sociale ». C'étaient là des souhaits de réussite que l'on employait à l'époque des concours mandarinaux¹⁸.

II

Le Shanghai de mon enfance

(vers 1884)

Je me souviens que la première fois que je me suis rendu à Shanghai, je devais avoir 9 ans (c'était la dixième année du règne de Guangxu¹⁹). C'était sans doute le milieu de l'automne, mais je ne me souviens plus de la date exacte. Mon père était installé à Shanghai depuis plus de six mois quand, soudain, nous reçûmes un télégramme sur lequel, outre l'adresse, ne figuraient que les quelques mots suivants : « Yun gravement malade STOP venir en urgence STOP. » Le message était signé d'un certain Lu. Cela ne faisait pas longtemps que le télégraphe avait fait son apparition en Chine mais comme Suzhou était le chef-lieu de la province du Jiangsu, on y trouvait déjà un bureau²⁰. Les gens du commun, cependant, ne s'en servaient qu'en cas d'extrême urgence, ce qui expliquait l'affolement qui s'était emparé de la maison à ce moment-là.

Mais alors, qui avait bien pu envoyer ce télégramme ? Il s'agissait d'un bon ami de mon père, Bei Luyan. Ce monsieur Bei était d'ailleurs mon parrain²¹. En effet, il était d'usage, à Suzhou, de demander à quelqu'un, un proche parent ou un ami de la famille, de prendre un enfant sous son aile. Cette coutume ne se limite en réalité pas à Suzhou et on la retrouve dans tout le pays, sous des appellations différentes. J'avais donc été « adopté » par les Bei à un an révolu. Quand il était arrivé à Shanghai, mon père avait emménagé chez son ami, ce qui explique pourquoi on avait tout de suite reconnu

l'identité de l'expéditeur du télégramme au « Lu » inscrit en bas du message.

Tout le monde fut pris de panique en recevant la nouvelle. Le message nous demandait de venir, mais devait-on partir immédiatement ? Ma grand-mère, toujours aussi sensible, craignait que mon père ne fût en réalité déjà décédé. Une réunion de famille fut convoquée dans la plus grande urgence afin de débattre de la manière de procéder. Wu Qingqing, mon grand-oncle, se proposa d'envoyer l'un des intendants pour accompagner ma grand-mère à Shanghai, ce qui éviterait à ma mère, à ma sœur aînée et à moi-même de devoir nous y rendre (frère cadet de ma grand-mère, c'était l'homme le plus âgé, et c'était donc lui qui présidait toutes les réunions de famille). Mais ma mère refusa et fondit en larmes, bientôt suivie par ma sœur et moi-même. En voyant notre mère dans tous ses états, nous éclatâmes en sanglots à notre tour. C'est alors que mon oncle Xunfu proposa : « De toutes les façons, pour aller à Shanghai, il faut louer une barque, alors une ou deux personnes de plus, quelle différence ? Le mieux serait que vous y alliez tous ensemble, comme ça on serait plus rassuré. En revanche, il faut absolument quelqu'un de proche et de fiable pour vous accompagner. » Il suggéra alors qu'oncle Gu Wenqing nous accompagne, ce que l'intéressé accepta immédiatement.

À l'époque, il n'y avait pas encore de train entre Suzhou et Shanghai²², ni de ferry, et encore moins d'autocar. La seule manière de se rendre à Shanghai depuis Suzhou était de louer une embarcation (qui appartenait à des particuliers). Le trajet durait trois jours et deux nuits. Ces embarcations n'étant pas motorisées, elles avançaient à la force des rames. On déployait la voile quand le vent était favorable et on l'affalait quand il était contraire. Le

bateau que nous avions loué, et dont la cabine était ma foi confortable, s'appelait le « Wuxi express²³ ». La famille nous avait préparé de nombreux plats pour le voyage, comme des ailes de canard au soja, du poisson fumé, du jambon ou encore des œufs ; le riz était préparé à bord. Mais comment ma pauvre grand-mère et ma pauvre mère, dont toutes les pensées étaient tournées vers mon père, auraient-elles eu le cœur à manger !

Ces barques privées naviguaient de jour mais devaient se mettre au mouillage le soir venu. Les pilotes connaissaient les sites indiqués pour passer la nuit. En général, une barque ne mouillait pas seule et elle devait être amarrée avec d'autres embarcations, dont les propriétaires se connaissaient tous entre eux. Il n'était pas rare que les passagers de ces barques, mus par la solidarité existant entre « embarcations voisines », fassent connaissance et sympathisent. Pendant les deux nuits que nous passâmes au mouillage, la première à Zhengyi et la seconde à Huangdu, nous fûmes nous aussi entourés de « barques voisines ». Le code des nochers voulait que l'on mouillât dès la tombée de la nuit et que l'on reprît la route aux premières lueurs du matin.

Le troisième jour, à la tombée de la nuit, nous atteignîmes Shanghai, où la barque accosta sur les rives de la rivière Suzhou. Gu Wenqing, qui était déjà venu à Shanghai par le passé, était rompu aux pratiques de la ville, mais c'était aussi un homme d'une très grande prudence. À la réception du télégramme de Bei Luyan nous informant de la situation de mon père, nous avons répondu que nous comptions venir à Shanghai. Nous savions qu'il habitait dans une des ruelles de Daigouqiao (autrement appelée Dagouqiao – le pont où battre le chien – par les gens d'ici). Une fois à terre, il fallait donc tout d'abord l'informer de notre arrivée puis foncer s'enquérir de l'état de santé de

mon père. Prenant les devants, mon oncle Gu Wenqing se rendit directement chez la famille Bei.

Quant à nous, qui étions restés dans le bateau, nous attendions dans l'angoisse, le front baigné de sueur, des nouvelles de l'état de notre père : une petite dizaine de minutes et nous serions fixés sur son sort. Grand-mère récitait des sùtras tandis que ma mère fixait la rive opposée les yeux grand ouverts. Wenqing revint au bout d'un moment et annonça tout de go à ma grand-mère : « Rassurez-vous, Yunzhu va beaucoup mieux ! » Et nous eûmes tous l'impression de nous voir débarrassés d'un poids qui pesait sur notre poitrine.

Mon parrain Bei Luyan arriva juste au moment où nous nous apprêtions à mettre pied à terre. Il nous rendait très souvent visite chez nous quand il était de passage à Suzhou et parfois me rapportait même de petites choses à manger d'ici. Ma grand-mère et ma mère le voyaient souvent. Il appelait la première « tante » et la seconde « belle-sœur » et pour plaisanter, il appelait même parfois ma mère « belle maman », car il était mon parrain et c'est comme s'il faisait partie de la famille ! C'était un petit bonhomme grassouillet au visage tout rond, d'un naturel affable et d'une grande vivacité. En apercevant ma grand-mère, il lança : « Tout va bien ! Tout va bien ! Yunzhu était vraiment dans une mauvaise passe, mais maintenant il va beaucoup mieux, tout le monde peut se rassurer. » Ma grand-mère et ma mère lui exprimèrent leur plus sincère gratitude et tous leurs remerciements.

Une fois arrivé, l'oncle Bei nous aida à débarquer. À bord comme sur le quai, tout le monde semblait très bien le connaître et lui obéissait au doigt et à l'œil. À cet instant, je pensai avec mon esprit d'enfant que c'était lui le vrai Shanghaien, et pas mon oncle Wenqing. Il nous dit de

débarquer puis de prendre un pousse pour aller chez lui ; c'est Wenqing qui nous guiderait. Quant à tous nos bagages, nous n'avions qu'à les lui laisser, il se chargerait de les faire acheminer, nous pouvions être tout à fait tranquilles.

Une rangée de pousse japonais s'était déjà formée sur le quai (à cette époque on ne parlait pas encore de pousse décapotable mais de pousse japonais car ce genre de véhicule à traction humaine avait été introduit du Japon ²⁴). L'oncle Bei négocia le prix et nous demanda de prendre place. Ma grande sœur et ma grand-mère en partagèrent un, tandis que je m'assis dans un autre à côté de ma mère et que Wenqing en prit un pour lui seul ; ils nous conduisirent chez les Bei, à Daigouqiao. L'once Bei ayant fait livrer nos bagages, ils arrivèrent juste après nous. J'avais alors pensé que dans la même situation, à Suzhou, ma grand-mère et ma mère auraient dû monter chacune dans un palanquin, et qu'au moins deux personnes auraient été nécessaires pour le porter ²⁵. Alors que maintenant, il suffisait de grimper dans un pousse et on se faisait emmener comme ça. Vraiment, tout était si commode à Shanghai !

Pour l'enfant que j'étais, la première chose marquante à Shanghai, ce furent ces pousse japonais. Je les avais déjà aperçus sur le débarcadère alors que le bateau était encore sur la rivière Suzhou et que l'on approchait des quais de la ville. Ils étaient plus hauts que les pousse décapotables qui les remplacèrent par la suite. Les pneus en caoutchouc n'ayant pas encore été introduits, le cadre de leurs roues était en fer. Les tireurs de pousse portaient un chapeau et un uniforme réglementaire. Ce chapeau, confectionné avec des feuilles de bambou, avait une forme de pavillon de trompette qui n'était pas sans rappeler le couvercle des jarres utilisée par les gens de Suzhou pour la fabrication de la pâte de soja fermentée. La livrée des tireurs était faite dans une

toile bleue sur laquelle était inscrit leur numéro, permettant ainsi au passager de l'identifier en un coup d'œil.

La deuxième chose qui retint immédiatement mon attention à Shanghai, ce furent les maisons occidentales. Je n'en avais jamais vu à Suzhou, où la plupart des bâtisses n'avaient qu'un étage, beaucoup plus rarement deux. Tiré par le pousse dans les rues grouillantes d'animation, j'avais l'impression d'être Wang Xianzhi sur la route de Shanyin²⁶. Tout à coup, le pousse pénétra dans une ruelle puis s'arrêta devant la porte d'un *shikumen*, bâtisse shanghaienne typique²⁷. Je me souviens qu'il s'agissait d'une maison à étage comportant une petite chambre à l'arrière, avec un salon au rez-de-chaussée. Mon père occupait la chambre à l'étage tandis que le couple Bei dormait dans la petite pièce.

Nous ne nous sentions pas à l'aise car nous craignions de les déranger en logeant chez eux. Leur maison étant fort peu spacieuse, cela les aurait contraints à vivre l'un sur l'autre. Nous souhaitions donc aller à l'auberge mais l'oncle Bei déploya une énergie considérable pour nous en dissuader, arguant du fait que cela n'était pas commode. À bien y repenser, mon père était encore souffrant, et nous ne pouvions décemment pas le laisser seul et aller coucher à l'auberge de notre côté. Sans parler du fait que si ma grand-mère et ma mère avaient fait le déplacement, elles devaient au moins veiller sur le malade et ne pouvaient plus continuer à s'en remettre aux bons soins des Bei pour cela. Non seulement descendre à l'auberge nous aurait contraints à courir dans tous les sens et à dépenser beaucoup, mais cela impliquait de nombreux inconvénients, ne serait-ce que pour les soins à dispenser au malade.

C'est pourquoi nous logeâmes finalement chez eux. Les Bei avaient pris leurs dispositions depuis longtemps en ajoutant deux lits dans la chambre où se trouvait mon père,

l'un pour ma grand-mère et ma grande sœur et l'autre pour ma mère et moi. Mon père, qui se remettait doucement, fut bien soulagé en nous voyant arriver, ce qui accéléra sa guérison. Les Bei nous avaient expliqué qu'il avait été pris de coliques violentes, ou peut-être d'une sorte de choléra avec des stases sanguines – les médecins ne savaient pas bien –, mais ce dut être une infection gastrique particulièrement violente, assez proche du choléra, qui le fit atrocement souffrir au ventre. Le diagnostic du médecin ne faisant qu'ajouter à leur peur, les Bei avaient été pris de panique et nous avaient télégraphié à Suzhou.

Rassurés de savoir que mon père se remettait, ils nous accompagnèrent nous promener. À cette époque, il y avait deux choses que devaient absolument faire tous les gens de l'intérieur qui arrivaient à Shanghai²⁸ : prendre un grand repas et monter dans une calèche. Ce que l'on appelait le « grand repas », autrement appelé repas étranger à Shanghai, désignait la nourriture occidentale ; je ne sais pas d'où vient cette appellation²⁹. Mais nous ne pûmes essayer car grand-mère s'y opposa. Elle savait que durant ces repas on n'utilisait pas de baguettes mais des couteaux et des fourchettes. Elle redoutait que les enfants ne se blessent la langue et la bouche. En outre, tout comme ma mère, elle ne mangeait pas de bœuf et la simple odeur du beurre suffisait à leur donner des haut-le-cœur. Quant à faire un tour de calèche, rien n'enchantait plus un enfant, surtout que c'était la toute première fois pour moi.

Les Bei louèrent une calèche décapotable qui pouvait transporter entre quatre et cinq personnes. On croisait alors fort peu de berlines à Shanghai. Les voitures privées étaient l'apanage de quelques épouses de gros bonnets des banques occidentales. Elles affublaient leurs jeunes et vigoureux laquais chinois des accoutrements les plus extravagants

pour aller parader sur les champs de courses. Cette fois-ci, ma grand-mère et ma mère ne nous accompagnèrent pas et la voiture ne fut que pour ma sœur, les deux enfants Bei et moi. L'oncle Bei avait ordonné au conducteur : « Veuillez les emmener voir les gros vapeurs sur les bords de la rivière Huangpu. » Arrivés sur la berge du fleuve, nous vîmes ces gros bateaux dont la taille, plusieurs fois supérieure à celle des maisons, était effrayante. Le conducteur nous emmena dans le quartier animé situé entre la rue Dama (la rue Nankin) et la rue Sima (la rue Fuzhou), qui était inclus dans le tour habituel³⁰.

Outre cette virée en calèche, nous allâmes également nous promener du côté de la rue Sima, le quartier où l'on venait s'amuser et manger ; il convenait mieux à une virée en soirée qu'à une promenade de jour. On y trouvait une grande maison de thé à deux étages appelée le Pavillon du lotus bleu³¹. Le premier niveau se divisait entre l'avant, où l'on vendait le thé, et l'arrière, où l'on achetait l'opium (à cette époque, la consommation d'opium était autorisée) ; des lits en palissandre, spécialement conçus pour fumer l'opium, étaient alignés les uns à côté des autres. Il y avait aussi des préposés au service (ceux qu'on appelle aujourd'hui serveuses et serveurs), des employés chargés de préparer l'opium pour les clients et un flot incessant de petits vendeurs de nourritures et encas en tous genres : il régnait là une effervescence extraordinaire. J'allai aussi prendre du thé dans la Maison de thé cantonaise et écouter une lecture publique dans une salle de conteuses.

En ce temps-là, l'éclairage électrique n'était pas encore très répandu à Shanghai, si bien que de nombreux établissements avaient recours à ce que les Shanghaiens appelaient le « feu naturel », c'est-à-dire l'éclairage au gaz. À Suzhou, on désignait par « feu naturel » ce qu'on appelle de

nos jours allumettes. Quand on était raffiné, on recouvrait les lampes à gaz d'un manchon orné – une invention récente. Pour l'éclairage domestique, on se servait de lampes à pétrole (que l'on appelait « huile étrangère »). À Suzhou, à la même époque, on s'éclairait à la lueur des bougies et des lampes à huile³².

Peu de temps après, mon père n'étant plus alité, nous nous préparâmes à rentrer dans les plus brefs délais, car notre jeune cousine Gu était restée seule, en compagnie d'une vieille servante, à garder la maison. Comme à l'aller, nous louâmes une embarcation pour regagner Suzhou. Quant à l'oncle Gu Wenqing, après nous avoir accompagnés jusqu'à Shanghai, il fut pris par quelque affaire. Il se trouve que les You avaient aussi ouvert une branche des Soieries Tongrenhe à Shanghai. En outre, ils y possédaient une boutique de ginseng Tongrenhe, qui se transmettait de génération en génération dans la famille. C'est pourquoi l'oncle Gu Wenqing avait logé à Tongrenhe, mais il nous rejoignit ce jour-là pour rentrer avec nous.

III

Ma myopie

(1883-1885)

La myopie est-elle héréditaire ? Dans le cas de mon ascendance directe, la question se pose. Admettons qu'elle se transmette. Mais mes parents, pas plus que mes grands-parents, ne sont myopes, alors pourquoi diable le suis-je ? C'est donc qu'elle ne se transmettrait pas ? En ce cas, pourquoi nombre de mes enfants le sont-ils ? – Certes, à des degrés divers. Mais la question se pose de nouveau : je suis myope tandis que leur mère ne l'est pas !

Les premiers signes de ma myopie se manifestèrent dès mes 8 ou 9 ans. À partir de ce moment, il me devint impossible de discerner les objets situés loin de moi, tandis que je pouvais distinguer avec une infinie précision les moindres détails des objets les plus proches. Ma grand-mère trouva un coupable en la personne de mon premier professeur particulier, monsieur Chen. Elle affirmait que, lorsque j'en étais encore à mes débuts dans l'apprentissage de l'écriture, je m'entraînais tous les jours après la fin de la classe, vers les quatre ou cinq heures (au début, quand je repassais encore sur les modèles tracés à l'encre rouge, le maître tenait mon pinceau pour mieux guider mes gestes ; par la suite, après avoir commencé la calligraphie, je pratiquais sur du papier fin). Or, comme les murs du cabinet de lecture étaient élevés et que la cour intérieure était de dimension modeste, la luminosité devenait insuffisante dès la tombée du jour, ce qui devait expliquer pourquoi j'étais devenu myope. En réalité, ma situation n'était pas extraordinaire : dans toutes

les écoles privées on s'exerçait à l'écriture à cette heure de la journée³³.

Il est inexact de dire que la myopie est innée, car certains facteurs se développent avec le temps. Quand j'avais 8 ou 9 ans et que je commençais à pouvoir à peu près lire, je me pris de passion pour les romans. Je lisais des éditions xylographiées et imprimées en très petits caractères. Certains étaient même des volumes Masha, connus pour la piètre qualité de leur impression, ce qui en rendait la lecture passablement éprouvante³⁴. Je me souviens que dans une pièce de la maison de mon grand-père maternel, qu'il appelait le cabinet de lecture de l'est, il y avait une étagère remplie de livres. Un jour que je feuilletais des volumes qui y étaient rangés, je fis la découverte de merveilles qui me transportèrent de joie : *L'Investiture des dieux*, *Les Chroniques des Zhou orientaux*, *L'Histoire romancée des Tang*, *La Vie de Yue Fei* : rien que des romans³⁵. J'avais l'impression d'être un explorateur appelé à découvrir l'une des grottes de Dunhuang³⁶. C'est pourquoi, chaque fois que je me rendais chez mon grand-père, je me retrouvais immanquablement fourré dans son cabinet de lecture. Toujours plongé dans une épaisse obscurité, l'endroit abritait des colonies de moustiques l'été. C'est là que j'étanchais ma soif de lecture, en prenant garde à ne faire aucun bruit. Cette pratique ne fut assurément pas sans conséquences sur ma myopie. Mais ce n'est que vers mes 9 ans que j'ai officiellement commencé à lire des romans.

Il y avait à la maison un exemplaire tout rapiécé du *Roman des Trois Royaumes*. Je l'avais déniché dans un vieux coffre à livres et il s'apparentait pour moi à un formidable butin. Au début, je le dévorais en cachette, car autrefois on n'autorisait pas les enfants à lire des romans. Les histoires indiscretes leur étant interdites, ils devaient se contenter

des histoires officielles³⁷. Par la suite, mon père me démasqua mais, estimant qu'il n'y avait aucun mal à lire *Le Roman des Trois Royaumes*³⁸, non seulement il m'autorisa la lecture de ce roman, mais il alla même jusqu'à m'ordonner d'en ponctuer quelques pages tous les jours (autrefois de nombreux livres n'étaient pas ponctués, et il fallait le faire soi-même en décomposant les phrases ; on ajoutait un trait vertical à côté des noms de personnes et de lieux. Ce type de ponctuation remplissait à peu près la même fonction que les signes de ponctuation modernes).

Mais le problème avec ces longs romans à épisodes, c'est qu'après chaque chapitre on avait envie de lire le suivant. Comment donc assouvir son vice avec simplement quelques pages à ponctuer le soir ? J'optai pour la bonne vieille méthode consistant à lire en cachette, mais cette fois au moment le plus propice : lorsque j'allais aux cabinets. Une fois la chose faite, au lieu de me lever, je restais assis sur le siège pour lire tranquillement *Le Roman des Trois Royaumes* (c'était ce que les habitants de Suzhou appelaient « couvrir les cabinets »). Ma grand-mère découvrit bien vite le pot aux roses et elle me gourmanda dans les termes suivants : « Quelle offense ! Tu lis les hauts faits du seigneur Guandi³⁹ aux cabinets ! Plus tard, cela te coûtera la vue ! » Il fallait bien admettre que la faible lumière dans laquelle l'endroit était continuellement plongé abîmait les yeux. Mais j'étais alors loin de penser que cela finirait par devenir une habitude et que, par la suite, à chaque fois que j'irais me soulager, il me faudrait toujours avoir un livre sous la main, peu importe lequel.

À l'époque, de petits volumes lithographiés paraissaient à Shanghai⁴⁰. Ces éditions étaient les plus nocives pour les yeux. Les éditeurs avaient fait reproduire de nombreux manuels destinés à la préparation des concours mandarinaux

comme les *Bibliothèque des sujets principaux*, *Bibliothèque des sujets mineurs*, *Recueils de sujets de poésies*. Il s'agissait de compilations d'essais en huit parties et de poèmes en huit rimes qui permettaient aux candidats aux concours de se constituer des réservoirs de citations⁴¹. Un commerce opportuniste, en somme. Les caractères imprimés étaient encore plus fins qu'une tête de mouche ou qu'une patte de moustique, si bien qu'il était nécessaire d'être équipé d'une loupe pour pouvoir en déchiffrer une partie. Mais ces livres se vendaient comme des petits pains car leur format permettait de les dissimuler pendant les épreuves de concours.

Qu'il était donc pénible de lire les minuscules caractères de ces petits volumes ! Une bonne moitié des myopies contractées alors leur sont sans doute imputables. Mon oncle You Xunfu avait en horreur ces recueils de copies modèles : il trouvait qu'ils usaient les yeux de la jeunesse, tout en nuisant à sa spontanéité. Il considérait que, pour un élève, l'unique manière de répondre convenablement à un sujet et de produire de bonnes compositions était de dérouler le fil de sa pensée en réfléchissant par lui-même⁴². Car, lorsqu'on n'avait aucune idée et que l'on se contentait de recopier des modèles rabâchés dont la pensée devenait prisonnière, on se retrouvait à plagier à la fois la forme et le fond, et alors on n'avait plus jamais d'idées personnelles. C'est pourquoi mon oncle disait que « le mal que ces livres causent à la réflexion est plus grand encore que celui qu'ils causent aux yeux ».

Dans mon cas, le mal que ces livres me causèrent fut relativement limité, pour la simple et bonne raison que j'en avais pas suffisamment d'argent pour en acheter. Mais il faut toute de même leur reconnaître quelques mérites. Ainsi, je trouvais fort commode un manuel intitulé *Les Rimes harmonieuses* dont je possédais un exemplaire. Pour certains usuels, on ne consultait que les versions lithographiées. Les livres

xylographiés étaient souvent extrêmement volumineux et difficilement transportables, à la différence des petits volumes lithographiés qui avaient la taille de livres de poche. C'était par exemple le cas des *Mémoires historiques*⁴³, du *Livre des Han*⁴⁴, du *Livres des Han postérieurs*⁴⁵ ou des *Chroniques des Trois Royaumes*, qu'on appelait les « Quatre Livres historiques ». En version xylographiée, ils pouvaient remplir plusieurs coffres, tandis que sous cette nouvelle forme, ils tenaient en quelques volumes seulement, ce qui était tout de même bien pratique⁴⁶.

Je dus attendre ma dixième année avant de pouvoir porter ma première paire de lunettes. Je m'en souviens comme si c'était hier. Étant myope, je convoitais beaucoup les lunettes que je voyais sur le nez des autres. J'avais essayé les lunettes de certains de mes proches atteints de myopie, et tout m'était alors apparu très net. Les lunettes étaient donc l'objet d'une convoitise tenace de ma part. Mais, à cette époque, on n'autorisait pas les enfants à en porter et s'y risquer vous exposait à des réprimandes de la part des adultes.

À l'automne de la même année, mon père m'autorisa à l'accompagner au théâtre pour récompenser et encourager mon assiduité à l'école. Il émit toutefois deux conditions : premièrement, la sortie devait coïncider avec un moment où je n'avais pas cours, car il était hors de question que je manque une leçon pour aller m'amuser. En second lieu, il fallait que lui-même fût libre à ce moment-là, mais cette condition-là ne posait aucun problème car il n'était pas très occupé ces derniers temps. Au demeurant, il m'y aurait quand même emmené, quelque engagement qu'il eût pu avoir par ailleurs.

Un père ne peut se permettre de manquer à sa parole envers ses enfants et, quand le fameux jour arriva, il me pressa de finir mon déjeuner plus tôt pour que nous fussions à l'heure au théâtre, qui se trouvait juste devant le temple

dédié à la divinité protectrice de la ville (à cette époque, on ne comptait qu'un seul théâtre à Suzhou ; on y jouait du Wenban, c'est-à-dire de l'opéra de Kunshan⁴⁷). Quelle ne fut pas notre surprise lorsqu'une fois arrivés, nous découvrîmes que le lieu était désert et que la porte d'entrée en fer était close. Qu'est-ce que tout cela pouvait bien vouloir dire ? Après avoir interrogé un voisin, nous apprîmes que l'on commémorait justement ce jour-là l'anniversaire de la mort des Empereurs et des Impératrices de toute la dynastie Qing, et que l'usage interdisait donc toute représentation théâtrale. Ma déception fut terrible car j'avais vécu dans l'attente impatiente de ce jour, et voilà qu'une commémoration impériale venait brutalement d'y mettre un terme. Accablé par cette nouvelle, j'étais au bord des larmes.

Mon père me réconforta de cette manière : « Bon, cette fois on est tombé sur un jour de commémoration, mais il y aura une prochaine fois. » Et il ajouta : « Mais dis voir un peu, tu ne voulais pas une paire de lunettes ? » Et c'est ainsi qu'il m'emmena à la ruelle de l'Enfilade de perles (située dans la vieille ville de Suzhou, les habitants l'appellent aussi la ruelle Zhuanzhu : on n'y trouve que des lunetiers. Un adage local veut que « dans la ruelle de l'Enfilade de perles on monte des lunettes, à chacun selon sa vision⁴⁸ »). Ce jour-là, on me fabriqua une paire à monture d'écaille. Les lunettes étrangères n'étaient pas encore arrivées jusqu'en Chine, si bien que les miennes étaient entièrement de fabrication chinoise, et entièrement artisanales, en cristal et non en verre⁴⁹. Elles coûtèrent un dollar en argent mexicain⁵⁰. En rentrant à la maison, j'étais si heureux que j'avais complètement oublié ma déception de n'avoir pu voir la pièce de théâtre. Les lunettes vissées sur le nez, j'allai trouver ma grand-mère qui me lança : « Les enfants ne doivent pas porter de lunettes. Plus tu

les porteras et plus ça s'aggravera ; range-les, et utilise-les seulement pour voir de loin. »

Non seulement les enfants ne pouvaient pas en porter, mais, dans les familles lettrées de Suzhou dont une bonne partie des membres étaient myopes, même les jeunes n'y étaient pas vraiment autorisés. Le fond de l'affaire était ridicule ! Ambitionnant de gravir les échelons grâce aux concours mandarinaux, ils anticipaient le moment où ils seraient amenés à paraître devant l'Empereur : or il était interdit de porter des lunettes durant tous les rites solennels d'introduction et de convocation. C'est ce qui arriva au grand-père d'un ami, grand mandarin atteint d'une myopie très prononcée. Un jour, il fut convoqué dans le pavillon de repos de l'Empereur. Ce dernier, assis face à l'est, se tenait derrière un paravent orné d'un grand miroir. Complètement désorienté, le grand-père de mon ami alla se prosterner face au miroir. Lorsque l'eunuque s'en aperçut, il réprima un rire et s'empressa de le relever en lui glissant à l'oreille : « Sa majesté est ici. » Il ne fut pas réprimandé car c'était un mandarin éminent, mais d'une manière générale, les mandarins font toujours les frais du déplaisir de l'Empereur.

IV

La ville du concours

(vers 1890)

Pour commencer, quelques mots au sujet des épreuves de concours de niveau sous-préfectoral ⁵¹. Je m'étais inscrit dans le district de Wu, rattaché à la préfecture de Suzhou. En effet l'échelon administratif inférieur à la province était alors la préfecture – et en dessous de la préfecture on trouvait le district : on en comptait neuf dans celle de Suzhou. Il y avait d'abord ceux qu'on appelait les « trois districts supérieurs » : Changzhou, Yuanhe et Wu. Puis les six autres, dits « districts inférieurs », à savoir Changshu, Zhaowen, Wujiang, Zhenze, Kunshan et Xinyang. Les trois premiers étaient situés à l'intérieur ou à l'extérieur de la ville de Suzhou et rassemblaient les campagnes et les bourgs environnants. Quant aux six autres, ils sont aujourd'hui rassemblés dans les trois districts de Changshu, Wujiang et Kunshan. Comme nous vivions à l'intérieur de la ville, il m'était possible de m'inscrire indifféremment dans n'importe lequel des trois districts supérieurs. Alors pourquoi avoir choisi Wu ? Il y avait trois raisons à cela : premièrement, mes ancêtres étaient originaires de Wu. Deuxièmement, la zone de Changmen où nous résidions était située dans le périmètre de Wu. Enfin, Wu étant le plus grand district parmi les trois premiers, sa vaste superficie lui assurait un quota d'admis plus important. Il convient tout de même de préciser que si Wu était le plus grand district, il ne jouissait pas de la prééminence administrative. Celle-ci revenait à Changzhou qui

était le district principal⁵², ce qui explique pourquoi on les mentionnait dans cet ordre : Chang, Yuan et Wu. Toutefois, fort de sa superficie, Wu s'enorgueillissait d'occuper la première place. C'est d'ailleurs pourquoi un vieux dicton de Suzhou voulait que « Changzhou ne le cède pas à Wu ». Chaque année, à l'occasion des trois grands festivals (la fête des Bateaux dragons, la fête de la Mi-automne et la fête du Printemps⁵³), il n'était pas rare que les gardes d'honneur de Changzhou et de Wu en vinssent aux mains pour se disputer le passage sur les murailles de ces districts. Et si des frères se chamaillaient dans une famille, il était fréquent que leur mère se référât à la rivalité entre les deux districts pour les houspiller de la sorte : « Vous jouez encore à Wu qui en impose à Changzhou ! » Après la révolution de 1911, les trois districts fusionnèrent en une seule entité qui prit le nom de Wu et ce dernier district vit, du même coup, son territoire s'agrandir considérablement.

Le centre d'examen de Suzhou s'appelait la Cour aux examens⁵⁴. Il était situé devant le temple aux Deux pagodes, près de la porte Feng. Fines et élancées, ces pagodes évoquaient deux pinceaux, symbole la splendide tradition lettrée du pays de Wu. Aux dires des anciens, autrefois Suzhou ne disposait pas de Cour aux examens, si bien qu'avant sa construction les candidats étaient obligés de se rendre au centre d'examen de Kunshan. D'une taille imposante, la Cour aux examens pouvait accueillir plusieurs milliers de personnes. Elle comportait notamment une porte principale et une seconde porte, située juste derrière la première. Le long corridor central qui menait à la salle principale était flanqué de salles d'examen. Derrière la salle, on trouvait encore une grande pièce, ainsi que plusieurs bureaux et des appartements qui servaient à loger les

directeurs provinciaux de l'Instruction publique amenés à se déplacer à l'occasion des sessions de concours.

À chaque session, l'endroit s'animait car les candidats affluaient aux alentours de la Cour aux examens où ils louaient des chambres spécialement conçues à cet effet. En effet, le premier jour, le pointage et la distribution des sujets débutaient aux aurores, bien avant les premiers rayons de soleil. Une fois cela fait, on fermait les portes et nul ne pouvait plus être admis dans la salle d'examen sous quelque motif que ce fût. C'est pourquoi les candidats qui logés trop loin risquaient de ne pas arriver à temps, surtout s'ils rencontraient de la pluie ou de la neige en route. Tout le monde souhaitait donc trouver une chambre à proximité de la Cour.

Pour les gens qui résidaient dans les environs, il était tout à fait normal de louer une partie de leur habitation en période de concours. Bien évidemment, ceux qui disposaient de pièces supplémentaires s'en servaient pour loger des candidats : salons, chambre du gardien – toutes ces parties de l'habitation pouvaient être mises à profit pour héberger des locataires. Mais mêmes les familles plus modestes, qui vivaient dans deux ou trois pièces, pouvaient tout à fait en mettre une à la disposition des candidats, voire leur louer leur propre chambre ainsi que leur matelas et leurs ustensiles ménagers. Elles s'arrangeaient alors pour aller loger ailleurs durant cette période.

Les lettrés avaient de tout temps été tenus en haute estime à Suzhou, si bien qu'on allait jusqu'à donner du « Monsieur le candidat » à tous les participants, qui passaient pour des gens raffinés. Tout le monde leur louait des chambres sans faire de manières. Parmi les propriétaires, c'en était même à celui qui aurait hébergé le plus de lauréats, quitte à exagérer les records et à voir dans les

succès des signes de bonne fortune. Quant aux candidats hébergés, ils étaient considérés comme des membres de la famille. Une fois, l'un de mes camarades plût tant à la maîtresse de maison qu'elle lui donna sa fille en mariage. Comme quoi, ce genre d'histoires galantes n'est pas l'apanage des étudiants chinois à l'étranger⁵⁵, et on peut en trouver des exemples authentiques dans les centres d'examen de cette époque reculée !

La location de ces chambres stipulait une durée couvrant les trois sessions d'examen : district, préfecture et circuit. Le loyer était légèrement supérieur à la normale, mais, après tout, il s'agissait d'une location temporaire, sans compter que les propriétaires mettaient à disposition matelas, ustensiles, fours, etc. Les maisons ressemblaient alors à des dortoirs d'école, chaque pièce pouvant être équipée de plusieurs couches et, ainsi, accueillir plusieurs candidats. Une fois les trois sessions terminées, chacun repartait chez soi. Parfois, mais cela était plutôt exceptionnel, les candidats reçus envoyaient des cadeaux en guise de remerciement.

Outre les chambres aménagées pour les candidats, on trouvait un grand nombre de librairies et de papeteries improvisées. Comme elles s'installaient dans des secteurs résidentiels, elles se contentaient de louer une petite pièce à l'entrée d'une habitation afin de lancer leur affaire. Quelques planches de bois peintes, croulant sous le poids des livres, et des panneaux de bois recouverts d'une housse bleue faisaient office de comptoir. Pour l'enseigne, une pancarte de bois tendue de papier blanc et ornée de quelques caractères – mais de la main de quelque personnage célèbre – suffisait amplement. Un certain nombre de librairies de la rue Guanqian s'établissaient temporairement dans le secteur. L'animation redoublait quand venait le moment des sessions de niveau préfectoral

et de circuit, car des candidats de Changshu, Wujiang et Kunshan faisaient alors leur entrée. Certains libraires faisaient même le déplacement depuis Shanghai pour profiter de la manne que représentaient les candidats.

Les papeteries étaient fort différentes de celles d'aujourd'hui, qui sont complètement occidentalisées. À l'époque, on n'y trouvait rien que des produits purement chinois. Il y avait, bien sûr, les fondamentaux : papier, encre, pinceaux, encriers, mais aussi de petits sacs pour le papier, que l'on suspendait autour de son cou lors des concours, des presse-papiers ou encore des étuis pour la pierre à encre. Il s'y vendait aussi du papier à lettres, des enveloppes, des dépliants vierges dont on se servait pour les compositions, ou encore des exemples de sujets donnés au concours de docteur : rien que de la production nationale. Un seul objet n'était pas fabriqué en Chine : les bougies de stéarine. Il était parfois possible de trouver ces bougies étrangères dans les papeteries. Les épreuves pouvaient se prolonger jusque tard dans la nuit et l'on était alors contraint de changer plusieurs fois de bougie. Or, les bougies chinoises étaient fort peu adaptées à la circonstance. Pour commencer, elles fonctionnaient avec de la houille et, au bout d'un certain temps, des flammèches se formaient à partir du lumignon. Deuxièmement, si la bougie venait à tomber, on risquait de répandre de l'huile partout sur sa copie. Enfin, les bougies chinoises ne pouvant être fixées sur un socle, il fallait en changer souvent. Les bougies étrangères en stéarine étaient exemptes de tous ces défauts. À l'époque, le marché était inondé par celles que fabriquait une société allemande, appelées Bougies étrangères de sieur Bailli. Tous les candidats aux trois niveaux des concours les utilisaient, du niveau provincial au niveau le plus élevé, le concours métropolitain, qui

avait lieu tous les trois ans. On peut dire qu'ils ont donné un sacré coup de pouce à la diffusion de ces bougies !

Par ailleurs, pendant la période des concours, cela s'activait aussi dans les gargottes, restaurants, hôtels et pâtisseries du secteur. Ainsi, de la rue Lindun à la ruelle Lianxifang et du côté de la rue Fuqiaoxi, là où, d'ordinaire, on ne trouvait pas beaucoup de restaurants – et encore moins d'établissement de grande taille –, il en poussait soudainement du fait de la proximité du centre d'examen. Avec 300 sapèques en poche (on utilisait alors des pièces de cuivre ainsi que des fiches de bambou qui servaient de monnaie, mais pas de pièces d'argent), on pouvait facilement manger à trois ou quatre personnes. Une assiette de céleri ne coûtait que 7 sapèques (il y avait là une allusion classique : il s'agissait d'un heureux présage pour les candidats à l'examen provincial⁵⁶), tout comme l'assiette de lamelles de radis garnies de ciboule hachée, qui revenait au même prix. Je les appelais les « radis des neiges » car, sous l'effet du froid hivernal, ils étaient recouverts d'une fine couche de givre. Nous, les jeunes, ne buvions pas d'alcool, mais les parents et autres membres de la famille ou amis qui nous accompagnaient commandaient une demi-livre de vin de Shaoxing pour se réchauffer. Si l'on voulait manger des choses un peu plus raffinées, qu'il aurait été impossible de trouver dans ces échoppes, il fallait se rendre du côté de la rue Guanqian.

V

L'examen de district et de préfecture

(vers 1890)

Pour les épreuves du niveau de la sous-préfecture et de la préfecture, il fallait que quelqu'un vînt vous garder une place dès la nuit précédant le jour de l'épreuve. Les nuits devant la Cour aux examens étaient donc particulièrement animées, de nombreux bazardiers s'empressant de rejoindre la ville où se tenaient les épreuves. Tous les fils de bonne famille qui, d'ordinaire, ne condescendaient pas à manger dans les échoppes situées au bord de la rue de peur de perdre leur dignité de lettrés, oubliaient soudain toute retenue devant le centre d'examen. On les retrouvait alors occupés à bâfrer le long des étales de soupe de raviolis et de nouilles de riz sans que cela parût le moins surprenant du monde. À l'entrée du centre d'examen, on trouvait aussi des diseurs de bonne aventure qui vous prédisaient l'avenir, ainsi que des éventaires sur lesquels étaient alignés de vieux volumes de charades. Tout ce petit monde se concentrait autour du centre d'examen et ajoutait à l'effervescence ambiante.

Mais quand arrivait la période des épreuves de la session préfectorale⁵⁷, l'effervescence grimpait encore d'un cran. Car à la différence des épreuves de niveau sous-préfectoral, qui ne réunissaient que les candidats des trois districts Chang-Yuan-Wu, celles de niveau préfectoral étaient ouvertes aux six autres districts de la préfecture de Suzhou. Comme il s'agissait du chef-lieu de la province, tout le monde voulait

monter en ville pour admirer le spectacle. Parmi ces six districts, Changshu était le plus réputé pour sa brillante tradition de lettrés, mais Wujiang et Kun ne méritaient pas non plus. Les candidats de ces districts arrivaient toujours bien en avance à Suzhou afin de pouvoir louer une chambre et ainsi passer les épreuves l'esprit tranquille. Certains, qui choisissaient de louer une barque pour rejoindre la ville par le fleuve, se servaient de l'embarcation comme chambre le temps des examens. D'autres personnes, qui vivaient à la campagne depuis toujours et n'avaient jamais posé le pied à Suzhou, prétextaient fort opportunément de l'opportunité d'accompagner un candidat pour aller visiter la ville. Voilà pourquoi les autres commerces profitaient directement de cette manne. Situé en plein cœur du pays de Wu à la longue tradition de lettrés, le modeste centre d'examen qu'était Suzhou, moins imposant que ceux de Nankin et Pékin, offrait un spectacle des plus éblouissants.

Quand, âgé de 14 ans, je participai pour la première fois aux épreuves de niveau sous-préfectoral, je partageai une chambre avec les You. Mon oncle Xunfu m'avait dit qu'avec mon jeune âge, il valait mieux que je fusse accompagné par des adultes. Nombreux étaient ceux qui, dans leur famille, prenaient part aux concours. Tout aussi nombreux étaient ceux qui venaient en accompagnateurs. J'avais tout intérêt à me joindre à eux ! La proposition enchantait mon père car c'était la toute première fois que je me rendais à Suzhou tandis que, de leur côté, il s'agissait d'une chose habituelle : ils y envoyaient des candidats tous les ans. En outre, mon cousin Ziqing (Zhixuan, de son nom⁵⁸), qui avait deux ans de plus que moi, passait aussi le concours cette année-là.

Je me souviens que la chambre que nous avions louée pour les examens était située dans la résidence des Lu, sur la rue Fuqiaoxi, juste en face de l'entrée de la ruelle du

temple Dinghui. Leur demeure comportait de nombreuses chambres et les You, qui étaient des habitués, faisaient appel à eux à chaque session. On était toujours très bien reçu chez eux. Les Lu étaient aussi une famille de lettrés et leur demeure présentait le grand avantage d'être située juste à côté du centre d'examen. Si bien que, même s'ils pouvaient se passer des loyers des chambres d'examen pour vivre, cet emplacement leur assurait des revenus confortables. Car les You n'étaient pas leurs seuls clients : d'autres familles les sollicitaient aussi.

Avant de partir, ma mère m'avait préparé un panier à examen. Il s'agissait d'un accessoire utilisé en période de concours. Le panier à examen me rappelle une scène d'un ridicule consommé dans le roman *Vies de jeunes garçons et jeunes filles héroïques*⁵⁹, où le père An, vieux pédant encroûté, remet solennellement un tel panier à son fils An Longmei comme s'il lui transmettait un trésor familial⁶⁰. Par ailleurs, dans la pièce d'opéra pékinoise *Le Pavillon Yubei*, le modèle de panier à examen que tient le personnage principal, Wang Youdao⁶¹, lorsqu'il se rend à la capitale pour passer les concours mandarinaux, a suscité la polémique parmi les spécialistes de théâtre. En réalité, il y avait plusieurs types de panier à examen car leur forme variait en fonction des régions – alors à quoi bon s'écharper sur la question ?

Mon panier était de taille moyenne et comportait deux étages avec un tiroir sur la partie supérieure. Ma mère avait placé des fruits et bien d'autres choses à manger dans la partie inférieure. J'avais rangé mes pinceaux et autres instruments d'écriture dans la partie supérieure, ainsi que des objets et livres indispensables pour les épreuves. Nombreux étaient les candidats qui emportaient avec eux quantité de livres : comme il n'y avait pas de contrôle lors des épreuves des niveaux sous-préfectoral et préfectoral, on était libre d'en

apporter autant que l'on voulait. Pour ma part, je n'en possédais aucun car je n'avais alors pas les moyens d'acquérir ces éditions lithographiées aisément transportables. En revanche, il était absolument indispensable d'être muni d'ouvrages comme les *Explications du sens des classiques* et la *Compilation de dictionnaires de rimes*.

Il aurait certainement été très reconstituant de prendre un bol de riz avec les You avant le début des épreuves mais, une fois levé, il me fut impossible d'avaler quoi que ce soit. Fort heureusement, ils avaient préparé du porridge, ce qui m'avait bien réchauffé avant que je ne rejoigne le centre d'examen. À cette époque, trois coups de canon étaient tirés à l'entrée du centre le premier jour des épreuves. On les appelait respectivement le coup initial, le deuxième coup et le troisième coup. Au coup initial, les candidats devaient se lever ; au deuxième, ceux qui pouvaient manger devaient le faire, ceux qui avaient du porridge l'avalait, et ceux qui, faute d'avoir pu louer une chambre pour les examens, résidaient plus loin, devaient se mettre en route. Au troisième coup, il fallait être arrivé devant le centre d'examen pour l'appel. Une fois l'appel terminé, on fermait les portes. À ce moment-là, un nouveau coup de canon était tiré, le « coup de la fermeture des portes ». Deux autres coups suivaient ces quatre premières détonations : lors de la réouverture des portes puis à la proclamation des résultats. Avant chaque coup, deux clairons situés de part et d'autre de la porte principale envoyaient une bonne salve de *suona* ⁶². Je crois bien que cette pratique, toujours en vigueur sous les Qing, était un héritage des dynasties précédentes.

Des trois districts de Chang-Yuan-Wu, les élèves de Wu étaient les plus nombreux, on en comptait entre 700 et 800 à chaque session ; venaient ensuite ceux de Changzhou

et enfin ceux de Yuanhe. Il y avait en tout plus de deux mille candidats. L'appel était fait sur trois sites différents selon le district d'origine des candidats et pour l'occasion, le sous-préfet de chacun des trois districts se déplaçait en personne jusqu'au centre d'examen. Comme le jour ne s'était pas encore tout à fait levé à l'heure de l'appel, des panneaux éclairés étaient disposés un peu partout afin que les candidats puissent voir leur ordre d'appel. Leur nom était inscrit sur des feuilles de papier collées sur les panneaux, ce qui leur permettait de savoir à l'avance où ils devaient se placer, et rendait les choses plus commodes pour l'appel.

À ce moment-là, le sous-préfet se tenait assis au milieu de la foule tandis qu'un fonctionnaire, debout à ses côtés, égrainait les noms⁶³. Il en allait de même lors des épreuves de niveau préfectoral : les candidats des neuf districts composaient chacun de son côté, et le préfet de Suzhou faisait l'appel en personne. Une fois que le candidat appelé avait répondu « présent », il pouvait s'avancer pour prendre sa copie d'examen. Alors, après avoir jeté un œil à son âge et à son apparence, le président de séance portait une inscription sur le registre. Certains candidats arrivaient en retard et, dans ce cas, il leur était encore possible de pointer après la fin du premier appel. Le règlement voulait que l'on vînt prendre sa copie en personne, mais les épreuves de sous-préfecture n'étaient pas aussi strictes que celles de circuit⁶⁴, si bien que certains candidats allaient jusqu'à envoyer quelqu'un d'autre pointer et récupérer leur copie à leur place.

Je me souviens que quand j'ai passé les épreuves de niveau sous-préfectoral, le sous-préfet de Wu était Ma Haishu. Ma était un vieux fonctionnaire du coin qui, après avoir acheté sa charge⁶⁵, occupait les fonctions de sous-préfet depuis bien des années ; il avait auparavant,

racontait-on, tenu une boutique de riz. Il compensait sa méconnaissance totale de la composition littéraire par un art consommé du mandarinat. La plupart des candidats affectaient un certain mépris à son égard du fait qu'il avait acheté son poste, ce qui faisait de lui la cible toute désignée de leurs tours pendables. Au moment de l'appel, tous les candidats se regroupaient autour du bureau derrière lequel il était installé. Au milieu de ce brouhaha infernal fusaient toutes sortes d'âneries et de quolibets. Certains farceurs poussaient même l'effronterie jusqu'à accrocher un anneau de paille au bouton de sa coiffe mandarinale.

Mais le bon père Ma ne se départit jamais de sa bonhomie et de son affabilité coutumières. Il se contentait de rappeler les candidats à l'ordre avec un sourire aux lèvres : « Allons, le règlement, le règlement ! On se calme ! » Pourquoi cela ? Premièrement, il y avait parmi les candidats beaucoup de jeunes adolescents qu'il était difficile de traiter en adultes. Deuxièmement, dans une région où la *gentry* était aussi influente, mieux valait ne pas se mettre à dos ces candidats qui pour nombre d'entre eux étaient les rejetons de notables locaux. Enfin, ayant acheté sa charge, Ma était bien avisé de faire preuve d'humilité et d'esprit car si les choses avaient pris une mauvaise tournure, ses supérieurs n'auraient pas manqué de venir lui faire la leçon, à lui qui n'était pas issu du sérail, sur le recrutement de l'élite administrative du pays et le respect dû aux concours qui en garantissaient la sélection⁶⁶.

En ce temps-là, le sous-préfet de Yuanhe était Li Zi'ao. Il avait été reçu aux concours de rangs provincial et métropolitain et on le surnommait sous-préfet de la « classe des tigres ». Les candidats ne s'aventuraient donc pas à le taquiner, même s'il se trouvait toujours quelque impertinent pour lancer « l'âne qui mord ! l'âne qui mord ! » (en dialecte de

Wu, « âne » se prononce comme « Li » et « mordre » comme le caractère « ao » de son prénom), mais il faisait mine de ne pas entendre. Les jeunes candidats de Suzhou étaient en réalité bien connus pour leur impertinence et surnommés les « petits rois du Ciel ». Ils en faisaient voir de toutes les couleurs aux fonctionnaires subalternes et autres employés des administrations locales. Plus tard, après la création d'écoles modernes dans l'ensemble des provinces⁶⁷, les élèves de toutes les écoles de Suzhou organisèrent souvent des mouvements de protestation⁶⁸. Rien de nouveau sous le soleil, à vrai dire : la mode en existait déjà du temps de nos bons vieux concours mandarinaux. Et puis, d'une manière générale, les jeunes gens aiment toujours créer un peu de pagaille. Il s'agit là une inclination naturelle qui s'exprime en tout temps et en tout lieu.

Ces hordes de « petits rois » n'étaient jamais aussi dissipées qu'au moment des épreuves de niveau préfectoral⁶⁹, car elles réunissaient les candidats des six autres districts. On se chamaillait souvent à l'entrée du centre d'examen, surtout entre natifs de Suzhou et de Changshu⁷⁰, à tel point que, parfois, on en venait aux mains. À chacun son dialecte : pour les natifs de Suzhou, ceux de Changshu avaient une prononciation incompréhensible et bizarre, tandis que ces derniers imitaient la prononciation de Suzhou pour se gausser de leurs rivaux. Cependant, même en s'y appliquant du mieux qu'ils pouvaient, ils ne parvenaient pas à adopter l'accent de Suzhou, sans parler du fait que les autres maniaient le verbe avec une malice et une perfidie consommées, tant et si bien que les natifs de Changshu ne pouvaient rien contre eux sur ce terrain. Ils étaient donc contraints de s'en remettre à la force brute.

Baignée par les eaux du Yangtsé et de ses affluents, Changshu était connue pour ses mœurs rudes, qui

détonnaient quelque peu dans ce pays de Wu aux lettrés distingués et chétifs. Ce qui expliquait pourquoi, lorsqu'ils se retrouvaient à court d'arguments, les candidats de Changshu n'hésitaient pas à recourir à la force. Toutefois, sept ou huit fois sur dix, la bataille n'avait pas lieu. Car il faut être deux pour se battre et ceux de Suzhou, bien que forts en gueule, ne se risquaient pas à passer à l'action. C'était un peu comme dans la guerre froide que nous vivons aujourd'hui : on s'insulte mais on ne passe pas à l'action. Dans les situations extrêmes, où ils ne voyaient aucune issue, ceux de Suzhou prenaient tout simplement leurs jambes à leur cou. Mais il suffisait que ceux de Changshu se missent à déplorer le fait qu'on ne donnait pas aux vrais héros la possibilité de faire la démonstration de leurs capacités pour que les autres revinssent chacun à son tour les tourner méchamment en dérision.

Les épreuves de niveau sous-préfectoral et préfectoral comportaient chacune trois sessions. L'année où je passai les épreuves de sous-préfecture, nous étions plus de sept cents du district de Wu à composer. Environ la moitié des candidats furent admis à se présenter à la deuxième session. Je savais que j'avais rendu un ramassis d'inepties, sans parler du fait que, dans le poème à composer, j'avais oublié de respecter les règles d'alternance des tons à un endroit (c'est-à-dire que j'avais manqué une rime)⁷¹. J'étais donc absolument persuadé de finir dans la moitié recalée. Quelle ne fut pas ma surprise quand, au moment de la proclamation des résultats, je découvris mon nom parmi les cent premiers. Un peu plus de trois cents noms avaient été retenus. Voyant cela, je m'étais demandé comment plus de deux cents candidats avaient pu rendre une copie encore plus catastrophique que la mienne. Là-dessus, mon défaitisme céda le pas à un enthousiasme grandissant. À l'issue de la deuxième session, je me hissai à la 95^e place

tandis que mon cousin, de son côté, caracolait depuis le début entre la 1^{re} et la 3^e place.

Mon rang fut à peu près le même lors des épreuves de niveau préfectoral : je me situais toujours dans les cent premiers. Et l'on pouvait déjà prédire que je ne serais pas reçu aux épreuves de niveau provincial⁷². Mais mon père m'avait dit que, pour cette fois, il n'espérait pas que je fusse reçu ; j'y participais simplement pour me faire la main. En vérité, compte tenu de la qualité de mes productions, on pouvait dire que j'aurais été drôlement chanceux de réussir⁷³. Une fois les épreuves des niveaux sous-préfectoral et préfectoral achevées, celles du circuit étaient organisées entre les mois de février et mars de l'année suivante. On parlait autrefois d'« examen de circuit » car il était organisé sous la responsabilité du directeur de l'Éducation du circuit⁷⁴. Par la suite, ce titre fut remplacé par celui de directeur provincial de l'Instruction publique, nommé tous les trois ans. On appelait aussi ces épreuves « le concours de la Résidence », en référence au lieu où habitait le directeur, la résidence du directeur provincial de l'Instruction publique⁷⁵. Il devait non seulement faire passer des examens aux impétrants, mais aussi aux détenteurs du titre de bachelier, au rythme de deux examens tous les trois ans, le premier correspondant aux concours locaux, le second à l'examen de routine à la préfecture auquel les bacheliers étaient astreints.

VI

Livres et journaux

(1883-1890)

Après l'examen⁷⁶, même si je continuai à étudier auprès de monsieur Zhu⁷⁷, mon investissement et mon ardeur au travail étaient en réalité fort peu tangibles. Durant cette période, monsieur Zhu avait fort à faire de son côté et, comme il était toujours en train de courir à droite et à gauche, le nombre de ses élèves diminuait progressivement. Entre-temps, j'étais tombé malade, et je dus me reposer pendant deux ou trois mois.

Outre les Quatre Livres que je pouvais réciter par cœur⁷⁸, je lisais les Cinq Classiques⁷⁹, dont j'étais incapable de réciter l'essentiel. Je redoutais particulièrement le *Classique des documents* et le *Livre des mutations*⁸⁰, auxquels je n'entendais pas un mot, en dépit de toutes les explications qu'on pouvait me fournir. Je craignais aussi l'expression écrite (les compositions en huit parties), car je m'y appliquais rarement, me contentant de rédiger deux ou trois compositions par mois. On pouvait vraiment dire à mon propos : « Trois jours sans pratiquer, et les ronces vous poussent dans la main⁸¹. »

Fort heureusement, une chose venait compenser ces insuffisances : j'adorais la lecture. Je lisais des romans depuis mon plus jeune âge, si bien que j'avais déjà lu plusieurs fois, à force de les parcourir sans relâche, un certain nombre de romans anciens comme *Le Roman des Trois Royaumes*, *Au bord de l'eau*⁸² ou les *Chroniques des royaumes des Zhou orientaux*. Par la suite, je découvris aussi *Les Chroniques de l'étrange* de Pu Songling et les *Notes de la chaumière des*

observations subtiles, qui parlent d'histoires de fantômes et de renardes⁸³. À Suzhou, les gens qualifiaient tous ces romans de « littérature légère » car ils n'appartenaient pas à la catégorie des écrits sérieux et étaient destinés au divertissement des classes sociales jouissant de moments de loisirs. Dans les bonnes familles, d'une manière générale, tous les parents sévères en interdisaient la lecture à leurs fils. Mais c'étaient justement ces romans que j'affectionnais.

Je dois avouer que j'ai consacré fort peu de lectures suivies aux ouvrages qui étaient alors considérés comme sérieux⁸⁴. Il m'est arrivé de lire quelques extraits des *Mémoires historiques* dans l'*Anthologie de prose classique*⁸⁵, et de parcourir à plusieurs occasions le *Livre des Han*. Après avoir lu *Le Roman des Trois Royaumes*, j'avais voulu jeter un œil aux *Chroniques des Trois Royaumes* de Chen Shou, mais je ne parvins jamais à mettre la main dessus. Il m'arriva aussi de lire quelques ouvrages philosophiques comme le *Zhuangzi* et le *Mozi*⁸⁶, mais d'une traite, sans me préoccuper de savoir si j'en avais entièrement compris le sens, un peu comme lorsque l'on pioche des légumes au hasard dans un panier. Parfois, quand je me forçais à lire jusqu'au bout, à ma grande surprise le début s'éclairait un peu. Peut-être cet état correspondait-il à l'adage des Anciens qui veut que « quand on lit, il ne faut pas chercher à tout comprendre⁸⁷ ». À moins que cette expérience ne coïncidât avec leur définition de la réalisation subite⁸⁸.

Mais comme il n'y avait pas de livre à la maison, où pouvais-je bien trouver l'argent d'acheter tous ces ouvrages que je lisais ? Cela me rappelle ce que disait Wu Qingqing, mon grand-oncle paternel : « Pour étudier, il faut du capital⁸⁹. » Il va donc sans dire que tous les livres mentionnés plus haut avaient été empruntés ou découverts, à l'occasion, chez des membres de ma famille.

Quand je les empruntais, il me fallait bien les rendre à un moment donné. Quant aux autres, sur lesquels j'étais tombé lors d'une visite familiale, même en étant capable d'avaler dix lignes d'un seul coup d'œil, j'étais toujours contraint de les lire à la va-vite. Ainsi, dans les deux cas de figure, il s'agissait d'une lecture qui interdisait toute réflexion approfondie.

Cela explique pourquoi mes lectures étaient disparates et manquaient de cohérence. Je tenais tous ces volumes déchirés et incomplets pour quelques-uns de ces livres secrets que l'on garde cachés sous l'oreiller⁹⁰. En cette époque où l'on apprenait encore à rédiger des compositions en huit parties pour les concours mandarinaux, certains vieux maîtres interdisaient à leurs élèves la lecture d'ouvrages divertissants. Car si le règlement du concours prescrivait un sujet portant sur les Quatre livres, c'est-à-dire les quatre classiques datant des Zhou occidentaux, utiliser des références postérieures à cette période revenait à enfreindre les règles. En outre, cela était aussi directement lié au contrôle idéologique en vigueur à cette époque. Les lettrés-fonctionnaires devaient révéler le confucianisme, terme que l'on utilisait pour désigner l'ensemble des enseignements de Confucius et de Mencius. Le fait de croire aux doctrines de Mozi ou de Zhuangzi vous valait d'être taxé d'hérétique et d'être accusé de contrevenir à l'enseignement confucéen.

Pour dire la vérité, le sens des doctrines de Mozi et de Zhuangzi m'était alors assez obscur et mon intérêt se portait plutôt vers des livres divertissants et bien plus accessibles, comme les romans ou les recueils d'anecdotes. Les bibliothèques étaient alors fort peu nombreuses en Chine et si au sein des familles on comptait de nombreux collectionneurs, ceux-ci ne prêtaient pas leurs volumes à la légère. J'en étais donc réduit à faire appel aux bons

sentiments d'autrui pour assouvir ma passion, en espérant que l'on acceptât de me prêter des livres. Quant aux livres bon marché, je n'ai pas dû en acheter plus d'un ou deux. Parmi tous mes proches, la famille de mon oncle You était particulièrement éminente. Ses membres possédaient de nombreux livres qu'ils se partageaient entre eux, ce qui rendait ceux-ci difficilement empruntables. Seuls ceux de Ziqing, mon cousin germain, m'étaient accessibles mais, là encore, mon oncle n'étant pas très favorable à la lecture d'ouvrages divertissants, il possédait bien peu de ces livres que j'affectionnais tant. On en trouvait en revanche en grandes quantités chez mon grand-oncle Wu. Je me souviens d'une fois où j'avais découvert une étagère remplie de romans et de recueils d'anecdotes. Ils étaient tous imprimés en caractères mobiles par une maison affiliée au *Shenbao*, appelée Maison de peinture et de calligraphie Shenchang, dont les publications faisaient mon régal (c'est à cette époque que des livres comme *Les Six Récits d'une vie flottante* de Shen Fu furent publiés⁹¹). Tant et si bien que si, à chaque fois que j'accompagnais ma grand-mère maternelle chez les siens, je ne voulais plus en repartir (à cette époque mon oncle Yigeng m'apprenait à rédiger des compositions), c'était bien parce que je n'avais pas le cœur à me séparer de tous ces romans !

Ma découverte des journaux fut très précoce et, dès l'âge de 8 ou 9 ans, j'en concevais déjà un grand intérêt. Nous étions alors abonnés au *Shenbao*⁹². Mais comment faisait-on, me demanderez-vous, pour lire ce quotidien à Suzhou, là où il ne disposait ni de bureau ni de point de vente ? En fait, on en passait commande à une agence de poste privée. En ce temps-là, la poste publique n'existait pas encore en Chine et l'on devait compter sur les postes privées pour envoyer et recevoir du courrier⁹³. Mais on

n'en trouvait pas partout dans le pays et les communications n'étaient assurées qu'entre une poignée de grands centres urbains. Cependant, dans les provinces du Jiangsu et du Zhejiang qui étaient des centres commerciaux prospères, le réseau postal était fort dense. Les communications entre Suzhou et Shanghai étaient particulièrement fréquentes car, outre le courrier, la circulation des marchandises était très importante entre les deux villes. Je me souviens que l'affranchissement d'une lettre de Suzhou à Shanghai et dans le sens inverse revenait à 50 sapèques. Selon le règlement, les frais étaient à la charge du destinataire mais, dans le cas où l'expéditeur s'en était déjà acquitté, on inscrivait au dos de la lettre la mention « payé ».

Dans les magasins et les maisons où il s'envoyait beaucoup de courrier, on n'avait pas à se rendre en personne au bureau de poste. Une fois la lettre achevée, un commis se chargeait de la récupérer tous les jours dans l'après-midi. Ces commis à l'ancienne, qui battaient le pavé quotidiennement, étaient bien plus chevronnés que les facteurs qui apparurent plus tard (la plupart des facteurs qui travaillaient à la poste publique de Suzhou étant originaires de Shaoxing). Les commis, même s'ils ne transportaient pas encore de lettres recommandées ou d'autres plis importants, n'égarèrent jamais le courrier. Notre famille n'était pas la seule à solliciter leurs services pour recevoir le *Shenbao*. Quiconque voulait le lire à Suzhou devait avoir recours à ces agences de poste privées.

Par ailleurs, on le lisait sans grand retard par rapport à Shanghai : un numéro paru la veille au matin à Shanghai était disponible à Suzhou dès le lendemain, sur le coup de trois ou quatre heures de l'après-midi. Mais comment le journal pouvait-il être livré en l'espace d'une journée entre Suzhou et Shanghai, alors que le trajet en barque prenait

trois jours et que les deux villes n'étaient pas reliées alors par le bateau à vapeur – sans parler de la ligne ferroviaire qui n'existait pas encore ? En fait, ces agences de poste recouraient au quotidien à un moyen particulièrement rapide : les barques à rames de pied, capables d'acheminer le courrier et des marchandises légères entre les deux villes en une petite dizaine d'heures seulement.

Il s'agissait de très petites embarcations sur lesquelles on pouvait tenir à un ou deux tout au plus. On les avait appelées de la sorte car dans ces barques, l'unique personne à bord pouvait non seulement ramer avec ses mains, mais aussi à l'aide de ses pieds. Grâce à leurs dimensions réduites et au nombre élevé de rames dont elles étaient équipées, elles fendaient les eaux des canaux. Elles quittaient Suzhou entre dix et onze heures du soir et atteignaient Shanghai entre une et deux heures de l'après-midi le lendemain. Celles en provenance de Shanghai partaient aussi la nuit et arrivaient à Suzhou le lendemain dans l'après-midi. Suzhou était à cette date une ville encore assez fermée, et je ne sais si l'on aurait pu y trouver plus d'une centaine de familles abonnées au *Shenbao* ⁹⁴. Mais, grâce aux barques à rames de pied utilisées par les agences de poste, cette centaine d'exemplaires était livrée en un jour.

Nous recevions ainsi le *Shenbao* chez nous tous les jours vers trois ou quatre heures de l'après-midi. Comme j'étais encore très jeune, je ne comprenais pas le sens du nom de ce quotidien. J'avais posé la question à la maison : « Qu'est-ce que ça veut dire, *Shenbao* ? Le “Shen”, à quoi est-ce qu'il correspond ? » Ma cousine germaine, qui ne devait pas avoir plus de 14 ou 15 ans, avait voulu faire l'intéressante et m'avait répondu : « Le *Shenbao* est livré tous les jours à l'heure *shen*. Entre trois et quatre heures de l'après-midi, est-ce que ça ne correspond pas justement

à l'heure *shen* ?⁹⁵ » Je n'étais alors pas encore vraiment capable de lire le journal, mais je savais que chaque fois que le *Shenbao* de Shanghai était livré, on allait pouvoir se délecter des nouvelles du jour.

C'était justement l'époque où, entre 1883 et 1884 (soit les neuvième et dixième années du règne de Guangxu), la France et la Chine étaient en guerre⁹⁶. Nos esprits d'enfant étaient très friands de récits de victoires nationales. Liu Yongfu⁹⁷, le grand général des Pavillons noirs, était notre grand héros et nous lui vouions un véritable culte. On entendait aussi des récits saugrenus qui lui prêtaient une victoire décisive sur les troupes françaises, grâce à de la poudre cachée dans son pot de chambre, mais il ne s'agissait là que de rumeurs répandues par des ignares. Par la suite, on reçut d'autres nouvelles relatant qu'après la mort du grand général français Amédée Courbet⁹⁸, Jilongshan (l'actuelle Jilong) avait été repris sur Taïwan⁹⁹. Au plus fort du conflit, dès que le *Shenbao* était livré à la maison, nous demandions toujours à mon père de nous lire les nouvelles et d'autres histoires concernant la guerre.

Ce n'est qu'à partir de l'âge de 14 ou 15 ans que je commençai à mieux comprendre l'actualité, et mon intérêt pour les journaux ne fit alors que croître. Ils avaient commencé par le *Shenbao*, puis continué avec *The Daily News*, un quotidien qui avait commencé à paraître à Shanghai. Comme le nombre de lecteurs de journaux augmentait progressivement à Suzhou, des bureaux de liaison y avaient été ouverts, et l'on cessa de dépendre des agences postales pour l'acheminement des quotidiens. Même si nous n'avions plus d'abonnement, il m'arrivait d'acheter des journaux de temps à autre. Les Wu, qui vivaient dans le quartier de Taowu et chez qui j'avais emménagé avec ma grand-mère, étaient abonnés à l'année.

Ils commençaient par lire le *Shenbao* puis continuaient avec *The Daily News*. L'oncle Qingqing nous avait interdit de jeter le journal une fois qu'on l'avait fini car il reliait tous les numéros du mois écoulé en un seul volume afin de pouvoir le relire à sa guise. À la différence des quotidiens d'aujourd'hui, qui sont imprimés en recto verso (c'est le *Quotidien de Chine et de l'étranger* qui inaugura cette pratique), les journaux étaient alors uniquement imprimés au recto sur du papier fin, ce qui permettait de les relier aisément à l'aide d'un fil le long du bord.

Je m'en réjouissais bien et, chaque jour en fin d'après-midi, j'allais lire le journal dans la salle des comptes des Wu. Cette pratique avait même fini par devenir un exercice quotidien. Car dans les journaux d'alors, tout comme dans ceux d'aujourd'hui, on trouvait tous les jours un éditorial. À dire vrai, je n'étais pas vraiment amateur de ces discussions ronflantes et profuses en langue classique qui tournaient toujours autour des trois ou quatre mêmes idées. Les signes de ponctuation n'existaient pas dans les journaux d'alors¹⁰⁰, qu'il s'agît des nouvelles ou des éditoriaux. Ce trait inspira à mon oncle Qingqing l'idée suivante : chaque jour, afin d'améliorer ma maîtrise de la langue, je devais ponctuer un éditorial. C'est ainsi que la ponctuation des éditoriaux devint un devoir quotidien. Cependant, mon oncle Yigeng, qui désapprouvait la chose, avait déclaré : « Ces compositions en huit parties produites par les maisons de presse ne sont que logorrhée emplies de phrases toutes faites. Si tu tombes dans cette ornière, tu en resteras prisonnier toute ta vie. »

VII

La librairie Donglai

(1900)

En ce temps-là, nous entretenions des contacts étroits avec quelques amis qui étudiaient au Japon. Et ce d'autant plus qu'un bureau de poste japonais ayant ouvert ses portes à Suzhou, les échanges culturels entre les deux pays s'en étaient trouvés considérablement facilités. Nous passions donc fréquemment commande de livres et de revues aux amis qui vivaient à Tokyo. Les techniques d'impression étaient déjà très avancées au Japon, ce qui conférait à ce pays une aura culturelle considérable. Le nombre d'étudiants chinois y était alors en augmentation constante¹⁰¹, et nombreux étaient ceux qui avaient déjà atteint un haut niveau d'étude en Chine. En outre, afin d'attirer le plus grand nombre d'étudiants possible, le gouvernement japonais avait fort opportunément fondé des écoles offrant des cursus spéciaux en droit et administration, ainsi que des formations accélérées pour les enseignants. Et pour être plus compétitifs, les établissements embauchaient même des interprètes afin que les étudiants qui ne comprenaient pas le japonais pussent suivre les cours. On comptait plusieurs milliers d'étudiants chinois dans les universités japonaises, où ils suivaient des cours qui grâce à une bourse, qui par leurs propres moyens.

Le développement de l'imprimerie au Japon favorisant la parution de toutes sortes de revues, les étudiants chinois en profitaient pour en fonder à profusion¹⁰². Comme toutes les provinces envoyaient leur contingent d'étudiants

au Japon, les spécificités régionales s'exprimaient dans les différentes revues créées. Les étudiants du Zhejiang avaient ainsi lancé *La Vague du Zhejiang*, ceux originaires du Hunan *Le Nouveau Hunan*¹⁰³, ceux du Zhili avaient fondé les *Propos du Zhili* (sous les Qing, l'actuelle province du Hebei s'appelait le Zhili). Quant à la revue *Jiangsu*, créée par les étudiants de notre province, son titre comportait une astuce, car le mot *su* pouvait aussi se comprendre dans le sens du verbe *suxing*, reprendre connaissance. Pour mémoire, c'est dans cette revue que Jin Songcen commença de publier les premiers chapitres de son célèbre roman, *Fleurs sur l'océan des péchés*¹⁰⁴. Et il en allait ainsi pour les étudiants de chaque province, qui donnaient à leur revue le nom de leur province d'origine. Cette pratique n'empêchait cependant pas de réunir des camarades partageant les mêmes vues et avec lesquels on pouvait s'organiser différemment.

C'était justement le cas de certains étudiants de notre connaissance qui avaient fondé une revue intitulée la *Collection des volontés déterminées*¹⁰⁵, du nom de la petite organisation dans laquelle ils s'étaient regroupés : l'Association des volontés déterminées¹⁰⁶. C'était une revue mensuelle, dont la plupart des contributeurs étaient étudiants en droit. Comme tous les étudiants chinois dans cette discipline, ils étudiaient à l'Université Waseda qui était alors la plus prisée. On trouvait dans cette revue des traductions du japonais ainsi que des articles originaux. Je me souviens y avoir lu *Du contrat social*, le livre de Rousseau, traduit du japonais à partir d'une version en langue occidentale¹⁰⁷. Nombre des contributeurs étaient animés par la volonté de transmettre en Chine toutes sortes de connaissances et de savoirs.

Comme de nombreuses revues étudiantes chinoises nous étaient envoyées du Japon dans l'espoir qu'on les

vendît à Suzhou, il nous fallut trouver un espace à partir duquel les diffuser. À cette époque, on comptait trois ou quatre librairies en ville. Celle de la rue Guanqian, qui s'appelait la maison des Lettres bienfaisantes, était de taille respectable. Nous y étions si connus que nous pouvions nous permettre de nous glisser entre les rayonnages, près du comptoir, pour y feuilleter à notre guise les ouvrages qui y étaient entreposés. Mais on ne trouvait guère là que de vieux livres xylographiés à reliure traditionnelle : l'endroit étant peu ouvert aux nouveautés, les étagères croulaient sous les vieux classiques. La librairie avait récemment repris des couleurs grâce à l'apport de certains best-sellers, mais il était impensable d'y trouver des revues. Quant aux autres librairies de la place, comme le Feuillage vert ou la Cabane aux feuilles mortes, elles n'avaient même pas encore entendu parler de la lithographie¹⁰⁸. Il y avait aussi la librairie de classiques Agathe, spécialisée dans les ouvrages bouddhiques et les ouvrages pieux (ces derniers étaient alors très en vogue à Suzhou car on leur prêtait le pouvoir d'éloigner les calamités). Il paraissait donc difficile de demander à ces librairies de diffuser nos revues.

Mais n'ai-je pas mentionné plus haut notre groupe de huit camarades mus par les mêmes idéaux¹⁰⁹ ? Nous avons fondé une association d'étude appelée la Société de l'exhortation à l'étude. Deux souhaits nous animaient alors : le premier, faire en sorte que notre société publiât une revue tous les mois ; le second, ouvrir une petite librairie. Éditer une revue était loin d'être chose aisée à Suzhou, et je dirai quelques mots à ce sujet dans les pages qui suivent. Quant à la librairie, nous brûlions d'envie d'en créer une et l'affaire se concrétisa assez rapidement. Une société à capitaux privés – ni plus ni moins – sortit alors de terre. La valeur de chaque action était de 10 yuans pour un capital total de 100 yuans,

somme qui, avec le recul, paraît vraiment bien dérisoire. Cela rappelait l'époque d'une petite boutique de sentences parallèles que nous avions créée pendant les vacances du Nouvel an¹¹⁰. Elle avait fonctionné une dizaine de jours tout au plus à la fin de l'année, avant de devoir fermer la veille de la nouvelle année. Notre nouvelle librairie, quant à elle, avait vocation à être ouverte en permanence.

Même les plus petites librairies se doivent d'avoir un nom. Après plusieurs propositions, nous finîmes par opter pour la librairie de l'Orient. On pouvait y voir une référence au proverbe qui veut que les « vapeurs pourpres viennent de l'orient¹¹¹ », marque d'un heureux présage. Mais le véritable sens de ce nom venait du fait que les livres que nous vendions étaient importés du Japon, pays situé en mer *Orientale*.

Nous n'eûmes, pour ainsi dire, aucun frais de lancement car, en fait de librairie, nous nous contentions de louer une petite pièce à l'entrée de la maison où vivaient Bao Shuqin et sa famille, près du pont Nüguanzi, à l'endroit où nous tenions naguère notre boutique de sentences parallèles. On ne nous réclamait aucun loyer et nous leur empruntions même deux vieilles étagères. Quelques coins de table recouverts d'une toile bleue faisaient office de comptoir. Afin d'économiser l'argent qui serait dépensé dans les maisons de thé¹¹², les membres de la Société d'exhortation à l'étude, quand ils n'étaient pas retenus par d'autres activités, tenaient leurs réunions dans la librairie de l'Orient.

Nous n'avions pas besoin d'employés et fonctionnions simplement avec un jeune apprenti. Nous autres, les membres de la librairie (qui étions aussi les actionnaires et donc les grands patrons), assurions notre service à tout de rôle, ce qui était tout à fait avantageux pour les clients, car nous étions ainsi en mesure de les conseiller précisément. Quand nous avions affaire à une personne cultivée, nous

l'invitations à s'asseoir et bavarder autour d'une tasse de thé. Nous vendions toutes les revues en dépôt, si bien que nous reversions l'argent aux fournisseurs une fois qu'elles étaient écoulées en gardant 20 % des recettes pour nous. Et il était possible de retourner les invendus. Ce fonctionnement nous évitait de devoir disposer d'un capital trop important. Par la suite, nous entreprîmes de revendre des livres et des articles de papeterie japonais dont l'achat en gros nécessitait d'avancer de l'argent liquide.

À propos de la vente de livres japonais, je dois dire qu'il y avait vraiment de quoi être dépité. La Chine traversait alors les années séparant sa défaite face au Japon, en 1895, et le début des réformes de la Nouvelle politique. À la différence du Japon, qui avait récemment fait paraître une *Carte du territoire de la Chine* fort détaillée, elle ne disposait pas encore de ses propres cartes imprimées. Ayant repéré dans le catalogue publicitaire d'une librairie japonaise plusieurs noms de cartes, nous avions chargé nos amis qui étudiaient au Japon de nous en acheminer quelques-unes. Quand nous les eûmes entre les mains, l'abondance de caractères chinois et l'absence à peu près totale d'alphabet japonais nous surprirent. Elles firent fureur et on les écroula toutes en une semaine à peine, si bien que nous nous empressâmes d'en commander vingt ou trente de plus. La dénomination dépréciative japonaise *Shina*, qui figurait sur toutes ces cartes, n'empêcha pas celles-ci, loin s'en faut, de se vendre comme des petits pains¹¹³. Personne ne se souciait de cela, ce qui est fort regrettable. Plus tard, nous passâmes commande de cartes du monde et de l'Asie orientale, qui, sans être aussi appréciées que les cartes de Chine, rencontrèrent tout de même un certain succès.

À Suzhou, l'heure était aussi à l'ouverture d'écoles modernes (on les appelait encore « académies » car ce n'est

que plus tard qu'elles adoptèrent toutes le nom d'écoles)¹¹⁴, dans lesquelles il eut été impensable de ne pas enseigner l'histoire et la géographie. Or à quoi aurait ressemblé un cours de géographie sans carte ! Car ces beaux messieurs formés à la composition en huit parties, savaient-ils si le Sichuan était relié à la mer ? et si le Fleuve jaune rencontrait le Yangtsé ? Il leur fallait avant tout élargir leur horizon. Quand la mode des cartes se répandit, de nombreuses familles de l'élite locale vinrent nous acheter de grandes cartes du monde qu'elles suspendaient dans leur cabinet de lecture, à la place des rouleaux de peinture et de calligraphie. Outre les cartes, nous vendions de nombreuses représentations d'animaux et de végétaux imprimées en couleurs, de genre de celles que les Japonais aimaient utiliser pour orner les murs des écoles primaires.

Les livres en japonais étaient, quant à eux, impossibles à vendre (j'ai observé par la suite que dans des librairies japonaises du quartier de Hongkou, à Shanghai, les ouvrages intégralement rédigés en caractères chinois ne manquaient pas, y compris des volumes comme le *Recueil de poèmes de Du Fu*)¹¹⁵. On venait cependant nous commander des manuels de mathématique et des dictionnaires anglais-chinois. Outre les livres, nous vendions aussi du matériel de papeterie que nous faisons intégralement venir du Japon. On y trouvait alors également de nombreux instruments de mesure, copiés sur des originaux occidentaux. Mais leur prix exorbitant les rendait tout simplement inaccessibles pour un petit commerce comme le nôtre, sans parler de l'absence de débouché commercial pour ce genre de d'articles à Suzhou. C'est pourquoi nous nous contentions de commander des instruments d'écriture raffinés, inconnus jusque-là dans notre ville. Car on n'y trouvait pas encore de stylo à plume, simplement des crayons de

fabrication étrangère. Les produits en papier, qu'il s'agît d'enveloppes ou de papier à lettres, rencontraient un franc succès. Le papier utilisé pour les enveloppes était doublé : l'intérieur comportait de nombreux dessins que le papier extérieur, d'une facture plus fine, laissait transparaître. Le papier à lettres se présentait sous la forme de bobines de papier blanc, ce qui vous permettait d'écrire autant que vous le souhaitiez. Il s'agissait là d'une grande nouveauté par rapport au papier à lettres chinois utilisé d'habitude, et elle fit le bonheur des habitants de Suzhou.

Les affaires de la librairie de l'Orient marchaient si bien qu'au bout de trois mois nous remboursions notre mise initiale, et qu'avant le terme de la première année notre capital bondissait de 100 yuans à 500 yuans. Par chance, comme nous avions déjà dégagé des profits, nous n'eûmes pas besoin de partager les dividendes. Mais faire des bénéfices ne suffisait pas : nous souhaitions nous agrandir, ce qui était impossible en continuant à louer un mur à l'entrée d'une maison comme nous le faisions à l'époque du commerce des sentences parallèles. C'est pourquoi nous finîmes par dégoter une boutique sur la rue du Xuanmiaoguan, à l'angle de Xishou et de la résidence Shixiang. Il s'agissait d'une bâtisse à un étage que nous louions pour 10 yuans par mois, ce qui n'était pas une somme anodine pour une petite librairie comme la nôtre. Il fallait ajouter à cela le salaire d'un employé car nous avions fort à faire, nous autres actionnaires, chacun de son côté, et ne pouvions plus assurer notre service. Les camarades de la Société de l'exhortation à l'étude m'avaient désigné comme directeur de la librairie, une fonction purement bénévole.

Et voilà comment, en dépit des cours que je donnais quotidiennement, tous les après-midi, après la fin des

classes, je devais aller faire un tour à la librairie de l'Orient. Nous ne nous contentions déjà plus de vendre des livres et du matériel de papeterie japonais. Le pays s'ouvrait progressivement et de nombreuses nouveautés, qu'il s'agît de livres ou de revues, paraissaient alors à un rythme effréné à Shanghai. Nous lisions chaque jour les journaux qui nous en parvenaient (durant ces années, il était impossible de lire à Suzhou les journaux shanghaiens du jour ; il fallut pour cela attendre la construction du chemin de fer Shanghai-Suzhou) et, dès que nous repérions de nouvelles parutions, nous nous empressions de prendre nos renseignements afin de pouvoir les écouler à Suzhou. Mais l'employé en charge de la rédaction de ces demandes ne s'y entendait pas, si bien que je devais m'occuper personnellement de toutes les lettres et autres demandes d'information. Quant au livre de comptes de la boutique, il s'agissait simplement, avant ma prise de fonctions, d'un épais registre dans lequel on se contentait de consigner les ventes au jour le jour – ce que nous appelions « le flot continu ». Je le fis remplacer par plusieurs petits carnets mais, à vrai dire, étant moi-même un parfait néophyte, le changement que j'avais opéré était purement formel.

Je dois dire que le prestige dont jouissait la librairie de l'Orient auprès des clients de tous les bourgs et villages de la région était l'une de mes plus grandes fiertés. De nombreuses localités alentour, en dépit de leur taille modeste, n'avaient rien à envier aux plus grandes villes en matière de culture. C'était encore plus manifeste à Suzhou, qui se distinguait par des réseaux de communication particulièrement développés et une forte concentration de lettrés talentueux. Ainsi, l'existence d'une certaine librairie de l'Orient dans cette ville était connue jusque dans les districts de Changshu, Wujiang ou Kunshan, rattachés à

la préfecture de Suzhou, et qui jouissaient d'une brillante tradition lettrée. La librairie épargnait à ces gens un voyage à Shanghai pour acheter des livres et commander des revues. Car Suzhou était justement le principal point de passage de la région du lac Taihu, sillonnée par une profusion de canaux empruntés par de nombreux bateaux. Tous les jours, des passagers débarquaient avec une liste comportant des titres de nouveautés et de revues. Si nous les avions en stock, nous pouvions les leur remettre sur-le-champ. Dans le cas contraire, nous nous chargions d'en passer commande pour eux. Shanghai comptait également quelques librairies qui proposaient régulièrement des nouveautés et avec lesquelles nous entretenions quelques contacts. Les affaires prenaient de plus en plus d'ampleur et dépassaient désormais le rayon des bourgs et des villages de la région de Suzhou, car on nous écrivait même depuis les villes de Changzhou, Wuxi et Jiaxing pour s'enquérir de la disponibilité de certains ouvrages.

L'avantage principal de ma fonction de directeur de la librairie, qui ne me rapportait pas le moindre sou, était de pouvoir lire toutes les nouveautés, livres et revues, ce dont je me délectais. C'est pourquoi, quand des clients m'interrogeaient sur tel ou tel livre, j'étais toujours en mesure de leur en parler au moins dans les grandes lignes. S'il s'agissait de revues, je pouvais leur indiquer les articles qui méritaient particulièrement d'être lus. Ils disaient de moi que j'étais un libraire d'un genre tout à fait singulier. En outre, c'est dans cette librairie que j'ai fait la connaissance de nombreux amis, comme Zeng Pu, de Changshu ¹¹⁶, que j'ai rencontré la première fois alors qu'il était venu accompagné de Wu Nashi (le père de Wu Hufan ¹¹⁷). Jin Songcen et Yang Qianli ¹¹⁸, qui résidaient dans le bourg de Tongli dans le district de Wujiang,

étaient eux aussi des habitués qui ne manquaient jamais de me rendre visite chaque fois qu'ils étaient de passage à Suzhou. Il y avait aussi Fang Weiyi, de Kunshan (il s'appelait alors Zhang Fangzhong mais changea de nom plus tard pour Fang Huan, reprenant ainsi son patronyme d'origine car il avait été adopté ; après la révolution de 1911, il est devenu directeur de l'École normale de jeunes filles de Pékin)¹¹⁹. Il enseignait à cette époque chez les Jia du bourg de Jiaozhi et était lui aussi un habitué de la librairie. Outre ces personnages, je fis la connaissance de nombreux lettrés de la ville qui devinrent de bons amis après leur passage à la librairie pour se procurer des livres.

Le plus amusant d'entre eux était Zhou Meiquan (son premier prénom était Meiquan, et par la suite il se fit appeler Jinjue¹²⁰ ; c'était le petit-fils de Zhou Fu ; il était connu pour sa formidable collection de timbres, ce qui lui valut d'être surnommé le « roi de la philatélie chinoise »¹²¹), originaire de l'Anhui et qui habitait Yangzhou. Il nous avait commandé un lot de livres japonais, essentiellement des ouvrages d'algèbre, que nous ne pûmes rassembler intégralement sur le champ. Son caractère d'enfant gâté avait alors éclaté dans toute sa splendeur. Il s'était fendu d'une longue lettre d'insultes dans laquelle il nous traitait de tous les noms. Mais, bien décidés à ne pas céder d'un pouce, nous lui avons fait parvenir une réponse dans laquelle nous le traitions de pauvre petit gandin. Piqué au vif, sa hargne avait redoublé d'ardeur : la guerre était déclarée. Après la révolution de 1911, il quitta Yangzhou pour Shanghai et nous nous fréquentâmes alors régulièrement. Et bien plus tard, avec l'âge, nous évoquions cette histoire avec attendrissement. L'expression des soudards d'antan le dit décidément fort bien : « On ne devient amis qu'après en être venus aux mains¹²². »

VIII

Entre Suzhou et Shanghai

(1900-1901)

Après l'ouverture de la librairie de l'Orient et une fois élu au poste de directeur, je fus souvent amené à me rendre à Shanghai. La présence d'une librairie japonaise dans le quartier de Hongkou nous épargnait d'avoir à nous faire acheminer par voie postale des livres depuis le Japon jusqu'à Suzhou¹²³. Je connaissais deux librairies qui assuraient un service personnalisé et fort commode directement depuis Tokyo. On trouvait également à Hongkou des grossistes spécialisés dans les articles de papeterie et différentes sortes de papier japonais. Dernièrement, Shanghai avait vu l'arrivée d'un grand nombre de nouveaux livres et de nouvelles revues, publiés ici et là, et certains éditeurs avait sollicité la librairie Donglai pour que nous soyons leur distributeur à Suzhou. Nous n'avions pas besoin d'avancer de capital car nous remboursions les ouvrages aux fournisseurs, à hauteur de 70 % ou 80 % du prix de vente, uniquement après les avoir écoulés, si bien que nous n'avions pas à avancer de fonds. Nous avions beaucoup à gagner avec ce type d'arrangement, et c'est bien pourquoi il m'était nécessaire de me rendre régulièrement à Shanghai pour débiter des affaires et établir des contacts.

Il n'existait pas encore de train entre Suzhou et Shanghai mais il y avait déjà un ferry, qui effectuait le trajet en quinze ou seize heures. Il quittait Suzhou tous les jours à quatre heures de l'après-midi pour arriver à Shanghai le lendemain matin, aux alentours de sept ou huit heures.

Les passagers ne montaient pas dans le bateau, qui ne transportait pas de voyageurs, mais dans l'embarcation en bois qu'il tirait¹²⁴. On y trouvait une cabine pour les bagages et les marchandises, des tentes installées sur le pont et ce qu'on appelait le « plat principal ». Les cabines pour les passagers, qui abritaient quatre personnes, étaient plus spacieuses que celles réservées aux marchandises. Dans les chambres du « plat principal », on ne trouvait rien à manger, contrairement à ce que cette appellation laisserait à penser : il s'agissait de cabines un peu plus larges que les autres. Quant aux tentes, elles étaient simplement posées sur le toit. L'intérieur en était si exigu qu'une fois installé dans son petit recoin, on n'avait même plus assez de place pour lever la tête. Naturellement, le prix payé variait en fonction du confort et, pour se déplacer dans de meilleures conditions, il fallait déboursier un peu plus. Mais après tout, à cette époque, ce n'était déjà plus que l'affaire d'une nuit : vous alliez vous coucher après le dîner et le lendemain matin vous étiez sur le quai. Cela était tellement plus agréable que les trois jours et deux nuits de voyage nécessaires avant l'arrivée du ferry¹²⁵.

Il n'en reste pas moins que se déplacer alors était bien plus pénible qu'aujourd'hui. À commencer par le fardeau des bagages : quand on partait en voyage, il fallait en emporter au moins quatre – un matelas, une malle en cuir, un panier (recouvert d'un filet) et un pot de chambre. Je pense que les jeunes générations ignorent ce dont je parle, aussi je vais me permettre d'entrer un peu dans les détails.

D'abord le matelas : il s'accompagnait des couvertures, car, dans les auberges et les hôtels d'autrefois, on ne trouvait aucune literie et il appartenait aux clients d'apporter leurs propres affaires. Même les employés de magasin devaient être munis de leur propre matelas. C'est d'ailleurs la raison

pour laquelle on désigne le fait de mettre la clef sous la porte par l'expression « ramasser son matelas » – ce qu'on appelle dans le Sud « faire sauter des calamars »¹²⁶. Cette habitude vient de loin : l'expression « remballer sa couverture et s'en aller » est aussi attestée. Le matelas était de taille variable, mais dans les hivers particulièrement rigoureux ou pour les personnes âgées plus vulnérables au froid, il fallait le rembourrer fortement afin qu'il tienne plus chaud.

La malle en cuir, maintenant : il s'agissait en fait d'un coffre à vêtements. Comme les costumes occidentaux ne s'étaient pas encore répandus, il était impossible de faire l'économie d'une grande malle pour ranger les longues robes et les vestes à boutons de cuir ou de laine qui étaient alors à la mode. Et sans ce coffre, comment parer aux aléas météorologiques ? Mais de telles malles étaient effroyablement lourdes, rien à voir avec ces nouveaux modèles qu'on soulèverait presque avec le petit doigt. Quoi qu'il en soit, hier comme aujourd'hui, quand on voyage dans un lieu civilisé, on a toujours besoin d'une malle, non ?

Quelques mots sur le panier à présent : il était fait en bambou, avec un filet fixé sur le dessus. Les voyageurs avaient coutume de l'appeler le « coffre aux trésors ». On y plaçait divers objets d'usage courant comme la bassine pour la toilette, les serviettes, les souliers de pluie et les parapluies en papier. Quant à ces messieurs qui ne pouvaient se passer d'objets domestiques tels que leurs théières et leurs bols, ils les emportaient avec eux dans ce panier. Pour les lettrés, il servait également à transporter les livres et le matériel d'écriture dont ils ne pouvaient se séparer un seul instant. Et moi, quand je me rendais à Shanghai, je trouvais toujours quelque chose à acheter, c'est pourquoi j'aurais été bien embêté sans mon panier.

Pour finir, le pot de chambre : il s'agissait d'un seau hygiénique. Zhuangzi le disait bien : « La Voie est aussi dans les excréments ¹²⁷. » Mais les habitants de Suzhou ne pouvaient faire leurs besoins comme les gens du Nord ou se contenter d'une fosse en plein air ; non, il leur fallait un véritable pot de chambre. Or, les auberges n'en fournissant pas, les clients devaient régler cette question par eux-mêmes (à cette époque les chasses d'eau n'existaient pas encore), d'où la nécessité d'emporter un pot de chambre dans ses bagages lorsqu'on partait en voyage. Pour certains vieux messieurs qui étaient souvent sur la route, il n'y avait pas que le pot de chambre à emporter : un urinoir était aussi de mise. Ceux qui étaient produits à Suzhou étaient de la plus belle facture. Les urinoirs carrés ressemblaient à de petites malles à livres, avec de la porcelaine bleue sur la partie centrale, dont la paroi était ornée de caractères gravés. Elle était surmontée d'un petit compartiment où ranger pinceaux et lettres ¹²⁸. Je me souviens de l'urinoir d'un vieux monsieur, orné de vers anciens : « Ma poésie est pure car je bois beaucoup de thé. » Interrogé sur le sens de cette citation, il m'avait répondu en riant : « les mots "poésie" et "urine" ne se prononcent-ils pas de la même manière ? ¹²⁹ »

Ces quatre objets formaient donc un ensemble transportable. Comme il n'y avait pas encore de pousse à Suzhou, on était contraint d'embaucher un porteur pour les déplacer. Le petit vapeur alors en service appartenait à la compagnie du Grand Orient, fondée par les Japonais. L'embarcadère était situé à bonne distance de la ville car il se trouvait dans la concession japonaise, à Qingchangdi, soit à l'extérieur de la porte Pan ! Plus tard, les Chinois créèrent leur propre compagnie de ferry, la Daishengchang ¹³⁰, qui opérait depuis la porte Chang. Cela rendit les voyages vers Shanghai beaucoup plus

commodes. Quant aux embarcadères de Shanghai, où arrivaient tous les petits ferries qui assuraient la navette partout entre Suzhou et Hangzhou, ils étaient tous situés le long de la rivière Suzhou.

Une fois arrivé à Shanghai, on dormait à l'hôtel, même si l'on ne parlait pas encore d'« hôtel », mais simplement d'« auberge ». Les rabatteurs envoyés par les auberges, qui attendaient sur le quai l'arrivée des passagers, étaient appelés les « réceptionneurs ». Ce qu'il y avait de pratique avec eux, c'est qu'on pouvait leur confier ses bagages et gagner l'auberge en pousse. Autrement, on ne savait jamais comment les choses risquaient de tourner avec les employés des débarcadères qui pouvaient vous causer bien des soucis. Quand je me rendais à Shanghai, je descendais toujours à l'auberge Dingsheng sur la rue Baoshan. Elle n'avait sans doute rien de particulier, mais comme j'y avais mes habitudes et que je connaissais tous les garçons et réceptionneurs qui y travaillaient, je trouvais cela fort commode.

Il n'y avait pas encore d'hôtel moderne à Shanghai. Dans les auberges de catégorie standard, le prix pour une nuit en pension complète était de 280 taëls par personne (soit 0,28 yuan en argent). Le prix était calculé au lit ; les plus grandes chambres comportaient quatre ou cinq lits, les plus petites deux. Dans tous les cas, il fallait partager la chambre, même si vous ne connaissiez pas les autres clients. Sinon, il vous fallait réserver une chambre entière, ce qui était aussi possible, mais alors en payant pour tous les lits. Les déjeuners et les dîners étaient également calculés au nombre de lits et tous les clients d'une chambre devaient impérativement prendre leurs repas ensemble ; il était impossible de manger séparément. Un autre établissement, spécialisé dans la réception d'officiels, avait certes un peu

plus de cachet, mais cette différence se traduisait également dans les tarifs qu'il pratiquait.

Il existait à Shanghai une pension de famille des plus confortables et agréables dont j'ignorais tout avant de faire la rencontre d'un certain monsieur Zhu Xinyuan, à l'occasion d'un déplacement à Shanghai (Zhu avait auparavant suivi Jiang Jianxia au Hunan pour y occuper les fonctions d'interrogateur lors des concours de recrutement des fonctionnaires ; à cette époque il avait déjà ouvert la fameuse « école primaire de la ruelle des Tang », qui était la première école privée à Suzhou). Avoir un compagnon de voyage était vraiment idéal. Pendant la nuit à bord, nous avions dormi sur des couchettes face à face. Il possédait de nombreux livres chez lui, notamment des ouvrages interdits de la fin des Ming et du début des Qing¹³¹, qu'il collectionnait assidument. Ces livres commençaient alors à circuler sur le marché, et il me semble bien qu'il se rendait cette fois à Shanghai pour rencontrer des libraires.

Je lui avais demandé où il descendait lorsqu'il allait à Shanghai. Il m'avait répondu : « À la Demeure des immortels raffinés ». J'avais trouvé le nom très chic car généralement les noms d'auberge à Shanghai tournaient autour de « paisible » ou de « supérieur ». Je l'avais donc interrogé : « Quel type d'auberge est-ce ? Qu'a-t-elle de particulier ? » Il avait répondu en riant : « C'est une petite auberge toute simple, mais comme le patron est de Suzhou, il traite particulièrement bien les gens de chez nous ; et le patron est d'ailleurs une patronne. J'y descends chaque fois que je viens à Shanghai, comme ça je ne suis jamais en manque de cuisine du pays. Le prix est le même que dans les autres auberges, même si ici on est plus généreux en pourboires. Si tu n'as pas d'auberge attitrée, viens donc à la Demeure, on pourra bavarder. » Cette proposition me ravit car j'avais beaucoup à

apprendre de monsieur Zhu, qui avait le double de mon âge et était un homme extrêmement cultivé.

La patronne de la Demeure des immortels raffinés approchait de la quarantaine. Elle avait épousé un marchand de soie de Huzhou (autrefois, la plupart des exportateurs de soie grège en étaient originaires). Le couple résidait alors à Shanghai (d'aucuns disaient qu'elle était une épouse cachée, mais laissons cela de côté), avant que son époux ne vînt à mourir brutalement, la laissant seule avec sa fille. Cette dernière s'appelait « Clochette dorée » et avait à présent entre 18 et 19 ans. Elle était d'une grande beauté et avait étudié dans une école privée pendant plusieurs années. La mort prématurée du marchand de soie avait laissé la mère et la fille sans moyens de subsistance, ce qui les avait poussées à ouvrir cette auberge.

L'établissement était situé dans le centre, non loin de la rue Fuzhou. Il s'agissait d'un *shikumen*¹³² à deux étages dans une allée shanghaienne typique, que la patronne avait divisé en de nombreuses chambres pour en faire une auberge. C'était un établissement modeste mais extrêmement familial, où il n'y avait aucun garçon de chambre. Le personnel était simplement composé d'un homme à tout faire et de deux servantes. La patronne s'occupait elle-même de la cuisine. Sa fille, qui possédait les rudiments de la lecture et de l'écriture, tenait la caisse pour les opérations simples. Le plus appréciable était que les repas étaient servis dans le salon principal, où la patronne et sa fille mangeaient avec les clients. En outre, les plats de Suzhou étaient du goût de tous, en particulier les spécialités de la patronne.

Les clients qui descendaient à la Demeure étaient tous des habitués car l'auberge était difficile à trouver pour ceux qui ne la connaissaient pas. On trouvait essentiellement deux groupes de personnes. D'un côté les hommes

d'affaires, dont certains avaient peut-être été des associés du défunt mari de la patronne. Ceux-là restaient longtemps, en général au moins un mois. De l'autre, des habitués originaires de Suzhou, des clients de passage, très au fait de toutes les nouvelles et friands de cuisine du pays. Leur venue à Shanghai était motivée soit par quelque raison professionnelle, soit parce qu'ils avaient envie d'y faire un petit tour ; ils y restaient tout au plus une semaine.

La fille de la patronne, qui avait grandi à Shanghai, était naturellement plus vive et dégourdie que les filles de l'intérieur du pays. Elle était en outre tout à fait gracieuse. Après avoir dégusté des plats de Suzhou, on ne pouvait s'empêcher de se délecter de ses charmes, mais sa mère veillait au grain. Une fois, mon ami Wu Heshi, qui revenait de son séjour d'étude au Japon, était descendu à la Demeure avec moi. C'était un dandy des plus élégants et il s'était épris de Clochette dorée, à qui il ne manquait pas une occasion de conter fleurette. Mais comme sa mère lui interdisait d'entrer dans les chambres de clients, elle était contrainte de bavarder avec Heshi derrière une fenêtre. Lui dans la chambre, elle à l'extérieur, et dès qu'elle entendait la voix de sa mère, elle prenait ses jambes à son cou. J'avais composé un poème pour le taquiner : « À la fenêtre entourée de garances elle se tient belle comme le jade ; ils parlent à n'en plus finir, ces jolis cœurs qui forment une si belle union. Le galant jeune homme osera-t-il payer le prix fort pour la clochette dorée ? » Heshi soupira : « Au Japon, il n'y a rien d'extraordinaire à badiner un peu avec la fille d'un patron d'auberge. En Chine, les femmes sont décidément toujours aussi prudes et fermées ! »

En dépit de tout cela, je suis rarement descendu à la Demeure, car elle n'avait pas de réceptionneur à envoyer au débarcadère, ce qui n'était pas sans poser problème. Je

n'y logeais donc que lorsqu'un compagnon de voyage de Suzhou faisait le chemin jusqu'à Shanghai avec moi. Il me semble que la première fois que je me suis rendu à Shanghai, c'était pour passer l'examen d'entrée à l'Université normale Nanyang (soit l'ancêtre de l'actuelle Université Jiaotong)¹³³. J'y étais déjà venu une fois auparavant, lorsque mon père y était tombé malade¹³⁴. Mais c'était une dizaine d'années plus tôt, car j'avais alors entre 7 ou 8 ans et je n'y avais pas remis les pieds entre temps. Les choses avaient évidemment beaucoup changé. On était maintenant à la veille de l'épisode des Cent jours, époque où l'on promouvait partout dans le pays la fondation d'écoles modernes. Une telle entreprise aurait dû impliquer de partir du niveau le plus modeste pour aller jusqu'au plus élevé, soit, dans l'ordre : école primaire, collège et lycée puis université. Or en Chine la promotion de l'étude s'était effectuée du haut vers le bas. Pourquoi ? Tout simplement parce que pour ouvrir de nouvelles écoles, il fallait des enseignants, ce dont la Chine manquait cruellement. Il était en effet impossible de demander aux répétiteurs spécialisés dans les compositions en huit parties d'aller officier dans ces nouvelles écoles. Seules des classes d'étudiants brillants, formés dans des écoles normales d'instituteurs à l'étranger, pouvaient assurer cette fonction une fois rentrés en Chine.

J'avais passé l'examen d'entrée de Nanyang en compagnie de Ma Yangyu¹³⁵. L'école était alors dirigée par Hu Ermei, un vieux diplômé des concours mandarinaux. C'est lui qui avait choisi le sujet d'examen, un extrait abscons des histoires officielles dont il ne me reste plus le moindre souvenir. J'avais gratté à la hâte quelque chose dont je n'étais pas satisfait et dont je savais pertinemment qu'il ne me permettrait pas d'être reçu. La proclamation des résultats confirma ce sentiment : je fus recalé, tout

comme mon camarade. Tout le monde espérait intégrer Nanyang, car son statut d'université normale dispensait de frais d'inscription ; en outre les lauréats étaient rémunérés et pouvaient espérer être envoyés à l'étranger tous frais payés. Mais avant l'examen j'avais eu vent d'une rumeur impossible à vérifier : avec beaucoup d'inscrits et très peu d'élus, il était nécessaire de graisser des pattes pour pouvoir y être admis. Je me souviens que c'est cette année-là que Liu Housheng (Yuan), avec qui je devais me lier d'amitié plus tard à Shanghai, fut reçu.

Lors de mes premiers voyages à Shanghai, on peut dire que j'ai passé mon temps à essayer les auberges. Je m'efforçais toujours d'en trouver qui fussent – ne serait-ce qu'un peu – plus propres et plus calmes. Mais j'avais beau en changer fréquemment, rien n'y faisait, elles se ressemblaient toujours plus ou moins. En outre, je n'étais pas habitué à partager ma chambre avec des inconnus, tout en n'étant pas en mesure de payer pour une chambre individuelle qui aurait été trop grande pour moi seul. Hormis Yang Zilin ¹³⁶, auquel je ne manquais jamais d'aller rendre visite, je n'avais alors que fort peu d'amis à Shanghai. Yang était encore étudiant à l'Anglo-Chinese College ¹³⁷ et je pouvais m'estimer heureux si j'arrivais à le voir le temps d'un repas. Il y avait à Shanghai de nombreux théâtres (de style ancien), mais je n'avais pas le cœur à m'y rendre seul, et j'osais encore moins franchir la porte des cabarets ou des maisons de thé ouvertes la nuit. Les garçons des bonnes familles de Suzhou n'étaient pas autorisés à se rendre à Shanghai, car c'était, disait-on, un lieu malsain qui n'était pas sans ressembler à une grande jarre de teinture noire : une fois plongé dedans, il était impossible de redevenir propre.

IX

Le Pavillon du grain doré, les amis de l'époque et la fin de la maison de traduction (1901-1902)

L'année suivante¹³⁸, je quittai de nouveau Nankin pour Shanghai. J'y avais été envoyé, ainsi que Wang Yunzhong, par Kuai Liqing qui y possédait une maison d'édition spécialisée dans les ouvrages traduits appelée le Pavillon du grain doré. Un ou deux ans auparavant, Yan Youling (ou Yan Fu), fonctionnaire en attente de poste, avait traduit l'ouvrage de Spencer *Évolution et Éthique* qui¹³⁹, à la manière d'un objet non identifié, avait provoqué une véritable onde de choc dans le milieu littéraire chinois¹⁴⁰. Ce monsieur Yan, originaire du Fujian, avait autrefois été envoyé en Angleterre pour se former à la marine. Il me semble que les habitants du Fujian perpétuent cette tradition jusqu'à aujourd'hui. De retour en Chine, où l'on était encore loin de voir la moindre marine, il s'était retrouvé sans moyen de faire usage de son art, si bien qu'il avait employé son temps à la littérature ; cela expliquait pourquoi il avait une si belle plume.

Il pratiquait la traduction afin de servir la diffusion des savoirs occidentaux en Chine. Sa traduction d'*Évolution et Éthique* avait infusé dans le milieu des études modernes et tous les intellectuels versés dans ces études en possédaient un exemplaire¹⁴¹. Tout d'abord, il traduisait dans une langue à la fois classique et élégante car, comme il le disait, trois éléments sont capitaux quand on traduit : la fidélité,

la fluidité et l'élégance. Il mettait naturellement en pratique les préceptes qu'il avait édictés. Il savait aussi créer de nouveaux termes, comme « la sélection naturelle » ou « la lutte entre les espèces », que l'on découvrait dans *Évolution et Éthique* et qu'il avait rendus avec la plus grande justesse. Comme l'usage de la langue vernaculaire n'était pas encore vraiment répandu, tous les lettrés et autres littérateurs ou journalistes n'avaient d'autre choix que d'utiliser la langue classique. Même Hu Shi et Lu Xun, qui devaient par la suite promouvoir ardemment le vernaculaire¹⁴², avaient recours à la langue classique à l'époque où ils commençaient à écrire ou à traduire. C'est précisément en raison de la qualité de leurs traductions que les deux lettrés originaires du Fujian qu'étaient Yan Youling et Lin Shu¹⁴³ connurent un succès retentissant dans le monde des lettres.

Yan Fu était alors fonctionnaire en attente d'affectation dans le Zhili (l'actuelle province du Hebei), et rattaché à l'administration Beiyang¹⁴⁴. Figure éclatante de la scène littéraire, l'évolution de son mandarinat avait cependant beaucoup moins de lustre. On se serait pourtant attendu à ce que la carrière d'un ancien étudiant formé à l'étranger se fût déroulée de la manière la plus brillante¹⁴⁵. On raconte qu'il devait sa mauvaise fortune à son caractère exécrable et au fait qu'il prenait plaisir à insulter les gens. Il n'avait que dédain pour tous ses collègues, dont certains avaient évidemment acheté leur charge et craignaient qu'on ne découvrit qu'ils ne faisaient que brasser de l'air. Mais il ne cachait pas non plus le mépris qu'il concevait à l'égard de ses supérieurs. Sans parler de la langueur dans laquelle le plongeait son addiction à l'opium. Tout cela n'était à l'évidence pas digne de ses fonctions.

Aux frustrations de sa vie professionnelle s'ajoutait la pauvreté. Par l'entremise d'une relation, il avait sollicité

un prêt de 3 000 yuans auprès de Kuai Guangdian, qui le lui avait bien généreusement accordé. Yan Fu lui avait dit qu'à l'évidence, il ne pourrait jamais le rembourser, mais qu'il venait justement de traduire quelques livres. Or, il ne pouvait les faire paraître faute d'avoir le capital nécessaire et, quand bien même il aurait pu fournir les ouvrages imprimés, il n'avait pas d'acquéreur. « Entre gens du monde nous pouvons nous entendre, monsieur Kuai, acceptez ces quelques traductions en guise de compensation ! » Et Kuai avait accepté, alors que ces traductions étaient encore à l'état de manuscrit et qu'il serait nécessaire de les éditer et les imprimer avant de pouvoir les mettre en circulation et en tirer des bénéfices. Cela faisait au total sept traductions, dont le *Système de logique déductive et inductive* et *La Richesse des nations*¹⁴⁶.

Il y avait aussi à cette époque un certain Ye Haowu, originaire de Hangzhou (l'oncle de Ye Kuichu). Passé par le Japon, où il s'était formé à l'enseignement dans les écoles normales, c'était alors l'une des figures de l'enseignement moderne à Shanghai. De retour en Chine, il avait traduit de nombreux ouvrages japonais et ouvert une école moderne de japonais. Mais ce vieux monsieur avait encore un côté lettré beaucoup trop accusé : il se prenait de passion pour tout et n'importe quoi, et n'accordait jamais la moindre importance aux questions d'argent. Ayant traduit un grand nombre d'ouvrages japonais, il désirait les imprimer mais n'en avait pas les moyens, sans parler du fait que personne n'était intéressé par ses manuscrits. Réduit à la pauvreté, il ne pouvait plus subvenir à ses besoins, au point de manquer de quoi se nourrir. En plein cœur de l'hiver, il lui était impossible de se lever le matin car il n'avait plus rien à se mettre : sa veste en coton ouatée avait été placée depuis longtemps chez le prêteur

sur gages. Alors, pour lui exprimer leur amitié, des amis lui avaient confectionné une tunique bien rembourrée. En outre, toujours par l'intermédiaire d'amis communs, il avait pu emprunter 700 yuans à Kuai Guangdian. Une fois encore, les manuscrits de ses traductions avaient été donnés en guise de compensation.

Mais que pouvait donc bien faire monsieur Kuai de toutes ces traductions d'ouvrages occidentaux et japonais qu'il commençait à accumuler ? Car la nouvelle littérature avait une durée de vie limitée, à la différence des classiques que l'on pouvait laisser dormir dans leurs cartons, sans craindre de les voir sombrer dans l'oubli. L'urgence qu'il y avait à instruire le plus grand nombre commandait de publier ces textes rapidement. C'est ainsi que germa dans l'esprit de Kuai l'idée de fonder une maison d'édition dédiée aux traductions de livres étrangers. Il jeta son dévolu sur Shanghai pour lancer son entreprise : c'était alors le seul endroit commode pour imprimer des livres et les diffuser. Ville ouverte sur le monde entier, elle attirait les acheteurs de tous les horizons et les libraires venaient de partout s'y approvisionner.

Cet établissement fut baptisé Maison d'édition de traductions du Pavillon du grain doré. Kuai était à l'origine de ce nom ; il me semble que le « grain doré » est une citation d'un classique bouddhique. La première étape fut d'envoyer Fang Shuliu louer un local à Shanghai, de le meubler et de s'occuper de tous les préparatifs nécessaires. Dans un second temps, il nous y enverrait, Wang Yunzhong et moi-même, afin que nous nous occupions de l'imprimeur. Au bout de quelques jours, une lettre de Fang Shuliu envoyée depuis Shanghai nous informa que le local était loué et se situait sur telle allée de la rue de Nankin (le nom du propriétaire ne me revient plus, mais l'adresse

était entre la rue du Yunnan et la rue du Guizhou, à côté du vieux commissariat). Je quittai alors Nankin pour Shanghai accompagné de Yunzhong

L'idée de Kuai était que nous restions à Shanghai tandis que Fang Liushu, qui superviserait toutes les affaires et s'occuperait de la gestion et des finances, ferait la navette entre Nankin et Shanghai. Quant à l'édition, l'impression et la révision des épreuves, nous aurions à nous partager ces tâches, Yunzhong et moi. Prenons par exemple les livres de Yan Fu : il nous était impossible de toucher au moindre mot, mais le travail de relecture fut effectué avec le plus grand soin. Monsieur Kuai avait donné des instructions extrêmement claires à ce sujet. Car il suffisait souvent d'oublier de corriger quelques caractères erronés pour ruiner un ouvrage des plus profonds – et alors comment se montrer digne de l'auteur ? Cependant, avec les traductions de Ye Haowu, il n'y avait pas d'autre moyen que de corriger le texte lui-même, car elles étaient trop proches du japonais. Il rendait les ouvrages japonais de manière si littérale que l'on avait parfois l'impression qu'il s'était tout bonnement contenté d'ajouter quelques traits à l'original ¹⁴⁷ !

Une fois arrivés à Shanghai, la première chose que nous fîmes, avec Yunzhong, fut de nous mettre en quête d'un imprimeur. Ils ne couraient pas encore les rues à Shanghai, et pour les livres que nous souhaitions imprimer nous devions en trouver un de plutôt bien équipé. La deuxième chose importante concernait le choix des manuscrits. C'était à nous de décider de leur ordre d'impression et même si Kuai nous avait donné tout pouvoir de décider lequel devait être imprimé en premier, nous devions nous adresser à lui si nous ne parvenions pas à prendre une décision. Troisième chose : se mettre d'accord sur le format, la disposition des caractères, leur

police, etc. Comme Yunzhong travaillait dans le secteur, c'est lui qui prenait toutes les décisions en la matière. À l'époque, les reliures à corde étaient encore très répandues et l'on recourait fort peu à l'impression en recto-verso.

Pour ce qui était de trouver un imprimeur, je m'y entendais un peu mieux que Yunzhong. Après avoir couru dans tous les sens plusieurs jours de suite, je finis par mettre la main sur deux maisons qui paraissaient convenir : la première était Wu Yun, l'autre la Commercial Press¹⁴⁸. Prévoyant de faire paraître nos livres rapidement, nous avons cherché deux imprimeries afin de pouvoir lancer deux ouvrages en même temps. La Commercial Press était la plus petite des deux, mais elle disposait du matériel le plus moderne. Il s'agissait d'une maison de plain-pied, située au croisement de la rue de Pékin et la rue du Henan. Elle ne comptait pas plus de trente personnes, ouvriers et employés compris, qui venaient tous des imprimeries fondées par les missionnaires¹⁴⁹. Le directeur général, Xia Ruifang, était un homme des plus affables¹⁵⁰. La maison avait démarré avec un capital initial de 3 000 yuans. Outre les ouvrages religieux, elle imprimait aussi quelques documents commerciaux. Par la suite, elle publia un manuel d'apprentissage de l'anglais (celui même utilisé par les Anglais pour apprendre cette langue aux petits Indiens, qui parut donc dans une version bilingue chinois-anglais) sous le titre *L'Anglais basique* et *L'Anglais avancé*¹⁵¹. Ces publications totalement inédites firent l'effet d'un coup de tonnerre et assurèrent la prospérité de la Commercial Press.

L'imprimerie Wu Yun avait été ouverte par un particulier. Elle était située au nord de la rivière Suzhou, dans un endroit appelé la rue Beihe sud, situé en face du pavillon Quanzhang. Je me souviens qu'à l'époque il y avait là un canal et un pont ; l'imprimerie se trouvait juste

au pied de ce pont. Son fonctionnement avait un côté vieille école. Avec ses vastes ateliers, où travaillaient un grand nombre d'ouvriers, elle imprimait des livres à un rythme plutôt soutenu. Avec Yunzhong, nous débattîmes des livres à publier en priorité. Je proposai de commencer par ceux de Ye Haowu, car les ouvrages qu'il avait traduits du japonais étaient tous d'une lecture aisée et, traitant de politique, d'éducation et de droit, ils répondaient à une demande très pressante. En outre, leur publication serait facilitée par leur format court. Pour comprendre le style complexe de Yan Fu, en revanche, il était nécessaire d'avoir suivi une formation académique. C'est pourquoi il me semblait plus stratégique de privilégier les textes les plus faciles dans un premier temps, avant de publier les plus ardues.

Cependant, Yunzhong fit valoir une opinion différente, qui n'était pas moins sensée. Il me dit : « Les traductions de Ye Haowu sont toujours littérales ; sa grammaire calquée sur le japonais nous oblige à retravailler le rendu, ce qui demande beaucoup de temps. Mieux vaut d'abord imprimer les livres de Yan Fu parce qu'ils sont immédiatement publiables en l'état. Sans compter que, depuis la parution retentissante de sa traduction de *Révolution et Éthique*, beaucoup de gens attendent avec impatience ses prochains titres. Et nombre d'entre eux savent bien qu'il en a en réserve et que le Pavillon du grain doré se prépare à les publier. On les décevra forcément si on les fait trop languir. C'est pourquoi on doit s'empresse de publier les traductions de Yan Fu. » Nous écrivîmes alors à Nankin pour que monsieur Kuai prenne la décision finale. Il nous répondit la chose suivante : « Peu importe que ce soit Yan ou Ye, l'important est que les livres sortent rapidement. J'ai déjà pris toutes les dispositions financières concernant les frais d'impression. Notre but est avant tout d'éduquer le plus grand nombre,

pas de réaliser des profits sur les livres publiés. Mais il serait quand même mieux d'être en mesure d'avoir un fonds de roulement suffisant après les premiers livres. Sinon, on trouvera une autre solution à ce moment-là. »

Là-dessus, nous signâmes des contrats avec Wu Yun et la Commercial Press et commençâmes à travailler chacun de son côté. De manière générale, c'est moi qui étais en charge de la révision des textes, tandis qu'il revenait à Yunzhong de corriger les traductions de Ye Haowu. Comme la plus grande partie des livres de Yan Fu étaient imprimés par la Commercial Press, je m'y rendais très souvent, qu'il vente ou qu'il pleuve. Yan Fu utilisait pour ses manuscrits un papier qu'il avait lui-même quadrillé et qu'il remplissait de sa très jolie écriture cursive. Naturellement, elle n'était pas exempte d'ajouts et de ratures, mais ses corrections étaient toujours tracées avec une encore rouge délicieusement éclatante. Rien à voir avec les véritables torchons de Ye Haowu, dont on se demandait en s'esclaffant si lui-même comprenait les hiéroglyphes qui y étaient inscrits. Avec les manuscrits de monsieur Yan, qui étaient d'une grande clarté, je prenais les plus infinies précautions et n'osais jamais rectifier un mot de mon propre chef. Au moindre doute, me gardant bien de trancher arbitrairement, je sollicitais l'avis de Yunzhong.

Nous procédions en quatre étapes pour la révision des manuscrits : la révision initiale, la deuxième, la troisième et, en dernier lieu, ce qu'on appelait les épreuves finales. Après les épreuves, nous signions et les jeux étaient faits : à partir de ce moment-là, les imprimeurs dégageaient toute responsabilité en cas de coquilles (sauf si elles n'avaient pas été corrigées alors qu'elles avaient été signalées lors de la révision), et celles-ci étaient alors entièrement imputées au relecteur.

Plusieurs livres de Ye Haowu avaient été imprimés par Wu Yun, non sans avoir vu leur texte corrigé et fluidifié par Wang Yunzhong. Ye Haowu était vraiment un homme consciencieux. Il venait souvent nous rendre visite depuis que le Pavillon du grain doré avait ouvert. Quand Yunzhong lui disait qu'il fallait corriger un manuscrit, il s'écriait toujours : « Très bien ! Très bien ! Moi je traduis littéralement. » En effet, il se contentait toujours de remplacer les *no* des très longues phrases japonaises en autant de *zhi* chinois, ce qui donnait des propositions lourdes et maladroitement, comportant sept ou huit possessifs¹⁵². Quand nous ne comprenions vraiment pas le sens de certains passages, nous le priions de passer en parler avec nous.

Ye Haowu s'était spécialisé dans la pédagogie et, outre l'école de japonais qu'il avait ouverte, il assurait des traductions du japonais en chinois pour *Le Quotidien de la Chine et de l'étranger*. Il avait la cinquantaine et la barbe clairsemée qu'il se laissait pousser lui donnait un peu un air mystérieux de taoïste, ce qui ne nous empêchait pas de nous moquer de lui. Souvent démuné, le peu d'argent qu'il pouvait avoir lui glissait entre les doigts car il était toujours disposé à prêter autour de lui, sans se préoccuper de savoir comment il mangerait le lendemain. Il vivait seul à Shanghai, son épouse et son fils étant restés à Hangzhou. Comme il n'envoyait pas d'argent chez lui, son épouse montait souvent à Shanghai pour lui faire des scènes (leur fils n'était autre que Ye Shaowu, l'auteur du roman satirique *Le Parti réformateur de Shanghai*).

C'est durant cette période que monsieur Ye fut victime d'un tour pendable. Nos locaux étaient situés dans une ruelle donnant sur la rue Nankin. Derrière les vastes demeures de six pièces qui bordaient la rue, on ne trouvait plus, le long de la ruelle, que de petites habitations à deux

chambres dont la plupart étaient occupées par des lupanars de « poules sauvages » (aussi appelées par les Shanghaiens les « faisanes ») ¹⁵³. À la nuit tombée, de nombreuses poules et autres servantes sortaient racoler à l'entrée des ruelles. Un jour, par une nuit assez sombre, alors qu'il venait nous voir pour converser, Ye se fit mettre le grappin dessus par un groupe de poules sauvages à l'entrée d'une venelle. Elles avaient crié : « Mon vieux monsieur ! Venez donc vous asseoir un peu chez nous ! Il y a une nouvelle. » Croyant que la Pavillon du grain doré était aussi un lupanar, elles avaient ajouté : « Chez nous, c'est mieux qu'au Pavillon du grain doré. » Là-dessus, quelques filles s'étaient jetées sur monsieur Ye et l'avaient poussé dans leur antre. Un vieux lettré chétif comme lui ne faisait pas le poids face à certaines d'entre elles, qui étaient drôlement costaudes. Il finit par racheter sa liberté contre un yuan ¹⁵⁴.

Mais parlons un peu des ouvrages publiés par le Pavillon du grain doré. Outre le *Système de logique déductive et inductive* et *La Richesse des nations*, Yan Fu avait aussi traduit *History of Politics* d'Edward Jenks et *The Study of Sociology* de Spencer qui, sans atteindre le niveau d'*Évolution et Éthique*, étaient tous des ouvrages de grande valeur qui connurent une vaste diffusion. Mais il est un livre dont la publication nous attira un grand nombre de critiques, et nous valut même d'être insultés par lettre. C'est que, parmi la masse des ouvrages japonais traduits par Ye Haowu, il y en avait un intitulé *Constitution du Japon*, auquel avait été adjoint un fascicule sur les *Lois de la maison impériale*, long de quelques pages à peine. Monsieur Ye n'était en rien responsable dans cette affaire et nous ne pouvions nous en prendre qu'à nous-mêmes. On trouvait alors déjà en Chine des forces favorables à la mise en place d'une constitution. Un groupe de réformateurs lançaient des propositions tous

azimuts, arguant du fait que si tous les pays européens et les États-Unis étaient dotés d'une constitution, il n'y avait pas de raison que la Chine fit exception¹⁵⁵. Wang Yunzhong était donc parvenu à la conclusion suivante : « En ce moment, tout le monde nous rebat les oreilles de cette monarchie constitutionnelle, et il y a un Empereur au Japon. On pourrait bien publier ce livre sur la monarchie constitutionnelle japonaise afin que tout le monde puisse s'en inspirer, non ? » Je ne m'y étais nullement opposé, tous les livres traduits par Ye étant de toute façon choisis par Yunzhong. Mais après sa parution, on commença à critiquer l'ouvrage au nom du caractère factice de la constitution japonaise, qui avait été proclamée par l'Empereur sous le nom de « Constitution d'octroi »¹⁵⁶. La publication d'un tel livre, argumentait-on, ne pouvait que nuire à la population. En cette époque marquée par le despotisme des Qing, on était encore bien loin de voir la moindre trace de constitution. Qui aurait pu imaginer qu'à l'avenir la Chine serait traversée par plusieurs grandes révolutions¹⁵⁷ ?

[...]

À l'époque du Pavillon du grain doré, je fis la connaissance de nombreuses célébrités. On était alors juste après l'échec des Cent jours, qui avait été suivi par un épisode réactionnaire ayant entraîné l'interdiction d'ouvrir des écoles modernes, et avait proscrit les débats sur les réformes politiques. Kang Youwei et Liang Qichao avaient fui au Japon¹⁵⁸ et de nombreuses personnalités favorables à la modernisation du pays étaient venues trouver refuge à Shanghai. Là-dessus avait éclaté la révolte des Boxeurs¹⁵⁹, les deux palais¹⁶⁰ avaient été désertés, les troupes étrangères étaient entrées dans la capitale et les provinces du sud-est avaient décidé d'assurer leur protection mutuelle de

manière autonome ¹⁶¹. Dans le Shanghai de ces années-là, l'effervescence était à son comble.

C'est à cette période que le Pavillon du grain doré fut appelé à déménager. L'ancienne adresse sur la rue de Nankin (les Shanghaïens l'appelaient la Grand-rue) était située dans un secteur très animé, qui ne convenait pas forcément à une maison d'édition comme la nôtre. L'endroit était d'autant moins approprié que toutes les maisons de « poules sauvages » étaient situées juste derrière. [...] Ne valait-il pas mieux trouver un secteur plus décent ? [...] Nous emménageâmes dans une nouvelle maison de la ruelle Dengxian, entourée d'une simple clôture de bambou qui faisait office de mur d'enceinte. Nous fîmes la connaissance des voisins du secteur. Juste derrière nous vivait Wu Yanfu avec sa famille ¹⁶² et juste devant nous, dans une cour carrée cachée derrière la haie, on trouvait Xue Jinjin et les siens ¹⁶³.

Xue Jinjin était cantonaise et je me souviens que c'est Xue Xianzhou, son oncle, qui l'avait fait venir à Shanghai. Un jour, un grand rassemblement au parc Zhang ¹⁶⁴, situé sur la rue du temple Jing'an, attira nombre d'intellectuels modernisateurs qui vinrent prononcer des discours (le parc Zhang, qui s'appelait ainsi du nom de son propriétaire, était aussi surnommé le parc de la Plante d'eau parfumée. On y trouvait le pavillon Ankaidi, qui pouvait accueillir plusieurs centaines de personnes). À un moment, une jeune fille de 18 ou 19 ans, les pieds libres, vêtue d'un pantalon ample, une longue natte dans le dos, grimpa sur l'estrade pour prendre à son tour la parole. Dans le Shanghai d'alors, il s'agissait encore d'un spectacle rare, car même si la ville comptait déjà un grand nombre de femmes éduquées, il fallait beaucoup d'audace pour prendre la parole en public d'une telle manière.

Accueillie par un tonnerre d'applaudissements fracassants, Xue Jinjin prononça un discours passionné qui bouleversa l'auditoire. Le contenu de son intervention tourna autour de la question des réformes et de la modernisation du pays, mais tout ce laïus, prononcé dans la bouche d'une jeune fille encore dans la fleur de sa jeunesse, fut comme paré d'un nouvel éclat. Même si son intervention n'était pas au programme, on devina tout de suite, à son accent et à ses vêtements, qu'elle venait de Canton (à cette époque, les Cantonaises ne s'habillaient pas du tout à la shanghaienne). Ce n'est que lorsqu'elle descendit de l'estrade que nous comprîmes qu'il s'agissait de notre voisine Xue Jinjin.

[...]

La maison du Pavillon du grain doré était en activité depuis un peu plus de six mois déjà quand nous reçûmes une lettre de monsieur Kuai nous informant de la venue de Yan Fu à Shanghai et nous enjoignant de faire tout notre possible pour le recevoir dignement. Yan, qui habitait Tianjin, ne venait pas à Shanghai pour son plaisir, mais parce qu'il était en mission pour mener à bien des pourparlers diplomatiques. Comme Kuai nous l'avait expressément demandé dans sa missive, il était naturellement de notre devoir de bien accueillir monsieur Yan. Mais il avait de nombreux amis à Shanghai et, cette fois-là, il logeait chez un compatriote du Fujian, si bien que nous n'eûmes pas à nous occuper de lui. Nous nous contentâmes de réunir quelques personnalités de Shanghai et nous l'invitâmes à un repas. Ce fut Fang Shuliu qui s'occupa des préparatifs, mais il n'est pas nécessaire d'entrer dans ces détails ici.

Nous avons publié sa traduction du *Système de logique déductive et inductive* depuis peu et beaucoup de personnes ignoraient ce qu'était cette « science des noms »

ni comment comprendre ce terme¹⁶⁵. Certains étaient venus me trouver pour me suggérer qu'il pourrait être intéressant de profiter de la venue de Yan Fu à Shanghai pour organiser une rencontre afin qu'il éclairât un peu tous les lecteurs sur la question. Alors nous le lui avons demandé et il avait accepté notre invitation. Nous avons donc déterminé une date et loué une maison suffisamment grande, car nous avions convié de nombreuses personnes à venir écouter sa communication. Nous choisîmes d'appeler cette rencontre la « Conférence sur la logique ».

Nous avons vraiment invité beaucoup de monde. Outre les amis qui passaient souvent au Pavillon du grain doré et les personnalités qui étaient fréquemment reçues chez Wu Yanfu, il y avait beaucoup de lettrés et d'éminents personnages qui résidaient provisoirement à Shanghai. Quant aux autres, je ne m'en souviens plus aujourd'hui, à l'exception de deux d'entre eux : Zhang Jusheng (Yuanji)¹⁶⁶ et Zheng Sukan (Xiaoxu)¹⁶⁷. C'était la première fois que je les rencontrais. Wu Yanfu, pour sa part, était venu accompagné de Zhang Taiyan¹⁶⁸. Il y avait aussi des amis d'amis, qui n'avaient pas été invités. Mais pouvions-nous leur refuser l'accès à la conférence ? Ils furent évidemment les bienvenus.

Le rendez-vous avait été fixé à deux heures de l'après-midi mais monsieur Yan ne fit son arrivée qu'à trois heures passées. C'est qu'il était opiomane et donc lent au réveil. Comme il lui fallait sa dose après le déjeuner, il avait pris du retard. Il avait une petite barbe noire et était vêtu d'une robe bleue et d'une veste noire. À cette époque où tous les hommes devaient se laisser pousser la natte, personne ne portait de costume occidental. Il portait une paire de lunettes à fine monture dorée dont il avait entouré d'un fil noir l'une des branches cassée afin de la maintenir. Bien qu'originaire du Fujian, il s'exprimait

dans un pékinois des plus authentiques. Et en dépit de son statut de haut fonctionnaire, il affectait des manières anticonventionnelles de lettré bohème.

Notre équipement différait de celui d'une école, où l'on trouve normalement toujours une estrade. Nous nous étions contentés d'installer un siège et une table orientée plein est, sur laquelle nous avions disposé des fleurs fraîches et un service à thé. Plusieurs rangées de sièges avaient été disposées en demi-cercle pour les auditeurs. Toute cette organisation avait été confiée aux bons soins de Fang Shuliu. Monsieur Yan fut extrêmement rigoureux dans son exposé et s'exprima constamment avec clarté, en regardant alternativement le petit carnet où devaient être inscrites les grandes lignes de son intervention et l'auditoire. Mais son propos était souvent ponctué de mots anglais, si bien que ceux qui ne comprenaient pas cette langue en perdirent quelque peu le fil. L'exposé faisant appel à des connaissances particulièrement abstruses, une grande partie de l'auditoire n'y entendait goutte, même en écoutant attentivement. Je vais être franc : j'avais beau avoir assuré la révision de la traduction du *Système de logique déductive et inductive*, je me contentais, pour reprendre l'expression de Tao Yuanming, de comprendre les choses à moitié. Et je savais qu'en réalité la plupart des gens présents ce jour-là n'étaient pas tant venus pour l'écouter que pour suivre la dernière mode : pour voir, en somme, de quoi Yan Fu avait l'air.

La conférence dura environ une heure. Yan Fu ne se servit pas du siège que nous avions installé et resta debout tout du long. Il s'exprima avec sérénité et beaucoup de modestie, et son attitude fut très appréciée. Même s'il ne parla pas plus d'une heure, cela lui demanda beaucoup d'efforts. À la fin de la conférence nous lui offrîmes du thé

et des pâtisseries. L'auditoire s'était dispersé et il ne restait déjà plus que Zhang Yuanji et quelques autres personnes. Zhang était un vieil ami de monsieur Yan ; ils avaient fondé ensemble l'Institut de la compréhension des arts à Pékin¹⁶⁹. Mais il se hâta de quitter les lieux une fois que Yan eut achevé son exposé.

Bien que monsieur Yan fût à l'origine de l'expression « étude des noms », utilisée dans sa traduction pour désigner la science de la logique, il le trouvait peu intuitif et c'est pourquoi il traduisit par la suite un ouvrage intitulé *Notions élémentaires de logique*¹⁷⁰, qui ne fut cependant pas publié par le Pavillon du grain doré. Aujourd'hui, les chercheurs qui se consacrent à l'étude des sciences modernes ne mentionnent guère cette discipline. Certains disent qu'au Japon on l'appelle « principes du raisonnement ». Ces derniers temps, le terme de *logics* est très à la mode en Chine¹⁷¹. On parle même de « science de la logique » ; il paraît que c'est Zhang Xingyan qui est à l'origine de ce terme¹⁷². Mais pour savoir si celui-ci dérive de « l'étude des noms » de Yan Fu, il faudrait sans doute interroger le Sieur du Platane solitaire¹⁷³.

J'ai mentionné plus tôt comment le *Subao* avait constitué ma première rencontre avec le monde de la presse¹⁷⁴. La seconde rencontre eut lieu avec *Le Quotidien de la Chine et de l'étranger*, nouveau venu prometteur sur la scène journalistique¹⁷⁵. Car, même si les grands journaux qu'étaient le *Shenbao* et *The Daily News* dominaient le secteur, ils accusaient déjà une perte de vitesse notable, sans parler du fait qu'ils étaient détenus par des capitaux étrangers et avaient été fondés par des étrangers (« le *Shenbao* était anglais et *The Daily News* américain)¹⁷⁶. Ils étaient gérés comme des banques étrangères, avec un directeur chinois qu'on appelait « comprador¹⁷⁷ » et un éditorialiste qui se

faisait appeler « maître ». Les intellectuels réformateurs méprisaient ces quotidiens, car leur raison d'être était avant tout commerciale : plus ils vendaient d'exemplaires et plus ils diffusaient d'annonces publicitaires, mieux ils se portaient¹⁷⁸. *Le Quotidien de la Chine et de l'étranger*, à l'inverse, avait été créé par des Chinois et était naturellement exempt des habitudes détestables de ces maisons de presse fondées par des marchands étrangers. Eu égard aux relations que nous entretenions avec les frères Wang¹⁷⁹, nous avons pris langue très tôt avec eux afin qu'ils annoncent dans leur journal la parution des livres publiés par le Pavillon du grain doré. Par la suite, notre maison ne disposant pas de point de vente, le *Quotidien* assura la diffusion de nos publications.

Je me suis rendu dans leurs locaux à de nombreuses reprises, mais je ne me souviens plus de leur adresse. Bien que sensiblement plus grands que ceux du *Subao*, ils n'avaient rien à voir avec ceux d'un grand quotidien de l'époque actuelle. La rédaction consistait simplement en une grande pièce. Wang Songge, qui avait la double casquette de directeur général et de rédacteur en chef, occupait un immense bureau, tandis que les autres éditeurs disposaient chacun de son petit coin. Les deux traducteurs étaient assis l'un en face de l'autre : Ye Haowu était en charge du japonais et Wen Zongyao (un Cantonais surnommé Qinfu) s'occupait des articles en anglais. Puisque je suis amené à parler des traductions dans les quotidiens de l'époque, il faut bien avouer qu'il y avait dans ce travail quelque chose de particulièrement touchant. Premièrement, il faut bien dire que le lecteur moyen se moquait éperdument des nouvelles étrangères. Si, par exemple, vous lui parliez d'une guerre entre tel et tel pays, il se disait qu'il s'agissait d'un affrontement entre pays étrangers qui ne concernait en rien la Chine. Bien entendu, s'il s'agissait d'un pays qui

s'apprêtait à entrer en guerre avec la Chine, on commençait à s'affoler un peu, mais du moment que la guerre n'arrivait pas jusqu'à Shanghai, c'était un moindre mal : tel était l'esprit de ce qu'on appelait l'autoprotection du Sud-Est¹⁸⁰. Deuxièmement, quelles nouvelles pouvait-on bien traduire ? À l'époque, on ne trouvait aucune agence de presse étrangère à Shanghai, à l'exception de Reuters. Mais ces dépêches, qui relataient exclusivement des nouvelles des pays occidentaux et étaient facturées très cher – en livres sterling –, n'intéressaient absolument pas les lecteurs. Il restait donc à ces traducteurs à aller pêcher eux-mêmes des nouvelles dans les quotidiens étrangers de Shanghai comme le *North China Herald Tribune*¹⁸¹ : de tels journaux ne manquaient pas. Je me souviens que l'Eastern News Agency japonaise¹⁸² n'existait pas encore et qu'il n'y avait, me semble-t-il, que deux quotidiens japonais installés à Hongkou. Cependant, Ye Haowu trouvait matière à traduire dans les journaux japonais qui pouvaient lui être régulièrement envoyés d'Osaka et de Tokyo.

Je voudrais à présent parler d'un autre personnage : monsieur Ma Junwu¹⁸³, homme studieux et d'une grande droiture, qui était l'un des invités les plus assidus de Wu Yanfu. Je le voyais souvent assis sur un pousse-pousse, toujours occupé à marmonner des phrases au-dessus d'un volume qu'il ne lâchait jamais. Sa candeur légendaire était le sujet de deux anecdotes que l'on racontait partout. À cette époque, les étudiants chinois de retour du Japon étaient légion, et on comptait parmi eux un grand nombre de jeunes romantiques rebelles, comme Shen Xiangyun¹⁸⁴, qui s'affichait en compagnie de courtisanes à bord d'un cabriolet rutilant lors de ses virées au parc Zhang. Il y avait aussi Lin Shaoquan (Lin Baishui), que l'on voyait souvent fumer de l'opium en kimono. Quant aux virées

dans le panier fleuri, il n'y avait aucun tabou en la matière. Un jour, une bande de jeunes gens avait provoqué un véritable remue-ménage dans une maison close (c'est ce que les Shanghaiens appellent « casser la chambre ») parce que, racontait-on, l'un d'entre eux avait été frappé par un garçon d'étage. Ma Junwun, qui ne fréquentait jamais les lieux de plaisir mais était allé prêter main-forte à ses compagnons pour venger cet affront, avait reçu un coup. Au début, quand Wang Yunzhong m'avait rapporté l'histoire, je ne l'avais pas cru. Mais le lendemain, je vis bel et bien des traces de sang sur les tempes de Ma. On raconte aussi qu'il avait forcé sa mère à étudier dans une école pour jeunes filles. Sa mère avait protesté : « J'ai déjà plus de 50 ans, comment pourrais-je encore aller à l'école ? » Mais Ma était resté inflexible dans sa sollicitation et l'avait même implorée à genoux. Désespérée, la mère n'eut plus qu'à accéder à la demande de son fils adoré¹⁸⁵. Coiffée à la manière d'une écolière, elle alla en classe plusieurs semaines durant avec les autres jeunes filles. Cette histoire était devenue un sujet de plaisanterie qui faisait les délices des amis de Ma Junwu.

[...]

S'il s'est révélé impossible pour le Pavillon du grain doré de perdurer, c'est parce que son assise économique n'était pas suffisamment solide. La plupart des lettrés enthousiastes qui se lançaient dans ce genre d'entreprises culturelles modernes étaient animés par des idéaux émancipateurs, et non par des idées commerciales. Mais sans base économique solide, la plupart de ces activités étaient vouées à périr. L'impulsion initiale, à l'origine de la fondation du Pavillon du grain doré, avait été le prêt accordé par Kuang Guangdian à Yan Fu qui, en contrepartie, lui avait laissé les manuscrits de ses traductions. Puis Ye

Haowu s'était manifesté avec ses traductions du japonais. Ne pas imprimer ces textes ne serait-il pas revenu à les enterrer et, partant, à les condamner à une mort certaine ? Monsieur Kuai avait donc consenti à mobiliser des fonds de sorte que les deux hommes voient au moins leurs traductions publiées dans les meilleurs délais.

Il était le seul investisseur dans cette maison d'édition de traductions dont personne ne détenait d'action. Il n'y avait pas non plus de budget précis, ni de capital fixe. Quand nous avions dépensé l'argent à notre disposition, nous nous contentions de l'en informer et les choses semblaient pouvoir fonctionner ainsi à l'infini. À l'évidence, un tel modèle économique manquait de stabilité. Pour reprendre une expression de l'époque, on se contentait de cultiver sans se préoccuper de la récolte. Kuai descendait d'une vieille famille des plus honorables et, fonctionnaire de son état, il s'enorgueillissait quelque peu de cette prestigieuse ascendance lettrée. Il ignorait tout de la marchandisation du monde de l'édition moderne et croyait que les choses marchaient encore comme avant, à l'époque où les lettrés bien nés s'adonnaient à leurs petits jeux favoris en offrant leur dernier recueil de poèmes à droite et à gauche.

Mais, dans le même temps, nous placions des espoirs infinis dans cette maison d'édition. Instruits par l'expérience, nous avions vu la traduction d'*Évolution et Éthique* par Yan Fu provoquer un séisme dans le monde des lettres chinois, ce qui avait achevé de nous persuader que toutes ses traductions se vendraient comme des petits pains partout dans le pays. Et il en allait de même pour les traductions du japonais de Ye, qui répondaient à une demande urgente. Il traduisait du japonais, certes, mais après tout, ne vivions-nous justement pas la grande époque du déferlement des traductions japonaises ? Sans parler du

fait que mes amis qui étudiaient alors au Japon, lorsqu'ils eurent vent de l'existence de cette maison d'édition, souhaitèrent immédiatement s'associer à notre entreprise. Ils étaient prêts à nous traduire quelques livres, à condition de se voir spécifier les genres dont nous avions besoin. Ainsi, du moment que nous parvenions à conserver un flot continu d'ouvrages à publier, nous rentrions dans nos fonds, ce qui nous permettrait de continuer à publier des livres : il n'y avait donc, pensions-nous, aucune difficulté à faire de la maison d'édition une structure pérenne.

Mais il se trouve que les ressources de ces fonctionnaires locaux étaient fluctuantes, surtout quand ils étaient en attente de poste. Quand une mission leur était assignée, ils pouvaient mener grand train, sinon, ils en étaient réduits à rogner sur leurs économies. Or, à ce moment-là, on disait justement que Kuai Guangdian, qui était responsable du contrôle des affaires du sel des régions situées au nord et au sud de la rivière Huai, allait bientôt passer la main. Mais il n'avait pas encore reçu d'arrêté de nomination lui signifiant sa prochaine affectation. C'est dans ce contexte qu'il souhaita réduire les dépenses de sa maison d'édition. Car elles n'étaient pas minces : outre les frais d'impression, il fallait aussi payer nos salaires, le loyer, les frais de bouche, sans compter les commis que l'on envoyait souvent sur les quais. Sans parler des nombreuses personnalités du mouvement réformateur qui accouraient au Pavillon du grain doré, devenu le point de ralliement des lettrés célèbres. Pour être animé, c'était animé, mais les dépenses, elles, allaient bon train.

Wang Yuzhong et moi-même n'étions pas en charge des aspects financiers de la maison : c'était là le domaine de Fang Shuliu. Un jour, ce dernier vint nous trouver avec une mine d'enterrement : « Le patron (il s'agissait du Sieur Kuai) m'a écrit pour m'engueuler. Il a dit qu'on dépense

trop et qu'il faut réduire, mais c'est lui qui nous présente régulièrement à ses connaissances et qui nous demande de les régaler quand elles sont de passage à Shanghai ; et sa femme, qui veut qu'on lui achète des choses ici ! Tout cela est consigné dans mes comptes, c'est vérifiable. » Mais ces comptes, nous ne les regardions jamais, car Fang était le mari de la nièce de Kuai, autrement dit une personne de confiance. Un autre jour, il revint nous trouver pour nous dire : « Le patron a des chances d'avoir un poste. » Avec Wang Yunzhong nous nous exclamâmes : « Alors c'est parfait, le Pavillon du grain doré a de beaux jours devant lui ! » Mais Fang Shuliu secoua la tête et répondit : « C'est encore pire ! Tout le monde sait bien que le Pavillon est à lui. Quand on n'a pas de poste, passe encore, mais une fois qu'on a eu son affectation, il y a toute une bande de vieux brisquards à l'administration de la capitale qui consultent votre livret et viennent vous accuser de choses comme la "collusion avec le Nouveau parti"¹⁸⁶ et la "gestion d'entreprises privées" – et alors vous pouvez être sûr de perdre votre poste et de vous retrouver sous le coup d'une enquête. » De fait, quand par la suite Kuai fut nommé intendant de circuit de Huaiyang, cela faisait belle lurette que le Pavillon du grain doré avait mis la clef sous la porte.

Quoi qu'il en fût, le Pavillon était voué à l'échec et nous y prenions toute notre part de responsabilité. C'est qu'à l'époque, nous étions de véritables amateurs en matière d'édition. Nous ne valions guère mieux que les libraires à l'ancienne qui ouvraient leur petite échoppe ici et là, et qui, dotés d'une assise suffisante, publiaient quelques livres au gré des circonstances, en s'accordant avec les autres gens de la profession pour écouler leur marchandise et réussir à tirer profit de la situation. Mais nous n'aurions pas dû procéder de la sorte. Dès notre

arrivée à Shanghai, nous nous étions préoccupés, avec Wang Yunzhong, de trouver un imprimeur, sans prendre la peine de nous pencher sur la question de la diffusion. Quant à la suggestion de Yunzhong, qui ambitionnait de créer une onde de choc dans le milieu littéraire en imprimant et publiant ensemble plusieurs ouvrages et d'en faire la publicité dans la presse, à la fois pour réaliser des économies et pour produire un meilleur effet, c'était bien là une idée de vieux scribouillard dépassé par son époque. Nous nous bercions vraiment d'illusions en croyant pouvoir rentrer dans nos frais dès la publication de nos premiers livres. Car, ne disposant pas de notre propre plateforme de diffusion, il nous fallait démarcher chaque librairie une par une. Sans parler du fait qu'elles étaient alors encore fort peu nombreuses à Shanghai. En outre, elles n'avaient qu'une confiance limitée dans les nouveautés et étaient peu enclines à acquérir de grandes quantités de livres. Tout au plus consentaient-elles à en prendre dix ou quinze exemplaires pour en éprouver la rentabilité. À court de moyens, les éditeurs n'avaient d'autre option que de recourir à la pratique du dépôt.

Or, cette méthode de vente impliquait que l'on n'empochât l'argent qu'une fois les produits écoulés par le revendeur, ce qui n'était pas vraiment la meilleure manière de faire des affaires. Car, en général, les revendeurs vendaient dix exemplaires et n'en signalaient que cinq, tandis que d'autres ne payaient qu'au moment des trois grandes fêtes¹⁸⁷. Et ils n'étaient évidemment pas en mesure de publier des encarts publicitaires. Si bien que, même en arrivant à amortir entièrement le coût de revient des livres, on ne gagnait que des clopinettes, sans parler de tous les tracasseries qui ne manquaient pas de surgir avec ce procédé. Souvent, l'argent n'arrivait pas alors que

les livres avaient été expédiés depuis longtemps. Et s'ils avaient été envoyés dans une autre ville, c'était encore plus catastrophique, et on pouvait faire une croix sur son argent : qui aurait consenti à se déplacer pour réclamer le paiement de sommes dérisoires ? Le Pavillon du grain doré n'était pas la seule maison affectée par ce phénomène. Cette situation expliquait aussi pourquoi de nombreuses autres maisons d'édition commençaient leurs activités dans l'euphorie puis jetaient l'éponge en cours de route.

Le Pavillon dut mettre la clef sous la porte au bout de deux ans à peine. Comment aurions-nous pu réussir à combler ce trou sans fond, qui n'accusait que des dépenses et n'engrangeait jamais de recettes ? En deux ans, Kuai avait dépensé beaucoup d'argent et il était difficile de lui demander de continuer sur cette voie : il y avait quand même certaines limites à l'éducation du plus grand nombre ! Il fallut tout arrêter alors qu'il nous restait 10 ou 20 % des manuscrits de traductions, qui n'avaient pas été encore imprimés. Sachant que nous allions fermer, il nous fallait bien prendre nos dispositions pour la suite : quitter le local qui était loué et donner congé aux imprimeurs. C'est Fang Shuliu qui fut en charge de toutes ces opérations. Mais que faire avec les nombreux livres déjà imprimés ? On ne pouvait tout de même pas les laisser dormir dans des cartons !

On finit par trouver une solution : après discussion avec le *Quotidien de la Chine et de l'étranger*, il fut convenu que leur maison prendrait en main la diffusion des livres déjà imprimés. Wang Songge était quelqu'un de profondément honnête, qui publiait déjà toute l'année gratuitement dans son quotidien des publicités pour les livres du Pavillon (quelques années plus tard, tous les droits des quelques traductions de Yan Fu passèrent à la Commercial Press¹⁸⁸. J'ignore qui fut à l'origine de cette transaction). La question

des employés, quant à elle, se régla facilement car nous n'étions que trois, Fang Shuliu, Wang Yunzhong et moi. Fang Shuliu resta encore à Shanghai quelques jours, le temps de s'occuper des affaires après la fermeture, puis rentra à Nankin. Quant à Wang Yunzhong et moi-même, n'étant plus liés au Pavillon du grain doré, nous nous retrouvions plongés dans l'oisiveté la plus complète.

Monsieur Kuai nous proposa bien généreusement de venir à Nankin, mais nous éprouvions quelques scrupules à accepter son offre : à présent, les choses avaient changé. Naguère, débarrassé de sa charge de surveillant général d'une école moderne, il s'était entouré de quelques jeunes gens prometteurs en souhaitant s'investir dans leur formation. Mais il devait être désormais dans de tout autres dispositions. Sans parler du fait que nous ne pouvions pas passer notre temps à nous appuyer sur lui, à vivre à ses crochets sans rien faire. Wang Yunzhong, qui était déjà très actif à Shanghai où il était en mesure de vivre de sa plume, ne souhaitait pas retourner à Nankin ; en outre, sa compagne était ici. Quant à moi, je n'avais plus qu'à rentrer à Suzhou et aviser une fois là-bas.

X

Le voyage vers Qingzhou (1904)

Quand la décision fut prise, je passai un coup de téléphone à Peng Yonglao et je reçus le contrat d'embauche signé par Cao Yunyuan, le préfet de Qingzhou¹⁸⁹. Le collège où j'allais prendre mes fonctions était un établissement public financé par la préfecture de Qingzhou, le préfet agissant au nom de l'intendant général. La préfecture pourvoyait à toutes les dépenses du collège. C'est aussi elle qui nommait directement son principal, apparemment lié au préfet par une relation de type clientéliste, un peu à la manière des directeurs d'académie sous la dynastie Ming. Mes émoluments s'élevaient à cinquante taëls d'argent, les seuls en circulation dans une localité comme Qingzhou où l'on ne connaissait pas le yuan argent, et encore moins la monnaie frappée à l'étranger (on utilisait le papier-monnaie pour les petits montants). Cinquante taëls d'argent correspondaient exactement à un lingot d'argent, que l'on pouvait convertir dans le Sud en 70 yuans argent. On pouvait dire que j'avais gravi des sommets depuis les deux yuans mensuels que je touchais quand j'avais commencé à percevoir une rémunération¹⁹⁰, et j'en concevais une joie secrète. C'est à croire que, même pour un bouddhiste, il est impossible de se départir de ce qu'on appelle la « cupidité ».

Le contrat d'embauche m'était parvenu accompagné d'une somme destinée à couvrir mes frais de voyage. Ces 50 yuans avaient été avancés par Peng Yonglao. La somme était à peu près suffisante pour le trajet de Suzhou

à Qingzhou, qui s'apparentait à une véritable expédition. Il fallait d'abord prendre le bateau jusqu'à Shanghai, y transiter deux ou trois jours, puis reprendre un ferry pour Qingdao avant, enfin, de rallier Qingzhou par le train de la ligne Qingdao-Jiaozhou ¹⁹¹.

J'avais deux compagnons de voyage, ce qui égayait le trajet. En effet, le collège avait aussi embauché un professeur d'anglais, Du Anbo, qui avait été recommandé à Cao Gengweng par l'intermédiaire de Peng Yonglao. Son père était lui aussi de la profession et c'était un vieil ami de Zhu Jinglan, mon ancien professeur. Comme il venait souvent nous rendre visite lorsque j'étudiais auprès de Zhu, je le connaissais depuis fort longtemps. Mais son nom m'échappe désormais tout à fait. Ce monsieur Du Anbo était diplômé de l'Université Nanyang de Shanghai ¹⁹². Âgé de 24 ou 25 ans, il venait juste de se marier et son épouse l'accompagnait à Qingzhou. Je me réjouissais de les avoir à mes côtés pour ce voyage.

Une fois arrivé à Shanghai, pris par le temps, je me ruai sur les dernières publications en matière d'éducation. En y repensant, je trouve cela assez cocasse : je me retrouvais de nouveau enseignant, et j'avais beau passer d'un enseignement à l'ancienne à un enseignement moderne, je ne faisais jamais, en définitive, que changer de marmite mais pas de soupe, car je ne sortais pas du moule auquel j'avais été habitué. C'était la première fois que l'épouse d'Anbo se rendait à Shanghai si bien qu'en dépit du temps limité que nous devions y passer, elle voulut en profiter pour découvrir un peu la ville. Je ne les accompagnai pas. Voyageant sans femme ni enfant, je me contentais de rendre visite à quelques vieux amis. La priorité fut de réserver des places dans le ferry pour Qingdao.

À cette époque, la bonne moitié du Shandong était sous domination allemande¹⁹³. À la suite du meurtre de deux missionnaires allemands à Caozhou, ils avaient pris possession de la baie de Jiaozhou et défriché les terres de la concession de Qingdao. La première ligne de chemin de fer reliait directement Jiaozhou à Jinan, le chef-lieu de la province. C'est celle qu'on appelait la ligne Jiao-Ji, dont tous les droits de gestion et d'exploitation étaient détenus par les Allemands. Même le ferry qui assurait la liaison entre Qingdao et Shanghai était la propriété d'une compagnie allemande : non seulement les Allemands avaient accaparé les droits de navigation dans notre pays, mais ils interdisaient en outre aux autres pays de venir y fourrer leur nez. Nous avions chargé le comptable de la pension d'acquiescer les billets pour nous sur la compagnie Hengbao, qui exploitait de nombreux navires le long du littoral chinois. Il n'y avait qu'un bateau par semaine entre Shanghai et Qingdao et le trajet ne durait que trente-six heures. Le nom de notre navire m'échappe à présent tout à fait. Le capitaine était bien entendu allemand, quant aux compradores qui étaient à bord, ils étaient tous originaires de Ningbo. Les industries allemandes étaient historiquement très bien représentées à Shanghai et Tianjin.

J'avais jusqu'alors navigué sur des fleuves, et il s'agissait là de ma première traversée maritime. Avec ma frêle constitution je n'étais pas rassuré car je redoutais d'avoir le mal de mer. Mais je me disais qu'il n'y avait, après tout, que trente-six petites heures à passer. Peu importait la taille des vagues, rien de tout cela ne serait insurmontable !

Nous avions réservé une cabine qui comportait quatre couchettes disposées deux à deux. Avec Du Anbo et son épouse, nous étions trois, il restait donc une couchette vide, qui resta inoccupée. J'avais pris l'une des couchettes

supérieures afin de laisser Anbo et sa femme dormir sur les couchettes d'en face, ce qui me semblait être la configuration la plus adaptée pour monter et descendre du lit. L'épouse d'Anbo n'avait pas plus de 22 ans. Elle avait les pieds bandés et n'avait encore jamais entrepris de long voyage¹⁹⁴. Elle avait besoin d'être soutenue pour embarquer et débarquer du bateau. Anbo devait donc tout à la fois s'occuper de leurs bagages et aider la jeune mariée à se déplacer. Contrairement à moi, qui voyageais seul et donc relativement léger, la présence de son épouse avait contraint Anbo à tout emporter avec eux. Après tout, il n'y avait rien d'étonnant à cela : les us et coutumes différant d'un endroit à l'autre, il fallait bien être paré à toute éventualité !

Le bateau dans lequel nous embarquâmes portait un nom étranger. La cabine revenait à 10 yuans par tête, repas inclus. Tous les repas devaient être pris dans la salle principale. Nous avions été bien inspirés d'emporter des provisions pour la route, car on ne trouvait que de la cuisine de Ningbo à bord. La mer commença de s'agiter après que nous eûmes doublé Wusongkou, situé au confluent des rivières Wusong et Huangpu. Je ne parvenais plus à me tenir assis, sans même parler d'essayer de me déplacer. Craignant de vomir, je plaçai une écuelle métallique près de mon oreiller. Je n'eus fort heureusement pas à m'en servir, mais l'épouse d'Anbo ne fut pas aussi chanceuse. De part et d'autre de notre cabine, des bruits de vomissement alternaient avec de longs cris plaintifs. Et le chef de cabine eut beau venir nous appeler pour le déjeuner, il se heurta à des refus polis.

Les trente-six heures se passèrent dans la douleur et nous parvînmes enfin à Qingdao. Là, nous descendîmes chez Yuelai, société ouverte par des gens originaires de Ningbo. À l'époque, il n'existait pas encore d'auberge dans les environs, mais la société Yuelai remplissait

des fonctions similaires. Spécialisée dans le transport de marchandises, l'hôtellerie représentait une part de ses activités. Nous avions préparé notre arrivée depuis le bateau car à bord, fort heureusement, tout le monde était originaire de Ningbo – depuis les compradores jusqu'au bas de l'échelle sociale. Ceux-ci avaient été les premiers à s'installer dans les ports commerciaux ouverts quelques années plus tôt en Chine, suivis de près par les Cantonais.

Il faut reconnaître qu'ils avaient fait preuve d'une grande audace en défrichant ces nouveaux territoires. On pouvait dire qu'un commerce sans personnel originaire de Ningbo ressemble à une armée sans Hunanais : aucune chance de succès¹⁹⁵ ! En outre, les gens de Ningbo accordaient une grande importance aux liens existant entre les membres de la communauté, si bien qu'à force de se passer le mot, ils en étaient tout naturellement arrivés à constituer des villes entières.

Les Allemands étaient extrêmement discourtois avec les habitants du Shandong. Le lieu que l'on appelait Qingdao désignait en réalité la baie de Jiaozhou¹⁹⁶ et, avant l'arrivée des Allemands, ce n'était jamais qu'un bout de plage désolé. Cependant, le climat y était des plus agréables : doux l'hiver et frais l'été. En outre, il ne gelait jamais sur la côte, qui est pourtant relativement septentrionale. Pourquoi les Allemands avaient-ils immédiatement jeté leur dévolu sur cette terre ? Il était en fait assez évident qu'ils lorgnaient dessus depuis un long moment¹⁹⁷. Que voulez-vous, avec une aussi bonne terre, il avait suffi que l'on relâche un tant soit peu son attention pour que quelqu'un d'autre vînt s'en emparer. Après leur arrivée, les Allemands avaient défriché le terrain de fond en comble et en avaient expulsé tous les autochtones pour bâtir des demeures occidentales, tout en proscrivant la construction de bâtisses chinoises. Face à cet

invité tapageur qui s'était incrusté pour remplacer l'hôte, les Shandongais qui habitaient dans la baie de Jiaozhou furent contraints de déménager vers un autre endroit appelé Baodao.

Les gens du Shandong étaient réputés depuis toujours pour ne pas s'en laisser conter. Dans la bande Deng-Lai-Qing, on trouvait un certain nombre de farouches gaillards qui ne craignaient pas les diables étrangers¹⁹⁸. On raconte, à ce sujet, la chose suivante : les Allemands avaient réservé aux durs du Shandong un traitement des plus cruels car, dans les premiers temps, ceux-ci leur avaient donné beaucoup de fil à retordre. Ils avaient donc fait fabriquer une gigantesque cisaille dont ils se servaient pour décapiter les bandits. D'aucuns avaient protesté, estimant que ce châtiment était beaucoup trop cruel. Mais les Allemands avaient rétorqué : « Mais vous autres Chinois, quand vous attrapez un voleur, ne lui coupez-vous pas la tête ? Pourquoi donc s'embêter à aller chercher un bourreau professionnel ? Notre méthode est bien plus directe et efficace qu'une décapitation ! » Cette histoire nous avait été rapportée par le patron de Yuelai.

Ce dernier avait ajouté : « On peut globalement diviser la population de Qingzhou en quatre catégories. — Quelles sont-elles ? — La première catégorie, est-il besoin de le souligner, est composée par les blancs. Il s'agit tout particulièrement des marchands et des fonctionnaires allemands. Ils se comportent avec une arrogance intolérable. La deuxième catégorie est celle des fonctionnaires venus de Jinan, ou bien d'autres hauts personnages de passage dans la région. La troisième catégorie, c'est la mienne, celle des marchands du Sud. On fait du commerce avec les Allemands et ils consentent à nous témoigner un minimum de politesse. La quatrième catégorie, enfin, est celle des locaux, qui doivent endurer

les pires outrages. C'est bien simple, ils sont encore plus mal traités que des esclaves¹⁹⁹. » L'évocation d'une telle réalité était à vous arracher des soupirs de douleur.

Nous passâmes une journée à Qingdao avant de grimper à bord du train de la ligne Jiaozhou-Jinan pour rejoindre Qingzhou le lendemain. Le train comportait trois classes. Comme nous venions pour la première fois dans la région et ignorions la manière dont les choses se passaient ici, nous avions confié l'achat des billets à la société Yuelai. Trois systèmes monétaires étaient en vigueur : les taëls d'argent pour les billets de première, les pièces en argent pour les deuxième et les sapèques en cuivre pour les troisième (ces sapèques n'ayant cours qu'à Qingdao, ils étaient inutilisables ailleurs).

J'avais demandé à Yuelai : « Les Chinois peuvent-ils voyager en première classe ? » J'avais posé cette question car, dans le ferry allemand que nous avions pris à Shanghai, il leur était impossible de voyager dans les cabines du plus haut standing, de la même manière qu'il leur était interdit de manger dans les grands restaurants²⁰⁰. On m'avait répondu : « C'est très rare, les étrangers y sont toujours très nombreux. Mais aucun règlement n'interdit à des Chinois d'acheter des billets de première. » Je m'étais dit : si aucune règle ne l'interdit, pourquoi s'en priver ? Même si c'est un peu plus cher, après tout, on ne va pas si loin (la ligne reliait directement Jiaozhou à Jinan et Qingzhou n'était qu'à mi-chemin). Cependant, Du Anbo désapprouva l'idée. Son refus était fondé : je voyageais seul, tandis que lui, il devait acheter deux billets.

Une fois à bord, j'allai jeter un coup d'œil aux premières classes. C'était le grand luxe : chaque compartiment comportait six places et disposait d'une porte en verre que l'on pouvait fermer. Les deuxième classes passaient encore,

on y trouvait des banquettes en cuir d'une grande propreté. Mais les troisièmes étaient dans un état tout bonnement intolérable : il n'y avait aucun siège et tout le monde était assis à même le sol. Les bagages y étaient empilés dans tous les sens et certains voyageurs étaient même assis sur des valises, tandis que des paysans avaient entassé des légumes, du poisson et de la viande au milieu de tout ce bazar, si bien que l'endroit dégageait une odeur pestilentielle. On n'avait jamais vu une telle scène sur aucune autre ligne.

Les premières classes étaient en effet exclusivement occupées par des étrangers. Toutefois, il s'en trouvait aussi en deuxième classe. Un militaire allemand s'installa dans notre compartiment et vint s'asseoir juste en face de Du Anbo et de son épouse. Ces petits gaillards allemands n'avaient pas beaucoup de respect pour les Chinoises. Il dévorait du regard la femme d'Anbo, mais il suffisait de l'ignorer pour qu'il ne tentât rien d'inconvenant. Cependant, cela était difficile à accepter pour Anbo. Comme il parlait anglais, il dit au soldat : « C'est ma femme. » Qui l'eût cru, ce dernier lui lança, l'air bravache et l'index pointé vers sa poitrine : « Non, c'est *ma* femme ! » Elle rougit jusqu'aux oreilles et Anbo ne sut plus où se mettre. Je m'empressai de dire : « Ne t'en fais pas, il plaisante. » De fait, voyant que nous ne lui accordions aucune attention, le soldat allemand se tint tranquille. Il descendit une station plus loin.

Mais l'arrogance des Allemands sur la ligne Jiaozhou-Jinan étant passée dans les mœurs, elle avait fini par devenir habituelle. Bien des années plus tard, Huang Zhonghui, qui voyageait en première classe sur la ligne, avait été traîné hors du compartiment par des Allemands²⁰¹. Comme Huang était une personnalité bien connue, l'affaire avait fait les gros titres des quotidiens shanghaiens. Je ne sais pas ce qui, tout comme moi, l'avait

poussé à vouloir à tout prix voyager en première classe. Furieux, il avait été tenté de porter plainte auprès de la compagnie qui exploitait la ligne, mais cela n'aurait été d'aucune utilité : à quoi bon engager des démarches pour une broutille pareille ? On dit que « les pays faibles n'ont pas de diplomatie²⁰² ». Eh bien ma foi, dans cette Chine qui accumulait les faiblesses, les étrangers humilièrent assurément plus d'un Huang Zhonghui !

XI

Mes débuts à Shanghai

(1906)

Lorsque j'enseignais au collège de Qingzhou, j'étais en contact régulier avec mes nombreux amis de Shanghai, qui étaient naturellement tous écrivains ou éditeurs. L'industrie culturelle de la ville connaissait alors un développement fulgurant. La Commercial Press, qui se remettait de l'incendie qui avait ravagé ses locaux, venait d'engager une vaste restructuration de ses activités²⁰³ : après une augmentation de son capital et l'arrivée de nouveaux investisseurs, elle avait débauché Zhang Yuanji, qui avait fondé le département de traduction, à l'origine de la publication de très nombreux titres²⁰⁴. D'autres maisons d'édition naissaient les unes après les autres. Quant aux livres qui paraissaient, on en trouvait sur tous les sujets : les ouvrages de politique et d'économie se taillaient la part du lion, suivis par les publications scientifiques. Mais le genre le plus remarquable était assurément le roman. Zeng Pu avait fondé à Shanghai une maison d'édition appelée la Forêt des romans qui, comme son nom le laisse deviner, était entièrement consacrée à leur publication.

Ce nom n'était pas seulement celui de la maison d'édition, il avait aussi été donné au mensuel qu'elle publiait. C'est dans ce mensuel que paraissait le grand roman de Zeng Pu, *Fleurs sur l'océan des péchés*. Jin Songcen, le premier auteur du roman, avait été inspiré par l'histoire d'une courtisane célèbre du nom de Sai Jinhua, à laquelle il avait mêlé un grand nombre d'anecdotes de la période Tongguang de la

dynastie Qing²⁰⁵. Le roman avait commencé à paraître dans la revue *Jiangsu*, lancée au Japon par des étudiants originaires de cette province à l'époque où les étudiants chinois y fondaient des magazines en grand nombre²⁰⁶. Mais quand la publication de *Jiangsu* cessa, Jin Songcen n'avait achevé que trois ou quatre chapitres²⁰⁷. Jin, qui n'était plus intéressé par le roman, confia à Zeng Pu le soin d'en écrire la suite, ce dont ce dernier fut ravi. Il se trouvait alors à Pékin, où il avait vent de nombreuses anecdotes impliquant des hauts fonctionnaires de la cour.

Alors que je vivais à Qingzhou, Zeng Pu m'écrivit pour me demander de lui envoyer des romans à publier. Je n'osais pas encore me frotter aux genres longs, si bien que je n'avais alors composé qu'une poignée de nouvelles. Celles-ci étaient rédigées en langue classique, à la différence des romans qui devaient être écrits en langue vernaculaire, sauf pour les traductions pour lesquelles il était aussi possible d'employer la langue classique. Lin Qinnan était, est-il besoin de le rappeler, à l'origine de cette tendance²⁰⁸. Sur la route entre Qingzhou et Shanghai, je m'étais arrêté à Hongkou pour prendre quelques romans japonais, connus ou inconnus – là n'était pas l'important. Parmi un grand nombre de titres qui ne me reviennent plus à l'esprit, émerge le souvenir d'un roman intitulé *La Reine de la montagne d'argent* : j'en avais fait parvenir la traduction à Zeng Pu et elle avait été très bien accueillie.

Dès les débuts de sa parution, je m'étais abonné à l'*Eastern Times* depuis Qingzhou, où je le recevais trois ou quatre jours après sa parution à Shanghai. Comme on ne trouvait alors pas la moindre publication à Qingzhou, cela était déjà un petit événement. Pour ce qui est des journaux chinois, je pense qu'il y eut un avant et un après le *Quotidien de la Chine et de l'étranger*²⁰⁹. L'*Eastern Times*, quant

à lui, fut le premier à introduire la publication quotidienne de télégrammes spéciaux. C'est aussi le premier à avoir introduit la publication de romans, ce qu'aucun journal ne pratiquait avant lui. J'appréciais beaucoup les innovations éditoriales du *Times*, qui sortaient de l'ordinaire et lui insufflaient vigueur et jeunesse. Outre les éditoriaux portant sur des questions de société, les chroniques publiées étaient brèves et percutantes, emportant l'adhésion d'un grand nombre de lecteurs en quelques mots seulement. On y trouvait aussi des notes et des poèmes composés par Di Pingzi. Tous les romans, dont j'étais particulièrement friand, étaient de la main de Chen Lengxue.

L'envie de manier le pinceau me démangeant alors de plus en plus, il m'arrivait de composer des notes ou des nouvelles, immédiatement publiées en échange d'une rémunération que l'on me faisait parvenir par voie postale. Au cours de cette période, je reçus des lettres de Di Chuqing et de Chen Jinghan qui, tout en prenant de mes nouvelles, insinuaient qu'au lieu de rester à travailler dans une école publique du Shandong, je ferais mieux de venir leur prêter main-forte à Shanghai. Au même moment, Zeng Pu m'écrivit pour me demander si cela m'intéresserait de venir travailler à la Forêt des romans, en précisant que toute l'équipe attendait ma venue avec impatience. Or, ces invitations coïncidèrent avec le départ de Cao Gengweng de l'école. Je ne me sentais pas à l'aise avec son successeur, Duan Taizun²¹⁰. Je me disais alors que, même si je quittais ce poste de précepteur moderne, je n'aurais vraisemblablement pas à craindre de me retrouver à la rue. Et c'est ainsi que je décidai, sans le moindre regret, de renouer avec mes premières amours. Mais je ne devais regagner Shanghai qu'au milieu du mois de février de l'année suivante (1906, soit la 32^e année du

règne de Guangxu). Après ma démission, je me sentais oisif et comme libéré d'un poids – et mes amis de Qingzhou me prièrent tous d'y rester pour le Nouvel an. Après discussion avec ma femme, il apparut que rentrer à Suzhou pour y passer la fin de l'année serait sans doute un peu trop bousculé. Et puis, il y avait un certain charme à passer le Nouvel an dans une terre étrangère. En outre, j'avais beau être arrivé dans la préfecture de Qingzhou deux ans auparavant, je n'avais encore jamais mis les pieds à Jinan, le chef-lieu de la province.

Je m'y rendis à la fin du mois de janvier, accompagné de quelques amis, pour admirer le paysage du lac Daming et le pavillon Lixia. De retour à Qingzhou, le temps était exécrable et nous restâmes bloqués plusieurs jours durant en raison du fort vent qui soufflait sur la mer et affectait la navigation. La situation finit par m'être insupportable, car je brûlais d'envie de retrouver Shanghai.

Mais qui aurait pu prévoir qu'une fois embarqués, nous serions frappés par une houle gigantesque, comme je n'en avais jamais connu auparavant. Les quelques fois où j'avais navigué avant cet épisode, j'avais toujours été épargné par le mal de mer et, à deux reprises, j'avais même rencontré une mer d'huile : le calme avait été si plat qu'on aurait cru voguer sur les eaux du Yangtsé. Cette fois, ce fut proprement intenable. À bord, on n'osait plus rien avaler et était pris de nombreux vomissements. Zhensu était clouée au lit et même notre petite Kefen, qui n'avait que 3 ans, fut saisie par le besoin de vomir. Une vague nous frappa qui était plus haute que la cabine et on l'entendit rouler avec fracas sur le pont. L'équipage cloua toutes les portes des cabines des ponts inférieur et supérieur. C'était un navire allemand : les Allemands sont courageux, et tous les membres d'équipage, équipés de cirés et chaussés de

solides bottes, luttèrent sous les vagues, dans un fracas indescriptible où les cris des hommes se mêlaient aux rugissements de l'eau. À mi-parcours, on jeta soudain l'ancre : un coup de canon venait de retentir. Tout cela ne laissait pas de m'intriguer. Interrogé, un employé m'expliqua qu'on avait aperçu une mine et qu'il fallait la couler au canon pour pouvoir continuer d'avancer. Mais pourquoi diable, me demanderez-vous, trouvait-on des mines dans les eaux chinoises à cette époque ? Il s'agissait d'une relique de la guerre russo-japonaise qui avait pris fin l'année précédente et eu les eaux côtières chinoises pour théâtre²¹¹. La mer n'avait pas été nettoyée de ces mines et voilà que l'une d'entre elles se retrouvait sur notre route, flottant à la dérive, l'air de rien. Satanées reliques, ces engins étaient toujours extrêmement dangereux. À tel point que, même s'ils pensaient qu'elles étaient devenues inoffensives avec le temps, les marins détruisaient systématiquement toutes celles qu'ils rencontraient pour prémunir les autres contre ce danger : un bel exemple de solidarité maritime !

Une fois arrivés à Shanghai, nous descendîmes dans une auberge de la rue Hankou qui avait ouvert récemment. Les auberges s'étaient déjà beaucoup améliorées et nous louâmes une chambre pour nous trois ; les repas n'étaient pas inclus dans le prix. Je voulais profiter de Shanghai quelques jours avant de rentrer à Suzhou et même si je devais travailler ici, ma femme et ma fille pouvaient rentrer vivre là-bas. Car les choses étaient désormais plus commodes qu'avant : la ligne de chemin de fer entre Suzhou et Shanghai avait été construite²¹² et les deux villes se trouvant ainsi reliées, il ne fallait pas plus de deux ou trois heures pour se rendre de l'une à l'autre. On pouvait dire que c'était rapide ! Mais cette fois, après notre arrivée à Shanghai, la pluie tomba sans discontinuer pendant près de trois semaines, si bien que nous

nous retrouvâmes bloqués à l'auberge. On ne pouvait tout de même pas regagner Suzhou sous cette pluie avec toutes les valises et un enfant en bas âge. Et la date de notre départ se voyait chaque jour repoussée.

Nombre de mes amis vinrent me prodiguer leurs conseils : « Mais pourquoi veux-tu que ta famille rentre vivre à Suzhou ? Elles n'ont qu'à rester vivre à Shanghai. Ce ne serait pas beaucoup mieux ainsi ? Avant, quand ta grand-mère était encore de ce monde, elle ne pouvait pas quitter Suzhou. Mais maintenant, ta petite famille, ce n'est plus que toi, ta femme et ta fille. Puisque tu vas travailler à Shanghai, elles n'ont pas besoin de retourner habiter à Suzhou. » Un jour que j'étais allé rendre visite à Yang Zilin, qui était comme un frère pour moi, je tombai sur son frère aîné, Yang Shouqing (un véritable *gentleman*) qui, lui aussi, me conseilla de rester à Shanghai. De retour de Suzhou depuis peu, il était très au fait de la situation là-bas. Il me dit : « Beaucoup de gens croient que le coût de la vie est élevé à Shanghai et qu'il est meilleur marché de vivre à Suzhou. J'ai récemment enquêté sur les quatre aspects essentiels de la vie quotidienne que sont l'habillement, la nourriture, le logement et les transports. Si la matière première des vêtements est d'importation occidentale, Shanghai est plus avantageux. Cependant, comme il est difficile de fabriquer soi-même ses vêtements, le prix du tailleur y sera relativement élevé, mais si tu peux te les confectionner toi-même, alors il n'y a aucun problème. En ce qui concerne le riz, c'est à Suzhou qu'il est meilleur marché ; les légumes y sont au même prix qu'à Shanghai et on y trouve viandes et poissons en abondance. Pour ce qui est du loyer, les locations sont deux fois plus élevées à Shanghai qu'à Suzhou, mais comme vous êtes une petite famille, ce ne sera jamais l'affaire que de quelques yuans.

Quant aux transports, le prix de la course en pousse à Shanghai est assez élevé, mais si les tiens rentrent vivre à Suzhou, tu ne couperas pas à plusieurs trajets par mois pour aller leur rendre visite, et le prix du billet de train aller et retour représente tous comptes faits une sacrée somme. »

Sur la base de son analyse, je me dis que, d'un point de vue financier, il n'y avait pas de grande différence entre habiter à Shanghai ou à Suzhou. Mais il y avait autre chose : à Shanghai, on ne fournissait alors pas d'hébergement aux employés. Et même quand c'était le cas, les conditions n'étaient jamais très satisfaisantes. Pourquoi dans ce cas ne pas aller vivre dans de la famille ou chez des amis ? Dans une ville comme Shanghai, où le moindre mètre carré valait de l'or, on vivait déjà entassés les uns sur les autres. Et puis, peut-on vraiment vivre et manger à l'œil chez autrui ? Si j'avais fait cela, il m'aurait fallu m'acquitter d'un loyer, ce qui aurait impliqué des frais à la fois pour Shanghai et pour Suzhou. Quant à vivre à l'auberge, c'était encore moins rentable au vu des prix des chambres.

Ainsi, après en avoir débattu, nous décidâmes avec Zhensu²¹³ de nous installer à Shanghai. Il nous fallut donc immédiatement nous mettre à la recherche d'un logement, et donc braver la pluie qui ne cessait de tomber. Mais où chercher ? J'avais bien une idée d'endroit : le quartier de la rue Neuve, soit la zone située entre Park Road et Burkill Road, qui apparurent plus tard. On l'appelait auparavant rue Neuve car elle se trouvait dans une zone nouvellement défrichée.

Pourquoi chercher dans ce quartier ? Il y avait plusieurs raisons à cela. Premièrement, c'était une zone résidentielle bien connue, où de nombreux amis et personnes originaires de Suzhou habitaient : cela permettrait donc de leur rendre visite commodément. Deuxièmement, c'est dans

ce secteur que nous avions installé autrefois les locaux du Pavillon du grain doré, dans l'allée Dengxia. J'avais résidé à cet endroit et connaissais bien le quartier. Troisièmement, la maison d'édition de Zeng Pu, la Forêt des romans, se trouvait dans l'allée Meifu sur la rue Neuve et, même si l'affaire n'avait pas encore été conclue à ce moment-là, il était fort probable que je fusse appelé à y travailler. En outre, les bureaux de l'*Eastern Times* n'étaient pas loin. Résider dans le quartier m'en rapprocherait.

Mais cela était plus facile à dire qu'à faire. Au bout de trois jours d'une recherche effrénée, pour toutes sortes de raisons, je n'avais encore rien trouvé : il y avait toujours quelque chose qui n'allait pas. Sans parler du fait qu'avec le développement spectaculaire de Shanghai au cours des dernières années, les maisons vides étaient devenues rares. Le troisième jour, alors que j'avais cavale jusqu'à un canal près d'Avenue Road (qui s'appelait originellement le canal des Chen), je vis une maison neuve dans une ruelle du nom de Shengye. Une pancarte était affichée à l'entrée de la venelle, précisant qu'un étage de la maison était à louer. L'endroit avait beau être situé hors de ma zone de recherche, je me ruai dans la maison sans penser à rien d'autre.

Je frappai et une jeune fille de 18 ou 19 ans, qui confectionnait silencieusement des chaussures dans le salon, ouvrit la porte. Elle avait un visage splendide (comme disent les psychologues : « La première impression est la bonne. ») Je lui dis que je souhaitais visiter la maison et une vieille femme sortit pour me faire voir la pièce à l'étage. Il s'agissait en fait de deux maisons à étage dont l'une des parties au niveau supérieure était réservée à la location. La maison étant neuve, les murs étaient d'une grande propreté. La pièce était orientée vers l'est, avec une fenêtre à l'arrière, ce qui permettait de conserver la

pièce fraîche durant les mois d'été. Tout cela me paraissait convenir parfaitement et j'en fus tout à fait satisfait.

Je l'interrogeai alors sur le montant du loyer mais, sans me répondre immédiatement, elle m'interrogea sur le nombre de personnes que comptait ma famille, ma profession et l'endroit d'où je venais. Je lui répondis point par point et mes réponses semblèrent lui convenir. Elle me dit qu'ils étaient une famille de cinq : outre les deux parents et la fille que je venais de voir, il y avait encore son fils et sa bru. Bien qu'originaire de Nankin, elle parlait parfaitement le dialecte de Suzhou car sa belle-fille était originaire de cette ville. Elle me dit : « On aime les gens bien comme il faut ici ; ceux qui font trop de bruit, on s'en passe volontiers. Je vois que Monsieur est un lettré, originaire de Suzhou qui plus est, alors pas de faux marchandage entre nous : le prix est de 7 yuans par mois. » J'acceptai sur-le-champ et payai 2 yuans de caution, non sans la prier de bien vouloir arracher l'annonce de la location.

De retour à l'auberge, j'en parlai à ma femme et la priai d'aller y faire un tour avant notre décision définitive. « Je n'ai pas besoin d'aller voir du moment que tu penses que c'est bon, répondit-elle. Je suis vraiment perdue à Shanghai, moi. » Elle ajouta : « Puisqu'on a une maison maintenant, mieux vaudrait emménager au plus vite, parce que l'auberge nous revient cher. Et puis, ce n'est vraiment pas pratique. » Louer une maison à Shanghai était simple comme bonjour : on pouvait donner sa réponse un jour et emménager le lendemain.

Ainsi, à peine deux jours plus tard, nous déménagions de l'auberge pour la maison des Cai, dans la ruelle Shengye, sur Avenue Road.

Mais ce n'était là qu'une ébauche de foyer : nous n'avions aucun meuble avec nous et ceux que nous

possédions à Suzhou ne nous seraient pas parvenus à temps, sans compter tous les tracas que ce déménagement n'aurait pas manqué de créer. Le plus simple était donc d'en acquérir quelques-uns ici. À cette époque, les lits en fer, qui commençaient à être à la mode, étaient tous importés. J'en achetai un à deux places et fis en outre l'acquisition de tous les meubles en bois nécessaires pour moins de 100 yuans. Le plus urgent, c'était les ustensiles de cuisine car, si la cuisine pouvait être partagée, il nous fallait absolument disposer de notre propre fourneau. Et c'est ainsi que notre petite famille prit forme au milieu de cette installation hâtive.

XII

Mes débuts dans le journalisme

(1906)

Quelques jours à peine après mon arrivée à Shanghai, je me rendis au bureau de l'*Eastern Times*²¹⁴ afin de rendre visite à ces messieurs Di Chuqing²¹⁵ et Chen Jinghan²¹⁶. Les locaux du journal étaient alors situés en face du bureau de police de la rue Fuzhou²¹⁷, à l'étage des presses Guangzhi. L'escalier qui menait au premier étage était plongé dans le noir et ce n'est qu'une fois arrivé en haut que l'on commençait à entrevoir de la lumière. L'*Eastern Times* ayant été fondé la trentième année du règne de l'empereur Guangxu, soit en 1904, il avait déjà à peu près un an d'existence. Même si ses ventes n'égalait pas celles du *Shenbao* et du *Nouveau Citoyen*²¹⁸, il était considéré dans l'opinion publique comme un nouveau venu prometteur et radicalement novateur.

Comme je savais qu'aucun membre de la rédaction n'était présent dans les locaux du journal le matin, j'avais attendu l'après-midi pour faire ma visite. Une fois arrivé, je tombai d'abord sur Chen Jinghan qui, dès qu'il m'aperçut, me lança : « Chuqing souhaiterait que tu travailles au journal ; ce serait possible ? » Nous étions en train de bavarder quand Chuqing fit son apparition. Vêtu d'une simple veste de cuir noire déboutonnée comme à son habitude, il avait toujours l'air de rayonner d'enthousiasme. Il était débordé en permanence et semblait ne jamais pouvoir se tenir assis ou rester droit. Il me semble que j'acceptai de travailler pour le journal dès cette première rencontre, si bien que nous discutâmes des conditions de vive voix.

Il souhaitait que je rédige six essais par mois et consacre le reste de mon temps à l'écriture de romans, en échange de quoi il s'engageait à me verser un salaire mensuel de 80 yuans. Le tarif pratiqué dans la presse shanghaienne de l'époque était en général de 5 yuans par essai et de 2 yuans les mille caractères pour les romans. Selon la répartition du travail qu'il proposait, celait revenait donc à 30 yuans pour les essais et 50 yuans pour les romans²¹⁹. Dans les faits, cependant, les choses n'avaient pas été aussi clairement décomposées : il s'agissait d'une somme globale. Cela représentait un salaire tout à fait confortable car je savais que Sun Dongwu, un ami de Suzhou arrivé deux ans plus tôt que moi à Shanghai qui avait été embauché comme éditeur au *Shenbao*, ne touchait que 28 yuans par mois. Sun m'avait dit : « 28 yuans ça ne fait pas lourd, mais c'est déjà beaucoup mieux que d'être précepteur ou de préparer aux concours dans une académie privée à Suzhou ! » (C'était un étudiant brillant de l'académie de Nanjing qui était auréolé d'une réputation de fin lettré.) Que dire alors de mes 80 yuans ! C'était infiniment mieux que la paie de 50 onces d'argent que je touchais avant, lorsque j'étais surveillant à l'école préfectorale de Qingzhou²²⁰ ; j'en étais donc ravi. Écrire des essais, cela revenait à parler de l'actualité, ce qui conférait un caractère immédiat à vos textes. Moi qui avait été formé à l'écriture des dissertations traditionnelles, je n'avais jusque-là rédigé qu'occasionnellement ce genre de textes.

Ceux que j'avais lus auparavant dans la presse n'étaient qu'un ramassis de clichés éculés, à tel point qu'on les appelait familièrement « les compositions journalistiques en huit parties²²¹ ». J'avais beau avoir appris l'art des compositions en huit parties, je redoutais de ne pouvoir m'en sortir avec ce type d'essais journalistiques. Écrire des romans, en revanche, voilà qui était chose aisée, car on

n'était pas tenu de rendre un nombre fixe de caractères par mois. Il suffisait de produire quelque chose qui tînt suffisamment la route pour captiver les lecteurs. C'est que l'*Eastern Times* accordait une grande importance aux romans ; Di Chuqing avait d'ailleurs publié un long essai en faveur de ce genre littéraire dans *Nouveau roman*²²², le magazine lancé par Liang Qichao, où il expliquait que le roman était le genre le plus à même de susciter l'émotion et que cette qualité le plaçait bien au-dessus des autres genres jugés plus sérieux.

Chen Jinghan (dont le nom de plume était Sang-froid) écrivait aussi des romans pour l'*Eastern Times*. Avec son style clair et sec, il savait inspirer des vues profondes aux lecteurs si bien que, même si nombre de ses romans étaient en réalité traduits d'originaux étrangers, le public était friand de ses traductions qui étaient d'une grande fluidité. On vivait alors les débuts de la grande mode du roman à Shanghai et le goût des lecteurs était déjà affûté²²³. Le destin commercial des journaux était étroitement lié aux romans qui y paraissaient et, dans bien des cas, une plume élégante et douée d'un talent narratif pouvait à elle seule captiver le lectorat. Chuqing souhaitait que Sang-froid et moi-même publiions à tour de rôle nos romans afin de combler l'appétit des lecteurs pour ce genre (à cette époque les journaux ne publiaient qu'un seul roman par jour²²⁴).

J'aurais fort bien pu me dispenser de me rendre tous les jours en salle de rédaction pour écrire mes essais et mes romans, car un travail de cette nature pouvait être mené à bien depuis chez soi. Cependant, Chuqing entendait que je fusse présent tous les jours au journal et, à cette fin, il avait fait installer une nouvelle table de travail dans la salle de rédaction principale, sur laquelle avaient été disposés pinceau et encrier. Il soutenait que se voir tous les jours

dans la salle de rédaction était un moyen de se rapprocher les uns des autres et que, de cette manière, si un problème venait à se poser, on pouvait en débattre et y remédier ensemble. Il avait ajouté : « Même si on ne s'occupe que des éditoriaux, on peut tout à fait trouver matière à discuter des nouvelles. Chaque journal a souvent une ligne qui lui est propre, et il peut y avoir des corrections à apporter aux éditoriaux. Je ne pense pas qu'il soit très souhaitable de rester enfermé seul dans son coin. »

À cette époque, dans le milieu de la presse shanghaienne, il n'y avait pas de règles fixes dans l'organisation des rédactions. Rien à voir avec la situation qui prévaut aujourd'hui, où l'on y trouve toujours un président, un rédacteur en chef et une théorie d'autres fonctions. Les deux figures les plus puissantes du journal étaient alors le directeur général et le rédacteur en chef, la « plume principale ». Comme leur nom le laisse deviner, le directeur général s'occupait des affaires générales tandis que le rédacteur en chef était en charge de toutes les questions éditoriales. Mais le directeur général pouvait parfois s'immiscer dans le travail de la rédaction et c'est lui qui jouissait du pouvoir de recruter, si bien que le poste de directeur général de l'époque correspondait en fait à celui de président aujourd'hui.

Di Chuqing était le directeur général de l'*Eastern Times* et Luo Xiaogao occupait alors les fonctions de rédacteur en chef²²⁵. Luo était un disciple de Kang Youwei et un camarade de Liang Qichao. Le journal ayant été en partie fondé grâce à des fonds procurés par ces deux hommes, ils avaient proposé Luo pour le poste de rédacteur en chef. On comptait deux autres Cantonais parmi les principaux rédacteurs du journal. L'un d'eux était Feng Tingzhi²²⁶ ; quant au second, son nom m'échappe à présent. Mais Luo Xiaogao ne s'occupait de rien d'autre que de relire les

éditoriaux (il lui arrivait plus rarement d'en composer). Les deux autres, pour leur part, se contentaient d'en rédiger. Aucun ne s'occupait de l'édition. La famille de Luo résidant à Shanghai, il ne logeait pas dans les locaux de la rédaction, à la différence de ses deux comparses qui y partageaient une pièce. Nous n'avions que très peu d'interactions avec eux car nous ne parlions pas la même langue²²⁷.

L'équipe chargée de la rédaction des nouvelles était peu étoffée. Outre Luo Xiaogao, qui en assurait la direction, et les deux messieurs cantonnais, elle ne comptait que deux journalistes : Chen Jinghan et Lei Jixing. Ils étaient originaires de Songjiang (les journalistes de Songjiang qui travaillaient dans les journaux shanghaiens étaient légion, le district de Shanghai étant alors rattaché à la préfecture de Songjiang²²⁸). Les deux hommes étaient d'ailleurs beaux-frères (l'épouse de Jixing était la sœur aînée de Chen Jinghan). Quand il avait commencé ses études, Lei Jixing avait reçu le nom social de Fen (diligent) car, étudiant brillant de l'Université Waseda à Tokyo, il avait un tour d'esprit particulièrement vif et une excellente plume. Je le trouvais en effet d'une intelligence prodigieuse. Il était malheureusement en très mauvaise santé, ayant été atteint d'une grave pneumonie.

Il y avait en outre un certain monsieur Cheng, qui assurait la traduction d'articles écrits en langues occidentales. À cette date, les quotidiens shanghaiens ne prêtaient pas une attention soutenue aux nouvelles étrangères et l'agence Reuters ne publiait pas en chinois. À moins qu'un événement majeur ne se produisît dans le monde, les lecteurs ne s'intéressaient pas aux nouvelles étrangères que l'on aurait pu traduire à partir d'autres journaux. C'était donc dans cet unique cas de figure que l'on se risquait à en publier une ou deux²²⁹. En outre, peu d'agences de presse étrangères ayant commencé leurs activités à cette date, le

travail de monsieur Cheng consistait à traduire tous les jours deux ou trois brèves du *North China Herald* portant sur la Chine, sans se soucier de savoir si elles seraient retenues pour la publication. Un autre employé, monsieur Zhang, était en charge du déchiffrement des télégrammes. Âgé d'une cinquantaine d'années, il était originaire du Guangdong. Il effectuait son travail avec un art consommé et une fluidité telle qu'il n'avait même pas besoin de rechercher dans le manuel de morse la correspondance entre les codes et les lettres : il pouvait retranscrire les messages instantanément. Sans compter que les télégrammes parvenaient à l'*Eastern Times* en pleine nuit. Fort heureusement, comme il les décodait prestement, la publication du journal n'était jamais retardée. Enfin, on trouvait deux personnes chargées de la relecture, elles aussi très expérimentées, ce qui limitait grandement le risque de coquilles.

Dans le journal, outre les essais et les chroniques (le terme avait été inventé à l'*Eastern Times*, il désigne à la fois des chroniques portant sur l'actualité et les chroniques publiées dans ce quotidien²³⁰), on trouvait des nouvelles. Celles-ci pouvaient être divisées en trois sections : la première était celle des nouvelles principales, soit essentiellement des informations concernant Pékin ; la deuxième était celle des informations sur les grandes villes, et la troisième celle des nouvelles de Shanghai. La section la plus importante était évidemment celle des nouvelles principales. Comme il n'existait pas encore en Chine d'agence de presse susceptible d'envoyer des télégrammes le jour même, nous ne pouvions compter que sur les câbles de nos propres relais sur place pour rester bien informés de l'actualité. Ces télégrammes spéciaux étaient souvent envoyés depuis Pékin car c'était la ville où résidait la cour Qing et donc le centre politique du pays. L'*Eastern Times* avait par ailleurs lancé une rubrique

intitulée «Correspondance de Pékin», dans laquelle on demandait à de fins connaisseurs de l'échiquier politique pékinois et dotés d'une bonne plume d'analyser les évolutions de la situation dans la capitale. Cette correspondance était particulièrement prisée des lecteurs. C'est Huang Yuanyong qui était alors en charge de cette rubrique²³¹. Originaire du Jiangxi²³², lettré titulaire du grade de docteur, il avait fait ses études au Japon. Par la suite, il fut aussi correspondant pour le *Shenbao*, avant de mourir sous les balles d'un chinois d'outre-mer aux États-Unis, à l'époque où Yuan Shikai était au pouvoir²³³. Plus tard, la correspondance fut également assurée par messieurs Shao Piaoping et Xu Lingxiao²³⁴, tous deux recommandés par mes soins.

Les nouvelles des autres villes de province concernaient les événements survenus dans toutes les localités du pays, à l'exclusion de Pékin. Mais en fait de couverture nationale complète, les nouvelles provenaient la plupart du temps des chefs-lieux des provinces du sud-est ou de certains ports marchands : c'était seulement dans ces villes que l'on pouvait trouver des correspondants (ou des reporters, comme ils étaient communément appelés). Extrêmement mal rétribués, ils se contentaient d'envoyer quelques brèves tous les mois, sans jamais mener de véritables investigations. La situation était différente dans les quelques préfectures et chefs-lieux de districts prospères de la région de Shanghai comme Suzhou, Hangzhou, Nankin et dans d'autres localités du Jiangsu et du Zhejiang²³⁵, où le journal disposait de points de vente. Ailleurs, on envoyait une dépêche ou un télégramme uniquement si un événement d'une importance particulière s'était produit.

Au début, les nouvelles de Shanghai étaient d'une importance très secondaire. Le journal étant situé dans la concession française, c'était l'actualité de cette zone

qui occupait l'intégralité de la rubrique. On y trouvait donc surtout des reportages sur les procès et les condamnations judiciaires. Il y avait une différence entre les procès rendus dans la concession internationale et dans la concession française.

Les reporters étaient payés un salaire de misère, mais, en dépit de la petite dizaine de yuans mensuels qu'ils percevaient, ils ne trouvaient pas matière à se plaindre. L'uniformité du groupe qu'ils formaient était telle que, dans tous les journaux shanghaiens, les papiers qu'ils envoyaient étaient peu ou prou du même acabit. Je serais bien en peine d'en dire davantage à leur sujet, sinon que la maison de thé située au nord de la rue du Zhejiang, en face de la Cour de justice mixte (autrement appelée le nouveau Yamen)²³⁶, servait de quartier général à ces correspondants spécialisés dans les affaires judiciaires des concessions étrangères. Quand une personne impliquée dans une affaire savait comment s'y prendre, elle pouvait éviter de voir son nom cité dans la presse. En échange de quelques dessous-de-table, les reporters ne transmettaient pas leur texte aux journaux. Par la suite, avec le développement de la presse shanghaienne, ce genre d'arrangement devint impossible. Les nouvelles locales prirent une importance croissante et tous les journaux commencèrent à recruter des correspondants professionnels, ce qui précipita la disparition des reporters à l'ancienne.

[...]

Pour tout dire, les longs éditoriaux ronflants que l'on pouvait lire dans les journaux de l'époque ne valaient pas une courte chronique percutante, qui captait immédiatement l'attention. Le lecteur, quand il commençait à feuilleter son journal, était d'abord attiré par les nouvelles principales et les télégrammes, puis par les nouvelles locales et enfin

par celles des autres villes. Et c'est à ce moment-là qu'il tombait sur les cent ou deux cents mots des chroniques qui figuraient juste à côté de cette dernière rubrique. Ce n'est qu'après qu'il en venait aux éditoriaux, à moins qu'il ne les passât tout simplement, soit par manque de temps, soit par manque d'intérêt pour les questions politiques. Sans compter que les articles qui étaient alors composés en chinois classique n'étaient accompagnés d'aucune aide à la ponctuation, ni d'aucun signe de ponctuation moderne semblable à ceux qu'on utilise de nos jours²³⁷. Disons-le sans ambages : les éditoriaux de l'époque n'étaient guère plus que des accumulations d'expressions éculées et redondantes, et c'est bien pour cette raison qu'ils étaient surnommés « dissertations journalistiques²³⁸ ».

Voilà donc de quelle manière, pour reprendre l'expression populaire, j'ai commencé à manger le pain d'un journal et ai été amené à me faire journaliste. Au moment où j'étais entré à l'*Eastern Times*, de nombreux membres de ma famille, à Suzhou, avaient désapprouvé mon choix. Ils trouvaient qu'être rédacteur dans un journal était un métier nuisible car, à la moindre négligence, on pouvait ruiner la réputation – et même la vie – de toute une famille. C'est Chen Yizhi, mon beau-père, un homme plein de bonnes intentions au demeurant, qui m'avait lancé cet avertissement. Je m'étais alors demandé au fond de moi si ma grand-mère m'aurait autorisé à embrasser une telle profession. Le régime Qing, à l'époque, avait en horreur les journalistes qu'il qualifiait de « vermine lettrée²³⁹ », ainsi qu'on l'avait appris d'un rapport confidentiel adressé à l'Empereur. Qu'importe, j'avais toujours aimé manier le pinceau et, de surcroît, j'étais curieux de l'actualité. Il était sans doute inévitable que je m'engage dans cette voie.

XIII

Portraits d'écolières

(1906-1912)

Après mon arrivée à Shanghai, j'ai cessé d'enseigner dans des écoles de garçons. Lorsque j'étais encore dans le Shandong ²⁴⁰, je trouvais que je m'en sortais assez bien avec les élèves. Mais une fois arrivé à Shanghai, j'étais tétanisé à l'idée de ne pouvoir tenir en respect les écoliers d'ici.

D'autant que, le destin m'ayant conduit à me faire journaliste, je ne pouvais tout de même pas continuer à consacrer la moitié de mon énergie à enseigner. En outre, je n'avais pas particulièrement envie d'être enseignant : ce métier n'était jamais qu'une autre forme de préceptorat mal rétribué. Sans compter que j'avais arrêté mes études de manière précoce et lu fort peu de livres. Il m'était impossible d'assurer des cours avec le peu que je savais et avec le seul secours de ma maigre intelligence. Les Anciens le disent fort justement : « Le défaut dont souffrent bien des gens, c'est de trop aimer donner des leçons ²⁴¹. » Pour ma part, je souscrivais pleinement au vers de Gong Ding'an ²⁴² qui disait qu'il « n'éduque pas mais éveille les mœurs ».

Et les écoles pour filles ? J'enseignais aux jeunes filles le peu que je savais et je dois dire qu'elles ne me détestaient pas. Je trouvais cela fort plaisant, d'autant que les filles ont une intelligence particulière et sont en général plus fines que les garçons. Des trois écoles pour filles où j'ai enseigné, Chengdong est celle où j'ai passé le plus de temps ²⁴³, le collège Minli vient après ²⁴⁴ et, en troisième position, l'Institut de sériciculture pour femmes ²⁴⁵. Outre

ces institutions, Shanghai comptait alors deux autres écoles pour filles de renom, l'école de l'Application à l'essentiel²⁴⁶ et l'École patriotique²⁴⁷. Je n'ai jamais été formellement invité à y enseigner, mais j'y ai remplacé des amis, une semaine à l'école de l'Application et un mois à l'École patriotique. Cette dernière avait été fondée par Cai Yuanpei²⁴⁸ à peu près à cette époque et elle resta en activité jusque dans les années 1919-1920. Il me semble que son directeur était alors Xiao Tui²⁴⁹.

On trouvait en outre à Shanghai la Mc Tyeire School, fondée par le diocèse américain, qui se situait en plein centre de la concession internationale. On y insistait sur l'apprentissage en anglais plus qu'en chinois. Même à l'époque où elle était encore située rue Sanma, ma fille Kefen fut amenée à fréquenter cette école, et après elle ma petite-fille, ce qui faisait d'elle une « petite Occidentale chinoise ». L'école était exclusivement dirigée par des enseignantes étrangères et je dois avouer que j'ai toujours eu du mal à supporter son côté aristocratique : tous les jours, à la tombée de la nuit, on voyait une interminable file de voitures arrêtées le long de l'entrée. C'est pourquoi, par la suite, nous cessâmes d'y envoyer notre petite-fille.

L'école pour filles Chengdong était située dans le district de Nanshi²⁵⁰, au fond de l'allée Zhuxing. Cette venelle sinueuse aboutissait à une bâtisse dont l'intérieur, de style ancien, ne ressemblait pas à celui des bâtiments modernes que l'on trouvait dans la concession. Yang Bomin avait utilisé cette bâtisse, un héritage de famille, pour fonder son école pour filles. Elle fonctionnait selon un modèle familial car les membres de sa famille habitaient dans les locaux. Outre plusieurs salons, qui pouvaient faire office de salle de classe, et sans compter la pièce qu'ils occupaient, les autres pièces servaient de dortoir aux élèves, essentiellement

à celles qui venaient de loin (à cette époque, les écolières de Songjiang, Suzhou, Wuxi, Changshu ou Jiaxing venant étudier à Shanghai étaient légion). Il y avait aussi beaucoup d'externes originaires de la ville.

Yang Bomin assurait les fonctions de directeur tandis que son épouse s'occupait de la surveillance du dortoir (selon un fonctionnement inverse à celui de l'école Minli, où Su Benyan était directrice et son mari, Wang Mengyuan, enseignant). L'épouse de Yang, qui n'était plus dans sa prime jeunesse, avait une fille encore au berceau. Femme au foyer, c'est elle qui s'occupait de la cuisine. Lorsqu'elles n'avaient pas classe, les écolières qui logeaient chez eux lui prêtaient main-forte en s'occupant de leur fille et l'aidaient même parfois à préparer de petits plats. Leurs cours comprenaient un certain nombre d'enseignements pratiques comme la couture ou la cuisine. Le travail de la laine faisait à l'évidence des progrès considérables à l'époque. Quant au cours de cuisine, il faut bien avouer qu'il n'était pas dépourvu d'un certain charme.

Monsieur Yang souhaitait que ce cours donnât lieu chaque semaine à une séance de mise en application. Le samedi, les écolières, qui contribuaient à hauteur de deux mao chacune, formaient des groupes d'une dizaine d'élèves qui prenaient leur service à tour de rôle. Autrefois, avec deux yuans, il était possible de préparer un bon repas familial. Tous les enseignants y étaient conviés, et c'était l'occasion pour eux de déjeuner gratuitement (et de parler de nourriture et de boisson en s'appuyant sur les *Entretiens* de Confucius²⁵¹). À la fin du repas, ils étaient invités à en évaluer la qualité. Le directeur se montrait d'une impartialité totale dans les quantités d'alcool, de nourriture et de bois pour le feu de cuisine qu'il fournissait. Certaines élèves savaient déjà cuisiner et réalisaient des

plats succulents, tandis que d'autres n'avaient encore jamais fait cuire d'aliments de leur vie. Les plats mitonnés par deux de ces petites princesses gâtées et maladroites se révélaient presque toujours soit trop salés, soit trop fades, suscitant invariablement l'exaspération générale. Un jour qu'un vieux professeur s'apprêtait à rendre son jugement, je le retins par la manche et lui dis en riant : « On mange à l'œil, pas besoin d'être trop dur ! » Et tout le monde de s'exclamer : « C'est délicieux ! Délicieux ! »

Si vous parlez durement à des écolières, elles se mettront inmanquablement à pleurer. Mais pour ma part, je n'en ai jamais fait pleurer aucune. En revanche, Chen Jinghan, lorsqu'il enseignait à l'école Chengdong, usait souvent de mots peu amènes à l'égard de ses élèves, ce qui les faisait fondre en larmes. Et cela le ridiculisait en même temps car il avait alors tendance à relever la lèvre d'une manière fort disgracieuse. Même si les élèves n'osaient pas bavarder pendant ses cours, elles ne se privaient pas de l'appeler « l'animal à sang froid » dans son dos (de son nom de plume, Sang-froid). À vrai dire, les classes dans lesquelles j'ai enseigné à Minli et à l'Institut de sériciculture étaient toutes si disciplinées qu'il ne fut jamais nécessaire de hausser le ton. En revanche, les effectifs disparates et les classes surchargées de l'école Chengdong furent bien souvent des facteurs de désordre. Tant et si bien qu'il me semblait nécessaire d'être intransigeant, car plus vous étiez coulant et plus les élèves se montraient capricieuses.

Mais il n'était pas tout à fait impossible de leur faire entendre raison en leur parlant franchement. Ce qui avait le don de m'exaspérer au plus haut point, c'était la manie qu'elles avaient d'apporter en cours leur matériel de couture pour s'adonner à leurs travaux pratiques. Tout en écoutant d'une oreille, elles tricotaient en cachette

sous leur pupitre. Comme elles étaient expérimentées, elles n'avaient même pas besoin de baisser les yeux pour travailler à leur ouvrage. Mais à la première inadvertance, l'aiguille tombait par terre et, dès qu'elles entendaient ce bruit caractéristique, toutes les têtes se tournaient et partaient d'un rire étouffé. Il arrivait parfois qu'une pelote de laine glisse et roule jusqu'à mon bureau. Aussitôt, l'écolière venait la ramasser, l'air gêné. Généralement, plus elle tirait dessus et plus le fil de laine s'allongeait. Ce n'était pas faute d'avoir prié à maintes reprises madame Yang de leur faire la leçon, mais rien n'y faisait, et il me fallut mettre les points sur les « i » moi-même. Ensuite, il ne fut plus jamais question de couture dans ma salle de classe.

Il y aurait beaucoup de choses à raconter au sujet de l'école Chengdong. Un jour, une nouvelle venue âgée de 17 ou 18 ans fit son apparition. Elle était ravissante, quoique vêtue sobrement et ne portant aucun fard : c'était l'archétype de l'étudiante. Elle était dans la classe de langue de Huang Renzhi²⁵². La sélection dans l'école Chengdong était fort différente de celle opérée dans les autres établissements pour filles. Les étudiantes, qui avaient été contraintes d'interrompre leurs études pendant leur enfance, s'y rendaient pour suivre des cours de remise à niveau. Quant à la nouvelle venue, on aurait dit aujourd'hui, dans les établissements modernes, qu'elle était « la beauté de l'école ». Deux mois après son arrivée, elle manifestait une vive intelligence et une grande ardeur au travail.

Un jour, Huang Renzhi fut invité dans un restaurant occidental où étaient attablés de nombreux hommes d'affaires. Ceux-ci firent venir des courtisanes pour leur servir à boire. Huang s'en abstint, mais ne put empêcher les autres d'agir de la sorte. En un instant, une cohorte de jolis minois fit son arrivée. Celle qui s'assit justement

en face de lui ressemblait comme deux gouttes d'eau à la jolie écolière de Chengdong qu'il avait tous les jours en cours. À ceci près qu'avec toute la soie qu'elle avait sur le corps et la robe à la mode qu'elle portait, elle était tout simplement méconnaissable. Mais plus il l'observait, plus il lui semblait qu'il s'agissait bien de la même personne. Quand elle s'aperçut de la présence de Huang, elle fut si embarrassée qu'elle se tourna pour éviter d'avoir à le regarder en face. C'est le moment que choisit le marchand qui l'avait invitée à venir les divertir pour lancer à Huang Renzhi : « Monsieur Huang ! Ne soyez pas trop dur avec elle, elle va encore à l'école ! » Le visage de l'étudiante vira au cramoisi : elle ne savait plus où se mettre. Elle se leva brusquement et prit congé. Sans attendre de goûter aux plats occidentaux, Huang partit lui aussi, prétextant une urgence. Il se rua dans la ruelle Zhuxing pour relater à Yang Bomin la scène dont il avait été le témoin. Une vive clameur s'éleva chez les étudiantes qui l'entendirent parler. Mais monsieur Yang n'y était pour rien. Comment aurait-il pu se douter qu'après avoir passé la journée à étudier, la jeune fille s'appliquait, le soir venu, à divertir ses clients ? Il n'y avait rien d'autre à faire que d'attendre le lendemain pour lui signifier son renvoi. Mais ce fut inutile, car on ne la revit plus jamais après cet épisode.

On apprit par la suite que cette étudiante n'était autre que Jin Petit bijou, l'un des quatre petits diamants des maisons closes shanghaiennes²⁵³, ainsi que l'on surnommait ces courtisanes qui jouissaient alors d'une notoriété considérable. C'est un lettré connu de Qingpu, ancien étudiant revenu du Japon, Lu Daquan, avec lequel elle entretenait d'excellentes relations, qui l'avait orientée vers l'école Chengdong, où était scolarisée sa sœur cadette. Connaissant Yang Bomin, Huang Renzhi et les autres, il

savait pertinemment qu'ils n'auraient jamais autorisé une courtisane à fréquenter l'école. Quand le diocèse américain ouvrit la McTyeire School for Girls dans la rue Hankou ²⁵⁴, l'établissement se retrouva encerclé par les maisons closes. Et l'école de rattrapage pour femmes ouverte dans le même secteur par la Moore Memorial Church, affiliée au diocèse, était fréquentée par un nombre incalculable de prostituées ²⁵⁵. Après tout, si on prenait de la hauteur et voulait bien considérer la chose avec mansuétude, nul n'est indigne d'être éduqué. Confucius lui-même le disait : « Mon enseignement est ouvert à tous sans distinction ²⁵⁶. »

Chaque année, les écolières de Chengdong devaient organiser une kermesse au cours de laquelle une représentation théâtrale avait lieu. C'était toujours moi qui assurais les fonctions de scénariste et de metteur en scène. Le théâtre au sens où on l'entend de nos jours – le théâtre parlé – était déjà répandu en Chine. Les étudiants chinois au Japon donnaient des représentations à Tokyo. Et dans les écoles shanghaiennes, qu'elles fussent pour garçons ou pour filles ²⁵⁷, les jours de fête ou de commémoration donnaient très souvent lieu à des représentations théâtrales : la mode en était donc déjà solidement ancrée. Je me souviens que la première année, j'avais demandé aux élèves de jouer l'histoire de *L'Avocate*, qui était de ma main. La deuxième année, j'avais sélectionné un passage de l'un des romans d'initiation que j'avais composés, le *Récit d'un pauvre enfant vagabond* ²⁵⁸.

L'histoire de *L'Avocate* était extraite des *Contes adaptés de Shakespeare* par Charles et Mary Lamb (1807) et avait été récemment traduite par Lin Shu. Son titre original était *Le Marchand de Venise*, parfois traduit dans certains livres par *Une once de chair*. J'ai appelé la pièce *L'Avocate* parce qu'elle

était jouée dans une école de filles et que dans la pièce, c'est une femme, Portia, qui prend la défense d'Antonio.

Aucune écolière ne voulant jouer le rôle du juif, je leur avais dit : « S'il n'y avait que des gentils et aucun méchant, cela ne donnerait pas grand-chose. » Alors, l'une d'elles s'était levée et avait accepté. C'était Wu Chuanxuan, originaire de Suzhou, la sœur de mes amis Wu Yishu et Wu Guanzhang. La pièce, comme on pouvait s'y attendre, fut jouée dans le plus grand désordre, mais d'une manière originale et vivante. (Remarque incidente : Wu Chuanxuan épousa par la suite un certain monsieur Li, dont le prénom m'échappe à présent. Originaire de Hangzhou, sorti diplômé d'une école d'officiers japonaise, il était devenu général de brigade et s'était illustré lors de la révolution de 1911 avant de mourir prématurément. Lorsque sa veuve vint à Shanghai, nous l'hébergeâmes chez nous et elle devint très amie avec ma femme. Pendant la guerre sino-japonaise, elle rejoignit Chongqing avec son fils, puis nous n'eûmes plus jamais de nouvelles ²⁵⁹.)

Pour l'autre pièce, le *Récit d'un pauvre enfant vagabond*, il fallut trouver une écolière de 11 ou 12 ans, que l'on grima en malheureux orphelin. L'actrice devait savoir faire preuve d'intelligence et de vivacité d'esprit. Le choix se porta sur Yang Xuzhen, ou Trésor des neiges, la plus jeune fille de l'école (le prénom de toutes les filles de Yang Bomin comportait le mot « neige » : son aînée s'appelait Xueqiong ou Rubis des neiges, et la deuxième, qui est aujourd'hui peintre, Xuejiu ou Jade enneigé ²⁶⁰). Même si le héros de la pièce était un garçon, on pourrait penser qu'il n'y avait *a priori* rien d'impossible à ce qu'il fût interprété par une fille ²⁶¹ car, après tout, la différence entre les deux n'est jamais que d'une tresse ²⁶². Comme à cette époque la mode des cheveux courts n'était pas encore

répandue parmi les femmes en Chine, toutes les écolières en portaient une. Cependant, à notre grande surprise, Trésor des neiges n'hésita pas à la couper pour les besoins de la représentation (alors que les filles chérissaient leurs cheveux à l'époque et qu'il était hors de question d'y toucher à la légère). Son acte suscita l'admiration et se répandit comme une traînée de poudre dans toutes les écoles pour filles de la région.

L'Institut de sériciculture pour femmes avait été fondé très tôt et les étudiantes qui en sortaient diplômées, quand elles ne recevaient pas des offres d'emploi de tous les côtés, s'établissaient à leur compte en fondant leur propre atelier de culture du ver à soie. Après avoir mis la main sur le *Shenbao*, Shi Liangcai se consacra à l'Institut de sériciculture pour femmes de Xushuguan²⁶³, à Suzhou, qui, s'étant développé, finit par devenir une institution publique de la province du Jiangsu. Quant à l'école Minli, j'ai déjà indiqué que la dizaine d'élèves du plus haut niveau où j'ai pu enseigner étaient parfaitement sages. Le destin de nombre d'entre elles, à ce que j'ai entendu raconter, fut cependant peu enviable. L'une se retrouva veuve fort jeune, une autre mourut en couches, une autre, fervente bouddhiste, fit le choix d'une abstinence perpétuelle ; une autre, enfin, choisit de se faire nonne. Cette dernière n'était autre que la fille de Su Benyan, la directrice de l'école. Elle dirigeait un petit monastère à Hangzhou, non loin du lac de l'Ouest. Dès qu'elle venait à Shanghai, elle passait chez moi rendre visite à ma femme qui était, elle aussi, une bouddhiste fervente. Leur foi commune les avait rapprochées. Un jour, je lui avais demandé : « Sous quelle impulsion êtes-vous devenue nonne ? » Elle m'avait répondu : « Il n'y a jamais eu d'impulsion, simplement une croyance. »

Madame Su avait de nombreux frères et sœurs. Sa sœur cadette, Su Bennan, après des études de médecine, devint une pédiatre de renom. Cette illustre famille produisit de grandes figures intellectuelles. Toutefois, les générations suivantes cessèrent de s'occuper d'éducation car les vieilles institutions privées étaient passées sous le contrôle de la municipalité de Shanghai. Il se trouve que trois ans avant d'écrire ces lignes²⁶⁴, je suis tombé sur le couple Su Benyan et Wang Mengyuan dans une maison de thé à Shanghai. Aujourd'hui âgés de plus de 80 ans, ils sont pleins d'attentions l'un pour l'autre et s'aiment toujours autant. C'est une chose bien rare que d'être toujours aussi vaillant et aimant quand vient le grand âge. Mengyuan, qui est friand d'opéra de Kunshan²⁶⁵, fredonne encore des rôles féminins comme celui de Du Linian dans *Le Pavillon aux pivoines* avec un résultat inattendu²⁶⁶ !

Nombre de mes étudiantes épousèrent de mes amis. C'est notamment le cas de l'épouse de Cai Yunyu (il s'agit de la sœur cadette de Sun Runyu), de celle de Lufei Bohong (le directeur général des presses Zhonghua shuju), de Gu Shusen ou encore de Song Chunfang²⁶⁷. Dans certains cas, j'ignorais tout de ces unions et ne l'apprenais que par leurs épouses. Il est souvent arrivé qu'elles me régalaient de succulents repas préparés par leurs soins. Une fois, alors que je participais à un banquet à Pékin, je tombai sur Song Chunfang qui me dit : « Quelqu'un veut te voir. Je passe te prendre en voiture demain, tu viendras déjeuner chez moi et tu pourras rencontrer cette personne. » Je l'interrogeai sur l'identité de celle-ci mais il se contenta de répondre : « Je ne t'en dis pas plus pour le moment, tu verras bien assez tôt par toi-même. » Le lendemain Chunfang vint me chercher en voiture et nous nous rendîmes dans la maison qu'il s'était fait construire à côté de l'Université

Qinghua²⁶⁸. Son épouse sortit nous accueillir et quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître Zhu Run, qui avait été mon élève des années plus tôt ! Ils me régalerent d'un bon repas. La maison s'appelait la « Chaumière de la douceur printanière », en référence aux deux prénoms de ce couple délicieux²⁶⁹. Entourée de fleurs à l'extérieur et ornée de tableaux à l'intérieur, elle était d'une élégance raffinée. Après le déjeuner, nous allâmes nous promener dans les collines de l'Ouest puis il me ramena chez moi à la tombée de la nuit. Quant aux épouses de mes autres amis Huang Renzhi, Yang Qianli ou encore Zhu Shaoping, elles furent aussi mes élèves, mais j'en ai déjà parlé.

XIV

Mes débuts comme éditeur de magazines (1906-1911)

J'aimerais parler à présent de la manière dont j'ai été amené à diriger la publication de revues. Ma relation aux magazines fut artistique avant que d'être d'ordre purement éducatif. Avant même mon départ du Shandong pour rentrer à Shanghai, la ville avait vu les magazines et les revues proliférer. Les magazines littéraires spécialisés dans les romans se taillaient la part du lion parmi la masse de ces publications. Le mérite en revenait au moins pour moitié au magazine lancé par Liang Qichao, *Nouveau roman*, qui avait eu un écho retentissant²⁷⁰. La revue *Portraits exquis*, dirigée par Li Boyuan et publiée par la Commercial Press de Shanghai, était antérieure à celle de Liang, mais elle n'avait pas suscité le même engouement dans le milieu artistique et son influence était somme toute restée limitée. La parution de *Nouveau roman* suscita la curiosité du monde intellectuel et on peut aller jusqu'à dire que le magazine fit fureur, ce qui lui permit de se hisser en tête des ventes.

Par la suite, sept ou huit magazines spécialisés dans les romans apparurent successivement sur le marché, parmi lesquels *La Forêt de romans* de Zeng Pu, *Les Romans tous les mois* de Wu Woyao, le *Nouveau nouveau roman* de Gong Ziyong ou encore le *Mensuel romanesque* de la Commercial Press. Je ne peux me permettre d'entrer dans les détails ici, mais l'ouvrage de mon ami A'Ying, *Recherches approfondies*

sur les romans de la fin des Qing, propose un panorama très clair de toutes ces revues²⁷¹. La période vit aussi la parution d'autres revues généralistes ou spécialisées, mais leurs ventes ne purent rivaliser avec celles des magazines littéraires.

Ceux-ci étaient à la fois aisés à comprendre et divertissants, ce qui les rendait accessibles à tout le monde. Mais, à cette époque, nombre de romans étaient en réalité des œuvres traduites, et l'on trouvait peu de créations originales²⁷². Je fis la connaissance de Wu Woyao²⁷³, l'auteur du roman *Vingt ans de spectacles bizarres*²⁷⁴, au siège du magazine *Les Romans tous les mois* où j'étais venu lui demander des conseils (il m'avait montré un petit carnet rempli de coupures de presse et de notes prises lors de conversations avec des amis, expliquant qu'il s'agissait là d'une matière romanesque qui prenait forme une fois qu'on en reliait tous les éléments). Même si je n'avais encore jamais écrit de roman, j'avais signé quelques traductions dans sa revue, comme *Les Larmes rouges de la fenêtre de fer*, qui comportait bien quarante ou cinquante mille mots et dont la publication s'était étalée sur plusieurs numéros. C'est au cours de la même période qu'avait commencé à paraître le très influent *Mensuel romanesque*²⁷⁵.

Di Chuqing étant féru de romans, l'*Eastern Times* publiait quotidiennement des romans-feuilletons. Après mon arrivée, il fallut créer de toute urgence l'*Eastern Times romanesque*. Di était propriétaire d'une maison d'édition, la Youzheng²⁷⁶, et disposait en outre d'une excellente imprimerie, équipée avec du matériel typographique et lithographique dernier cri. On ne pouvait pas rêver mieux pour fonder un magazine. En outre, on pouvait se servir de l'*Eastern Times* pour en faire la publicité gratuitement. Durant la phase préparatoire, nous avons lancé des appels à contribution dans le quotidien, en spécifiant que nous

étions ouverts à tout type de texte : roman ou nouvelle, écrits en langue classique aussi bien que vernaculaire. Nous comptions déjà un grand nombre de traducteurs de romans étrangers. Certains d'entre eux, qui avaient une occupation principale stable, s'adonnaient à la traduction pour le plaisir d'écrire. Dans leur cas, il s'agissait en somme d'un emploi secondaire. Mais pour les autres, dont les finances n'étaient pas brillantes, vendre sa plume était ni plus ni moins qu'un moyen de gagner sa croûte. Au total, il était relativement aisé de trouver des auteurs par des appels à contribution.

Tous les romans que l'on nous soumettait devant être soigneusement sélectionnés et révisés, notre charge de travail était particulièrement lourde. Et comme Lengxue n'avait pas la patience de relire tous les manuscrits, c'est moi qui, au final, me retrouvais avec tous ces romans sur les bras. Tout le monde conviendra que lire des romans est une activité des plus plaisantes. Après tout, quand paraît un roman à succès, qui ne se jette pas dessus pour le dévorer ? Mais être forcé de relire tous les jours des centaines de milliers de mots insipides, voilà qui était à vous dégoûter de ce plaisir. Naturellement, les bons romans sont de plus en plus prenants au fil de la lecture. Mais quand on tombe sur un mauvais livre, on a l'impression de croquer dans un fruit amer. Toutefois, dans certains cas, même si l'écriture était indigeste, le contenu pouvait s'avérer captivant. À l'inverse, dans d'autres romans, le fond était insipide mais le style, très plaisant, vous poussait à aller jusqu'au bout. Cela dit, je me mettais souvent à la place de ceux qui nous envoyaient leur manuscrit, pour qui le fait de nous les confier sans jamais se les voir restitués devait être particulièrement insupportable !

Lengxue et moi-même assurions l'édition du magazine à tour de rôle, mais il nous fallait aussi écrire des nouvelles et romans pour chaque numéro, et sélectionner quelques

publications parmi celles que nous recevions. L'*Eastern Times romanesque* étant un mensuel, le travail éditorial n'était pas très conséquent, tout au plus devions-nous nous occuper de quelques manuscrits pour chaque numéro ; mais avec les textes que nous avions à écrire nous-mêmes, c'était bien suffisant ainsi. Dans le cas des romans, la pratique habituelle, qui était celle adoptée par la plupart des autres magazines, était d'en échelonner la publication sur plusieurs numéros, en se contentant de publier 4 000 ou 5 000 mots à chaque fois. À raison de 40 000 ou 50 000 mots par roman, il fallait attendre en moyenne dix numéros pour parvenir jusqu'au bout de l'histoire, ce qui était passablement frustrant. C'est pourquoi, de notre côté, nous avions décidé que même les romans de taille moyenne devaient pouvoir être publiés en une seule fois. Quant aux plus longs, leur parution devait impérativement ne s'étaler que sur deux numéros, trois tout au plus²⁷⁷.

C'est en travaillant pour ce magazine que j'ai fait la connaissance de nombreuses personnes comme Zhou Shoujuan ou Fan Yanqiao²⁷⁸, qui, du haut de leurs 21 ou 22 ans, étaient déjà des étoiles montantes de la scène littéraire. L'on comptait aussi parmi eux des écrivaines. Je me souviens de Madame Huang, la mère de Zhang Yihan, et de l'une de ses proches amies, qui portait le même patronyme²⁷⁹. Ces femmes, toutes deux originaires du Guangdong, qui étaient soit veuve soit encore célibataire, étaient capables de traduire des romans écrits en anglais. Zhang Yihan (qui a depuis changé de prénom pour Yí'an) ne devait pas avoir plus de 12 ou 13 ans et sa mère le chargeait souvent de nous faire parvenir ses manuscrits. Par la suite, quand je fus amené à fonder d'autres magazines, sa maîtrise parfaite de l'anglais me fut bien souvent d'un grand secours quand je traduais des romans étrangers.

Outre les nouvelles et les romans, l'*Eastern Times romanesque* publiait des recueils de notes et des essais variés, dont certains nous avaient été soumis par des collaborateurs extérieurs et d'autres étaient de notre main. Je me souviens que Ye Yuhu, Li Mengfu et bien d'autres lettrés de renom y avaient publié des textes sous un nom de plume car ils ne souhaitaient pas trahir leur véritable identité. Tous ces auteurs appartenaient à la bande de Di Chuqing, qui, de son côté, publia de nombreuses parties de ses *Notes du Pavillon de l'égalité* dans l'*Eastern Times* ²⁸⁰.

Tous les magazines littéraires accordaient alors une attention particulière aux illustrations. Cela était encore plus vrai dans le cas des magazines spécialisés dans les romans. Ainsi, dans l'*Eastern Times romanesque*, outre les illustrations que l'on pouvait trouver çà et là dans les romans, la couverture et les premières pages de chaque édition comportaient de nombreuses gravures. Il s'agissait tantôt de paysages, tantôt de peintures de lettrés renommés. Les jugeant peu attrayantes, Di Pingzi avait ensuite décidé d'innover radicalement en recourant à des photographies de jolies jeunes femmes dans le vent. Mais où se procurer de telles photographies ? Certainement pas auprès des femmes au foyer modèles car, les mœurs étant encore fort peu ouvertes, il était impensable pour elles de faire ainsi étalage de leurs charmes. Il ne restait donc qu'un seul endroit : les quartiers de plaisir ²⁸¹.

L'air du temps dans le Shanghai de l'époque, qui accueillait de nombreux hauts personnages en exil, était au vin et aux courtisanes, qui tenaient lieu de formes de sociabilité. Di Chuqing et son frère cadet, Nanshi, participants assidus de ces mondanités, avaient leurs entrées dans le demi-monde. Ils y sollicitaient souvent des photographies pour alimenter les pages du magazine.

Mais l'affaire n'était pas si simple, car même si l'on pouvait trouver des courtisanes en grand nombre et que certaines étaient particulièrement célèbres, elles ne possédaient pas beaucoup de photographies d'elles-mêmes. Et quand certaines en détenaient, leur visage ou leur silhouette ne correspondaient pas nécessairement à nos attentes. C'est qu'à l'époque, les stars de cinéma et autres danseuses vedettes n'avaient pas encore fait leur apparition. Pour se procurer des photographies de personnalités du demi-monde, il n'y avait pas d'autre moyen que de les accompagner personnellement chez le photographe. Et alors, quelle affaire ! Il fallait être aux petits soins et s'occuper de leur toilette.

Les choses devinrent plus simples par la suite, quand Di Chuqing ouvrit un studio de photographie, appelé « Photographies populaires »²⁸², situé à l'ouest de la rue Nankin, en face de l'hippodrome. Di souhaitait s'en servir pour sa maison d'édition, afin de reproduire de nombreux livres, peintures anciennes et autres stèles de renom. Il avait même fait venir deux spécialistes japonais afin d'apprendre la phototypie. Tous les objets à photographier étant des trésors obtenus de haute lutte, il ne pouvait prendre le risque de les confier à un autre photographe sous peine de voir ces reliques inestimables perdues et peut-être même détruites. Il lui avait donc été impossible de faire l'économie d'un studio de photo. Mais le lieu n'était pas spécialisé dans la photographie d'antiquités et avait tout autant vocation à tirer des portraits. Nous nous dépensions alors sans compter pour y attirer les personnalités du demi-monde, et ainsi obtenir des photographies de jolies jeunes femmes.

Il y avait deux manières de les faire venir au studio. La première consistait à y inviter leurs clients et de profiter

alors de leur présence pour les photographier (l'endroit était vaste et je me souviens qu'elles avaient répondu à l'appel une fois ou deux lors d'une soirée que nous avions organisée). L'autre manière était de leur offrir des bons pour des photographies gratuites. Dans les deux cas, elles n'avaient évidemment rien à déboursier.

Le premier des deux procédés était de loin le plus efficace. Le studio de Photographies populaires comportait deux étages. L'atelier de photographie était situé au second. Le rez-de-chaussée était occupé par une maison de presse et le premier par une sorte de club. Celui-ci était notamment fréquenté par Xiong Bingsan (Xiling), Ye Yuhu (Gongchuo), Pu Boxi (Yicheng), Chen Yantong (le septième fils de Chen Sanli) ou encore le chanteur d'opéra Jia Biyun²⁸³. Il y avait encore beaucoup d'autres personnages dont je ne me souviens plus très bien. Quand un banquet était organisé au club, on faisait appel aux filles pour servir à boire et nous profitions alors de leur présence pour leur tirer le portrait. Parfois, nous invitions plusieurs d'entre elles le même jour et nous prenions des clichés collectifs, comme celui, publié dans l'*Eastern Times romanesque*, intitulé « Les douze épingles d'or », dans lequel on pouvait admirer les douze courtisanes les plus en vogue à Shanghai.

[...]

Le second procédé, bien que moins efficace que le premier, attira toutefois un nombre non négligeable de modèles au studio. Car quelle jeune femme n'aime pas se faire prendre en photo ? En pied ou en buste, assises ou debout, c'était selon leur bon plaisir. L'avantage étant qu'elles laissaient les négatifs au studio, ce qui nous permettait de les user jusqu'à la corde dans l'*Eastern Times romanesque*. Une fois les photographies publiées dans la revue, la maison Youzheng en tirait des exemplaires

individuels qui étaient imprimés sur un papier glacé de la meilleure qualité et recouverts de soie ouvragée. Nous les publiions sous des titres aussi aguicheurs que *Séduisants clichés de beautés gracieuses du monde des fleurs*²⁸⁴, ce qui leur garantit un succès certain.

Les ventes de l'*Eastern Times romanesque* étaient très bonnes. J'y ai publié de nombreux romans et nouvelles dont le souvenir m'échappe aujourd'hui. Je me souviens simplement de la nouvelle que j'avais publiée dans le premier numéro et qui s'intitulait « Un fil de lin »²⁸⁵. L'histoire m'avait été rapportée par une coiffeuse à qui nous faisons appel*. Deux familles de notables avaient, d'un commun accord, convenu de fiancer leurs enfants dès avant leur naissance. L'une mit au monde un garçon, l'autre une fille. Cette dernière fut, comme prévu, donnée en mariage au garçon qui était un sot et n'avait que faire de cet hymen. Cependant, pris d'affection pour son épouse qui avait contracté la diphtérie, il passa ses jours et ses nuits à son chevet, avant d'être emporté par ce mal qu'il avait développé à son tour. Son épouse, quant à elle, finit par guérir. Au comble de la confusion, elle s'aperçut simplement que ses parents, afin de la revêtir d'habits de deuil, lui avaient noué les cheveux en chignon à l'aide d'un fil de lin blanc. J'avais été séduit par le côté quelque peu fantastique de cette histoire qui prenait pour cible les mariages arrangés traditionnels²⁸⁶. La jugeant fort émouvante, je l'avais adaptée en nouvelle. Il va sans dire qu'elle n'était pas exempte d'exagérations diverses. J'enseignais encore dans une école de filles lorsqu'elle

* Il s'agissait d'une catégorie de servantes que l'on trouvait alors à Shanghai et qui se déplaçaient à domicile tous les matins pour peigner les maîtresses de maison et les jeunes demoiselles. Les Shanghaïens les surnommaient les « peignes ambulants ». (NdA)

parut, et de nombreuses élèves, visiblement passionnées par l'histoire, vinrent me demander si elle était véridique.

J'avais complètement oublié cette nouvelle quand, dix ans après sa parution, Mei Lanfang²⁸⁷, qui souhaitait l'adapter à l'opéra et la jouer à Pékin, m'écrivit pour me demander mon accord. Bien entendu, non seulement j'y fus favorable, mais son projet m'enchantait. À ce qu'il m'avait raconté, un couple de Tianjin, lui aussi promis l'un à l'autre avant la naissance, avait rompu ses fiançailles et mis un terme à son union après avoir vu la pièce. Mais Mei n'avait pas joué la pièce lors de sa venue à Shanghai, et je ne l'avais pas vue non plus lors de mon passage à Pékin. Dix ans passèrent encore et, alors que l'opéra de Shaoxing faisait fureur à Shanghai, deux actrices en vogue, Yuan Xuefen et Fan Ruijuan, s'éprirent de la nouvelle et l'adaptèrent sur scène. Comme la pièce était jouée à Shanghai, elles vinrent me trouver pour parler du scénario. Mais je n'entendais absolument rien à l'opéra de Shaoxing, qui comportait des parties chantées et nécessitait en outre la participation d'un parolier. À vrai dire, je n'avais tout simplement jamais assisté à une représentation de ce genre d'opéra. Elles me firent parvenir huit invitations pour la première et nous y allâmes en famille. Parlons franchement : que pouvait-il y avoir d'intéressant dans « Un fil de lin » ? L'histoire était quand même d'un style passablement éculé. Mais il en va des œuvres d'art comme de la vie : elles ont un « destin ». Quand la fortune vient frapper à leur porte sans crier gare, cela produit des résultats assez formidables.

Lengxue étant souvent appelé à voyager, cela faisait plusieurs mois que j'étais en charge de l'édition de l'*Eastern Times romanesque* quand, plus d'un an après le lancement du magazine, Chuqing eut l'idée de créer une autre revue, intitulée l'*Eastern Times Madame*. L'édition de l'*Eastern*

Times romanesque échut alors à Lengxue et j'héritai, pour ma part, de la nouvelle revue à laquelle je me consacrai tout particulièrement. Elle devait être généraliste et ne pouvait donc pas traiter exclusivement d'art ou de littérature. En outre, il était préférable que les compositions qui y étaient publiées fussent de la main de femmes. Or, le niveau d'instruction des femmes étant encore faible à l'époque, la plupart d'entre elles étaient incapables d'écrire. C'est pourquoi à peine trois dixièmes du magazine étaient en réalité l'œuvre de femmes²⁸⁸, et de nombreuses pages trahissaient au premier coup d'œil le travail d'un nègre. L'avantage de la revue tenait à la largeur du spectre des publications : tout texte ayant trait à l'univers féminin avait vocation à y figurer²⁸⁹. Il en allait de même des enfants et autres thématiques familiales, qui avaient toute leur place dans l'*Eastern Times Madame*.

Suivant l'usage alors communément répandu – et qui perdure aujourd'hui –, les premières pages devaient comporter quelques gravures. Il nous fallait donc, tout d'abord, nous procurer des photographies de jeunes filles de bonnes familles. C'était là une affaire des plus épineuses, car comment faire accepter aux familles conservatrices dont les demoiselles n'étaient pas même autorisées à mettre un pied hors de leurs appartements, d'offrir leurs jolis minois à des dizaines de milliers de lecteurs de revue²⁹⁰ ? Nous réussîmes malgré tout à mettre la main sur quelques perles rares grâce à la contribution de femmes d'envergure comme Lü Bicheng, Zhang Zhaohan (qui changea par la suite son prénom en Mojun) ou encore Shen Shou (la fameuse brodeuse sur soie).

Le meilleur de toute cette histoire, c'est que j'ai fait la connaissance d'amis chers grâce à cette revue. Le premier est Shao Piaoping (de son vrai nom Shao Zhenqing)²⁹¹, que j'ai connu par l'entremise de son épouse, Tang Xiuhui, qui avait

publié dans l'*Eastern Times Madame*. Le second est Bi Yihong (surnommé Bi Ji'an)²⁹², qui fut amené à me rendre visite : sa femme, madame Yang (fille du célèbre Yang Yunshi), avait publié des poèmes dans le magazine (ils étaient de la main de Yihong)²⁹³. Outre ces deux personnages, j'ai rencontré de nombreux hommes et femmes grâce à l'*Eastern Times Madame*, mais leur nom et leur souvenir m'échappent à présent.

La maison d'édition de Di Chuqing publia aussi une *Revue du bouddhisme*, éditée par Pu Bixo (ou Yisheng). Mais la revue était peu attrayante et, faute de recettes, elle ne survécut pas au-delà du cinquième numéro.

La première année après la révolution Xinhai, j'ai aussi édité une revue mensuelle intitulée *Souvenirs des événements marquants de la République de Chine*, dont la publication était également assurée par la maison Youzheng, et pour laquelle j'avais conçu, initialement, de hautes espérances. Dans chaque numéro, je fournissais une chronologie mensuelle des événements marquants, qui avait vocation à constituer un matériau historique. Bien que le mensuel fût alimenté par des articles issus de divers quotidiens, le travail éditorial était harassant car je ne pouvais pas me contenter de remplir les blancs avec la première nouvelle venue. J'étais persuadé, dans les premiers temps de mon entreprise, que tout le monde serait intéressé par cette compilation d'événements historiques. Cependant, à ma grande surprise, les ventes se révélèrent décevantes. Par la suite, l'édition s'avéra de plus en plus ardue. Je dus tenir environ une année, me retrouvant à accumuler les exemplaires invendus, avant d'être contraint de mettre un terme à ce travail pour le moins ingrat²⁹⁴.

XV²⁹⁵
L'avocat des cocottes²⁹⁶
(après 1912)

La profession d'avocat, qui n'existait pas dans la Chine ancienne, avait été importée de l'étranger. Autrefois, on ne trouvait que ce qu'on appelait des chicaneurs²⁹⁷. En quoi leur travail consistait-il ? Ils appartenaient à un genre d'accusateurs publics qui vivaient de leur plume baveuse, dont ils ne se servaient que pour intenter des procès. En principe proscrits par la loi et méprisés par la société, on les traitait de sales scribouillards ou d'avocaillons de malheur. Rien à voir, donc, avec les avocats modernes, respectés par l'institution et admirés par la société. Mais comment distinguer ces deux catégories ? Il y avait bien sûr d'un côté les justes et, de l'autre, les vicieux. Cela étant, j'avais eu vent des rumeurs colportées çà et là, qui vantaient le combat mené par l'un de ces avocaillons contre des fonctionnaires. Il était parvenu, par le génie de son art, à corriger une injustice. À rebours, j'ai lu récemment dans les nouvelles qu'un avocat mandaté par quelque puissant personnage avait, à coups de pots-de-vin et de tripataillages juridiques, porté préjudice à un grand nombre d'honnêtes gens. Avocats, avocaillons : la différence entre les uns et les autres n'est jamais que de quelques lettres.

Mais trêve de bavardages, je voudrais dire quelques mots du milieu des avocats shanghaiens. Avant que la pratique ne se répande dans les concessions étrangères de Shanghai, les Chinois n'avaient jamais intenté de procès par l'entremise d'avocats. Au début, on ne trouvait pas

d'avocats chinois. Ils étaient tous étrangers, car quand les étrangers se faisaient des procès entre eux, ils étaient soumis à leurs propres lois et devaient par conséquent faire appel à des avocats de leur pays. Par la suite, l'intensification des interactions entre les Chinois et les Occidentaux entraînant une augmentation des interactions juridiques entre les Chinois eux-mêmes, notamment dans les concessions étrangères, le nombre d'avocats chinois augmenta progressivement²⁹⁸. Cependant, lors des procès, les Chinois préféraient en général faire appel à des avocats occidentaux. Il fallait alors supporter leurs grands airs et leurs coups de marteaux intempestifs.

Après la révolution Xinhai de 1911, le nombre d'avocats chinois prit progressivement de l'ampleur et, comme l'heure était à l'indépendance de la justice, toutes les grandes villes se dotèrent de tribunaux. Quand, à partir de 1927, le gouvernement municipal spécial de Shanghai fut institué, la Cour mixte de justice fut abolie et un tribunal de la municipalité spéciale fut constitué²⁹⁹. À partir de ce moment-là, on peut dire que les avocats qui venaient s'établir à Shanghai étaient encore plus nombreux que les carpes dans la rivière : la ville grouillait littéralement de représentants de la profession.

Je ne m'y entends pas en droit. Je n'ai lu ni le *Code Qing*, ni les *Six codes* de la République³⁰⁰. Mais comme tout bon journaliste et reporter, je possède des notions juridiques élémentaires ! Or, qui l'eût cru ? bon nombre des avocats qui profitèrent de l'ascension de la profession n'en maîtrisaient même pas les fondamentaux ! Car, pour être avocat, il faut non seulement connaître parfaitement son droit, mais aussi avoir une plume convenable. La seconde qualité manquait à la plupart d'entre eux, sans parler de leur niveau en langues étrangères, qui leur fermait la

porte de tous les procès internationaux. Pourquoi tant de médiocrité au sein de la profession ? Il me semble qu'il y a tout un tas de raisons à cela.

J'ai fait la connaissance de nombreux avocats à Shanghai, et ce pour différentes raisons. Premièrement, les avocats y appartenaient aux professions libérales, à la différence de ces fonctionnaires pleins de morgue qui, dans certains pays, vous prennent du haut de leur titre de « grand avocat de telle famille royale ». Ils se réjouissaient d'être proches des journalistes, qu'il leur arrivait d'avoir besoin de contacter. Deuxièmement, lorsqu'un avocat lançait son affaire, il fallait que les clients vinssent à lui pour solliciter ses services, car il ne pouvait tout de même pas faire sa propre réclame comme un commerçant lambda, en achetant des annonces publicitaires ou en diffusant des prospectus : c'eût été tout à fait indigne de son rang. Il ne restait donc aux nouveaux avocats que les dîners ou les réunions entre amis pour se faire connaître, et c'est de cette manière que j'ai souvent été invité à partager leur table. Troisième point : pourquoi étais-je un habitué de ces rencontres ? Parce qu'au début, les gens du Jiangsu étaient les plus nombreux dans la profession à Shanghai, suivis par ceux du Zhejiang. Et parmi ceux du Jiangsu, les natifs de Suzhou étaient surreprésentés. Certains d'entre eux étaient même des amis proches qui, une fois devenus avocats, ne manquaient pas de venir me solliciter.

Les tout premiers avocats que j'ai connus étaient extrêmement brillants. Ils étaient tous diplômés des facultés de droit de grandes universités occidentales. Le groupe des « japonais », diplômés de l'Université Waseda, n'était pas mauvais non plus parce qu'ils avaient acquis depuis longtemps de solides bases en littérature classique. L'un des premiers avocats que j'ai connus s'appelait Zhu

Sifu, surnommé le Lauréat³⁰¹. La trentaine, originaire de Huzhou, il était naturellement très distingué et fort bien mis. C'était un fils de bonne famille, ce qui, parmi les avocats shanghaiens de l'époque, était encore exceptionnel. Mais en lançant son affaire, il avait pris soin d'assurer ses arrières.

De quoi parlons-nous là ? Il s'était arrangé pour faire de quelques familles de marchands fortunés ses clients principaux. Si ce que je sais est exact, c'était notamment le cas des membres de la famille Zhang, originaire de Nanxun. Ils lui versaient généralement quelque argent tous les ans pour divers conseils légaux, mais, dès qu'il était amené à les représenter au tribunal, qu'ils fussent plaignants ou accusés, il empochait invariablement la somme de 1 000 yuans. Avec toutes les entreprises que les Zhang possédaient, les litiges suscités par des dettes non remboursées ne manquaient pas, si bien que, quand on était leur avocat, quelques procès par an étaient suffisants pour assurer la pérennité de son affaire.

Mais Zhu le Lauréat était plus connu sous l'appellation galante d'« avocat des cocottes », car il avait ses entrées dans le panier fleuri, où tout le monde l'appelait maître Zhu. Si tant de pauvres filles isolées et sans ressources, tombées dans ce milieu où elles avaient été victimes des pires outrages, étaient finalement parvenues à s'en sortir³⁰², c'était entièrement grâce à ses talents. Tout avait commencé avec quelques-unes d'entre elles qui, privées de leur liberté et sachant qu'il était un avocat de renom, étaient secrètement venues le supplier de les tirer de leur enfer. Elles avaient joué sur la corde sensible et il les avait prises en pitié. Un jour, une petite de 15 ans vint le trouver en pleurs : « Maître Zhu ! Au secours ! La maman (la mère maquerelle) veut me forcer à me faire ouvrir le bourgeon

(il s'agit de la défloration) par une brute galonnée de plus de 50 ans ! Je préférerais mourir. »

Zhu le Lauréat était contrarié car l'affaire s'annonçait fort délicate, mais, en même temps, il avait pitié de la petite. Il réfléchit un instant et lui dit : « Bon, trouve un moment demain matin pour passer à mon bureau, il devrait y avoir une solution. » Et il lui remit l'adresse de son bureau. Elle vint le lendemain et Zhu, ouvrant un registre devant lui, l'interrogea : « D'où viens-tu ? Où sont tes parents ? Comment t'es-tu retrouvée à exercer la profession à Shanghai ? Je veux tout savoir dans les moindres détails. » Elle lui raconta donc son histoire : « Je suis originaire de Nankin, c'est là que se trouve ma famille ; je n'ai que ma mère et je n'ai jamais connu mon père. On était si pauvre qu'on n'avait rien à manger et j'ai été vendue à une vieille femme spécialisée dans ce commerce. Elle m'a revendue à une maison de Shanghai. » Zhu l'interrogea de nouveau : « Et qu'est-ce que tu en penses, tu pourrais retourner vivre à Nankin avec ta mère ? — Ça non ! Après la signature de l'acte de vente, on a coupé les ponts définitivement, et je ne sais même pas où elle se trouve maintenant ; j'ai été vendue à 9 ans. » Zhu avait repris : « Tu dois y réfléchir à deux fois : si tu t'en vas, qu'est-ce qui se passera ? Parce qu'après tout, même si la maman te force à faire des choses, ici au moins tu as le gîte et le couvert assurés. Sans parler du fait qu'elle t'habille avec des vêtements à la dernière mode et te fait porter des bijoux hors de prix. Si tu pars, tu te retrouveras sans rien. Tu penses que tu pourras t'en sortir toute seule ? »

La petite était en larmes et ne disait mot. L'avocat repris : « Tu dois être franche avec moi : parmi tes clients, il n'y en aurait pas un qui t'aimerait vraiment et qui pourrait t'aider ? » Elle rougit jusqu'aux oreilles et répondit : « Il y en aurait bien un ; il dit qu'il m'aime, qu'il m'aime beaucoup. »

Zhu lui demanda de qui il s'agissait, et elle poursuivit : « Le fils aîné de la famille Zheng, de Hangzhou. Il dit ça, mais je ne sais pas s'il le pense vraiment. » L'avocat avait alors conclu : « Bon ! Alors reviens me voir dans trois jours. » Ce Zheng était en fait l'un de ses vieux amis. Zhu le fit venir pour discuter de l'affaire avec lui : « On peut dire qu'elle en veut, cette petite, pour une fille de ce milieu. Elle dit que tu l'aimes et je lui ai déjà promis de m'occuper de son cas, mais pour cela j'ai absolument besoin de ton aide. — Comment pourrais-je t'aider ? — C'est très simple, si elle quitte la maison close, elle va se retrouver sans rien, sans rien à manger, sans endroit où dormir. Il faudrait que tu t'engages à subvenir à tous ses besoins jusqu'à ce que l'affaire soit réglée. Tu en as les moyens, ça ne devrait pas te déranger outre mesure. » Zheng avait répliqué : « Tout cela ne me plaît pas beaucoup, les gens vont dire que j'entretiens une poule. » Le Lauréat l'avait alors rassuré : « Ce sera un secret. Ça restera entre nous et personne ne le saura. » Zheng finit par donner sa promesse.

La petite revint trois jours plus tard comme convenu. Zhu lui dit : « J'ai parlé avec ton monsieur Zheng, et nous avons trouvé un accord. Tu peux t'en aller dès demain. Tu iras loger dans un hôtel que je t'indiquerai. Mais tu ne pourras pas emporter avec toi tous les beaux vêtements et les bijoux qu'on te fournit ici. Tu sortiras habillée normalement, sinon on pourrait t'accuser de vol. Quand tu arriveras à l'hôtel, tu diras simplement que c'est maître Zhu qui a fait la réservation et tu seras conduite à une chambre individuelle. Tu ne devras pas en sortir. Toutes tes dépenses, ta nourriture, tout ça a déjà été payé, tu n'auras rien à avancer à l'hôtel. Je te le dis, c'est monsieur Zheng qui le prend à sa charge, mais durant toute cette période tu ne pourras pas le voir, il faudra attendre la fin

de l'affaire. Bon, n'oublie pas tout ce que je t'ai dit, ne t'en fais pas trop, et vas-y ! »

Et c'est ainsi que le jour même, la petite s'enfuit ni vu ni connu de la maison close. Ce n'est que le soir venu, à l'heure de l'appel, que l'on s'aperçut de son absence. La mère maquerville avait alors beuglé : « Comme ses affaires marchent un peu mieux ces derniers jours, cette petite trainée se croit tout permis ; à tous les coups elle est encore fourrée au cinéma avec une amie ! » Ce n'est qu'au beau milieu de la nuit que, constatant que la petite n'était toujours pas rentrée, elle commença à suspecter une fuite. Elle se retint cependant de le signaler à la police car si une enquête était ouverte, cela créerait toutes sortes de désagréments qui finiraient par pénaliser lourdement ses affaires. Une lettre de Zhu lui parvint justement au milieu de ces tourments, qui disait en substance : « Votre petite est venue se réfugier chez moi. Elle vous accuse de la maltraiter, de la forcer, contre son gré, à coucher avec un homme, et de vouloir lui faire perdre sa virginité. Elle a l'intention de vous intenter un procès. Envoyez-moi quelqu'un pour que l'on ait une discussion. »

Lorsque la maquerville, qui était la « directrice de la maison close » (une appellation inventée dans les *tabloïds* shanghaiens), eut reçu la lettre, elle ne put contenir sa rage : « Elle n'aurait jamais eu cette idée toute seule ! C'est sûrement un coup de cette pourriture d'avocat au grand cœur qui veut jouer les redresseurs de torts ; c'est lui qui l'a entraînée là-dedans. Je m'en vais lui apprendre à vivre, à celui-là ! » Elle se rendit donc au bureau de l'avocat Zhu pour y faire un esclandre. « La petite est à moi ! Même si ce n'est pas ma fille naturelle, j'ai un contrat d'adoption tracé à l'encre rouge (c'est-à-dire un contrat de vente) ; c'est moi qui l'ai adoptée, donc c'est comme si je l'avais

mise au monde. D'où ça sort, cette histoire qu'on va la forcer à coucher avec quelqu'un ? Chez nous, c'est ce qu'on appelle "allumer la grande bougie" (c'est-à-dire déflorer une fille. Dans les textes anciens on dit « se peigner et nouer sa chevelure », et en japonais c'est « le droit de la première nuit »), c'est un honneur illustre, et à cette occasion tous les amis viennent boire et présenter leurs félicitations. » Maître Zhu, qui était resté entièrement silencieux pendant toute cette diatribe, attendit qu'elle se calme et lui demanda : « Tu dis que tu as hérité d'elle et que tu as un acte d'adoption écrit à l'encre rouge : ça t'a coûté combien ? — Eh bien, rien de moins que 80 dollars. Et tout ça pour rien, apparemment ! » Pris d'un rire, maître Zhu poursuivit : « Et celui qui va la déflorer, il s'est engagé à déboursier combien ? » Elle chercha à monter sur ses grands chevaux mais, ne trouvant rien de percutant à dire sur le moment, elle se contenta de répondre : « On ne s'est pas encore mis d'accord sur le prix. »

Alors maître Zhu prit une mine sévère et déclara : « Je suis avocat. Mon métier, c'est de représenter des clients conformément à la loi lors de procès. Je te le dis clairement, tu as commis deux crimes. Tu dis que tu as adopté la petite pour 80 dollars et que tu possèdes un acte écrit qui le prouve. Très bien, mais moi je te préviens : cet acte, on l'appelle un acte de vente ; et si tu l'as adoptée, pourquoi faire d'elle une prostituée ? Cela constitue un crime qui est juridiquement qualifié de "proxénétisme". Deuxièmement, j'ai bien peur que la loi ne partage pas ta vision de cet honneur illustre d'"allumer la grande bougie". Parce qu'en termes juridiques, forcer une fille à coucher avec un homme sans son consentement, cela s'appelle un viol. Et quand la fille est mineure, cela s'appelle un "viol sur mineure". La petite n'a que 15 ans,

non ? Tu es donc coupable de proxénétisme de mineure. Cela te va ? Tu peux encaisser ces deux crimes ? Parce qu'il y a une place qui t'attend en prison. »

La vieille s'indigna : « Mais que dites-vous là ! La petite avait donné son accord. Faites-la venir, je la questionnerai devant vous. » L'avocat répondit : « En effet, si vous la forcez, elle risque bien d'accepter. Mais alors pourquoi refuse-t-elle à présent ? Vous ne pouvez pas la rencontrer maintenant, je me suis porté garant de sa sécurité. » Voyant que la vieille n'osait plus lui tenir tête, il mit un peu d'eau dans son vin : « Vois-tu, normalement, avec un acte d'accusation de cette nature, la police ferait immédiatement une descente chez toi et ce serait mauvais pour tes affaires. Mais la petite, qui ne te veut pas de mal, ne tient pas à te causer tous ces ennuis, à te faire un procès et t'envoyer en prison. C'est pour ça que je t'ai d'abord demandé de venir pour qu'on trouve un moyen de régler l'affaire à l'amiable ; ça nous éviterait d'aller jusqu'au procès. » La vieille s'exclama alors : « Maître Zhu ! Monsieur Zhu ! Vous êtes vraiment compréhensif. Vous savez, la petite est arrivée chez moi quand elle avait 9 ans. Elle était encore toute gamine et maintenant qu'elle commençait à être femme, je comptais sur elle pour assurer mes vieux jours. C'est pour ça que j'ai été si choquée en voyant qu'elle n'avait aucune gratitude. »

L'avocat répliqua : « Assurer tes vieux jours ? Qu'est-ce que tu racontes ? Tu t'es déjà sacrément enrichie sur les dos de ces filles³⁰³. Alors à partir de maintenant, il n'y aura plus aucune relation mère-fille entre la petite et toi, elle ne viendra plus jamais travailler pour toi. Donne-moi l'acte de vente rédigé à l'époque, et fais un nouveau document stipulant que tous les liens entre vous sont désormais rompus. Et si tu ne coopères pas, on t'intente un procès et on verra bien ce que décidera le juge. Si tu as besoin

de te concerter avec d'autres personnes, je te donne trois jours pour le faire. » La mère maquerelle, n'ayant rien à lui opposer, s'en alla toute dépitée.

Le même jour, maître Zhu fit venir Zheng et lui dit : « Les choses se présentent bien, mais c'est à toi que revient la responsabilité de t'occuper de la petite. Il y a autre chose, la vieille l'avait achetée pour 80 yuans, elle s'est occupée d'elle pendant cinq ou six ans et la petite venait à peine de commencer sa carrière. La vieille ne rentrera jamais dans ses fonds. J'aimerais lui laisser un petit quelque chose ; je pense que 400 yuans en échange de l'acte d'adoption est une somme honnête. On est de vieux camarades de boisson et de femmes, toi et moi, alors n'en faisons pas une affaire d'État : je voudrais que ce soit toi qui avances ces 400 yuans. Pour toi ce n'est pas grand-chose, et moi de mon côté j'ai déjà fait une croix sur mes honoraires. » Zheng n'eut d'autre choix que d'accepter.

Puissent tous les amoureux du monde s'unir ! La petite courtisane finit par épouser Zheng. L'histoire circula parmi leurs cercles d'amis et tous trouvèrent que maître Zhu avait mené les choses de main de maître. Et quand elle parvint jusque dans le panier fleuri, toutes les filles dirent que maître Zhu était leur bonne étoile, car il était le seul à pouvoir les sortir de leur enfer. Le règlement de l'affaire ayant fait date, il servit de modèle à de nombreux autres cas, et c'est ainsi que le nom de « l'avocat des cocottes » se répandit dans toutes les maisons closes.

XVI

Histoires secrètes de l'hôtel d'Orient (1917-1918)

Je n'étais jamais allé à Pékin avant la révolution de 1911. Et même après le succès de l'expédition du Nord, entreprise par le Parti nationaliste, je n'y avais encore jamais mis les pieds. Le nom de la ville avait d'ailleurs été changé et Pékin s'appelait désormais Beiping³⁰⁴. C'était l'époque dite des seigneurs de la guerre, qui, ajoutée à la restauration impériale de Yuan Shikai, plongeait le pays dans le désordre depuis plus de dix ans déjà. La première fois que je me suis rendu à Pékin, c'était après la restauration de Zhang Xun³⁰⁵, à cette époque où l'on entendait tout le temps parler de la mise en place des réformes et de l'ouverture de l'Assemblée nationale. Mais il régnait surtout dans la ville une atmosphère de chaos et de stupre. Dégoûté par la vie de journaliste, je venais juste de quitter l'*Eastern Times* à Shanghai et avais donc le loisir de faire un long voyage. J'avais vraiment besoin d'air frais et il me fallait trouver un nouvel emploi pour gagner mon pain quotidien, car nous autres pauvres lettrés n'appartenions pas à ces classes qui pouvaient se permettre de rester oisives. J'avoue qu'à cette période de mon existence, j'avais un certain penchant romantique. Après tout, j'avais déjà la quarantaine et, comme le disent les Anciens, c'est à 50 ans que l'on prend conscience de ses erreurs³⁰⁶.

Lors de mon premier séjour à Pékin, je suis descendu à l'hôtel d'Orient. Les établissements hôteliers chinois se divisaient alors en trois catégories. En bas de l'échelle, on

trouvait les auberges. C'est dans ce type d'endroits très sommaires que je m'arrêtais lorsque je faisais la navette entre Suzhou et Shanghai. S'étant améliorées avec les années, elles finirent par être appelées hôtels. Les gens trouvaient alors que le mot hôtel sonnait mieux, et c'est d'ailleurs pour cela que les nouvelles auberges dans le style occidental, affiliées aux grands magasins ouverts par les commerçants cantonnais à Shanghai, s'appelaient toutes « hôtel d'Asie orientale » ou « Grand New Hotel ». Aucun de ces endroits n'avait opté pour l'appellation de « grand hôtel », même si elle existait depuis longtemps. Un hôtel désignait originellement un « établissement où l'on mange³⁰⁷ », tels les restaurants traditionnels shanghaiens dans les *longtang*³⁰⁸. De nos jours, il est utilisé pour désigner des hôtels haut de gamme comme le Grand hôtel des six nations, situé dans le quartier des légations à Pékin, ou encore le Grand hôtel de Pékin, situé dans l'enceinte de la ville. Mais j'ignore les raisons de ce glissement de sens.

L'hôtel d'Orient avait été ouvert par un dénommé Qiu³⁰⁹, qui avait quitté Shanghai pour Pékin. On raconte qu'avant de venir à Pékin, il avait travaillé comme serveur dans un restaurant ouvert par un entrepreneur occidental et qu'il avait fini par monter sa propre affaire. J'ignore toutefois s'il servait de vitrine à un patron qui encaissait les bénéfices en coulisses. L'hôtel était situé au sud de la vieille ville, à Xiangchang, dans une zone qui venait alors juste d'être défrichée. Il était proche des quartiers commerçants les plus animés, notamment du quartier de plaisir pékinois de célèbre mémoire, connu sous le nom des « Huit allées de la grotte galante ». L'hôtel d'Orient s'étendait sur une vaste superficie et comportait deux édifices, l'un à deux étages et l'autre à un seulement. Le premier et le second étages étaient occupés par les chambres. On en comptait

entre soixante-dix et quatre-vingts, de dimensions variables. Au rez-de-chaussée, on trouvait un grand restaurant, le salon principal et d'autres pièces comme des salles de réception (pour les clients) ou la comptabilité. Bien qu'il y eût alors de plus grands hôtels à Pékin, il se situait dans la catégorie moyenne, voire supérieure. Beaucoup de clients étaient shanghaiens, car l'établissement avait été ouvert par l'un des leurs et de ce fait, même en étant à Pékin, on avait toujours l'impression d'être un peu à Shanghai. Ainsi, la moitié du personnel venait du sud, la majorité étant originaire de Ningbo. À la comptabilité aussi, on trouvait un certain nombre de Shanghaiens, ce qui rendait les choses plus commodes tant du point de vue de la langue que de celui des habitudes. Qui se ressemble s'assemble, c'est ainsi que tout avait commencé : quelques Shanghaiens étaient venus y séjourner et, ayant été conquis par les lieux, ils avaient fait passer le mot autour d'eux à leurs amis, qui étaient à leur tour venus y séjourner en groupes ; après tout, plus on est de fous, plus on rit ! Sans compter que le patron, qui savait s'y prendre pour faire tourner son affaire, était d'une courtoisie rare, et que les clients se sentaient là comme chez eux.

[...]

En matière d'équipement, le point fort de l'hôtel était la présence de radiateurs à eau chaude dans les chambres, qui permettaient de passer l'hiver au chaud. Les poêles à charbon, dont étaient munies les demeures du nord du pays où l'hiver est particulièrement rigoureux, ne convenaient pas aux hôtels. Par ailleurs, l'air conditionné n'était pas encore répandu à cette époque. Mais là, dès qu'on allumait le chauffage, une douceur printanière enveloppait tout le bâtiment. On ne fournissait pas de ventilateur pour l'été, les gens du cru n'en voyant pas l'utilité car, même au

cœur de la saison, il n'y avait jamais que quelques heures de forte chaleur au milieu de la journée, tandis que les matins et les nuits étaient plus frais qu'un jour d'automne. Cependant, les clients les plus sensibles à la chaleur pouvaient, moyennant un supplément, faire l'acquisition de ventilateurs que l'on tenait à leur disposition. Toutes les chambres étaient équipées de sanitaires avec chasse d'eau, ce qui était très hygiénique, mais fut à l'origine de situations fort cocasses. Certains gaillards du nord, lorsqu'ils descendaient à l'hôtel d'Orient, avaient du mal à se départir d'habitudes solidement ancrées : quand le besoin s'en faisait sentir, on fonçait vers les latrines les plus proches. Et si on préférait le plein air, on allait trouver une fosse d'aisance dans un coin tranquille au milieu des champs ou des herbes folles. Mais à l'hôtel d'Orient, point de latrines, et encore moins de fosse où sortir se soulager. Alors, quand ils étaient pris par l'urgence, ces gaillards prenaient appui sur les sanitaires et là, d'un bon coup, ils recouvraient tout le sol du contenu de leurs entrailles³¹⁰.

Durant les longs séjours que j'ai effectués à l'hôtel d'Orient, j'ai eu l'occasion d'occuper tous les types de chambres, petites ou grandes. Les premières offraient le meilleur rapport qualité-prix, car elles incluaient trois repas quotidiens, le tout pour seulement 100 yuans par mois. Pour les grandes chambres, il fallait déboursier 200 yuans et si vous étiez accompagné, le prix grimpa à 300 yuans. Par ailleurs, les petites chambres étaient parfaites car, en dehors du lit, on y trouvait une table et deux chaises, une lampe et tout le nécessaire pour faire du thé. Bref, elles ne manquaient de rien, et occuper un petit coin dans un joli pavillon ne manquait pas charme. Mais en été, j'optais généralement pour les grandes chambres car elles étaient équipées d'une salle de bain personnelle avec

robinets d'eau chaude et d'eau froide. Cela était beaucoup plus agréable que les salles de bain communes des petites chambres où c'était la cohue permanente. Les Shanghaiens n'étaient pas les seuls clients de l'hôtel : il avait aussi les faveurs de bon nombre de voyageurs originaires du sud-est du pays. On s'apprêtait alors à inaugurer l'Assemblée nationale, si bien que les vieux messieurs susceptibles de devenir députés accouraient en nombre pour faire campagne. Des courtisanes shanghaiennes venaient aussi à Pékin tenter leur chance, ce qui donna lieu à des histoires savoureuses que ma nature d'écrivain me poussa parfois à recueillir et à publier sous le titre de « Miscellanées orientales » dans le magazine shanghaien *The Crystal*³¹¹. Ces notes variées recueillies à l'hôtel d'Orient ne doivent pas être confondues avec la revue *Miscellanées orientales*, éditée par la Commercial Press de Shanghai³¹².

[...]

Même si, comme je l'ai indiqué plus haut, l'hôtel d'Orient est l'établissement où j'ai passé le plus de temps à Pékin, cela ne signifie pas pour autant que j'y ai séjourné longtemps de manière continue. J'entends simplement par là que j'y descendais chaque fois que je me rendais à Pékin. À une certaine époque, je suis souvent allé à Tianjin depuis Pékin. Je n'y avais pas d'hôtel attitré et je logeais la plupart du temps dans des hôtels de la concession japonaise. Quant au Lishunde, le fameux hôtel de luxe, je n'y ai jamais mis les pieds car, à la différence de Pékin où les Occidentaux sont assez peu nombreux, c'était une zone où ils vivaient en nombre. Lors d'un de mes déplacements à Tianjin, j'avais choisi un hôtel (j'en ai oublié le nom) qui venait d'ouvrir dans la concession anglaise et qui, disait-on, était d'une propreté et d'un calme inégalés. L'endroit n'était pas grand et, étant tout récent, il était naturellement très

propre. En revanche, il ne se distinguait pas vraiment par sa tranquillité, mais c'était déjà beaucoup mieux que dans la plupart des hôtels de la concession japonaise. Ces établissements étaient vraiment les repères de tous les vices. On pouvait y fumer de l'opium et y faire venir des filles de joie au vu et au su de tout le monde. Et dans ceux situés dans ce qu'on appelait autrefois la « zone des trois qui s'en fichent³¹³ », l'outrance atteignait des degrés encore plus extravagants.

Mais revenons à cet hôtel qui venait d'ouvrir. J'avais choisi une chambre propre au premier étage avec fenêtre. Lorsqu'on l'ouvrait, on apercevait, quelques fenêtres plus loin sur la gauche, une grande place. Un grand nombre de malles et de caisses y étaient entreposées, qui ne semblaient pas faire partie du décor d'origine. En plein milieu de la nuit, je fus soudain réveillé par toutes sortes de bruits : rugissements de lion et de tigre, cris de macaque et aboiements de chien. On se serait cru en pleine jungle. Vous ne devinerez jamais ce que c'était : une troupe de cirque qui, n'ayant pas trouvé d'emplacement pour ses caisses après son arrivée en ville, les avait déposées sur la place. De là les bruits de ménagerie qui m'avaient empêché de fermer l'œil de toute la nuit. Fort heureusement, je devais regagner Pékin le lendemain et n'eus donc pas à chercher un autre endroit où dormir. Même si je ne suis jamais descendu au Grand Hôtel des six nations situé dans le quartier diplomatique à Pékin, j'y ai été invité à une ou deux reprises par des amis qui y organisaient des banquets. Les grooms (les Occidentaux les appelaient « boys » et les Chinois « petits garçons des blancs ») offraient un spectacle des plus saugrenus. On devait alors être en 1918 ou 1919 et ils portaient toujours la natte³¹⁴. Leur petit couvre-chef en forme de demi-melon était orné d'un

pompon rouge. Quant à leur livrée, elle était des plus étranges, ni totalement occidentale, ni vraiment chinoise. Il y avait quelque chose de pitoyable à les voir accoutrés de la sorte, d'autant qu'ils n'étaient plus tout jeunes : ils devaient bien avoir dans les 40 ou 50 ans.

Je ne cacherai pas que l'hôtel d'Orient fut, une nuit durant, le théâtre de ma débauche. Je raconterai tout sans détour³¹⁵. J'occupais alors une chambre au deuxième étage et une jeune Occidentale résidait dans la chambre faisant face à la mienne, de l'autre côté de la petite cour qui séparait les deux bâtiments, à quelques mètres à peine. Elle devait être âgée de 18 ou 19 ans, avait les cheveux tout blonds et deux adorables joues roses. De loin, il m'était difficile de l'observer précisément, mais en la croisant par hasard dans l'escalier, j'avais pu apprécier toute la dignité de son maintien. Elle était la seule à occuper une grande chambre avec salle de bain personnelle au deuxième étage, qui était autrement réservé aux petites chambres. Elle semblait vivre seule car je n'avais jamais vu d'homme occuper la chambre avec elle – sans doute ce qu'on appelle une « jeune fille célibataire ». Cependant, je voyais souvent le troisième garçon du deuxième étage – qu'on appelait, comme à Shanghai, « garçon de thé » –, originaire de Ningbo et venu depuis Shanghai, entrer dans sa chambre pour prendre des instructions. Alors, un jour, je lui ai demandé : « Que fait cette Occidentale ici ? Elle ne serait pas, par hasard, employée dans une entreprises étrangère ? »

Il m'avait alors répondu en riant : « Monsieur, vous la trouvez jolie ? Elle vous plaît ? — Je t'ai demandé ce qu'elle faisait, quel rapport avec le fait qu'elle me plaise ou non ? — Elle fait des affaires. — Justement, je te demande quel genre d'affaires elle fait. » Réprimant un rire, il répondit : « Quand je dis affaires, j'entends par là les affaires qu'on

pratique dans les maisons shanghaiennes.» Je repris, interloqué : « Tu veux dire que c'en est une ? — Personne n'a dit que ce n'en est pas une ! C'est pour cela que je vous ai demandé si elle vous plaisait. Si ça vous tente, je peux vous arranger le coup. — Le patron est au courant de ses activités ? — De toute façon, elle paye au mois, alors elle fait ce qu'elle veut dans sa chambre ; sans compter qu'elle est étrangère. Et puis quoi ? À chaque lieu sa saveur : la cuisine chinoise dans les *hutong*, la cuisine occidentale à l'hôtel. » Face à l'ardeur insistante que le garçon déployait pour faire aboutir la chose, je sentais mon cœur battre la chamade.

Je me souviens que, jusqu'à mes 30 ans, j'avais été d'une vertu irréprochable. Fidèle à mon épouse, je n'avais connu aucune autre femme. Mais passé la trentaine et vivant à Shanghai, où l'on fait toutes sortes de rencontres, il avait été difficile de ne pas mettre les pieds dans le panier fleuri. Reste qu'en dépit de mon affection pour le beau sexe, je savais encore me contrôler. À l'époque de cette histoire, cependant, j'avais passé les 40 ans, j'étais en pleine forme et j'avais un appétit sexuel des plus vigoureux. Sans parler du fait que cela faisait plus de six mois que je n'avais pas touché une femme : cette tête blonde aux joues roses ne faisait qu'exciter ma curiosité. Je demandai alors au garçon : « Tu dis que tu peux m'arranger le coup ; qu'est-ce que tu entends par là ? Qu'est-ce qu'elle vaut ? Est-ce que par hasard, elle ne serait pas très nette ? » Il se récria : « Mais non ! Elle est tout ce qu'il y a de plus correcte. Bien sûr il faut d'abord lui demander, lui décrire un peu qui vous êtes et, si cela lui convient, l'affaire est entendue. Puisque vous êtes décidé, attendez-moi un instant, je vais aller lui poser la question. » Et il revint quelques instants après, la mine réjouie : « Alors c'est d'accord, ce sera 100 yuans. Ce soir, après minuit, elle vous attendra dans sa chambre. »

Je l'interrogeai : « Pourquoi tant d'empressement ? » Le garçon répondit : « Elle a dit que demain, elle est invitée à dîner et qu'elle craindrait d'être en retard ; si vous préférez, ce peut être remis à après-demain. Cela vous poserait-il un problème ? Pour ma part, je pense que, comme on dit, il vaut mieux battre le fer pendant qu'il est chaud : ce soir est le plus indiqué. » Et, levant l'index, il ajouta : « Vous serait-il possible de lui donner les 100 yuans dès à présent, en gage de bonne foi ? Pour tout vous dire, c'est quelqu'un de respectable, et elle serait embarrassée de se voir remettre de l'argent en main propre. » J'aurais bien voulu savoir pourquoi ce garçon de thé était si impatient. On aurait décidément cru, pour citer le dicton, que « le calme de l'Empereur met l'eunuque dans tous ses états ». Il ajouta : « Ah oui ! Il y a une condition : vous ne pourrez pas passer la nuit chez elle, il faudra retourner dans votre chambre après. Elle m'a chargé de s'en excuser auprès de vous. — Je n'y vois aucun inconvénient. » Je savais bien que les choses marchaient ainsi avec les filles de joie occidentales, car cela se passait de la même manière dans les quartiers de plaisir des concessions à Shanghai. Ceux que Lu Xun appelait les « faux diables étrangers ³¹⁶ », c'est-à-dire les étudiants chinois de retour de l'étranger, y étaient connus comme le loup blanc : ils surnommaient ces prostituées les « tire-un-coup-istes ».

« La lune surplombe la cime des saules, au crépuscule ils se retrouvent ³¹⁷. » Je frappai et entrai. D'abord un câlin, ensuite un baiser, puis les choses sérieuses commencèrent, le tout dans le bon ordre. Il y avait trois étapes, que l'on peut décrire comme une « symphonie en trois temps ». Le premier fut « la prise du bain ». J'entrai dans la baignoire et elle prit soin de moi avec autant d'attention qu'une sage-femme lavant un nouveau-né. Une fois que je fus lavé, elle me demanda d'aller m'étendre et entra dans la

baaignoire à son tour. Quand ce fut fait, elle vola jusqu'au lit, aussi légèrement vêtue qu'un modèle posant pour un peintre. Le deuxième temps pouvait alors commencer, celui des « ébats ». Les ébats, comme leur nom l'indique, consistèrent sans surprise en des embrassades et des caresses. Enfin, troisième temps, « l'action » : durant cette phase, c'est elle qui prit les initiatives tandis que je restais entièrement passif, jusqu'à ce qu'elle annonce de sa voix délicate : « *Finish*³¹⁸ », ce qui marqua la fin de la symphonie. Aussitôt, comme pour effacer toute trace du désastre, elle prit un bain et me nettoya. Après cinq minutes de repos, elle semblait avoir encore de l'énergie à revendre, mais c'est tout épuisé que, pour ma part, je tirai ma révérence et regagnai ma chambre. Deux heures à peine s'étaient écoulées, et on peut dire que c'est elle qui avait fait tout le travail. Dans cette transaction, chacun de nous deux avait obtenu ce qu'il voulait : elle avait gagné de l'argent et j'avais assouvi mon désir. Il n'avait donc jamais été question d'amour dans cette affaire : tout cela avait été aussi évanescent qu'un rêve.

Six mois plus tard, quand je revins à Pékin, j'occupai de nouveau une chambre au deuxième étage de l'hôtel d'Orient. Accoudé à la balustrade, je fixai la chambre d'en face qui me plongeait dans le souvenir de l'absente : je ne pus m'empêcher de penser à son teint de pêche. J'interrogeai les garçons d'étage, qui m'apprirent qu'elle était rentrée dans son pays peu de temps après mon retour à Shanghai. Je me dis alors qu'en matière de désir sexuel, seul un mince supplément sentimental sépare les hommes des animaux.

Deux nouvelles « sentimentales »

Nous avons souhaité faire découvrir au lecteur deux exemples de nouvelles en langue classique de Bao Tianxiao publiées alors qu'il était au faîte de sa gloire. Interrogeant la place de l'individu au sein des aventures politiques et la fragilité de vies brisées par les bouleversements historiques, ces textes sont représentatifs des transformations qui reconfigurent le champ littéraire au début des années 1910.

La subtilité des différentes strates interprétatives du sentiment au sein d'un même texte constitue l'intérêt majeur de la première nouvelle traduite, « Un fil de lin ». Dans ce texte, paru en 1909, qui prend pour thème le mariage arrangé, Bao condense différentes définitions du sentiment afin de relayer l'incertitude morale à laquelle se trouvent confrontés bon nombre de lecteurs contemporains. Tiraillé entre une fascination moderne pour l'exaltante liberté affective diffusée par les traductions de romans sentimentaux occidentaux comme *La Dame aux camélias* (1899), rendu par Lin Shu dans une élégante prose classique, et la croyance dans le nécessaire encadrement moral des passions – ainsi que l'admiration typiquement confucéenne pour la chasteté féminine, synonyme de vertu –, le lectorat est constamment sollicité par deux pôles sentimentaux antagonistes. Comme nous l'analysons plus en détail dans la Postface (infra, p. 273), la prédilection apparente de Bao Tianxiao pour une interprétation « conservatrice » du sentiment cache en réalité une reconnaissance de la légitimité d'autres compréhensions potentiellement plus émancipatrices, et donc plus subversives.

L'auteur propose aussi une réévaluation des valeurs du sentiment dans la nouvelle épistolaire « L'oie solitaire ». Dans ce texte s'inscrivant de manière singulière dans la mode des journaux intimes du début des années 1910, le sentiment d'intimité engendré par l'échange d'outre-tombe entre une jeune veuve éplorée et son défunt mari, tombé sur le champ de bataille de Wuchang en 1911, reflète avec une intensité rare une tendance

que nous avons proposé d'appeler le « tournant vers l'intime », qui émerge alors dans la littérature ¹.

Formalisé avec une insistance rituelle hautement pathétique, l'impossible dialogue entre Juan et son mari s'inscrit dans la vague de sentimentalisme qui sature l'espace littéraire républicain, où les nouveaux citoyens se montrent unis au sein d'une « communauté de larmes » recoupant la communauté nationale à peine formée ². Mais cet échange témoigne aussi d'une attention inédite portée au conflit entre l'individu et l'État – ou le politique. Juste après le succès de la révolution de 1911 et alors que de nombreux romans sentimentaux thématisent à l'envi cet épisode historique, Bao Tianxiao, comme d'autres auteurs tels que Feng Tianzhen ³, jette une lumière crue sur la solitude et l'affliction dans lesquelles se trouvent plongées les victimes collatérales des affrontements récents. Si l'adoption d'un régime républicain, au demeurant appelée de ses vœux par Bao, inaugure une brève ère démocratique, les sacrifices individuels et l'éclatement de la sphère intime – la cellule familiale resserrée – dont elle procède se voient questionnés, débouchant sur une aporie jamais réellement résolue dans les œuvres contemporaines. Celles-ci tendent ainsi à osciller entre célébration de la geste républicaine et lamentation sur la tragédie de destins individuels brisés.

Seule demeure, en définitive, la certitude d'appartenir à une même communauté : celle d'êtres sentimentaux dont l'humanité partagée découle de l'aptitude émotionnelle à compatir à la souffrance d'autrui ⁴. C'est là une nouvelle définition du « culte du sentiment » (qingjiao) qui se trouve justement repensé – et commercialisé avec profit ⁵ – au même moment par des lettrés-journalistes rattachés à la mouvance « Canards mandarins et papillons », comme Xu Zhenya ou Wu Shuangre ⁶.

« Un fil de lin »

Eastern Times Romanesque, 1909/2

Voici l'histoire d'une certaine demoiselle Yi, originaire des rives du lac de l'Ouest à Hangzhou. Son père occupant un obscur poste de fonctionnaire dans le Jiangsu, elle grandit près de la tour aux Daims sur la colline Gusu. Elle était d'une grâce peu commune et d'une beauté céleste. Respectant scrupuleusement l'étiquette, elle n'osait rire à la légère. En outre, sa compréhension des classiques et sa maîtrise de l'écriture n'avaient rien à envier à celles d'un docteur de la capitale.

C'était l'époque où les premières écoles pour jeunes filles faisaient leur apparition dans le pays de Wu⁷. Forte d'une grande maîtrise des savoirs traditionnels, l'acquisition de connaissances modernes ne fit qu'accroître son érudition. Son intelligence exceptionnelle et son goût inlassable pour l'étude la portaient naturellement en tête des examens et toutes ses camarades admiraient son talent. Elles étaient en émoi devant sa beauté, croyant avoir affaire à l'une de ces personnes que les romans occidentaux décrivaient comme des « anges tombés du Ciel ». Quand ils la voyaient, ses parents s'exclamaient souvent, en un soupir d'admiration mêlé d'une certaine tristesse : « Comme on y tient, à notre fille chérie ! Comme on y tient ! »

Elle avait été promise dès son plus jeune âge au fils d'un collègue de son père. Adipeux et stupide, le garçon ne brillait ni par sa vivacité d'esprit ni par son apparence, particulièrement disgracieuse. Influencé par les absurdités typiques que proféraient les entremetteuses de la région, le père de la fille avait accepté l'union, considérant l'affection

particulière que vouaient les parents à leur fils unique et la fortune de leur famille équivalente à la leur. Sa fille venait tout juste d'avoir dix ans et le promis était encore trop jeune pour avoir eu l'occasion de manifester quelque talent particulier. Mais comme il s'agissait de deux familles de fonctionnaires de la région, ce serait tout simplement une union typique entre deux clans de statut social équivalent.

À mesure qu'il grandissait, la réputation d'idiot du garçon se répandait progressivement dans le voisinage. Il était de plus en plus bête et elle de plus en plus brillante, si bien qu'ils se développaient dans des directions radicalement opposées. La rumeur parvint aux oreilles du père qui soupira : « Dire que j'ai jeté cette perle sur un tas de fumier ! » – mais il ordonna expressément aux servantes de n'en rien dire à sa fille. Car il connaissait bien sa nature hautaine supérieure et irritable : si les moqueries sur la stupidité de son promis parvenaient à ses oreilles, elles la plongeraient à n'en pas douter dans un état lamentable.

Peu de temps après, la mère de la demoiselle périt de la tuberculose et sa fille fut au comble de l'affliction. Quand le jour de la cérémonie d'hommage à la défunte fut fixé, la famille du futur gendre décida de l'y envoyer, tout apprêté, pour qu'il présente ses respects à la famille de la disparue. Au bout de cinq ou six jours de répétition, il était parvenu à assimiler les génuflexions et autres salutations rituelles. Ses beaux vêtements donnaient à peine le change : on aurait cru à s'y méprendre à un macaque coiffé d'un bonnet participant à un sacrifice impérial. Sa famille espérait sans doute faire bonne figure en montrant que son rejeton n'était pas stupide s'il parvenait à se comporter convenablement pendant quelques instants. Quand vint le jour de la cérémonie, il se présenta devant la demeure de la demoiselle suivi de ses servants et de son équipage. Comme on avait eu vent

depuis longtemps dans la famille des rumeurs concernant la stupidité du garçon, on attendait ce jour afin de pouvoir enfin évaluer jusqu'à quel point elles étaient fondées. Et à cette heure, toute la famille de l'épouse se tenait cachée derrière des paravents tandis que la domesticité au grand complet guettait discrètement derrière les rideaux : tout le monde voulait voir le jeune marié.

Il avait répété son entrée pendant plusieurs jours, mais tout alla de travers. Il ne suivit aucune des consignes qui lui avaient été données. Lui avait-on dit de s'adresser à un tel, il allait voir tel autre. Avait-on souhaité qu'il allât à droite, il marchait vers la gauche. Ceux qui assistaient à la scène avaient tous la main sur la bouche pour s'empêcher d'éclater de rire. Quant au père de la demoiselle, il était furieux, car il estimait qu'il avait été trompé par l'entremetteuse. Au comble de la colère, il alla lui dire ses quatre vérités. Celle-ci répliqua : « À l'époque où je fus chargé de trouver un époux à votre fille, leur fils était tout ce qu'il y avait de prometteur et son père occupait une position des plus en vue. Vos deux familles étaient de rang équivalent et votre futur gendre venait tout juste de commencer son instruction : comment aurais-je pu me douter que les choses tourneraient de la sorte ? En outre, selon moi, votre gendre manque simplement d'un peu d'élégance. Avec l'âge, qui sait s'il ne se révélera pas être l'une des personnalités les plus remarquables de son temps ? Je vous prie de ne pas trop vous inquiéter. »

Depuis la participation du garçon aux funérailles, la famille et les voisins faisaient de lui des gorges chaudes. La vieille cuisinière, les jeunes domestiques : tout le monde se gaussait de sa stupidité. Dans le même temps, elles n'en finissaient pas de se lamenter : « Et dire que notre jeune maîtresse lui est promise ! J'espère que l'entremetteuse

responsable de cette union finira dans les derniers cercles de l'Enfer ! » Un jour, les médisances ancillaires parvinrent aux oreilles de la demoiselle et elle se dit en son for intérieur : « Cela fait plusieurs fois que je les vois faire ces messes basses, est-ce qu'elles ne seraient pas par hasard en train de parler de moi ? » Alors elle poussa l'investigation un peu plus loin et finit par comprendre vraiment ce dont il retournait⁸.

L'affaire la plongea au comble du désespoir et elle pensa que s'en était fini de sa vie : comment pourrait-elle souffrir de vieillir aux côtés d'un tel homme ? Au même moment, la douleur d'avoir perdu sa mère était encore vive, et elle pleurait jour et nuit devant sa dépouille. Elle souhaitait rester auprès de la défunte, dans cette froide obscurité, et ne plus jamais voir la lumière du soleil. Seules les larmes lui permettaient d'épancher la détresse qui l'étreignait au fond de son cœur. Mais le sort en était jeté, et pleurer ne pouvait rien changer à l'affaire. Quant à son père, il était encore tout bouleversé par la disparition de son épouse et la tristesse qui le consumait l'avait changé en vieillard. Bien conscient de la douleur de sa fille, il s'efforçait de se raccrocher à ce qu'il pouvait afin de lui faire entendre raison, mais rien ne pouvait chasser la mélancolie qui s'était emparée d'elle.

À cette époque, l'*Eastern Times* de Shanghai venait justement de publier une nouvelle narrant le destin tragique d'une jeune femme. C'était l'histoire d'une certaine Maria, fiancée à un noble jeune homme appelé Gary qui, en dépit de l'infirmité dont il avait été frappé, ne renonça pas à l'épouser et choisit de partager son sort⁹. La découverte de la nouvelle par le père de la demoiselle l'avait enchanté et il avait pensé qu'il pouvait utiliser l'histoire pour amener sa fille à réfléchir. Il lui dit alors : « Depuis que les mœurs occidentales ont commencé à se répandre dans le pays, les habitudes ont été chamboulées. Aujourd'hui, on a à peu près

autant de considération pour les pratiques vertueuses que pour une vieille godasse ! Mais voilà, certaines Occidentales aussi savent avaler des couleuvres et endurer les pires souffrances avec ténacité et persévérance ! C'est ce qu'on appelle s'en remettre au destin, voilà tout. » La demoiselle resta silencieuse à la lecture de la nouvelle. Son père ajouta : « Comment juges-tu l'attitude de cette jeune femme ? » Elle répondit : « Maria est profondément amoureuse, ce qui explique pourquoi elle n'a jamais renoncé à son amour pour son fiancé, et ce en dépit de l'infirmité de celui-ci. C'est ce qu'on appelle une femme vertueuse. » Son père ajouta : « Un tel comportement est digne de servir de modèle. Les nouvelles habitudes viennent à peine de commencer à se développer et l'ancienne morale est en pleine déliquescence. Tous ces tenants du divorce considèrent qu'être marié revient à partager un lit dans une auberge. Ou encore, que les propos des Anciens pour lesquels, "une fois mariés, les époux sont à jamais unis", ne sont en vérité qu'un tas de fadaises éculées. Il y a forcément des déceptions dans un couple, mais ce n'est jamais qu'affaire d'adaptation aux circonstances. »

Sa fille répondit : « Votre enseignement est juste, père, mais permettez-moi malgré tout de penser qu'il faut considérer les situations individuellement. Tout d'abord, vous devez savoir que Maria et Gary étaient unis par un amour profond. Leur situation est donc tout à fait différente de celle des jeunes gens de notre pays que l'on force à s'unir sur la simple parole d'une entremetteuse. Gary était certes frappé d'infirmité, mais il n'en restait pas moins inébranlable dans ses sentiments. Ce n'était pas un idiot et jamais il ne renonça à préserver l'harmonie conjugale, ce qui explique pourquoi Maria ne l'abandonna pas. Or les coutumes matrimoniales dans notre pays sont

des plus barbares, on peut y forcer une personne à s'unir à une autre sans son consentement. Comment endurer un tel sort jusqu'à la fin de sa vie ? C'est pourquoi je m'abstiendrai totalement d'avoir des mots durs à l'encontre du divorce. »

Voyant où elle voulait en venir, son père se contenta de soupirer et partit en secouant la tête pour signifier son désaccord.

Or, à cette époque, la famille d'un certain jeune homme partageait la résidence occupée par la famille de la jeune fille. C'était un fin gentleman dont l'élégance n'était pas dans l'air du temps. Étudiant brillant de l'une des nouvelles écoles, il surpassait tous ses condisciples par son intelligence ; il nourrissait un amour sincère et zélé pour l'étude. Quand il rentrait voir ses parents le dimanche, il ne manquait jamais de venir parler arts et lettres avec la demoiselle, confortant cette dernière dans l'idée qu'il était le seul avec qui elle pouvait s'entretenir dans la maisonnée. Les deux familles partageaient le même toit depuis longtemps et les deux enfants ayant grandi ensemble, ils se considéraient comme frère et sœur, sentiment auquel leurs parents ne trouvaient rien à redire.

Souvent les rets de l'amour entravent leurs victimes de manière imperceptible. Le jeune homme en question savait pertinemment qu'elle était déjà promise, mais il ne parvenait toujours pas à comprendre comment une jeune femme aussi exceptionnelle pourrait épouser un individu aussi stupide. La pensée de cette fleur tombée dans la fange, de ce beau jade jeté dans l'abîme, lui arrachait d'innombrables soupirs. La demoiselle, pour sa part, nourrissait une tendre affection pour ce jeune homme dont elle admirait les manières et le talent supérieur. Était-il possible qu'il ne fût pas donné à un couple au cœur si pur de laisser croître ses sentiments ? Le vieux père en était lui-même

venu à suspecter cette inclination et, redoutant que les deux jeunes gens ne sombrent irrémédiablement dans un océan de tourments, il exhorta la famille du promis à conclure l'hymen au plus vite afin de mettre un terme à cette relation malfaisante. Car sans doute, à ce moment-là, le vieil homme était-il à court de moyens.

Encore quelques jours, et le promis allait venir chercher la future mariée chez ses parents. La jeune femme jura qu'elle ne le suivrait jamais. Son père la consola de la sorte : « Je sais bien que cette union t'est insupportable, mais au point où nous en sommes aujourd'hui, une famille de lettrés comme la nôtre peut-elle vraiment revenir sur son engagement ? Aie un peu de compassion pour ton vieux père ; si quelque chose ne va pas, tu pourras revenir nous voir quand tu le voudras. Je pense qu'avec un rejeton aussi bête, tes beaux-parents comprendront et ne seront pas durs avec toi. » La demoiselle, qui avait toujours été connue pour sa piété filiale, n'avait pas le cœur à contrarier son père, quand bien même elle se sentait injustement traitée. Puis elle pensa que sa vie se passerait de la sorte : elle avait entendu dire que la famille de son promis était pour le moins aisée ; elle pourrait faire l'acquisition de quelques concubines qui s'occuperaient de son futur mari. Qui pourrait alors m'empêcher, se dit-elle, d'agir selon ma volonté ?

Quelques jours avant le départ de la jeune fille, le jeune lettré, qui avait demandé un congé exceptionnel pour l'occasion, vint lui témoigner ses sentiments avant leur séparation. « Depuis dix ans, je m'entretiens d'arts et de lettres avec vous. Notre amitié n'est pas simplement lettrée, elle est aussi morale. Voici qu'aujourd'hui vous vous apprêtez à rejoindre le foyer de votre époux, me laissant seul et sans secours : comment pourrais-je le supporter ? — Qui pourrait s'habituer à vivre avec un bon

à rien pareil ! répondit-elle. Je reviendrai aussitôt après avoir quitté cette maison, et nous avons encore le droit de nous écrire, que je sache. Eh quoi ? Il ne serait plus permis de recourir à un messenger ? »

Vint le fameux jour. Le grondement des tambours monta jusqu'au ciel, le garçon alla chercher sa promise. Il eut beau présenter ses respects selon l'étiquette, il était toujours aussi empoté. Puis vint le moment où l'on alluma les flambeaux dans la chambre nuptiale. Parents et amis du marié avaient les yeux rivés sur la mariée qui, assise sur le lit, ôta son voile. Tous furent saisis d'une admiration muette devant sa splendeur, ce qui ne fit que renforcer la compassion qu'ils éprouvaient à son égard. Son benêt de mari, qui se tenait à ses côtés, la trouva aussi tout à fait son goût, mais comme il était incapable de l'exprimer par des mots, il se contentait de sourire benoîtement. Lorsqu'on lui demanda s'il était satisfait de son épouse, il répondit : « Bien ! Bien ! » L'assemblée partit d'un rire, ce qui ne fit qu'ajouter à la colère de la mariée, qui s'exclama : « Ainsi les filles sont tout juste bonnes à servir de jouet ; est-ce qu'il leur resterait par hasard quelques droits ? » Ayant ainsi parlé, elle fondit en larmes qui, perlant sur sa robe de gaze rouge, étincelèrent comme de gros diamants.

Quand l'assemblée comprit que la mariée était toute malheureuse, elle se dispersa dans la confusion. Avant qu'elle ne quitte le foyer familial pour venir prendre époux, on lui avait confectionné un pantalon fermé devant et derrière ; il était étroitement boutonné et on avait interdit à son promis de s'approcher d'elle. Une fois que tout le monde eut bien bu et que les convives s'en furent rentrés chez eux, l'ombre des chandelles vacilla derrière les tentures rouges : la chambre avait été préparée et les domestiques prièrent le marié de rejoindre le lit. Ce dernier ne savait pas comment

s'y prendre, tout au plus ressentait-il confusément la grâce évanescence du corps qui était étendu à ses côtés. La jeune fille, incapable de trouver la quiétude, bougea de façon à lui tourner le dos, cependant que lui, tout interdit, demeura assis jusqu'au lever du jour. Aussi les deux jeunes gens n'avaient-ils pas fermé l'œil de la nuit.

Mais, qui l'eût cru, de noirs nuages, lourds de tragédie, s'amoncelèrent au-dessus de ce foyer dès le lendemain. Quand, à peine levée, la jeune fille alla faire sa toilette, elle sentit quelque chose de dur coincé dans sa gorge, qui la faisait souffrir chaque fois qu'elle avalait. Elle examina ce dont il s'agissait et constata que des purulences blanches lui brûlaient l'intérieur de la bouche. Stupeur. Une épidémie de diphtérie sévissait en ce moment même dans la région de Suzhou et l'on ne comptait déjà plus les victimes du fléau qui proliférait rapidement. Il n'était pas rare qu'une famille d'une dizaine de membres fût entièrement dévastée en moins de deux jours. Toute la maisonnée fut prise de panique quand on apprit que la jeune mariée qui venait d'arriver était affectée par ce terrible mal. Aucune servante n'osait plus mettre un pied dans sa chambre, les personnes de basse condition étant les plus attachées à leur vie.

Son benêt de mari, cependant, ne la fuyait pas et, dès qu'il fallait lui préparer un médicament dans les profondeurs du gynécée, il s'en chargeait lui-même. Ses parents avaient beau l'en dissuader, il n'avait cure de leurs mises en garde : « Tout le monde a peur de l'épidémie, mais va-t-on abandonner la malade à son sort ? Quand autrefois il m'arriva de tomber malade, ma mère m'entoura des mêmes soins. Je préférerais encore mourir sur-le-champ plutôt que de ne pas veiller sur elle. » En l'entendant parler de la sorte, son épouse fut émue par sa sincérité et le mépris qu'elle lui vouait s'estompa peu à

peu. Mais deux jours plus tard, le jeune marié fut à son tour gravement atteint par ce mal redoutable.

Hélas ! Maintenant que son époux était incapable de se lever, le mal de la jeune fille ne faisait que redoubler. Elle resta inconsciente trois ou quatre jours durant. Sans doute ignorait-elle que les ailes des canards mandarins s'étaient brisées¹⁰. Grâce aux soins prodigués par un médecin de renom, les purulences de sa gorge disparurent et sa fièvre tomba ; elle commençait à reprendre ses esprits. C'est alors qu'elle sentit, en se retournant sur son lit, qu'elle avait quelque chose sur les cheveux. Elle l'attrapa entre ses doigts et vit qu'il s'agissait d'un fil de lin blanc, qui avait été noué à son joli chignon¹¹. Elle en fut saisie de stupeur. Elle interrogea les servantes qui lui répondirent : « Notre jeune maître n'est plus. » Au comble de la douleur, elle s'écria : « Je t'ai abandonné ! Je t'ai abandonné ! »

Le mépris qu'elle éprouvait par le passé s'évanouit et elle versa des larmes de reconnaissance sur cet être qui lui avait témoigné l'affection la plus sincère. Car ce n'était pas un sot, mais un être de la plus grande pureté de cœur. Elle apprit en outre qu'au moment de refermer les yeux à tout jamais, il avait ordonné à ses parents de bien traiter son épouse. Ces propos ne firent qu'accroître la douleur de celle-ci, si bien qu'elle s'empressa d'aller prier, en pleurs, les mânes du défunt. Sa peine était si bouleversante que même ceux qui l'entendaient pleurer en passant près d'elle se trouvaient pris d'une affliction qui leur arrachait des larmes. Malheur ! Vous devez savoir, lecteurs, qu'en pleurant de la sorte elle ne s'apitoyait point sur son destin de jeune veuve. Non, c'était le fait d'avoir abandonné un époux si fidèle qui lui infligeait pareille souffrance.

Un mois plus tard, le jeune lettré lui écrivit afin, comme elle le lui avait demandé, d'alléger son chagrin¹². Il

lui disait que le défunt étant parti à tout jamais, elle agirait avec sagesse en s'adaptant à sa nouvelle situation. La jeune femme ne lui répondit pas. Il lui écrit de nouveau quelques jours plus tard : « Je sais que vous me permettez de parler d'arts et de lettres. Si vous me dites quand vous comptez retourner chez vos parents, je pourrais solliciter un congé exceptionnel afin de rentrer aussi. » Une fois encore, elle ne répondit pas. Plusieurs jours passèrent et il lui écrivit derechef. Elle ne se donna même pas la peine d'ouvrir la missive et chargea une servante de la rapporter à son expéditeur : « Dis à ce noble monsieur que le cœur d'une veuve est pareil à un puits tari, aucune pensée ne peut le troubler. À partir de maintenant, j'observerai une abstinence permanente et consacrerai mon temps à réciter des prières afin de rejoindre le Bouddha, roi de la Vacuité. Libérée de toute préoccupation mondaine, comment pourrai-je encore discourir sur ces prétendus arts ! »

Par la suite, chaque fois qu'elle retournait chez ses parents, elle vérifiait que le lettré ne se trouvait pas dans la maison et s'empressait de rentrer chez elle afin d'éviter de le croiser. Elle se disait qu'elle avait contenu les flots de son naturel sentimental, sur lesquels il ne se formait plus la moindre ride désormais : comment le moindre tourbillon aurait-il encore pu se lever ? Hélas ! Cette oie solitaire s'envola à tout jamais dans le ciel infini sans le moindre bruit¹³. Les contemporains continuent de transmettre l'histoire de ce modèle de chasteté, dont ils comparent la pureté à l'or et à la glace.

« L'oie solitaire »

The Grand Magazine, 1915/2 et 1915/4

Lettre 185

J'implore vos mânes dans l'au-delà.

Depuis que le printemps est là, de lourds nuages obscurcissent l'atmosphère et l'on n'a pas encore vu un jour de beau temps. Sans doute l'humeur du Ciel est-elle pareille à celle des hommes : affligé, il ne s'est pas encore déridé un seul jour durant. La froidure printanière est particulièrement mordante, et le vieux prunier devant la cour n'est toujours pas en fleur. Je suis allée faire un tour du côté de l'auvent, afin de me distraire et dans l'espoir de briser ma solitude, pareille à celle du lettré reclus au fond d'une montagne déserte.

Dans ma lettre précédente, je vous avais touché deux mots de la scolarisation de Xuan'er¹⁴. J'ai pris la décision de l'instruire moi-même pour le moment et d'embaucher un précepteur dans trois ans. Cela car, premièrement, on ne trouve aucune école élémentaire digne de ce nom, alors que l'instruction ne souffre pas de bases mal assurées. Or, les enseignants du primaire de nos jours n'entendent rien aux principes pédagogiques. Quand ils n'exercent pas leur métier comme les prisonniers portant leur joug, ils donnent libre cours à un laisser-aller digne de rhinocéros sauvages. Et l'enseignement, pour eux, n'est jamais qu'un moyen de gagner leur croûte : comment penser qu'ils accorderaient la moindre attention à l'avenir des enfants ? Ces nouvelles écoles ne sont jamais que les anciennes écoles de village sous un autre visage. C'est vraiment pathétique !

Deuxièmement, les disparités entre les écoliers constituent un réel sujet d'inquiétude. Cela est étroitement lié à l'environnement social exécrable qui règne dans notre pays. Y baignant dès leur jeune âge, les enfants contractent forcément de mauvaises habitudes. Mais pourrait-on refuser la diffusion de l'enseignement à tous, y compris aux honorables rejets des joueurs invétérés et autres filles de joie ? Mon opinion de femme au foyer est bien mesquine, et je sais pertinemment que de mauvais parents peuvent donner naissance à d'excellents enfants. Cependant je redoute toujours que les bons élèves ne subissent l'influence néfaste des mauvais éléments. Prenez le fils des voisins qui habitent à l'ouest de notre maison. Il était tout à fait docile au début et maintenant, après trois ans à l'école, il fait n'importe quoi et injurie les passants avec des mots anglais. Ah, mon ami ! Comment pourrais-je encore, une fois sous terre, vous regarder dans les yeux si notre fils adoré devait prendre cette pente ? Comment ne pas être glacée de peur à l'idée d'une telle éventualité ?

J'ai partagé ma crainte avec mon vieux père, qui a abondé dans mon sens. Il a alors pris dans un coffre les deux volumes d'un ouvrage illustré sur la piété filiale publié à Suzhou et me les a remis, me demandant de m'en servir pour donner une leçon par jour à son petit-fils. Les dessins y sont très fins et très détaillés, ce dont les jeunes enfants sont friands. Et, fermant les yeux et secouant la tête, il m'a dit : « Ton vieux père ne sera bientôt plus de ce monde. Je ne sais pas comment les choses tourneront d'ici quelques décennies, mais je pense qu'on ne pourra jamais mettre en morceaux toutes les règles de conduite morale. Du moment que l'on reste fidèle à sa conscience, on n'aura jamais de motif de honte et on sera en paix avec soi-même. Tu as un cœur plein de bonté, si tu t'en sers pour éduquer ton fils, tu

n'auras pas déçu les espoirs de ton vieux père. Quant à ton comportement en société dans l'avenir, il te faudra prendre les choses comme elles arrivent. Comme pour moi à l'époque où tu vivais encore avec ton époux. Je m'enorgueillissais, à mon âge avancé, de sa douceur et de son ardeur à l'étude. Tu avais trouvé la bonne personne, ce qui réconfortait mon cœur de vieillard. Mais voilà que celui-ci a perdu la vie dans une manifestation du courage ardent qui l'animait ¹⁵. »

Arrivé à ce point, mon père, se rappelant soudainement ma présence à ses côtés, se rendit compte qu'il s'était laissé entraîner. Craignant que les larmes ne me vinssent aux yeux, il changea subitement de sujet de conversation : « Tu amèneras Xuan'er demain, j'ai des confiseries en réserve que j'aimerais lui donner. À présent, tu peux t'en aller. » Ah ! Je n'ai pas osé pleurer devant mon vieux père, sans compter que c'est un mauvais présage pour une femme de verser des larmes lorsqu'elle revient au foyer familial en cette période de Nouvel an. Mon frère aîné et son épouse, qui compatissent à ma douleur, ne me jetteraient pas la pierre. Mais j'aurais été la risée de toutes les servantes, qui m'auraient dit : « Ah ! Tante Juan ne se départit jamais de ses airs de veuve ! La voilà qui nous revient en larmes. » J'ai alors rédigé cette lettre.

Je vous la sou mets.

À la lueur de la bougie, Juan.

Lettre 186

Je vous implore de me lire.

Quel rêve étrange j'ai fait la nuit dernière ! Il me semblait que vous reveniez de loin ; vous incliniez la tête devant moi, un sourire aux lèvres, sans prononcer la moindre parole. J'ai rêvé plusieurs fois de vous depuis que vous avez donné

votre vie. Mais une seule fois seulement il m'a semblé que vous me murmuriez des paroles réconfortantes, dont je n'avais plus le souvenir une fois réveillée. Nous n'avons plus échangé un mot jusqu'à aujourd'hui, mais je désirais vous le demander et vous pouvez me répondre : si vous avez une âme et que mon esprit, plongé dans ses rêves, se tient toutes les nuits durant à vos côtés, me serait-il donc impossible de vous faire exprimer les sentiments profonds que vous nourrissez depuis trois années ? ¹⁶

J'ai entendu que, selon les bouddhistes, lorsque nous sommes plongés dans le sommeil, nos cinq perceptions sensorielles, qui nous font voir, entendre, sentir, goûter et toucher, sont à l'arrêt ; seul le sixième mode de perception, c'est-à-dire la conscience, est encore en activité. Les six domaines de la conscience sont toujours sollicités par les ombres restantes des cinq sens – vue, ouïe, odorat, goût et toucher – qui fonctionnent grâce aux cinq organes sensoriels. Ils produisent toutes sortes de pensées ¹⁷. Or, dans ma conscience, il n'y a pas un seul instant où je ne pense à vous ; pas une seule seconde durant laquelle vous ne soyez présent. Alors pourquoi dans mes rêves, dès que vous apparaissez, nous retrouvons-nous mais qu'à nouveau, pareil à la frêle cigale durant l'hiver, vous ne prononcez aucun mot ? Qui eût cru qu'après notre séparation notre amour serait tout à fait muet ? Pensez-y, mon ami, et dites-moi comment il me serait possible de supporter cela !

On dit aussi qu'on ne voit jamais en rêve que ce que l'on est en mesure de voir dans la réalité. Comme le résumait bien Su Dongpo, lorsque les gens rêvent, ils n'enfourchent jamais de grands chars pour entrer dans un trou de souris ¹⁸. Ce principe me semble on ne peut plus évident. Or, vous retrouver dans mes rêves ne relève absolument pas de l'improbable. Mais alors, puisqu'il

existe un monde des rêves, pourquoi ne pourrais-je pas y être transportée ? Et pourquoi ne pouvez-vous m'y rejoindre chaque fois pour combler mon amour profond ? Si tu es rêve, rêve, c'est que tu pourvois toujours autrui en heureux spectacles. Or moi seule suis victime de ton avarice. Pourquoi es-tu si généreux avec les autres et te montres-tu si dur envers moi ?

J'ai entendu dire que depuis peu, la philosophie occidentale s'intéresse de près au spiritisme et qu'elle a mis au point une technique de communication avec les esprits¹⁹, qui permet de rencontrer les âmes des êtres disparus et de dialoguer avec eux. Quel dommage que cet art n'ait pas été développé plus tôt afin de remédier à d'infinis chagrins ; ou que je ne sois pas née cent ans plus tard. Mais si une telle technique a bien été inventée, mon plus grand souhait serait de rester maîtresse de moi-même dans mes rêves afin de rendre visite à ceux que j'aime : cela me suffirait amplement.

Les rêves fantastiques consignés par les Anciens que j'ai rencontrés dans mes lectures passées sont variés : de quoi cet état procède-t-il donc ? Ne serions-nous pas capables de le susciter ? Ah ! Voilà dans quelle confusion me plongent les obsessions qui m'agitent en ce moment. Sans doute est-ce aussi là le résultat de ma mélancolie.

Voilà qu'à présent l'écriture me transporte à vos côtés, mais qu'il est toujours refusé aux vivants et à ceux qui sont dans l'au-delà de partager leurs rêves ! Quelle douleur ! Quelle douleur !

Juan.

Lettre 169

J'implore vos mânes dans l'au-delà.

Je vous disais dans ma lettre précédente que notre fils avait attrapé la coqueluche. Il est maintenant entièrement guéri de ce mal. Il avait peut-être pris froid. Mais je tiens du médecin que les jeunes enfants doivent éviter d'être trop couverts. Lorsque vous étiez encore avec nous, quand le froid automnal arrivait, un simple vêtement vous suffisait tandis que la plupart des gens grelottaient même sous une couche de laine supplémentaire. Comment se fait-il que cet enfant soit d'une composition si chétive ! Faites que votre âme le protège depuis son séjour céleste.

Je souhaiterais de tout mon cœur partager avec vous quelque heureuse nouvelle, mais de nos jours il est bien difficile d'en trouver une autour de soi. Le monde est rempli de femmes délurées²⁰, tandis que les manières des flagorneurs et autres arrivistes sans honneur ne font que proliférer. À mon sens, on atteint des degrés d'infamie encore plus élevés que sous la dynastie Qing. Comment ne pas être étreint par la douleur quand on pense aux bien maigres bienfaits qu'a apporté la Révolution au peuple ! Et je me rappelle cette poignée de lettrés entièrement dévoués, ces quelques savants pétris de savoir qui, sous les coups de boutoir faisant vaciller la dynastie Ming²¹, savaient encore brandir haut l'étendard de la justice pour résister aux ennemis²². Et en bas de l'échelle, tous ces petits colporteurs, ces mendiants et même ces jeunes enfants, qui faisaient preuve d'une loyauté inflexible, toisant la lame qui leur ôterait la vie. Ces exemples ne peuvent se compter tant ils sont nombreux. C'est qu'à cette époque l'intégrité et le courage n'étaient pas encore de vains mots.

Et voilà que l'on vit aujourd'hui dans un monde de flagornerie et de bassesse. Un peu plus de deux cents ans d'occupation mandchoue de la Chine, et on serait tombé si bas ? Sans doute les hommes intègres n'ont-ils plus leur place dans un monde en plein délabrement, où la morale n'existe plus.

J'ai entendu le troisième oncle de la seconde épouse de mon père²³ raconter comment il avait obtenu un poste de sous-préfet en dépensant 3 000 dollars mexicains. Il a ajouté qu'en en donnant 5 000, on pouvait être nommé à un poste vacant et qu'au bout d'un an à peine on voyait son capital rentabilisé, si bien que l'on a bien plus intérêt à être sous-préfet sous la République que sous la dynastie Qing²⁴.

Vous avez donc donné votre vie, avec vos camarades, pour que ces gens-là puissent réaliser leurs honteux profits. Hélas, mille fois hélas ! Je pense que si vous étiez encore de ce monde, vous déborderiez d'indignation et seriez vert de rage. Mais maintenant que vous êtes plongé dans un sommeil éternel et que vous êtes libéré de tout, peut-être n'en éprouvez-vous simplement qu'une profonde tristesse.

Dernièrement les bureaux de poste sont contrôlés avec la plus grande sévérité²⁵. Le peuple ne jouit plus du droit d'écrire librement. La lettre que m'a écrite ma camarade Fenruo a été ouverte puis refermée à l'aide d'un petit sceau adhésif sur lequel était écrit : « Vérifié par le bureau du général et le gouverneur de telle province²⁶. » Voilà un autre phénomène stupéfiant de notre époque.

Tel est à peu près ce que je voulais dire dans ma lettre d'aujourd'hui. J'ignore si dans le monde des morts il y a aussi des démons chargés d'inspecter le courrier ! C'est vraiment terrible !

Juan, toujours parmi les vivants.

Notes

Souvenirs

Prologue

¹ L'enchevêtrement des différentes strates de l'écriture des *Souvenirs* peut prêter à confusion. Cette toute première phrase a été modifiée à l'occasion de leur parution en 1971. À ce moment, Bao Tianxiao a déjà 74 ans, mais la suite du prologue relate bien l'évènement déclencheur de la rédaction de ses mémoires qui, si l'on en croit ses propos, est survenu quelques jours avant. Ainsi, dans la version définitive de 1971, deux temporalités coexistent de manière quelque peu déroutante dans le prologue : la première phrase situe la rédaction de ce petit texte après 1949 (« j'avais 74 ans »), tandis que la suite du texte en place l'écriture explicitement en 1949, car Bao précise qu'il vient de dépasser d'un an l'âge de Confucius, mort à 73 ans. Un détour par le manuscrit original des *Souvenirs*, conservé dans le « fonds Bao Gongyi » (Bao Tianxiao) des archives de l'Institut d'histoire moderne de l'Academia Sinica (Taïwan), permet d'y voir plus clair. Dans la première version du manuscrit, Bao écrit dans la première phrase : « j'ai 74 ans ». C'est d'ailleurs cette version qui a été conservée lors de la première parution, sous forme de feuilletton, dans le magazine *Dahua* à Hongkong en 1966 (voir *Dahua banyuekan*, 1966.1). Le prologue a donc bien été intégralement rédigé en 1949, à la suite de l'apparition maternelle en rêve. L'introduction de la double temporalité troublante est imputable à la réécriture de la première phrase en 1971, à l'occasion de la parution des *Souvenirs* en exemplaire séparé.

² Allusion au mot de l'historien des Song du Nord Wen Tianxiang (1236-1283) répondant à une question du ministre mongol (Yuan) Bolad. Ce dernier l'interrogeait sur le nombre des empereurs depuis les premiers temps de l'histoire chinoise. La mise à distance que semble opérer Bao en refusant de comparer son « histoire », individuelle et donc nécessairement moins noble que les histoires dynastiques officielles, ne doit pas masquer sa volonté, même affirmée sur une tonalité humoristique, de revendiquer une certaine prééminence pour son ouvrage : il a lui aussi traversé des décennies troublées et riches en bouleversements historiques, et par conséquent dignes d'être relatées.

³ Cette partie du prologue, comme le confirme la mention de son âge dans le paragraphe suivant, a bien été rédigée en 1949.

⁴ Confucius (551-479 av. J.-C.) est mort, selon la tradition, à 73 ans.

Préface

⁵ Bao quitte Taïwan en 1949 puis rejoint Hong Kong où il s'établit en 1950.

⁶ Sans doute une référence à un passage du *Huainanzi* (chap. « Yuandao » ou « La voie originelle ») : « Ainsi, Qu Boyu, à 50 ans, constatait qu'il avait été dans l'erreur pendant quarante-neuf années. » (*Huainanzi*, trad. Ch. Le Blanc et R. Mathieu, p. 29) Mais peut-être Bao a-t-il ici en tête une phrase plus connue des *Entretiens* de Confucius, II. 4 : « À 50 ans, je connaissais les décrets du Ciel. » (*Entretiens*, trad. A. Cheng, p. 33)

Chapitre I

⁷ Ayant opéré une sélection des chapitres, nous adoptons notre propre système de numérotation et ne suivons pas celle de l'édition utilisée pour la traduction.

⁸ Soit le 26 février 1876.

⁹ Épisode majeur de l'histoire moderne chinoise, il s'agit de l'insurrection menée par une secte millénariste égalitariste d'inspiration chrétienne dans le sud de la Chine entre 1851 et 1864 qui déstabilisa durablement le régime mandchou. Ces années de lutte entre les défenseurs du Royaume céleste de la Grande paix (Taiping) et les armées Qing, qui ravagèrent une partie de la Chine centrale et méridionale, causèrent entre 20 et 30 millions de morts.

¹⁰ Située dans la province du Jiangsu, non loin de Shanghai, et célèbre pour ses canaux et son histoire lettrée prestigieuse. Sous les Qing, Suzhou jouit aussi d'un prestige administratif car elle est le siège du gouverneur de la province du Jiangsu, même si elle doit céder la prééminence à Nankin, où réside le gouverneur général des deux Jiang, qui a autorité sur les provinces du Jiangsu, de l'Anhui et du Jiangxi.

¹¹ Divisions administratives et militaires dans lesquelles étaient regroupées toutes les familles mandchoues et dans lesquelles furent également intégrées des familles d'ethnie han (chinoise). Huit bannières chinoises furent créées au sein des huit bannières mandchoues originelles afin d'y regrouper les membres han.

¹² Caractéristiques des jardins des résidences cossues, la présence de pierres symbolisant des montagnes s'inscrit dans l'idéal de représentation et de concentration d'éléments du monde extérieur au sein d'un espace miniature et domestiqué qui est celui des jardins chinois. Pour des descriptions lettrées de jardins, on peut voir M. Vallette-Hémery, *Les Paradis naturels*.

¹³ Le clan You, belle-famille de la tante paternelle de Bao Tianxiao, jouit alors dans la région d'un grand prestige social et d'une richesse matérielle considérable. L'oncle paternel de Bao qui l'aidera par la suite dans sa préparation des examens mandarinaux est le cousin germain de You Xianjia (ou You Dingfu), haut-fonctionnaire à la cour où il officie notamment comme rédacteur au Grand secrétariat, reconverti en entrepreneur à succès et personnalité incontournable du monde des affaires du Jiangsu. Il assure la direction de l'Association des marchands à sa fondation en 1905. Il est en outre le fondateur des soieries Tongrenhe, dont il sera question un peu plus tard.

¹⁴ Vraisemblablement dans le calendrier lunaire, soit le 9 mars du calendrier grégorien si l'on considère, sur la base de l'âge de Bao Tianxiao à cette époque (environ 5 ans selon le décompte chinois), que la scène se déroule en 1882.

¹⁵ Soit les quatre classiques fondamentaux de l'enseignement confucéens fixés par le grand penseur Zhu Xi (1130-1200) sous les Song du Sud (1127-1279) : *l'Invariable milieu*, la *Grande étude*, les *Entretiens* de Confucius et le *Mencius*.

¹⁶ Les « quatre trésors du cabinet du lettré » sont le pinceau, le papier, l'encre et la pierre à encre.

¹⁷ Soit celui de *jinshi* ou docteur, le dernier niveau et le plus prestigieux des examens mandarinaux qui, sous les Qing, en comportaient trois principaux. Le *xucai* ou bachelier au niveau local, le *juren* ou licencié au niveau provincial et le *jinshi* ou docteur que les candidats passaient à la capitale.

¹⁸ Abolis en 1905 dans le cadre de la « Nouvelle politique », un ensemble de réformes de modernisation politique du système impérial entreprises par le régime Qing à partir de 1901. Ces réformes instituèrent entre autres un enseignement « nouveau » ou occidental dans des écoles modernes. La suppression des concours mandarinaux, qui existaient depuis la dynastie Sui (581-618), bouleversa la représentation du pouvoir parmi les classes lettrées et entraîna la

reconversion de nombre d'entre eux, à l'instar de Bao Tianxiao, dans la presse et la littérature populaire ou encore l'industrie. En pleine expansion dans les premières années du ^{xx}^e siècle, la littérature populaire tira en partie son essor de l'abolition de la carrière mandatoriale traditionnelle, officiellement actée en 1905.

Chapitre II

¹⁹ Soit en 1884. Guangxu est l'avant-dernier empereur de la dynastie Qing dont le règne, de 1875 à 1908, fut marqué par l'accaparement du pouvoir par sa tante, l'impératrice douairière Ci Xi (1835-1908). Il est définitivement privé de liberté par Ci Xi après l'épisode de réforme administrative, militaire et éducative avortée des Cent jours (juin-septembre 1898) dont il avait pris l'initiative notamment sous l'influence de Kang Youwei. Placé en résidence surveillée par Cixi, qui met un terme aux Cent jours et affirme son conservatisme avec l'appui de l'administration impériale, Guang Xu meurt très vraisemblablement assassiné.

Le mouvement des « Cent jours » désigne un moment important de l'histoire de la Chine moderne. Du 12 juin au 20 septembre 1898, un groupe de lettrés réformistes (Kang Youwei, Liang Qichao, Tan Sitong et d'autres) parviennent à convaincre l'empereur Guangxu d'opérer une modernisation des institutions politiques du pays, en visant notamment l'adoption d'une monarchie constitutionnelle sur le modèle du Japon de Meiji. De nombreux postes et sinécures sont supprimés, tous les sujets sont autorisés et encouragés à adresser leurs suggestions directement à l'empereur. Dans le domaine éducatif, l'Université impériale de Pékin est créée et joue un rôle de premier plan dans l'enseignement de nouvelles disciplines comme les sciences politiques. Les anciennes académies et surtout les temples doivent être transformés en écoles modernes, à la suite d'un memorandum de Kang Youwei incitant l'empereur à mettre fin aux « cultes immoraux » et à réquisitionner tous les temples qui ne sont pas enregistrés dans le registre des sacrifices d'État. L'industrie est aussi encouragée, notamment par la création des administrations des mines et des chemins de fer. On crée des chambres de commerce et un bureau général de l'agriculture. Enfin, la libre création de journaux et de sociétés savantes est autorisée. Le mécontentement est grand au sein de nombreuses élites, surtout provinciales et mandchoues, et la reprise en main du pouvoir par

le clan conservateur, mené par l'Impératrice douairière, porte un coup d'arrêt brutal à l'élan réformateur, provoquant l'exil de Kang et Liang au Japon et l'exécution de Tan. Sur ce sujet, on peut voir, entre autres ouvrages, L. S. K. Kwong, *A Mosaic of the Hundred Days*.

²⁰ Les premiers télégraphes font leur apparition dans les concessions étrangères de Shanghai dès les années 1860, mais ce n'est qu'en 1878 que les autorités autorisent la construction d'une ligne terrestre. Le premier Bureau des télégraphes de Shanghai est créé en 1881, d'abord pour traiter les communications officielles. À partir de 1908, d'autres villes dont Nankin, Wuhan et Ningbo sont reliées au réseau.

²¹ Littéralement « père adoptif », mais cette fonction se rapproche davantage dans ce cas précis du rôle d'un parrain, sans toutefois revêtir de signification religieuse.

²² Entreprise en avril 1905, la construction de la ligne Shanghai-Nankin, longue de 311 kilomètres, est imposée par le gouvernement britannique à la cour Qing sous la forme d'un prêt bancaire extrêmement désavantageux, pratique habituelle des puissances occidentales durant la période. En juillet 1906, Wuxi, située plus à l'ouest que Suzhou sur la route de Nankin, était déjà reliée à Shanghai. La ligne complète est achevée en juillet 1908. Pour un historique précis de la construction des chemins de fer en Chine à l'époque moderne, on peut se référer à Ma Liqian (dir.), *Zhongguo tielu jianzhu biannian jianshi*. Voir aussi Jin Shixuan, *Zhongguo tielu fazhanshi*.

²³ Il s'agit aussi du nom de l'une des compagnies de transport de l'époque, dont les propriétaires étaient originaires de Wuxi, et qui opérait entre les ports fluviaux du Jiangsu et du Zhejiang. Comme le rapporte Xu Ke (1869-1928) dans l'*Anthologie d'histoires triviales de Qing*, les passagers qui louaient leurs services pouvaient choisir la taille de l'embarcation et le nombre de membres d'équipage.

²⁴ Ils furent introduits pour la première fois à Shanghai en 1874 par un entrepreneur français. Dans la première moitié du xx^e siècle, ils s'imposent rapidement au sein des classes urbaines intermédiaires face aux palanquins et autres carriages. Bao parle bien ici de la version la plus ancienne des pousse-pousse, dont la durée de vie fut limitée. Trop larges et peu adaptés aux rues du Shanghai de la fin du xix^e siècle, ils furent à l'origine de nombreux accidents. Les nouveaux pousse (littéralement « voitures à capote jaune ») qui leur succédèrent, monoplaces et plus maniables, connurent

un franc succès ; on estime leur nombre à 80 000 environ dans les années 1930 à Shanghai.

²⁵ Indication sur l'ouverture précoce des mœurs à Shanghai – certes encore relative à cette époque, où la présence occidentale est massive depuis la création de la concession française en 1849 et de la concession internationale en 1863. Dès 1885, la proximité entre hommes et femmes dans l'espace public est acceptée dans cette grande ville cosmopolite. Dans une ville plus traditionnelle comme Suzhou, les femmes, dès lors qu'elles jouissaient d'un certain niveau social, ne quittaient que très rarement l'espace privé. Quand elles étaient amenées à sortir, elles se devaient d'éviter le contact avec des hommes inconnus. Pour une présentation synthétique des évolutions sociales de cette ville qui incarne toujours « l'autre Chine », voir Ch. Henriot et A. Roux, *Shanghai années 1930*, partic. p. 41-56.

²⁶ Référence à un passage savoureux des *Nouveaux propos et anecdotes mondaines*, dans lequel Wang Xianzhi des Jin occidentaux (317-420), le plus jeune fils du célèbre calligraphe Wang Xizhi et lui-même calligraphe de renom, s'extasie devant la beauté des paysages aux alentours de l'actuelle ville de Shaoxing.

²⁷ Habitat shanghaien typique, véritablement construit en série à partir des années 1900. Généralement sur deux niveaux avec une petite cour intérieure et un toit pentu, les *shikumen*, organisés en rangées, donnent sur les *lilong*, ces ruelles étroites typiques qui s'enfoncent dans les zones d'habitation en les reliant aux avenues passantes. Pour plus de détails, voir F. Ged, « Les lilong de Shanghai : déclin ou renouveau de l'habitat traditionnel ? », in Ch. Henriot (dir.), *Shanghai dans les années 1980 : études urbaines*, p. 55-66.

²⁸ Les gens des villes (et à plus forte raison des campagnes) de l'intérieur du pays, par opposition à la population, plus occidentalisée et plus moderne, des ports ouverts et de la bande côtière d'une manière générale.

²⁹ L'une des appellations d'un repas occidental, dont la consommation commence à Shanghai sous le règne de Guangxu (1871-1908) et s'impose plus massivement à partir de celui de Xuantong (1908-1911). Selon l'*Anthologie d'histoires triviales de Qing* de Xu Ke, le premier restaurant occidental, Yipinxiang (ou Saveurs de première qualité), fut ouvert sur la rue Fuzhou. Il fallait compter, rapporte Xu Ke, 1 yuan pour un « grand repas » complet, 0,7 yuan pour un thé et 0,5 yuan pour

un encas. Le nombre de ces restaurants augmenta progressivement dans les dernières années du siècle. En 1882, le Printemps quotidien est le premier du genre à être ouvert par des Chinois.

³⁰ Soit les artères commerçantes et culturelles de la ville, situées au centre de la concession internationale.

³¹ Équivalent des cafés européens ou des bistrotts français, les maisons de thé sont l'un des quatre grands lieux de détente et de sociabilité en cette fin de xix^e siècle à Shanghai, mais aussi dans les autres villes, avec les *shuchang* (sorte de grande salle servant à la lecture publique de contes et à des représentations musicales), les théâtres et les restaurants. Sur l'histoire des représentations théâtrales dans les maisons de thé shanghaiennes, l'influence des maisons de thé pékinoises sur les nouvelles salles shanghaiennes et le poids des modèles japonais dans les deux dernières décennies du xix^e siècle, voir le dernier ouvrage de Hsiao-t'i Li, *Opera, Society, and Politics in Modern China*, p. 84-119. On se rend dans ces lieux de sociabilité pour retrouver des amis ou pour des rendez-vous d'affaires. Les maisons de thé, très animées, sont par ailleurs des lieux privilégiés pour faire la rencontre de courtisanes, qui s'y trouvent en grand nombre. À partir de la Première Guerre mondiale et avec ce que Christian Henriot a appelé le développement de la « sexualité de masse » dans la ville, les maisons de thé serviront aussi de lieu de racolage. Voir Ch. Henriot, *Belles de Shanghai*, partic. p. 52 sq.

³² L'électricité apparaît pourtant à Suzhou en 1881, suscitant la fascination des habitants. Durant ces années, Shanghai fait figure d'exception dans un pays où la nuit est encore presque partout synonyme d'obscurité totale, y compris à Pékin où seul le quartier des légations est – faiblement – éclairé. Il faudra attendre les années 1910 pour que l'électrification des villes de taille plus modeste, ou de quartiers plus nombreux dans les grandes villes comme Canton ou Jinan, progresse réellement. Rien à voir donc avec l'opulence des restaurants et des fumeries éclairées de Shanghai, qui devient dès cette époque une « ville qui ne dort jamais » pour reprendre les mots de Frank Dikötter. Voir ses *Exotic Commodities*, p. 134-136.

Chapitre III

³³ Soit une école traditionnelle *sishu*, par opposition aux écoles modernes publiques (*xuetang*) qui apparaîtront à partir de 1904 à la suite du lancement du programme de réformes de la « Nouvelle politique » de 1901.

³⁴ Type d'ouvrages gravés, fabriqués à partir de la dynastie Song dans le bourg de Masha (province du Fujian), dont le nombre important de caractères fautifs était notoire.

³⁵ Il s'agit de versions romancées de différentes époques de l'histoire chinoise : la haute antiquité qui voit la fin des Shang et la prise du pouvoir par le roi Wu de Zhou (I^{er} millénaire avant notre ère), le déclin de la dynastie des Zhou orientaux (770-256 av. J.-C.) et la période dite des Printemps et Automnes (770-456 av. J.-C.), la dynastie Tang (618-907) et la chute des Song du Nord sous les envahisseurs Jin (1127).

³⁶ Allusion à la découverte de la « grotte aux manuscrits » (ou 17^e grotte) en juin 1900 par Wang Yuanlu, le gardien des lieux, dans l'une des cavités de la grotte Mogao à Dunhuang. Là se trouvaient entreposés plusieurs dizaines milliers de manuscrits bouddhiques ainsi que d'autres textes profanes et religieux datant des v^e-xi^e siècles et composés dans plusieurs langues dont le chinois, le tibétain, le ouïghour, le sanskrit ou encore le sogdien. Respectivement en 1907 et 1908, l'Anglais Aurel Stein et le Français Paul Pelliot se rendent à Dunhuang et font l'acquisition de plusieurs milliers de manuscrits qu'ils rapportent en Angleterre et en France. Pelliot est notamment revenu avec un manuscrit sur soie du *Sûtra de la grande vertu de la sagesse* daté de la fin du v^e siècle, aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France. Sur les manuscrits de Dunhuang, voir en ligne : <http://idp.bl.uk>

³⁷ Les « histoires indiscretes » constituent un sous-genre romanesque particulier qui s'oppose aux histoires officielles traitant des faits et des personnages politiques éminents. Ces histoires alternatives mêlent réalité et fiction afin de traiter une matière politique sous un angle comique ou scandaleux. Grand représentant de ce genre, Wu Jingzi (1701-1754), l'auteur de la *Chronique indiscreète des mandarins*, dépeint ainsi l'incurie et l'impéritie des lettrés-fonctionnaires durant la dynastie Ming.

³⁸ Célèbre adaptation romancée des *Chroniques des Trois Royaumes* de Chen Shou (233-297) qui narrent l'affrontement entre les royaumes de Wei, Shu et Wu pour le contrôle de l'Empire suite à la chute de la dynastie des Han orientaux (25-220).

³⁹ Fidèle compagnon de Liu Bei avec Zhang Fei et grand guerrier, c'est aussi une divinité martiale dans le panthéon taoïste.

⁴⁰ Mise au point à la fin du xviii^e siècle en Allemagne, la technique est utilisée pour la première fois en Chine par des missionnaires anglais à Canton en 1832, et pour la première fois à Shanghai en 1843 par la maison d'édition Mohai.

⁴¹ L'équivalent des traditionnelles dissertations en trois parties en France. Il s'agissait de la forme canonique que les candidats aux concours mandarinaux devaient maîtriser pour répondre à des sujets tirés des Quatre Livres et des Cinq Classiques. Jugée trop rigide et sclérosante, elle fait l'objet de nombreuses critiques à partir de la fin du xix^e siècle et est abrogée lors des premières réformes du système éducatif entreprises par la cour Qing à partir de 1901.

⁴² On perçoit en réalité à travers les récriminations de l'oncle de Bao Tianxiao une première mutation dans la conception des examens mandarinaux, prémisse à leur suppression en 1905. Dès les années 1890, les candidats reçus étaient ceux qui savaient apporter aux questions posées des réponses concrètes et adaptées à la réalité de la situation politique et économique de la Chine. Les éditoriaux des grands titres de la presse réformiste alors naissante, déjà lue avec avidité par les jeunes lettrés comme Bao, devinrent un matériau de référence tant pour le traitement des sujets que pour le style à adopter. C'est sans doute aussi dans ce contexte qu'il faut comprendre l'attrait considérable que suscite *The Chinese Progress*, fondé en 1896 à Shanghai par Liang Qichao et d'autres, sur Bao Tianxiao, comme il l'exprime plus loin dans le chapitre « L'époque des amitiés » (non traduit ici).

⁴³ Première histoire du monde chinois depuis ses origines et chef-d'œuvre littéraire de Sima Qian (145-86 av. J.-C.), souvent considéré comme l'« Hérodote chinois ».

⁴⁴ Histoire des premiers Han ou Han occidentaux (206-25 av. J.-C.) du lettré Ban Gu (32-92), formellement inspirée par les *Mémoires historiques* dont il critique cependant l'attrait pour les chevaliers errants et autres taoïstes. Il se distingue de son prédécesseur par l'usage d'une langue plus littéraire.

⁴⁵ Ouvrage historique de Fan Ye (398-446) couvrant la période des seconds Han ou Han orientaux.

⁴⁶ Cette technique d'impression connaît son âge d'or à Shanghai et dans les régions périphériques entre les années 1876 et 1905, selon les travaux de C. A. Reed sur le développement et les mutations des techniques d'impression en Chine au xix^e siècle. Elle offrait principalement trois avantages par rapport à la xylographie : un coût d'investissement technologique relativement faible, une meilleure lisibilité des textes imprimés – comme le souligne Bao Tianxiao – et des changements limités dans la disposition éditoriale et la présentation des livres. La capacité technique d'imprimer de petits volumes, destinés aux préparateurs des concours de recrutement de fonctionnaires, fut une innovation particulièrement lucrative. De manière générale, la lithographie permit, en Chine comme ailleurs, une première mécanisation de l'impression qui a facilité une plus grande diffusion de l'imprimé. Pour plus de précisions, voir C. A. Reed, *Gutenberg in Shanghai*, partic. p. 88-128.

⁴⁷ Genre de théâtre chanté du Sud, apparu durant la dynastie Yuan (1279-1368) à Kunshan, ville située entre Shanghai et Suzhou, et l'un des principaux types d'opéra chinois. Il se développe au début à la fin de la dynastie Ming (1368-1644) et s'impose sans doute comme la forme la plus prestigieuse de la tradition méridionale des Ming au milieu du xvi^e siècle. Le répertoire de ce théâtre compte entre autres *Le Pavillon aux pivoines*, chef-d'œuvre de Tang Xianzu (1550-1616). Voir R. Darrobers, *Le Théâtre chinois*, p. 39-47. La révolte des Taiping et la création de l'opéra de Pékin à la fin du xix^e siècle, puis l'apparition du théâtre parlé (dont la forme la plus politique était appelée « théâtre civilisé »), marquèrent le déclin du *kunqu*. On peut consulter J. Pimpaneau, *Promenade au Jardin des poiriers*. Sur la formation du nouveau théâtre, entre Tokyo et Shanghai durant les premières années du xix^e siècle, voir Hsiao-t'i Li, *Opera, Society, and Politics in Modern China*, p. 84-174.

⁴⁸ La saveur du dicton réside dans la syllepse finale : *yanguang*, le « regard », s'emploie au sens propre et au sens figuré pour désigner l'intention, le désir ou le goût. La « vision » de chaque individu renvoie à la qualité médicale de sa vision comme à ses préférences en matière de montures.

⁴⁹ Bien que les lunettes aient été introduites en Chine, comme les montres, dès le xviii^e siècle, leur usage ne se répand véritablement qu'au tournant du siècle, et plus encore au début des années 1910. Il est longtemps esthétique, ou destiné à marquer la position sociale,

notamment à l'occasion d'événements particuliers. Pour plus de détails sur le port des lunettes à la fin des Qing et dans la période républicaine, voir F. Dikötter, *Exotic Commodities*, p. 214-216.

⁵⁰ Pièce en argent mexicain qui circule en Chine du Sud et de l'Est à partir des années 1830. Elle devient une devise officielle en 1853. Sa valeur sert de référence au Yuan chinois, créé en 1889. L'argent des mines de cuivre d'Amérique centrale et du Sud transitait par les Philippines, alors colonie espagnole, et était échangé contre des biens chinois. Pour l'histoire de ces échanges et l'inclusion de la Chine Ming et Qing dans la première mondialisation, on pourra lire T. Brook, *Le Chapeau de Vermeer*.

Chapitre IV

⁵¹ Pour être reçu au concours de bachelier, le candidat devait franchir successivement trois étapes : l'examen sous-préfectoral, dont il est question ici, puis l'examen préfectoral, et enfin l'examen provincial ou de circuit, organisé par le directeur provincial de l'Instruction publique.

⁵² À distinguer de la ville de Changzhou, située au nord de Suzhou.

⁵³ Soit la fête du Bateau dragon commémorant le suicide de Qu Yuan (343-278 av. J.-C.) dans la rivière Miluo, qui a lieu le 5^e jour du 5^e mois lunaire (autour du mois de juin) ; la fête de la mi-octobre, qui a lieu le 15^e jour du 8^e mois lunaire (soit pendant la seconde moitié du mois de septembre), durant laquelle on mange des « gâteaux de lune » traditionnellement à base de rhizomes de lotus et de jaune d'œuf ; la fête du printemps, soir le Nouvel an chinois, qui a généralement lieu entre les mois de janvier et de février chaque année.

⁵⁴ *Gongyuan*, appellation des centres d'examen où avaient lieu les épreuves des concours, du premier au dernier niveau sous les Ming et les Qing.

⁵⁵ Bao Tianxiao mêle ici la tradition littéraire des romances entre lettrés talentueux et belles jeunes filles à la réputation parfois sulfureuse et souvent désastreuse des étudiants chinois à l'étranger au sein de l'opinion publique. La critique de leurs mœurs se fit plus fréquente avec l'augmentation sensible de leurs contingents à partir de 1904-1905.

⁵⁶ Le terme chinois, *rupan*, désigne l'entrée d'un lauréat de district dans l'école locale après son succès aux épreuves du concours.

Chapitre V

⁵⁷ Soit la deuxième étape du concours de lauréat de district ou bachelier, qui en comporte trois.

⁵⁸ Ziqing étant son *zi*, nom social (ou nom de courtoisie), donné aux hommes quand ils atteignent les 20 ans et marquant leur entrée dans l'âge adulte. Moins intime que le prénom, plutôt réservé au contexte familial, le nom social était utilisé lors des interactions sociales. La pratique a périclité après les années 1920 et le mouvement du 4 Mai. Il s'agit du cousin de Bao qui, un peu plus tard, financera sa première entreprise culturelle locale, la publication de la revue *Sélection de traductions d'exhortation à l'étude* en 1901.

⁵⁹ Roman de Wen Kang publié en 1878 qui exalte les valeurs confucéennes de justice et de piété filiale à travers les aventures de He Yufeng, jeune femme héroïque qui entend venger la mort de son père injustement emprisonné.

⁶⁰ Nom social de An Ji, lettré talentueux injustement emprisonné qui épouse He Yufeng à la fin du roman.

⁶¹ Personnage principal de cette pièce classique qui, après avoir été reçu à l'examen de dernier degré des examens mandarins, se réconcilie avec son épouse qu'il avait précédemment répudiée sur un malentendu.

⁶² Le *suona* est un instrument à vent à embouchure conique dont la forme se rapproche de celle du hautbois.

⁶³ Bao relate ici sa participation à la première étape (examen de sous-préfecture) du premier niveau des concours mandarins, celui de lauréat de district.

⁶⁴ Soit le troisième et dernier palier du premier niveau des concours mandarins.

⁶⁵ La dynastie Qing marque l'apogée de cette pratique déjà fort répandue, qui permettait à des notables détenteurs d'un capital économique mais manquant de légitimité institutionnelle et morale de s'acheter une respectabilité. Le procédé était utilisé par l'administration impériale pour combler – très partiellement – les déficits qui grevaient ses finances à la fin de l'Empire.

⁶⁶ Reflet de l'hypocrisie du système de recrutement des fonctionnaires, au moins au niveau local. Miné par la corruption, l'achat de poste y prospère au détriment de la connaissance et de la morale du service public.

⁶⁷ Il s'agit des *xuetang*, qui apparaissent à partir des années 1890 et se généralisent à partir de 1904. Les formations qui y étaient dispensées, de qualité très variable, étaient censées être modernes et comporter des cours d'anglais, de mathématiques et d'éducation physique.

⁶⁸ Ce mouvement de protestation qui s'exprime entre 1905 et 1910 est dirigé à la fois contre l'organisation des établissements et la corruption qui y règne, et contre l'imposition d'enseignements visant à préserver « l'essence nationale » par l'instauration en 1907 d'instituts d'études classiques, rejetés par les étudiants des nouvelles écoles. Les protestations ont lieu dans un contexte de montée du nationalisme, notamment avec le boycott des produits américains de 1905. Des grèves, abandons de cursus et autres manifestations se produisent dans de nombreux établissements durant cette période. Pour plus de précisions sur les mouvements d'agitation dans les écoles modernes, on peut se reporter à Sang Bing, *Wanqing xuetang xuesheng yu shehui bianqian*, p. 166-182.

⁶⁹ Soit la 2^e étape du concours de lauréat de district ou bachelier, placée sous l'autorité du préfet.

⁷⁰ Localité située à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Suzhou, sur la route de Wuxi. Terre de lettrés, n'en déplaise à Bao, elle est notamment la ville natale d'un groupe d'écrivains et journalistes particulièrement populaires au début des années 1910, Xu Zhenya, Xu Tianxiao et Wu Shuangre. Auteurs de romans sentimentaux en langue classique et journalistes politiques particulièrement engagés contre le pouvoir de Yuan Shikai entre 1912 et 1914, ils publient leurs premières œuvres littéraires ainsi que leurs nombreuses chroniques, éditoriaux politiques et autres petites pièces dans le quotidien shanghaien *Droits du peuple*, affilié à la Ligue jurée puis au Parti nationaliste.

⁷¹ Les concours mandarinaux nécessitaient la maîtrise des règles prosodiques pour l'exercice de composition poétique. Celle-ci consistait généralement en un poème en strophes de 16 vers de 5 caractères chacun. Le poème devait être composé à partir d'un vers ou d'une allusion littéraire.

⁷² Ou de circuit, comme il en sera question dans les lignes suivantes. Il s'agit de la dernière étape à franchir pour être reçu au premier niveau des concours mandarinaux.

⁷³ Les prédictions du père de Bao Tianxiao tomberont juste cette fois, mais ce dernier sera reçu à sa seconde tentative cinq ans plus tard. Les deux chapitres suivants dans le texte original sont consacrés à la troisième

et dernière étape du concours, l'examen provincial. Plus cérémonieux que les deux sessions précédentes, dont Bao garde un souvenir amusé, l'examen provincial fait l'objet d'une surveillance plus stricte de la part des autorités. La consultation d'ouvrages est rigoureusement interdite, contrairement à la pratique qui semble prévaloir selon Bao pour les deux sessions précédentes, et l'auteur se souvient que des fouilles corporelles poussées étaient régulièrement menées sur les candidats, de sorte qu'aucun document extérieur ne fût introduit dans la salle d'examen. Des garants de moralité étaient également sollicités pour attester la probité des candidats. Pour l'épreuve de composition en huit parties, Bao se souvient avoir composé sur le vers suivant, tiré du *Canon des odes* : « Faire régner la concorde parmi les membres de sa famille ».

⁷⁴ Le circuit est une division administrative commune à d'autres pays de culture confucéenne comme le Japon, la Corée et le Vietnam. On en trouve les premières traces sous les Han. Sous les Qing, le circuit est une division administrative de rang supérieur qui regroupe plusieurs préfectures, à cheval parfois sur différentes provinces. L'intendant de circuit de Shanghai, qui compte plusieurs préfectures du Jiangsu, est particulièrement puissant ; il est notamment en charge des aspects légaux, sécuritaires et douaniers de la zone administrative qu'il administre. Cette entité administrative est supprimée en 1928. Sur l'intendant de circuit de Shanghai, on peut se référer à Leung Yuen-sang, *The Shanghai Taotai*.

⁷⁵ Variantes de l'examen provincial, troisième et dernière étape du concours de lauréat de rang provincial ou bachelier.

Chapitre VI

⁷⁶ Il s'agit de sa première tentative à l'examen provincial, qui se solde par un échec.

⁷⁷ Zhu Jinglan, le cinquième précepteur de Bao Tianxiao, auquel il consacre un chapitre précédemment. C'est lui qui lui présente Chen Yizhi, le père de sa fiancée et future épouse.

⁷⁸ Les quatre grands classiques du confucianisme sont devenus sous le Song la pierre de touche de l'enseignement confucéen. Voir A. Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, p. 467-468.

⁷⁹ Les cinq livres canoniques élevés au rang de classiques sous le règne (156-87 av. J.-C.) de l'empereur Wu des Han occidentaux : *Livre des mutations*, *Livre des documents*, *Canon des odes*, *Mémoires sur les rites et Printemps et automnes*, soit les chroniques historiques du royaume de Lu.

⁸⁰ Deux ouvrages peu accessibles sans initiation, en raison de sa langue archaïque pour le premier et, pour le second, de l'obscurité des interprétations des soixante-quatre hexagrammes utilisés dans la divination.

⁸¹ Expression tirée du *Rêve dans le Pavillon rouge*, chap. 86.

⁸² *Au bord de l'eau*, célèbre roman de cape et d'épée attribué à Shi Nai'an et Luo Guanzhong (xiv^e siècle), narrant les faits d'armes de 108 brigands redresseurs de torts. Bien que réprouvé par la tradition confucéenne, la fascination qu'il suscite sur des générations de lettrés lui vaut un succès considérable et il fait l'objet de plusieurs commentaires. On comprend aisément que l'intérêt du jeune Bao Tianxiao se porte plus naturellement vers les nombreux récits martiaux et héroïques exaltant la justice que vers les classiques confucéens.

⁸³ *Chroniques de l'étrange* de Pu Songling (1640-1715) sont sans doute le plus célèbre recueil d'histoires fantastiques en langue classique. Elles inspirèrent Ji Yun (1724-1805) dans sa composition des *Notes de la chaumière des observations subtiles*.

⁸⁴ Il s'agit donc de la littérature et surtout des ouvrages historiques en langue classique autres que les classiques confucéens, associés aux concours mandarinaux.

⁸⁵ Ou *Guwen guanazhi*, compilation de textes classiques depuis la période des Royaumes combattants (451-226 av. J.-C.) jusqu'à la dynastie Ming, publiée pour la première fois en 1695. Elle sert encore de manuel de référence pour l'apprentissage de la langue classique en Chine et dans d'autres pays sinophones.

⁸⁶ Deux ouvrages philosophiques majeurs de la période de grande floraison intellectuelle des Royaumes combattants. Le *Zhuangzi* est l'un des monuments du taoïsme, tandis que le *Mozi* est le recueil principal de l'école mohiste, caractérisée notamment par un utilitarisme frugal, l'amour universel entre les hommes et le rejet de l'ostentation des rites confucéens.

⁸⁷ Citation du poète Tao Yuanming (365-427) dans sa *Vie du sieur Cinq saules*. Tao est connu pour sa poésie bucolique d'inspiration taoïste, critique de la vanité des honneurs et des servitudes des charges officielles qu'il a lui-même abandonnées pour se retirer à la campagne. C'est dans ce contexte qu'il faut entendre la citation, qui oppose recherche des honneurs par la pratique des classiques

confucéens et lectures d'agrément, aiguillonnées par une curiosité personnelle désintéressée.

⁸⁸ Terme emprunté au vocabulaire bouddhique. Sur l'expérience de l'éveil immédiat ou de l'illumination subite, voir A. Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, p. 385-394.

⁸⁹ Référence à la discussion familiale qui eut lieu quand, quelques années plus tôt, les parents de Bao hésitaient entre le laisser entreprendre des études longues ou le former immédiatement à un métier. Son grand-oncle Wu Qingqing, qui passe pour être l'homme le plus riche de Suzhou après avoir lancé son commerce d'alcool près de la porte Xu, désapprouve le choix de Bao d'entamer des études longues et conseille alors à ses parents de l'orienter vers les affaires. Voix des marchands et du pragmatisme, traditionnellement méprisés par la classe lettrée, Wu s'impose aussi comme un homme de son temps, dans une atmosphère de réforme qui aboutit finalement à la suppression des concours mandarinaux en 1905. Contrairement à son père, qui avait été contraint par une jeunesse bouleversée par la révolte des Taiping (1851-1864) à renoncer à l'étude et à apprendre un métier (employé dans une banque privée), Bao opte finalement pour la première voie.

⁹⁰ Bao revient sur ses lectures romanesques interdites ou, du moins, fort mal considérées dans le chapitre « L'entretien » (non traduit ici). Il y raconte comment, âgé de 16 ans, il dévore tous les romans et magazines qu'il peut trouver. Il relate sa quête de la seconde moitié des *Dix pièces de théâtre de Li Yu*, sur les éventaires des bouquinistes de Suzhou, qu'il fréquente assidument. À cette lecture d'un auteur sulfureux (grand romancier et dramaturge des Ming-Qing, Li Yu est notamment connu pour le roman érotique *Le Tapis de prière en chair*) s'ajoute la découverte passionnée du *Rêve dans le Pavillon rouge*. Il raconte comment il se fait surprendre par son cousin Ziqing, qui désapprouve cette lecture peu sérieuse à ses yeux et l'enjoint, aux côtés de son père, à travailler les compositions en huit parties afin de préparer sérieusement la prochaine étape du concours mandarinal. Dans sa situation, il s'agit à première vue du seul moyen de subvenir aux besoins de sa famille. Les choix ultérieurs de Bao, qui délaisse la voie mandarinale après avoir été reçu au premier niveau des concours, se révéleront plus avisés et plus payants que celui de Ziqing, qui s'entêtera à poursuivre dans l'ancienne « voie royale ». Voir *Chuanyinglou huiyilu*, p. 114-119.

⁹¹ Célèbre roman autobiographique en langue classique de Shen Fu (1763-1832) qui décrit sa vie avec son épouse, Chen Yun. Composé en 1808, il est publié à grande échelle en 1877 par le quotidien *Shenbao*.

⁹² Ou *Shun Pao*, fondé en 1872 par l'Anglais Ernest Major (1841-1908) à Shanghai. Il s'agit sans doute du premier grand journal moderne en langue chinoise de la fin de la dynastie Qing et de la période républicaine, tant par l'ampleur de sa diffusion (50 000 exemplaires quotidiens au début des années 1920) que par l'influence qu'il a exercée sur tous les autres journaux de la période. Il ferma en mai 1949 quand les troupes de l'Armée populaire de libération prirent Shanghai. Voir B. Mittler, *A Newspaper for China* ?

⁹³ La création de la première agence postale nationale remonte à 1896. D'abord branche de l'administration des douanes tenue en grande partie par du personnel étranger, la poste devient un instrument de maillage du territoire et d'unification nationale durant la période républicaine. Comme l'a montré L. J. Harris dans son ouvrage de référence sur l'histoire de la poste chinoise, la poste officielle s'efforce péniblement de s'imposer contre les postes privées mentionnées par Bao Tianxiao : voir *The Post Office and State Formation in Modern China*.

⁹⁴ « L'ouverture » qui caractériserait ici les familles abonnées au *Shenbao* serait à cette époque plus formelle qu'idéologique – ce journal maintenant, notamment pour des raisons économiques, une position politique relativement conservatrice jusqu'à la veille de la révolution de 1911. C'est donc de la pratique de la lecture du journal en tant que telle qu'il est question ici.

⁹⁵ Traditionnellement, on comptait le temps à l'aide de douze tranches de deux heures chacune. Chacune de ces plages horaires correspondait à l'un des douze rameaux terrestres. L'heure Shen correspond en effet à la tranche horaire 15h-17h.

⁹⁶ Conflit qui opposa la France à la Chine des Qing entre août 1884 et avril 1885. Il s'achève par la signature du Traité de Tianjin par lequel la Chine s'engage notamment à reconnaître les protectorats français de l'Annam et du Tonkin.

⁹⁷ Liu Yongfu (1837-1917) est le chef des Pavillons noirs, anciens rebelles Taiping ayant passé la frontière vietnamienne. Bandits opérant comme mercenaires pour le compte des Qing, ils infligèrent

de lourds dommages aux troupes françaises engagées dans la campagne du Tonkin à partir de 1883.

⁹⁸ Amiral à la tête de l'escadre d'Extrême-Orient après avoir été gouverneur de la Nouvelle-Calédonie (1880-1882), Amédée Courbet s'illustre entre 1883 et 1885 dans plusieurs batailles navales et terrestre menées au Vietnam, en Chine (prise de Fuzhou) et à Formose (Taïwan). Après le bombardement du port de Hué en août 1883, il contraint l'empereur d'Annam à concéder un nouveau protectorat à la France, le Tonkin. Il meurt du choléra au large de Makung, dans l'archipel des Pescadores situé dans le détroit de Taïwan.

⁹⁹ Ou Keelung, ville portuaire située à la pointe nord de Taïwan.

¹⁰⁰ Les textes chinois anciens n'étaient pas ponctués. En chinois classique, les connecteurs logiques et les interjections (soit les mots dits « vides » ou grammaticaux) permettaient au lecteur de couper les phrases. Les journaux adoptèrent cependant rapidement un système typographique intermédiaire plus accessible, basé sur l'ajout de petits cercles imprimés à côté de chaque mot de début ou de fin de phrase, permettant ainsi au lecteur de repérer au premier coup d'œil où couper les propositions.

Chapitre VII

¹⁰¹ Le nombre d'étudiants chinois au Japon augmenta sensiblement à partir de 1904. Voir P. Harrell, *Sowing the Seeds of Change*, p. 2 et p. 166-167.

¹⁰² La vague de création de revues nationalistes et, très rapidement, révolutionnaires, débute à l'hiver 1902-1903 avec le lancement des revues régionalistes *Le Milieu étudiant du Hubei*, *Jiangsu* et *La Vague du Zhejiang*. Il culmine en 1905 avec *La Chine au xx^e siècle* de Song Jiaoren et Zhang Ji, rapidement remplacée après sa fermeture forcée par les autorités japonaises par le *Journal du peuple*, organe de la Ligue jurée fondée la même année. C'est aussi à partir de la fin 1902 que les premières tensions entre le groupes d'étudiants chinois à Tokyo et le représentant de la cour Qing, Cai Jun, se font jour. Celles-ci culminent en décembre 1905 avec le suicide retentissant de Chen Tianhua (1875-1905).

¹⁰³ Bao Tianxiao assimile fautivement l'essai autonomiste de Yang Yulin (1872-1911) intitulé *Le Nouveau Hunan* et publié en 1903, à une revue. La première revue tokyoïte éditée par des étudiants hunanais

fut le *Recueil de traductions des étudiants à l'étranger*, publié en 1902. *La Vague du lac Dongting*, qui parut de manière éphémère en 1906, fut la deuxième publication d'étudiants hunanais.

¹⁰⁴ Long roman mêlant romances et intrigues géopolitiques entre la cour Qing et les nations européennes, commencé par Jin Songcen en 1904 puis repris par Zeng Pu qui en assure la publication dans sa revue *La Forêt des romans* en 1907. Le personnage de Fu Yuncai, la concubine de Jin Wenqing, diplomate envoyé par la cour Qing en Europe, est inspirée par Sai Jinhua, célèbre courtisane qui voyagea en Europe et aurait noué une amitié galante avec le comte Waldersee, chef d'État-major des armées allemandes de 1888 à 1891. Voir Zeng Pu, *Fleurs sur l'océan des péchés*, éd. I. Bijon. Pour une analyse en français de ce roman, voir Yinde Zang, *Le Monde chinois romanesque*, p. 173-188.

¹⁰⁵ Bao Tianxiao confond ici le nom de la revue de traductions lancée par leur propre association, la *Lixue yibian*, et la revue de traductions de la Lizhihui, qui, contrairement à ce qu'il relate, ne portait pas le nom de *Lizhi huibian* mais de *Yishu huibian* [*Compilation de traductions d'ouvrages étrangers*]. Les membres les plus radicaux de la Lizhihui de Tokyo, tels Qin Lishan et Shen Xiangyun dont il sera question plus loin, avaient aussi lancé l'éphémère *Revue des citoyens* entre mai et août 1901. Pour plus de précisions sur la composition et les activités de la Lizhihui à Tokyo, voir Sang Bing, *Qingmo xin zhishijie de shetuan yu huodong*, p. 128-134.

¹⁰⁶ Il s'agit de la Lizhihui, dont la fondation à Tokyo en 1900 marque selon Chang Yu-fa le début du regroupement des étudiants chinois au Japon en associations. Composée de profils hétéroclites, y compris d'étudiants d'origine mandchoue, la Lizhihui était avant tout nationaliste avant de se scinder en deux groupes distincts après l'épisode des Boxeurs (voir *infra*, note 159 : les pacifistes, entretenant l'espoir de transformations politiques par le dialogue avec les Qing, et les radicaux, qui créèrent une organisation parallèle en 1902, la Société de la jeunesse. Selon Feng Ziyou, l'un des membres fondateurs et très proches de Sun Yat-sen, il s'agit là de la première organisation révolutionnaire fondée par des étudiants chinois à l'étranger. Le consensus initial entre radicaux et modérés est sans doute l'état d'esprit qui résume le mieux les aspirations progressistes du jeune Bao Tianxiao. Voir Chang Yu-fa, *Qingji de geming jituan*, p. 252-256. Pour une histoire de l'antagonisation des positions au sein de la Lizhihui, on peut voir P. Harrell, *Sowing the Seeds of Change*, p. 96-100.

¹⁰⁷ Les œuvres de Rousseau et le *Contrat social* en particulier ont exercé une influence considérable sur les révolutionnaires chinois au Japon. On doit à Nakae Chômin la première traduction japonaise du *Contrat*, le *Min'yaku yakukai* [*Traduction commentée du Contrat du peuple*], qui paraît en 1882. Une première traduction chinoise partielle est réalisée à partir de cette version japonaise, mais il faut attendre 1900 et la traduction de Yang Tingdong d'une autre version japonaise du *Contrat* par Harada Sen pour que la première édition complète en chinois paraisse dans le mensuel tokyôite *Recueil de traductions*, sous le titre de *Sur le Contrat du peuple*. C'est probablement de celle-ci que parle Bao Tianxiao. Pour les premières traductions chinoises du *Contrat social* et sa réception par les intellectuels révolutionnaires, on peut se référer à l'article de Wang Xiaoling, « Liu Shipei et son *Contrat social chinois* ».

¹⁰⁸ C'est-à-dire qu'elles continuaient à vendre ou à imprimer des ouvrages xylographiés, les librairies faisant souvent office d'imprimeur à cette époque.

¹⁰⁹ Il s'agit du petit groupe de jeunes lettrés progressistes, lecteurs du *Chinese Progress* de Liang Qichao, décrit dans le chapitre (non traduit ici) « L'époque des amitiés », où Bao mentionne les liens solides qu'il a forgés avec eux entre 1897 et 1900. Voir *Chuanyinglou huiyilu*, p. 147-152. Les quelques années qui ont séparé sa réussite au concours mandarin et l'ouverture de la librairie Donglai sont importantes dans sa formation intellectuelle : tout en occupant les fonctions de précepteur auprès des fils d'un notable de Suzhou, il continue de préparer, de moins en moins activement, le concours mandarin de deuxième niveau. C'est à l'occasion des cours qu'il suit pendant cette période qu'il noue des amitiés intellectuelles durables avec d'autres jeunes gens animés par les mêmes idéaux. Se réunissant au moins deux fois par mois pour parler de l'actualité et débattre des orientations politiques du pays, ce petit groupe aime aussi à discuter sur la poésie, à l'occasion notamment de sessions de commentaires de vers composés par les participants. C'est dans cette atmosphère que Bao découvre *The Chinese Progress* édité par Liang Qichao, dont il lit avidement les numéros qu'il emprunte à son cousin Ziqing.

¹¹⁰ Sentences tracées au pinceau sur deux bandes verticales dont les caractères se répondent. Il s'agit sans doute ici de souhaits pour la nouvelle année.

¹¹¹ Expression tirée des *Vies d'immortels* de Liu Xiang (77-6 av. J.-C.). Il y est rapporté que le garde de la passe par laquelle Laozi aurait quitté la Chine pour les contrées septentrionales aurait aperçu des fumées violettes s'élever quelques instants avant son passage, annonçant la présence d'un personnage extraordinaire.

¹¹² Référence aux rencontres intellectuelles qui se tenaient fréquemment dans les maisons de thé, lieux emblématiques de l'espace public. Sur celles de Chengdu (Sichuan), voir Wang Di, *The Teahouses*.

¹¹³ Terme péjoratif car teinté d'une coloration colonialiste. Transcription phonétique en japonais du sanskrit *cīna*, qui est surtout utilisée à partir de la défaite chinoise face au Japon en 1895 pour marquer la supériorité nipponne sur la Chine. Voir J. Fogel, « The Sino-Japanese Controversy over Shina as a Toponym for China », in *The Cultural Dimension of Sino-Japanese Relations*.

¹¹⁴ Il s'agit des *xuetang*, déjà mentionnées plus tôt.

¹¹⁵ Du Fu (712-770) est, avec Li Bai (701-762), l'un des plus célèbres poètes de la dynastie Tang et de l'histoire de la poésie chinoise.

¹¹⁶ Il s'agit de Zeng Pu (1872-1935), célèbre lettré de la région et deuxième auteur du roman *Fleurs sur l'océan des péchés*, que Bao Tianxiao commence à fréquenter à cette époque et qui l'appelle à Shanghai en 1906 pour qu'il travaille à ses côtés au magazine *La Forêt des romans*.

¹¹⁷ Wu Hufan (1894-1968) était un peintre renommé pour ses paysages.

¹¹⁸ Jin Songcen (1874-1947), poète, romancier et révolutionnaire particulièrement influent dans les années 1890-1910. Membre de la Société du Sud, il est notamment l'auteur des quatre premiers chapitres du retentissant *Fleurs sur l'océan des péchés* et de la seconde traduction chinoise de la biographie hagiographique de Sun Yatsen par le révolutionnaire japonais Miyazaki Tôten (1871-1922), *Un rêve de trente-trois ans*, parue en 1904.

Yang Qianli (1882-1958) ou Yang Tianji était un calligraphe et poète très connu dans la région de Suzhou. Membre de la Ligue jurée et proche de Sun Yat-sen, journaliste, il occupa, entre autres charges politiques, différentes fonctions pédagogiques et administratives dans les établissements de la région, comme l'Institut public de Chine ou l'Université Fudan à Shanghai.

¹¹⁹ Fang Weiyi (1867-1932), poète et érudit, figure de la vie éducative et politique de Kunshan.

¹²⁰ Il s'agit de caractères homophones.

¹²¹ Plus connu sous le nom de M. D. Chow (1878-1949), il s'agit d'un mathématicien et philatéliste célèbre, éditeur du *Philatelic Bulletin*, revue bilingue chinois-anglais.

¹²² Diction tiré du roman de cape et d'épée *Au bord de l'eau* (chap. 38).

Chapitre VIII

¹²³ Hongkou, situé au nord de la concession internationale, était le quartier où se concentrait la population japonaise de la ville.

¹²⁴ *Tuochuan*, terme compris dans son acception dialectale, qui désigne non pas le remorqueur mais un bateau en bois attaché à un remorqueur. Il s'agit d'une pratique attestée par Xu Ke dans l'*Anthologie d'histoires triviales de Qing*, chap. 103.14, mais dans un contexte légèrement différent. Xu précise qu'il s'agit d'un procédé encore utilisé dans le Jiangsu et le Zhejiang par quelques compagnies survivant à la compétition des bateaux à vapeur. Leurs principaux clients sont les familles aisées et nombreuses qui trouvent le remorquage d'une embarcation « à la fois commode et agréable ».

¹²⁵ Bao fait ici référence à son premier voyage à Shanghai, vers 1884, soit une quinzaine d'années plus tôt. À cette époque, la famille avait rejoint la ville en trois jours à bord d'une embarcation à voile. Voir *supra*, p. 37-41.

¹²⁶ Expression plus précisément utilisée pour désigner le fait d'être licencié et que l'on peut traduire par « être viré ».

¹²⁷ Citation tirée du *Zhuangzi* (chap. 22, *Intelligence voyage au nord*), que l'on pourrait rendre de manière plus idiomatique par l'aphorisme héraclitéen selon lequel « les dieux sont aussi dans la cuisine ». Jean Levi traduit pour sa part de manière plus directe : « La Voie est aussi dans ma pisse et ma merde ». Voir *Les Œuvres de Maître Tchouang*, éd. J. Levi, p. 186.

¹²⁸ Tiroir ou *choudou* : Bao utilise ici une forme dialectale que l'on trouve dans les langues Wu (région de Suzhou et Shanghai).

¹²⁹ Dans les langues Wu les deux mots sont homophones.

¹³⁰ Première entreprise chinoise privée de transport fluvial, fondée

en 1891 à Shanghai par Dai Siyuan. Après avoir commencé par assurer la desserte de Hangzhou pendant quatre ans, elle ouvre de nouvelles lignes vers Suzhou et Huzhou en 1895.

¹³¹ Ouvrages proscrits par la cour Qing car ils exaltent le « loyalisme Ming », qui devient à partir de la fondation du *Journal académique sur l'essence nationale* le fondement d'une mémoire historique han résistante. Celle-ci est dirigée contre l'histoire impériale officielle par laquelle le régime mandchou Qing légitime son inscription dans la grande histoire de l'Empire. Sur la construction d'une histoire mémorielle officieuse à partir de la redécouverte d'ouvrages interdits, voir Wang Fansen, *Zhongguo jindai sixiang yu xueshu de xipu*, p. 71-89 et P. Zarrow, « Historical Trauma ».

¹³² Voir *supra*, note 27.

¹³³ Institut supérieur moderne fondé en 1896, deux ans avant l'Université impériale de Pékin, à l'initiative de Sheng Xuanhuai (1844-1916), haut-fonctionnaire influent de la fin du xix^e siècle qui prônait le développement de l'industrie, afin de favoriser la diffusion des techniques et des savoirs occidentaux. Il s'agit de la première université normale de Chine. En novembre 1902, à la suite d'un incident avec un enseignant et lassés de son atmosphère intellectuelle sclérosante, 145 étudiants quittent l'école. Soutenus par le quotidien révolutionnaire *Subao* qui publie leurs revendications, ils rejoignent l'éphémère École patriotique fondée par Cai Yuanpei et Jiang Zhiyou (1866-1929) en soutien à ce mouvement de protestation, qui s'inscrit dans la vague anti-impérialiste des années 1903-1905. En 1921, la Nanyang gongxue devient l'Université Jiaotong de Shanghai.

¹³⁴ Voir *supra*, le récit de ce séjour fait au chapitre II.

¹³⁵ Ami de Bao Tianxiao qui travaillait pour la maison d'édition Wenming shuju (1902-1915) et a notamment participé à la publication de sa traduction de *Joan Haste* en 1901.

¹³⁶ L'un des plus proches amis de Bao, avec lequel il s'est lié d'amitié à Suzhou entre 1898 et 1901.

¹³⁷ Institut d'enseignement supérieur privé fondé en 1885 par le jésuite américain Young John Allen (1836-1907) qui est également à l'initiative de la McTyeire School for Girls, fondée en 1892.

Chapitre IX

¹³⁸ La scène se passe donc à la fin de l'année 1901, quand Bao retrouve Shanghai après avoir passé un peu moins d'une année à Nankin sous la protection de Kuai Guangdian.

¹³⁹ Bao confond ici Thomas Huxley et Herbert Spencer. *Évolution et Éthique* est l'un des ouvrages de Huxley (1825-1895), biologiste anglais, dans lequel il réfute la lecture sociale du darwinisme par Spencer. Le *Tianyanlun* dont il est question dans ce passage est bien la traduction chinoise d'*Évolution et Éthique* parue en 1896.

¹⁴⁰ Il s'agit de Yan Fu (1853-1921), penseur et traducteur majeur des années 1890-1910, qui a introduit en Chine les œuvres de Spencer, Huxley, Mill ou encore Montesquieu. Profondément influencé par le darwinisme, Yan Fu propose, à la suite de Spencer, une lecture sociale de la lutte pour la survie des espèces qu'il applique aux communautés nationales, dont la forme moderne est l'État-nation. Pour Yan Fu, la survie de la Chine dépend du renforcement de sa puissance politique et économique, lui-même fondé sur une transformation (ou régénération) des individus eux-mêmes. Voir A. Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, p. 586-588. Pour une traduction française de quatre essais traduits en chinois par Yan Fu, voir F. Houang, *Les Manifestes de Yen Fou*. Pour une étude classique sur la pensée de Yan Fu, voir B. Schwartz, *In Search of Wealth and Power*.

¹⁴¹ Publié pour la première fois à Tianjin en décembre 1897 dans le journal *Guowenhuibao* avant de paraître en exemplaire séparé en mars 1898.

¹⁴² Hu Shi (1891-1962), philosophe pragmatique et libéral, ardent promoteur de la langue vernaculaire dans la revue *Nouvelle jeunesse* lancée en 1915, et l'un des principaux penseurs du mouvement du 4 Mai 1919.

Lu Xun (1881-1936), écrivain souvent décrit comme le « père » de la littérature chinoise moderne. Autre figure du mouvement du 4 Mai, dénonçant l'emprise de la société traditionnelle sur les individus, ses œuvres questionnent dans le même temps le sens et la réalité des entreprises politiques communes, comme la révolution de 1911, et la place de l'individu dans une modernité finalement décevante. Voir Lu Xun, *Nouvelles et poèmes en prose*, éd. S. Veg.

¹⁴³ Lin Shu (1852-1924) est le plus célèbre traducteur de romans occidentaux des vingt premières années du xx^e siècle. Il traduisait

du français, de l'anglais et de l'américain dans une langue classique raffinée et très appréciée du public. Ne maîtrisant aucune langue étrangère, il se faisait résumer le contenu des ouvrages par un ou plusieurs assistants. L'influence qu'il exerça sur le champ littéraire du début du siècle fut considérable. La publication, en 1899, de *La Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils fut son premier grand succès et conquiert une génération de lecteurs. Comme le rappelle Simon Leys dans *L'Ange et le cachalot*, Mao Zedong lui-même, recevant une délégation de sénateurs français à la suite de la reconnaissance de la République populaire par la France en 1964, fit l'éloge du roman de Dumas, qu'il présenta devant ses invités perplexes comme « la plus haute expression du génie littéraire français ». Pour une étude récente sur Lin Shu, on peut voir M. G. Hill, *Lin Shu, Inc.*

¹⁴⁴ Littéralement « au nord du Yangtsé ». Il s'agit à cette époque de la zone administrative placée sous l'autorité d'un Grand conseiller pour cette région, fonction créée en 1865. Le chef-lieu en est situé à Tianjin et couvre les provinces du Hebei, du Shandong et du Liaoning. À partir de 1870, c'est le gouverneur général du Zhili qui occupe *de facto* cette fonction.

¹⁴⁵ Le mouvement des affaires étrangères ou d'autorenforcement (1861-1895). Il s'agit du mouvement de modernisation des institutions et de l'armée lancé à la suite des défaites subies par la Chine dans les guerres de l'opium et la révolte des Taiping, visant à adopter le plus efficacement possible les technologies occidentales pour doter le pays d'institutions et de forces armées modernes. Cette période vit notamment la création du premier ministère des Affaires étrangères, d'une école de traducteurs et d'interprètes et de l'Arsenal du Jiangnan, fondé en 1865 à Shanghai, qui comprenait usines d'armement modernes et chantiers navals. L'Arsenal était aussi doté d'un bureau de traduction d'ouvrages techniques qui publia plus de 160 ouvrages.

¹⁴⁶ Respectivement de John Stuart Mill (1843) et d'Adam Smith (1776), et dont les titres complets sont : *Système de logique déductive et inductive. Exposé des principes de la preuve et des méthodes de recherche scientifique* et *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*.

¹⁴⁷ La proximité du chinois et du japonais de l'ère Meiji, langue dans laquelle les caractères chinois étaient plus utilisés qu'en japonais contemporain, pouvait assurément encourager une tendance à la traduction littérale.

¹⁴⁸ L'une des plus importantes maisons d'édition chinoises, toujours en activité aujourd'hui. Fondée à Shanghai en 1897 à une époque où la quasi-totalité des maisons d'édition étaient encore détenues par des missionnaires, elle s'impose rapidement sur le marché grâce à des stratégies commerciales avisées. Elle profite notamment de la fondation de la Nanyang gongxue la même année pour éditer des manuels scolaires et de langue qui s'imposeront comme des références. En 1910, elle a déjà publié 300 titres de manuels scolaires. Suivront aussi de nombreuses revues littéraires à succès comme *The Short Story Magazine* et des revues savantes comme le très influent *Eastern Miscellany*, publié à partir de 1904 et jusqu'en 1948. Sur l'histoire de cette maison d'édition, on peut se référer à J.-P. Drège, *La Commercial Press de Shanghai 1897-1949*.

¹⁴⁹ Les missionnaires furent les premiers à ouvrir des maisons d'édition et à utiliser des techniques d'impression modernes dans la région de Shanghai. Ils surent également travailler de concert avec les lettrés du bureau de traduction de l'Arsenal du Jiangnan, ouvert en 1867. C'est d'ailleurs l'un d'entre eux, John Fryer (1839-1928), qui supervise à ses débuts le bureau de traduction. Voir J.-P. Drège, *ibid.*, p. 3-6.

¹⁵⁰ Xia Ruifang (1871-1914) est l'un des quatre membres fondateurs de la Commercial Press. Élève d'une école religieuse puis employé de la Presbyterian Mission Press, il est à l'origine du *Short Story Magazine*, l'un des plus grands succès de la Commercial Press dans les années 1910-1920. Il meurt assassiné en 1914, sans doute en représailles à son opposition à la « Seconde révolution » de l'été 1913 qui visait à chasser Yuan Shikai du pouvoir, bien que la participation d'éditeurs rivaux à son élimination ne puisse être définitivement écartée.

¹⁵¹ Il s'agit de l'édition chinoise de *l'Indian Readers*, traduit par Xie Honglai et publié en deux volumes en 1898. Le succès est immédiat : 3 000 exemplaires sont vendus en une semaine. Voir J.-P. Drège, *ibid.*, p. 9.

¹⁵² Encore un exemple des traductions littérales de Ye, qui calque la syntaxe japonaise dans ses rendus en chinois. En chinois, *zhi* est la forme ancienne ou écrite marquant le possessif, à laquelle correspond la particule japonaise *no*.

¹⁵³ Les « poules sauvages » sont l'une des plus basses catégories de prostituées qui racolait directement dans les ruelles. À la différence des courtisanes et même des catégories intermédiaires de

prostituées, elles étaient considérées par les contemporains comme des « exutoires sexuels ». Sur les différentes catégories de courtisanes à Shanghai, voir Ch. Henriot, *Belles de Shanghai*, p. 89-113, partic. p. 111-112. L'auteur y décrit finement l'extrême diversité et la hiérarchisation de l'offre des maisons de tolérance. Comme il le fait remarquer p. 408, l'expression « poules sauvages » devait désigner à l'origine des travailleurs manuels indépendants, comme certains tireurs de pousse. Cette définition est par ailleurs bien attestée dans le recueil d'anecdotes et de souvenirs du journaliste Yu Muxia (1888-1966) : voir *Shenghuo zai Minguo de shiliyangchang*, p. 160.

¹⁵⁴ La somme paraît faible au regard de nombreux témoignages contemporains concernant cette pratique des « poules sauvages ». Dans la concession française, les sommes volées par des groupes de prostituées pouvaient s'élever jusqu'à 40 yuan. Pour plus de précisions sur cette pratique, voir Ch. Henriot, *ibid.*, p. 109-110.

¹⁵⁵ En 1902, quatre ans à peine après l'échec des Cent jours, Liang Qichao lance *Le Nouveau Citoyen* qui défend, avec une virulence accrue par rapport au *Chinese Progress* des années 1896-1898, la nécessité pour la Chine d'adopter une constitution.

¹⁵⁶ Ces critiques pointent du doigt l'autoritarisme qui prévaut dans le Japon de Meiji (1868-1912), dont la constitution, promulguée en février 1889, a permis le renforcement du pouvoir politique de l'Empereur.

¹⁵⁷ On pense principalement ici à la révolution du 10 octobre 1911, dite révolution Xinhai, et à la fondation de la République populaire de Chine par le Parti communiste le 1^{er} octobre 1949 suite à la guerre civile qui l'avait opposé au Parti nationaliste depuis juillet 1946.

¹⁵⁸ À la suite de l'échec des Cent jours (juin-septembre 1898) et de la restauration menée par l'impératrice douairière Ci Xi et la faction conservatrice de la cour.

¹⁵⁹ Les Boxeurs étaient une société secrète xénophobe et anti-chrétienne fondée au milieu du xix^e siècle qui se révolta en 1900 et attaqua les quartiers des légations à Pékin, provoquant l'intervention armée d'une coalition internationale. Le « protocole de paix Boxeur » de septembre 1901, que les Qing furent contraints de signer en guise de réparation, ne fit qu'accroître l'emprise occidentale sur la Chine en fragilisant économiquement et militairement le pouvoir chinois. Voir J. Gernet, *Histoire du monde chinois*, p. 522-523.

¹⁶⁰ Expression désignant l'empereur (Guangxu) et l'impératrice douairière Ci Xi.

¹⁶¹ *Dongnan hubao* plutôt que *Dongnan zibao* comme l'écrit Bao Tianxiao. Il s'agit de l'Accord de protection mutuelle du sud-est de la Chine que passèrent entre eux les gouverneurs et hauts fonctionnaires de cette vaste région, désobéissant à l'ordre de la cour Qing, tenue par Ci Xi, qui leur enjoignait de soutenir les Boxeurs contre les puissances occidentales et le Japon. Ils agirent en concertation avec les consuls étrangers dans ces provinces et furent soutenus par les catégories sociales favorables aux réformes des Cent jours, soit essentiellement les notables et industriels traitant avec les puissances étrangères.

¹⁶² Wu Yanfu ou Wu Baochu (1869-1913), lettré et fonctionnaire réformateur proche de Tan Sitong, ardent partisan des réformes des Cent jours. Quand l'affaire du *Subao* éclate, il soutient aussi Zhang Binglin, emprisonné à Shanghai jusqu'en 1906, se rapprochant ainsi du camp révolutionnaire.

¹⁶³ Xue Jinqin (1883-1960), originaire de Zhuhai dans le Guangdong, est l'une des premières femmes à avoir prononcé un discours en public devant une assemblée d'hommes. Sa prise de parole en faveur de la défense des intérêts nationaux du 15 mars 1901 a été abondamment relayée dans la presse shanghaienne et a créé la polémique. Dans la tradition confucéenne, les femmes d'un certain statut devaient en effet éviter de fréquenter l'espace public. Prendre la parole devant une foule d'inconnus était encore plus inconvenant. Par la suite, Xue a occupé diverses fonctions d'enseignement dans des universités du sud du pays.

¹⁶⁴ L'un des jardins emblématiques de la ville, avec le jardin Yu, où des discours et autres rassemblements raffinés étaient organisés durant la période.

¹⁶⁵ Cette incompréhension vient sans doute du terme utilisé par Yan Fu dans son titre pour rendre « logique », *mingxue*, qui signifie littéralement étude ou science des « noms ». Le titre complet de la traduction de Yan Fu est, littéralement, *La Science des noms de M. Mill*.

¹⁶⁶ Zhang Yuanji (1867-1959), figure intellectuelle et du monde de l'édition du début du siècle, partisan du programme réformateur des Cent jours. Il entre à la Commercial Press en 1901 et participe à la fondation du département de traduction en 1903. Fort de son expérience à la tête du bureau de traduction de la Nanyang gongxue,

il apporte un nouveau souffle à la maison d'édition, en y recrutant notamment Cai Yuanpei (1868-1940) qui prend la direction de ce nouveau département. L'arrivée de Zhang Yuanji coïncide avec une augmentation sensible du capital de la maison qui, après son association à la Kinkôdô japonaise, atteint 200 000 yuans en 1903. La Commercial Press, société à responsabilité limitée, devient l'une des premières compagnies chinoises par actions. Voir J.-P. Drège, *La Commercial Press de Shanghai 1897-1949*, p. 11-13.

¹⁶⁷ Zheng Xiaoxu (1860-1938), diplomate en poste au Japon à partir de 1891, lettré réformateur favorable au programme des Cent jours et à la mise en place d'une monarchie constitutionnelle. Hostile à la révolution et au renversement des Qing, il finit par reprendre du service au sein du gouvernement fantoche du Mandchoukuo en 1931, où il servit comme Premier ministre de l'empereur Puyi (1906-1967).

¹⁶⁸ Zhang Binglin (1869-1936), l'une des plus grandes figures intellectuelles du premier ^{xx}e siècle chinois. Révolutionnaire d'une érudition prodigieuse, cultivant une langue archaïque souvent abstruse, il est l'un des plus ardents promoteurs du mouvement pour la Préservation de l'« essence nationale ». Étroitement associé aux révolutionnaires de la Ligue jurée, ce mouvement, par l'entremise de sa revue, le *Journal académique sur l'essence nationale*, fondée en 1905, promeut l'adoption d'un système politique moderne. Pour les membres du groupe, cette régénération des institutions doit s'enraciner dans la redécouverte savante de l'histoire préimpériale et la préservation des nombreuses traditions intellectuelles alternatives au confucianisme impérial. Sur Zhang Binglin et ce mouvement, ses liens avec la Ligue jurée et son imbrication dans la révolution Xinhai, on peut se référer à Tze-ki Hon, *Revolution as Restoration*.

¹⁶⁹ Institut fondé en février 1897 par Zhang Yuanji et d'autres lettrés-fonctionnaires réformateurs. Subventionné par des fonds publics, il accueillait une cinquantaine d'étudiants qui suivaient notamment un enseignement d'anglais et de mathématiques, avant de se spécialiser dans des disciplines modernes ayant vocation à servir à la modernisation du pays. L'institut fut fermé un peu plus d'une année après sa création suite à l'échec du mouvement des Cent jours.

¹⁷⁰ Il s'agit de la traduction de *Primer of Logic* de William Stanley Jevons, publié en 1908.

¹⁷¹ *Luoji*, traduction phonétique normée et couramment utilisée.

¹⁷² Soit Zhang Shizhao (1881-1973), intellectuel hunanais majeur de la période qui épousa dès ses débuts les idées révolutionnaires, notamment au sein du *Subao* dont il fut rédacteur en chef en 1902, avant de fonder en 1914 à Tokyo *The Tiger*, une influente revue antiradicale. Après une formation accélérée en droit à l'Université Hosei à Tokyo en 1905, il s'initie à la logique à l'Université d'Aberdeen où il étudie de 1908 à 1911, date à laquelle il rentre en Chine. Bien que connu depuis dix ans pour ses positions nationalistes et révolutionnaires, ses critiques de l'organisation de la Ligue jurée, à laquelle il n'adhéra jamais, lui valent de nombreuses inimitiés au sein de celle-ci, puis au sein du Parti nationaliste. Sur l'influence des écrits de Zhang Shizhao dans la sphère publique entre la fondation de la République (1912) et les débuts du mouvement pour la Nouvelle culture (1916), voir T. B. Weston, « The formation and positioning of the New Culture community, 1913-1917 ».

¹⁷³ Il s'agit de Zhang Shizhao, dont l'un des noms de plume dans *The Tiger* était aussi Platane automnal.

¹⁷⁴ Référence à sa modeste contribution, en 1900, au journal révolutionnaire *Subao*, qui sera victime d'une fermeture forcée et d'un procès retentissant en 1903, donnant lieu à « l'affaire du *Subao* ». Emprisonnés dans la concession internationale pour leurs articles violemment antimandchous, le jeune révolutionnaire sichuanais Zou Rong (1885-1905) et Zhang Binglin deviennent des symboles de la lutte contre le pouvoir impérial – Zhang ayant traité dans un article l'empereur Guangxu de « bouffon ». Le premier meurt en prison tandis que le second, libéré en 1906, rejoint immédiatement Tokyo où il intègre le groupe de la Ligue jurée. En 1900, Bao se contente de prêter main forte à son ami Pang Licai, qui publie et commente régulièrement à la fin de chaque numéro quelques sentences parallèles envoyées par des lecteurs – divertissement lettré que Bao Tianxiao, avec le recul, juge stérile. Voir *Chuanyinglou huiyilu*, chap. « L'histoire de la tente de pont », p. 181-187. Pour un résumé interprétatif de l'affaire du *Subao*, voir P. Zarrow, *China in War and Revolution, 1895-1949*, p. 48-50.

¹⁷⁵ Bao Tianxiao ne manque pas une occasion de louer les mérites, tant politiques qu'éditoriaux, de ce journal réformateur modéré. Successeur de l'éphémère mais influent *Chinese Progress*, *Le Quotidien de la Chine et de l'étranger* avait été fondé par Wang Kangnian en mai 1898, après que ce dernier eut pris ses distances avec Liang Qichao en août de la même année. Jusqu'à sa fermeture en 1911, sa ligne éditoriale est de moins en moins progressiste.

¹⁷⁶ Par confusion, oubli ou peut-être mauvaise foi, Bao tord le cou à la réalité : *The Daily News* est le fruit d'investissements anglais (A. W. Danforth) et chinois, dont certains proviennent d'éminents mandarins comme Zhang Zhidong. Six ans après sa fondation en 1893, il devient la pleine propriété de l'Américain John C. Ferguson et s'impose rapidement comme le principal rival du *Shenbao*. Voir Ma Guangren, *Shanghai xinwenshi*, p. 90-91.

¹⁷⁷ Les compradores étaient les marchands chinois des ports ouverts, généralement fortunés, qui servaient d'intermédiaires dans les transactions entre les compagnies occidentales et la population locale.

¹⁷⁸ L'opposition simplificatrice entre presse chinoise désintéressée d'un côté et presse occidentale vouée à l'accumulation de profits de l'autre peine à masquer une réalité plus complexe. Outre l'existence de contre-exemples des deux côtés, les deux objectifs pouvaient être poursuivis de concert. L'expérience personnelle de Bao dans les années 1900 et 1910 en est un exemple. L'opposition entre le *Shenbao* et *Le Quotidien de la Chine et de l'étranger* se trouve d'ailleurs déjà formulée dans une colonne du *Crystal* du 14 juillet 1939, où Bao revient brièvement sur sa rencontre avec Wang Yinian.

¹⁷⁹ Wang Kangnian (1860-1911) et Wang Dajun (1862-1906), fondateurs du journal avec Zeng Guangshuan (1871-1940).

¹⁸⁰ Voir *supra*, note 161.

¹⁸¹ Quotidien de référence, il s'agit de l'un des plus anciens journaux en anglais de Chine, publié entre 1850 et 1951.

¹⁸² Ou Tohō Tsushinshya, éphémère agence fondée en octobre 1938 à Singapour. Bao la confond peut-être avec l'agence d'information nationale japonaise plus tardive, la Dōmen Tsushin (1936-1945).

¹⁸³ Ma Junwu (1881-1940) est l'un des piliers du groupe révolutionnaire de Tokyo. Membre fondateur de la Ligue jurée en août 1905, dont il est secrétaire général, il contribue régulièrement au *Journal du peuple*. Étudiant à la Technische Universität de Berlin de 1907 à 1911, il rentre en Chine après la révolution pour être nommé vice-ministre de l'industrie dans le tout premier gouvernement provisoire républicain en janvier 1912.

¹⁸⁴ Shen Xiangyun (1888-1914), révolutionnaire passé par le Hunan, où il participe à l'insurrection manquée de l'Armée indépendante de 1900, puis par le Japon, où il fait la rencontre de Sun Yat-sen en 1901.

Il est aussi membre de l'Association des volontés déterminées. Il est directement impliqué dans le soulèvement de Shanghai en novembre 1911 au moment de la révolution Xinhai, puis occupe une poste au sein du gouvernement militaire local dirigé par Chen Qimei (1878-1916).

¹⁸⁵ Anecdote qui souligne de manière humoristique la croyance et l'engagement de Ma en faveur de l'éducation des femmes, thème au demeurant récurrent dans les publications révolutionnaires des premières années du xx^e siècle.

¹⁸⁶ Soit le parti réformateur à l'initiative des Cent jours, proscrit après septembre 1898.

¹⁸⁷ La fête de la Mi-automne, le Nouvel an et la fête des Morts.

¹⁸⁸ Wang Songge, nom social de Wang Yinian, frère cadet de Wang Kangnian, qui s'occupait de la gestion du journal.

Chapitre X

¹⁸⁹ Nous épargnons au lecteur la première partie du chapitre de peur de surcharger la lecture d'informations superflues. Dans ce chapitre et les deux suivants, l'auteur relate son expérience d'enseignement et d'encadrement dans une école moderne du Shandong. On retiendra ici la prégnance des réseaux de sociabilité locaux dans l'accès à des fonctions administratives. Peng Yonglao, ancien grand mandarin retiré sur ses terres, appartenant à une famille prestigieuse qui a produit de nombreux hauts fonctionnaires, a été sollicité par le préfet de Qingzhou, Cao Yunyuan, lui aussi originaire de Suzhou, pour l'aider à recruter un talent local désireux de diriger un collège moderne dans sa préfecture. Peng s'est alors adressé au beau-père de Bao Tianxiao, fonctionnaire local ayant acheté sa charge, qui a naturellement pensé à son gendre pour ce poste.

¹⁹⁰ Cette somme était celle que Bao Tianxiao percevait quand il était précepteur à Suzhou, à partir de 1898.

¹⁹¹ Il s'agit du premier long trajet en bateau à vapeur de Bao Tianxiao. Si les premières mentions de *steamers* apparaissent dans les années 1840, leur usage ne se développe réellement qu'une vingtaine d'années plus tard. Il exerce une fascination sur les usagers, qui bénéficient de tarifs relativement bas, et ce dès les années 1880. Le prix des billets (généralement vendus par des intermédiaires) variait en fonction de la saison et de la demande. Dès les années 1890, on compte vingt liaisons journalières entre Shanghai et Hankou. Pour

plus de précisions sur le développement de la navigation fluviale et maritime à vapeur, voir F. Dikötter, *Exotic Commodities*, p. 74-78.

¹⁹² Sans doute un signe de progressisme, l'Université Nanyang (Nanyang gongxue) étant l'une des premières universités modernes. Les étudiants y déclenchent une grève retentissante le 16 novembre 1902, à la suite de l'interdiction de la revue progressiste de Liang Qichao, *Le Nouveau Citoyen*.

¹⁹³ Suite au meurtre de deux missionnaires allemands en novembre 1897, la marine du Kaiser Wilhelm II s'empara de la région de la baie de Jiaozhou, soit de la côte sud de l'actuelle province du Shandong. La région passe sous contrôle allemand de 1898 à 1914, après l'octroi d'un bail par le gouvernement Qing. Elle est reprise par les marines britannique et japonaise en novembre 1914 puis occupée par le Japon à la suite du traité de Versailles jusqu'en 1922.

¹⁹⁴ Pratique encore très répandue parmi les femmes des catégories sociales moyennes et supérieures, comme le rappelle Bao Tianxiao au sujet de son épouse dans le chapitre qu'il consacre à son mariage (non traduit ici). Voir *Chuanyinglou huiyilu*, chap. « Le mariage », p. 198-203.

¹⁹⁵ Allusion savoureuse au rôle des Hunanais dans l'histoire du ^{xx}^e siècle chinois. Nombre d'intellectuels révolutionnaires de 1911 sont originaires de cette province, comme Huang Xing, Song Jiaoren, Chen Tianhua, Zhang Shizhao ou Yang Yulin, pour ne citer qu'eux. Le Hunan est aussi la province natale de nombreux hauts responsables communistes, dont Mao Zedong, Liu Shaoqi ou encore Hua Guofeng. Au cours du premier ^{xx}^e siècle, les mœurs hunanaises sont réputées ardentes et particulièrement patriotiques. Sur le patriotisme régional du Hunan et son lien avec le nationalisme chinois, voir l'étude de S. R. Platt, *Provincial Patriots : The Hunanese and Modern China*.

¹⁹⁶ Qingdao (ou Tsingtau) était alors le chef-lieu de la région de Jiaozhou (Kiautschou) administrée par les Allemands.

¹⁹⁷ Au moins depuis 1860 et l'arrivée d'une flotte expéditionnaire allemande dans la région.

¹⁹⁸ Appellation xénophobe désignant les étrangers et plus généralement les Occidentaux.

¹⁹⁹ Le fait d'assimiler à des esclaves les Chinois humiliés par des Occidentaux coïncide avec la parution de la traduction retentissante du roman abolitionniste *La Case de l'oncle Tom* par Lin Shu (1901).

Des commentaires en prose et en vers de cette traduction paraissent régulièrement dans des revues révolutionnaires comme *Le Peuple éveillé*. Désormais pensé dans l'histoire et la géopolitique mondiales, le destin de la Chine et de la « race jaune » – expression employée par les intellectuels contemporains tels Liang Qichao pour désigner la collectivité ethnique peinant à faire nation – est envisagé au miroir de l'asservissement d'autres races par l'Occident et de la disparition de nations jugées « faibles », comme la Pologne ou l'Inde. Les intellectuels chinois se représentent alors tragiquement leur pays comme un membre de la communauté des « races » asservies, ce qu'attestent de nombreux éditoriaux pathétiques. Sur le « sentiment d'échec » national qui nourrit le nationalisme chinois à la fin du xix^e et au début du xx^e siècle, voir Jing Tsu, *Failure, Nationalism and Literature*, p. 32-97 ; concernant la représentation de la trajectoire nationale chinoise sur la scène mondiale, et notamment dans les premières pièces de théâtre politique, voir R. E. Karl, *Staging the World*, p. 27-49.

²⁰⁰ Ici, les restaurants occidentaux.

²⁰¹ Huang Zhonghui était alors éditeur au *Journal de Pékin en langue parlée* et ami de l'Australien George Ernest Morrison (1862-1920), premier correspondant du *Times* à Pékin de 1897 à 1912 puis conseiller du président de la République de Chine Yuan Shikai. Huang fut particulièrement influent pendant la période de la Première Guerre mondiale. L'histoire de son humiliation par un chef de gare allemand dans un compartiment de première classe en 1905 est souvent reprise dans différentes sources journalistiques. L'affaire trouva un écho d'autant plus retentissant dans l'opinion publique naissante qu'elle survint au moment des premiers mouvements de récupération des droits des chemins de fer et du boycott des produits américains.

²⁰² « *Ruoguo wu waijiao* » : phrase percutante attribuée à Lu Zhengxiang (1871-1949), diplomate de carrière, ministre des Affaires étrangères et Premier ministre pendant les toutes premières années de la République.

Chapitre XI

²⁰³ L'incendie survenu en 1903 poussa la Commercial Press à acquérir une nouvelle imprimerie, à laquelle s'ajoutèrent un service d'édition et un nouveau service de vente. La même année, la société ouvrit sa première succursale à Hankou. Voir J.-P. Drège, *La Commercial Press de Shanghai 1897-1949*, p. 12-13.

²⁰⁴ Sur ce moment de l'histoire de la Commercial Press, *ibid.*, p. 10-14.

²⁰⁵ La période Tongguang comprend les règnes des empereur Tongzhi (1861-1875) et Guangxu (1875-1908), soit la période 1861-1908.

²⁰⁶ Essentiellement la période 1902-1908, marquée par la parution de nombreuses revues régionalistes, comme l'a déjà expliqué l'auteur.

²⁰⁷ Quatre, précisément.

²⁰⁸ Soit Lin Shu : voir *supra*, note 143.

²⁰⁹ Voir *supra*, note 178. Il s'agit du nouveau nom donné à *The Chinese Progress* par Wang Kangnian à partir du 17 août 1898.

²¹⁰ Dans le chapitre « De retour de Qingzhou » (non traduit ici), Bao Tianxiao relate quelques épisodes de sa relation conflictuelle avec le nouveau préfet de Qingzhou. Ce dernier n'aurait pas apprécié l'apparente désinvolture de Bao à son égard au moment de sa prise de fonction : plutôt que d'aller lui présenter ses hommages en personne, Bao s'était contenté de les lui adresser par lettre. D'autres désagréments et anicroches administratives ponctuèrent la suite du séjour de Bao dans le Shandong. Voir *Chuanyinglou huiyilu*, p. 305-310.

²¹¹ Le conflit (1904-1905) se solda par la victoire du Japon, ce qui provoqua une onde de choc dans le monde et conforta la place dominante et enviable de ce pays, considéré comme la première nation moderne d'Asie. Pour la première fois, une nation asiatique avait vaincu une puissance que l'on assimilait à l'Occident. Les milieux progressistes chinois attribuèrent le succès nippon à son avancée technologique autant qu'à la modernité d'institutions politiques favorisant la création d'une unité nationale. Tous les milieux intellectuels (réformateurs ou révolutionnaires) considéraient alors que l'absence d'un tel nationalisme, moderne et fédérateur, expliquait en grande partie le retard de la Chine sur son voisin.

²¹² À quelques mois près, ce tronçon de la ligne ayant ouvert à l'été 1906.

²¹³ Il s'agit de l'épouse de Bao Tianxiao, Chen Zhensu.

Chapitre XII

²¹⁴ L'*Eastern Times* ou *Shibao* est l'un des premiers grands quotidiens modernes chinois, fondé en juin 1904 à initiative des deux plus grands intellectuels réformateurs du moment, Kang Youwei (1858-1927) et Liang Qichao (1873-1929). De nombreuses traductions d'ouvrages étrangers seront publiées dans ses pages. Sur l'engagement constitutionnaliste du *Shibao*, sa vocation éducatrice et son rôle pionnier dans la construction d'une sphère publique citoyenne à Shanghai au début du siècle, on peut consulter l'étude de J. Judge, *Print and Politics, « Shibao » and the Culture of Reform in Late Qing China*.

²¹⁵ Ou Di Baoxian (1873-1921), figure marquante de la presse shanghaienne et du journal qu'il rejoint en 1906 et quitte en 1919. En 1909, il devient rédacteur en chef de l'influent supplément littéraire du *Shibao*, l'*Eastern Times Romanesque*. Comme Bao Tianxiao, il s'implique dans la promotion de l'éducation des femmes, notamment grâce à la position qu'il occupe au sein du comité de la Société générale d'éducation du Jiangsu. Selon la définition qu'en donne X.-H. Xiao-Planes, cette association « se vouait à la mobilisation des ressources locales et des talents en vue de la mise en chantier du nouveau système d'enseignement ». Voir « L'activité réformatrice des élites locales chinoises au début du xx^e siècle », *Études chinoises*, p. 192.

²¹⁶ Chen Jinghan (1877-1965), autre figure emblématique du *Shibao* et du monde médiatique shanghaien du début du xx^e siècle. Connu pour les romans de cape et d'épée sanglants qu'il publie sous le pseudonyme de Sang-froid, il est aussi à l'origine de la modernisation de la mise en page du *Shibao*, dont le nouveau format sera par la suite imité par de nombreux quotidiens shanghaiens.

²¹⁷ Célèbre rue du centre-ville de Shanghai où étaient – et sont toujours aujourd'hui – concentrées un grand nombre d'imprimeries, librairies et maisons de presse.

²¹⁸ Revue lancée par Liang Qichao en exil à Yokohama en 1902. Ses positions constitutionnalistes modérées à partir de 1903 lui valent d'être attaquée par le *Journal du peuple*, organe de la Ligue jurée révolutionnaire fondé en août 1905 à Tokyo et dirigée par Sun Yat-sen. La revue de Liang a exercé une influence profonde sur l'intelligentsia chinoise au début du xx^e siècle, tant par ses innovations stylistiques (son « nouveau style » ou « style journalistique » était particulièrement apprécié des étudiants) que par la qualité argumentative et l'envergure culturelle de ses essais.

²¹⁹ Soit des rémunérations conséquentes au regard du coût de la vie de l'époque et des revenus des professions intermédiaires. Dans son manuel *La Nouvelle Société* (ou *Lectures on Chinese Society of Today*) publié par la Commercial Press en 1912 où il présente de manière didactique les caractéristiques de la nouvelle société républicaine, Bao Tianxiao mentionne incidemment que le salaire d'un petit commerçant se situe entre 8 et 10 yuans, soit dix fois moins que son salaire de journaliste et romancier. Voir *La Nouvelle Société*, chap. 18, « Labeur et frugalité », p. 46.

²²⁰ Ce moment de sa vie fait l'objet de deux chapitres entiers dans les *Souvenirs*. En à peine cinq ans depuis son installation à Shanghai, Bao Tianxiao voit son salaire mensuel augmenter considérablement, sans compter les revenus complémentaires qu'il tire de ses trois charges d'enseignement dans les écoles pour jeunes filles de la ville et les émoluments que lui verse la Commercial Press pour les manuels scolaires et les romans d'apprentissage qu'il édite à partir de 1912. On peut donc estimer, avec Ren-yuan Li et J. Judge, que ses revenus s'établissent à 120 yuans en moyenne à partir de son arrivée à Shanghai en 1906 et atteignent 150 yuans après la fondation de la République. L'écart avec le total des revenus mensuels de sa famille (mère et grand-mère) après le décès de son père en 1893 est éloquent : entre les premiers cours particuliers rémunérés 1 yuan que donne Bao à une fille de la gentry locale et les tâches de broderie épuisantes de sa mère et de sa grand-mère, la famille vivait alors avec une petite dizaine de yuans par mois. Pour plus de détails, voir l'article de Ren-yuan Li, « Xinshi chubanye yu zhishifenzi : yi Bao Tianxiao de zaoqi shengya wei li », *Si yu yan*. Dans deux autres chapitres consacrés à l'*Eastern Times*, Bao revient sur la question de ses émoluments, qu'il compare à ceux de Chen Jinghan, l'un des deux éditeurs en chef du journal. Ce dernier touchait déjà la somme considérable de 150 yuans par mois, mais parvint à la doubler pour une période de cinq ans à partir de 1912 en rejoignant le *Shenbao* suite à une proposition de Shi Liangcai.

²²¹ Voir *supra*, p. 75

²²² Autre revue fort influente fondée par Liang Qichao en 1902. Dans le premier numéro paraît « Sur les liens entre le roman et le gouvernement de la société », un essai retentissant qui assigne au genre romanesque une mission des plus éminentes : la modernisation politique et sociale du pays. Pour une traduction anglaise de ce texte, voir K. Denton (dir.), *Modern Chinese Literary Thought*, p. 74-81. Les courts essais et critiques de Di Chuqing et Chen Jinghan publiés

dans la revue argumentent eux aussi en faveur d'une réévaluation de la fonction du roman, considéré par presque tous les intellectuels réformateurs et révolutionnaires comme un instrument intellectuel moderne d'émancipation politique.

²²³ Sur les transformations importantes du champ littéraire de la période, on peut se référer au recueil de traductions d'essais de Chen Pingyuan, *Sept leçons sur la roman et la culture modernes en Chine*, p. 144-170.

²²⁴ La pratique évolue au début des années 1910 et les quotidiens politiques des trois premières années de la République (1912-1914) en publient généralement au moins deux, dont l'un est imprimé sur la première page du journal pour capter immédiatement l'attention des lecteurs.

²²⁵ Ou Luo Pu (1876-1949), d'origine cantonaise, disciple de Kang Youwei que ce dernier a placé à un poste clé du *Shibao*. Il étudie au département d'économie de l'Université Waseda à Tokyo et participe aux activités éditoriales de Liang Qichao au Japon jusqu'en 1904, avant de gagner Shanghai où il intègre la rédaction du quotidien.

²²⁶ Cantonais comme Luo Gaoxiao, Feng est aussi un disciple de Kang Youwei qui lui a confié la rédaction des éditoriaux quotidiens.

²²⁷ L'anecdote souligne le poids des affinités régionales et linguistiques dans la formation de groupes intellectuels attirés par les opportunités qu'offrait Shanghai pour de jeunes lettrés privés de leurs débouchés dans la carrière administrative traditionnelle. Les affinités régionales sous-tendent également la création de nombreuses revues étudiantes nationalistes à Tokyo durant la période. Cependant, Bao Tianxiao tait – par oubli ou par pudeur – les dissensions de plus en plus marquées qui surviennent entre certains journalistes et la direction de la rédaction, assurée par Di Chuqing. Celui-ci est hostile à l'ingérence de Kang Youwei et de Liang Qichao (alors en exil au Japon) par l'entremise de leurs relais cantonnais au sein du journal. Ces rédacteurs se voient marginalisés dès 1906-1907. L'absence d'interactions entre les deux hommes et le reste des journalistes s'explique sans doute également par un antagonisme politique qui conduit la majorité de la rédaction à faire sécession et à adopter des positions de plus en plus radicales par rapport au constitutionnalisme monarchique de Kang et Liang. Di Chuqing refusait notamment que Luo et Feng signent leurs éditoriaux. En outre, il affichait un certain mépris pour ces Cantonais

que l'on avait fait venir de fort loin alors que le Jiangsu, selon ses dires, « ne manquait pas de personnes extrêmement talentueuses ». Sur les évolutions politiques et les tensions au sein de la rédaction du journal, voir J. Judge, *Print and Politics*, p. 47-48.

²²⁸ District situé à l'ouest de Shanghai.

²²⁹ Les orientations éditoriales des principaux journaux shanghaiens évolueront rapidement et, dès le début des années 1910, la plupart des grands quotidiens accorderont une place de premier plan aux nouvelles des pays étrangers, notamment des puissances européennes, du Japon et des États-Unis.

²³⁰ Jeu de mot sur le caractère *shi*, « temps » (et, par extension, « actualités »), qui est aussi le premier caractère du nom chinois de l'*Eastern Times* : *Shibao*. Genre inédit, les chroniques s'imposent rapidement aux dépens d'éditoriaux encore modelés sur les dissertations en huit parties. S'appuyant sur le constat de Li Liangrong, B. Mittler fait remarquer que l'*Eastern Times* n'est sans doute pas, contrairement à ce qu'affirme Bao Tianxiao, le premier journal à avoir développé le genre. Trois mois avant son premier numéro, en mars 1904, on trouvait un exemple de chronique dans le *Journal de la Chine*. Voir Li Liangrong, *Zhongguo baozhi wenti fazhan gaiyao*, p. 36 et B. Mittler, *A Newspaper for China ?*, p. 105.

Privilégiant des formes vives et choisissant souvent l'interpellation directe des lecteurs, les chroniques contribuent indiscutablement à une régénération des formes journalistiques, alors encore largement informées par le genre canonique des « discussions » (*lun*). Voir B. Mittler, *ibid.*, p. 69-78.

Dans le même temps, un nouveau « style journalistique », développé dans le *Shenbao* mais popularisé et poussé à son paroxysme par Liang Qichao dans *The Chinese Progress* (1896) et *Le Nouveau Citoyen* (1902), bouleversait le champ littéraire et les habitudes de lecture. Souvent décrit comme « émotionnel » ou « passionné », le style de Liang durant cette période cruciale était très apprécié des jeunes générations d'étudiants et d'intellectuels. Mêlant vocabulaire politique moderne emprunté au japonais, constructions grammaticales influencées par des langues étrangères, parallélismes traditionnels et références littéraires tantôt classiques tantôt occidentales ou japonaises, le « style journalistique » est étroitement lié à la formulation de la modernisation politique articulée sur le constitutionnalisme. Il contribue à la diffusion d'une écriture où les émotions politiques, exaltées par un « je » éditorial intimement confondu avec le sort d'une nation en péril, servent à

interpeller et rassembler la communauté nationale. Laboratoire d'une langue moderne en devenir, nourrie d'influences diverses, le « style journalistique » de Liang Qichao, en participant à la reconfiguration du champ littéraire dans les toutes premières années du xx^e siècle, préfigure la conception politique et culturelle de l'usage de la langue vernaculaire théorisée par les intellectuels du mouvement pour la Nouvelle culture (1917). Voir Th. Hutters, *Bringing The World Home*, p. 93-99 et Xia Xiaohong, *Jueshi yu chuanshi, Liang Qichao de wenxue daolu*, p. 105-123.

²³¹ Ou Huang Yuansheng (1885-1915). Brillamment reçu 2^e au plus haut degré des concours mandarinaux à seulement 20 ans, il entame une carrière de journaliste en 1912 au cours de laquelle il travaille pour le *Shibao* et le *Shenbao*. Les raisons de son assassinat, le 25 décembre 1915 à San Francisco, sont demeurées obscures. S'il pourrait avoir été tué par un activiste du Parti nationaliste sur l'ordre indirect de Sun Yat-sen qui goûtait peu les articles dénonçant ses compromissions avec le gouvernement japonais, une autre hypothèse impute la responsabilité de sa mort à Yuan Shikai. Cette indétermination dessine en creux la stature libre et courageuse d'un journaliste indépendant.

²³² Province méridionale située à l'ouest de Shanghai.

²³³ Bref épisode de restauration monarchique entreprise entre décembre 1915 et mars 1916 par Yuan Shikai, qui était président de la République de Chine depuis le mois d'avril 1912.

²³⁴ Shao Piaoping (1886-1926), journaliste renommé, très actif dans la décennie 1910. Durant cette période, il dénonce les manœuvres de Yuan Shikai pour accaparer le pouvoir et les agissements des seigneurs de la guerre dans plusieurs quotidiens shanghaiens (dont le *Shibao* et le *Shenbao*). Il fonde le *Journal de la capitale* à Pékin en 1918.

Xu Lingxiao (1882-1961), plus connu sous son nom de plume Xu Binbin, est un journaliste de la période de la fin des Qing et du début de la République, spécialisé dans la critique théâtrale.

²³⁵ Province limitrophe du Jiangsu et de Shanghai, située immédiatement au sud de cette dernière.

²³⁶ La Cour de justice mixte de Shanghai (1869-1911), située dans la concession française et composée de magistrats français et chinois, était chargée de trancher les litiges entre citoyens français et chinois. Elle fut reconnue par les autres puissances occidentales en 1902.

²³⁷ Les journaux du début du siècle ne comportaient pas encore de signes de ponctuation et les phrases étaient tout au plus accompagnées de marqueurs (des ronds imprimés latéralement à côté des caractères) indiquant l'endroit où les couper.

²³⁸ Référence aux dissertations en huit parties des concours mandarinaux.

²³⁹ L'expression est de l'impératrice douairière Ci Xi (1835-1908) au moment de la réaction de l'automne 1898, qui mit fin au bref épisode de modernisation politique des Cent jours : la jeune presse indépendante et critique née quelques années plus tôt y avait joué un rôle essentiel. Pour plus d'éléments sur le discrédit jeté par la frange conservatrice de la cour sur la presse à partir d'octobre 1898, voir N. Vittinghoff, « University vs. Uniformity : Liang Qichao and the invention of a "new journalism" for China », in *Late Imperial China*, p. 91-143.

Chapitre XIII

²⁴⁰ Soit en 1904-1906.

²⁴¹ Citation tirée du *Mencius*, 4A, 23. Voir *Mencius*, éd. A. Lévy, p. 158.

²⁴² Nom social de Gong Zizhen (1792-1841), fonctionnaire, poète et calligraphe. Sa pensée réformiste inspirée par l'école des textes modernes, centrée sur la qualité adaptative des valeurs morales contenues dans les classiques confucéens comme les *Printemps et automnes*, a préfiguré l'action des principales figures de la réforme politique des dernières années de la dynastie Qing. Sur la pensée de Gong Zizhen, voir A. Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, p. 580-582. Sur sa réévaluation de l'importance de l'émotion dans l'écriture poétique et des modalités stylistiques de son expression en littérature, voir Zongqi Cai, « The rethinking of emotion : the transformation of traditional literary criticism in late Qing era ».

²⁴³ Fondée par Yang Bomin (1874-1924), lettré de Shanghai formé au Japon en 1901 où il s'est intéressé à l'enseignement féminin. L'épouse de Bao, Chen Zhensu, y suit des cours de musique, dessin et peinture pendant un temps. L'école Chengdong appartient à la catégorie d'établissements regroupés par J. Judge sous l'appellation d'« écoles lignagères », fondées par des patriarches engagés dans des actions éducatives afin de scolariser leur propre famille. Les six filles de Yang Bomin furent ainsi scolarisées à Chengdong. Voir J. Judge, *Republican Lens*, p. 151-157.

²⁴⁴ Institution fondée par les filles de Su Mengyu en 1906. Sur les publications des fondatrices de l'école Minli dans l'*Eastern Times Madame*, voir J. Judge, *ibid.*, p. 155-157.

²⁴⁵ Fondée par Shi Liangcai (1879-1934) en 1904.

²⁴⁶ Fondée en 1902 par Wu Huaijiu (1873-1919), initiée à l'éducation et à la pédagogie modernes à l'École normale annexe de Nanyang dans les années 1890. Pour plus d'éléments sur les fondations d'écoles modernes à Shanghai et dans la province du Jiangsu au tournant du xx^e siècle, voir X.-H. Xiao-Planes, *La Société générale d'éducation du Jiangsu et son rôle dans l'évolution sociopolitique chinoise de 1905 à 1914*.

²⁴⁷ Il s'agit de l'une des premières écoles pour femmes, fondée notamment par Cai Yuanpei en 1902 parallèlement au Cercle d'études patriotiques par l'Association d'éducation de Chine. Ces deux institutions s'inscrivent pleinement dans la mouvance anti-impérialiste qui s'exprime avec de plus en plus de vigueur à Shanghai et Tokyo à partir des années 1902-1903.

²⁴⁸ Cai Yuanpei (1868-1940), intellectuel de premier plan lors des mouvements révolutionnaires et intellectuels du début du xx^e siècle. Brillamment reçu, en 1892, au plus haut degré des examens mandarins, Cai commence une carrière de fonctionnaire à 24 ans au sein de la prestigieuse académie Hanlin avant de rejoindre rapidement les organisations révolutionnaires bourgeoises. En 1904, il participe ainsi à la fondation du principal groupe révolutionnaire de Chine de l'Est, la société pour la Restauration dont l'objectif principal est le renversement du régime mandchou par le soulèvement armé et avec l'appui de sociétés secrètes. Après des études à l'Université de Leipzig en Allemagne où il se rend dès 1907, il finit par être nommé premier ministre de l'Éducation du premier gouvernement de la République de Chine fondée en janvier 1912. Après d'autres séjours en Europe, il occupe à partir de 1917 les fonctions de président de l'Université de Pékin. À ce poste, il contribue à légitimer les idées du mouvement pour la Nouvelle culture, qui s'expriment notamment dans la revue *Nouvelle jeunesse*. Il fait de l'ancienne université impériale un centre intellectuel bouillonnant, où les défenseurs des idées les plus iconoclastes enseignent aux côtés de figures intellectuelles conservatrices. Lors du mouvement du 4 Mai 1919, c'est sous sa présidence que l'université devient le centre névralgique de la critique culturelle radicale et de la protestation politique à l'échelle nationale. Au sujet de l'influence de

la nomination de Cai Yuanpei à l'Université de Pékin sur le champ intellectuel chinois et de son rôle dans le mouvement du 4 Mai, voir T. B. Weston, *The Power of Position*, p. 114-181.

²⁴⁹ Xiao Tui (1876-1958), né à Changshu dans la province du Jiangsu. Membre de la Ligue jurée, il s'établit à Shanghai après la révolution de 1911 où il occupe, entre autres activités, les fonctions d'enseignant.

²⁵⁰ Cœur historique de la ville, le district de Nanshi (littéralement la ville sud, par opposition à la ville nord où était située la concession internationale) a été aggloméré dans le district de Huangpu en 2000 et n'existe plus en tant que tel aujourd'hui.

²⁵¹ Opportune référence aux *Entretiens*, II, 8, dans lesquels Confucius répond à son disciple Zi Xia qui l'interroge sur la piété filiale : « Le difficile, c'est d'être filial de toute son âme. Il ne suffit donc pas d'assumer les tâches de ses parents et de ses aînés, ou de leur laisser leur part de boire et de manger ; la piété filiale est bien plus que cela ! » Voir *Entretiens*, éd. A. Cheng, p. 34.

²⁵² Nom social de Huang Peiyan (1878-1965), fondateur en 1902 avec Cai Yuanpei du Cercle d'études patriotiques et de l'École patriotique. Il est tout à la fois journaliste, enseignant, révolutionnaire puis haut fonctionnaire en charge de l'éducation dans la province du Jiangsu l'année de la fondation de la République de Chine. Sa trajectoire foisonnante est représentative de la diversité des parcours de nombre d'intellectuels progressistes et républicains des deux premières décennies du ^{xx}e siècle chinois, oscillant entre investissement dans des initiatives éducatives privées et service public.

²⁵³ Détournement grivois du nom des « quatre grands diamants » ou *lokapâla*, c'est-à-dire les quatre héros adamantins, protecteurs de la Loi aux traits féroces, dont les statues ornent les deux côtés de l'entrée des temples bouddhiques.

²⁵⁴ Fondé en 1892, l'établissement fut fréquenté par l'élite shanghaienne, dont l'écrivaine Zhang Ailing et les trois célèbres sœurs Song, appelées à jouer un rôle de premier plan dans l'histoire de la Chine du ^{xx}e siècle : Song Qingling, Song Meiling et Song Ailing.

²⁵⁵ Église catholique dont la construction fut achevée en 1931.

²⁵⁶ Confucius, *Entretiens*, VII, 7 : « Jamais je ne refuse mon enseignement à qui vient à moi de lui-même – dût-il ne m'apporter qu'un peu de viande séchée. » Voir *Entretiens*, éd. A. Cheng, p. 62.

²⁵⁷ L'une des premières représentations, et des plus célèbres, fut l'adaptation théâtrale de la traduction de *La Dame aux camélias* par Lin Shu. Elle fut jouée à l'hiver 1907 par les membres de la société du Saule printanier, fondée un an plus tôt à Tokyo par Li Shutong et Zeng Xiaogu. Sur le rôle du théâtre en général dans la diffusion d'idées réformatrices et révolutionnaires au sein des classes populaires, voir Li Xiaoti, *Qingmo de xiaceng shehui qimeng yundong*. Sur la représentation de *La Dame aux camélias*, également donnée à l'occasion d'une journée festive, voir J. Chung et Cai Zhuqing, « Bainian huigu : Chunliushe "Xin chahua nü" xinkao ». Sur le rôle des représentations théâtrales données dans certains établissements scolaires de Shanghai dès la fin du XIX^e siècle dans le développement du nouveau théâtre en Chine, voir J. Chung, « Wanqing xin zhishi kongjian li de xuesheng yanju yu Zhongguo xiandai juchang de yuanqi ».

²⁵⁸ Traduit à partir d'une première traduction japonaise de *Sans famille* d'Hector Malot. La traduction de Bao paraît en 1912 et connaît un succès considérable : à sa 18^e réédition en 1928, l'ouvrage s'est déjà écoulé à plus de 100 000 exemplaires. Cette indication permet de situer la scène dans les premières années de la décennie 1910.

²⁵⁹ Soit au cours de la période 1937-1945. Après l'invasion japonaise et la défaite rapide de l'armée républicaine, la capitale est déplacée de Nankin à Chongqing en novembre 1937. Le gouvernement s'y établit jusqu'en mai 1946, date qui marque la réinstallation de la capitale à Nankin.

²⁶⁰ Yang Xuejiu (1902-1990), troisième fille de Yang Bomin, adhère par la suite à la Société féminine de calligraphie et de peinture de Chine, fondée en 1934. Sur les filles de Yang Bomin, voir J. Judge, *Republican Lens*, p. 154.

²⁶¹ Le passage témoigne de l'évolution des pratiques théâtrales et de l'influence croissante du nouveau théâtre, déjà bien établi à Shanghai au début des années 1910. Dans les opéras traditionnels, les rôles féminins étaient interprétés par des hommes.

²⁶² La scène se passe certes vers 1912, dans le Shanghai nouvellement républicain, mais, au début des années 1910, la coupe à la garçonne est encore improbable. Si Bao ou d'autres auteurs du groupe Canards mandarins et papillons tel Xu Zhenya furent pionniers dans l'introduction de représentations féminines occidentales en ouverture de revues comme la *Jungle des romans*, porter les cheveux

courts demeure un acte politique exceptionnel auquel seules des féministes engagées comme Qiu Jin, quelques années plus tôt, se risquent.

²⁶³ Shi Liangcai (1879-1934), formé à l'école de sériciculture de Hangzhou entre 1901 et 1903, figure du journalisme shanghaien du début du siècle puis magnat de la presse grâce au rachat du *Shenbao* dont il assure la gestion à partir de 1912.

²⁶⁴ Soit en 1946.

²⁶⁵ Sur le *kunqu* ou opéra de Kunshan, voir *supra*, note 47.

²⁶⁶ Opéra de Tang Xianzu (1550-1616), qui narre les amours de la jeune Du Liniang et du lettré Liu Mengmei. Éprise de Mengmei dans ses rêves, Liniang meurt d'amour avant d'être ramenée à la vie par le jeune homme. Il s'agit, avec *Le Pavillon de l'ouest* et *Le Palais de la vie éternelle*, de l'une des grandes pièces du répertoire dramatique Ming.

²⁶⁷ Plus connu sous la transcription Soong Tsung-faung (1892-1938). Diplômé de l'Université de Genève en 1915, il enseigne le français à Qinghua en 1917 et à l'Université de Pékin en 1918. Spécialisé dans le théâtre, il est l'auteur de traductions de pièces de théâtre européennes contemporaines ainsi que d'articles et d'essais sur l'art dramatique. Il participe activement au mouvement pour la Nouvelle culture, en publiant notamment dans la revue *Nouvelle jeunesse* des articles sur le théâtre occidental. À partir de 1927 et jusqu'à sa mort, il se tourne vers l'océanographie qu'il contribue à développer en Chine à partir de Qingdao. C'est là qu'il baptise sa bibliothèque personnelle « Cormora », à partir des premières lettres du nom des trois grands dramaturges français du Grand Siècle, Corneille, Molière et Racine.

²⁶⁸ Fondée en 1911, c'est l'une des principales universités pékinoises et des plus célèbres du pays. Elle est située au nord-ouest de la capitale, à peu près en face de l'Université de Pékin.

²⁶⁹ Jeu de mots portant sur les caractères du prénom des époux : *chun* signifie « printemps » et *run*, entre autres sens, « doux ».

Chapitre XIV

²⁷⁰ C'est dans cette revue, fondée en 1902 à Yokohama, que Liang théorise et met en pratique une nouvelle vision du roman dont il entend faire, en s'inspirant des modèles japonais et occidentaux, un instrument populaire de régénération nationale et de modernisation du pays.

²⁷¹ A'Ying, nom de plume de Qian Xincun (1900-1977), l'un des premiers historiens de la littérature de la période moderne. Son étude des romans de la fin de la dynastie Qing, *Wanqing xiaoshuo shi*, est encore une référence aujourd'hui.

²⁷² C'est le cas de Bao Tianxiao lui-même, dont de nombreux livres étaient en réalité des traductions libres du japonais : soit d'ouvrages nippons, soit de traductions japonaises d'originaux occidentaux comme dans le cas du *Cuore* [*Le Livre cœur*] d'Edmondo de Amicis. L'auteur revient sur sa pratique de la traduction (du japonais) dans un chapitre intitulé « Mes débuts comme traducteur de romans ». Pour une analyse de sa première traduction (qui fut d'abord une retranscription du résumé oral que lui faisait Yang Zilin), celle de *Joan Haste*, voir Jane Q. Liu, *Transcultural Lyricism*, p. 58-66. L'auteure dévoile notamment les aménagements opérés par les deux jeunes traducteurs pour parer l'héroïne du roman de Rider Haggard d'émotions conformes à la vertu confucéenne, quitte à trahir certains aspects de l'original. Voir aussi le récit amusé qu'en donne Bao Tianxiao lui-même dans *Chuanyinglou huiyilu*, p. 172-174.

²⁷³ Autre nom de Wu Jianren (1867-1910), auteur de romans en langue vernaculaire très populaires à la fin de la dynastie Qing, parmi lesquels *L'Océan des regrets*, paru en 1906. On peut le lire dans la traduction anglaise de P. Hanan, *The Sea of Regret*.

²⁷⁴ D'abord paru en feuilleton dans le magazine *Nouveau roman*, puis en huit volumes entre 1906 et 1910, avant d'être regroupés en quatre tomes par la suite. Voir la traduction anglaise de Shih Shun Liu, *Vignettes from the Late Ch'ing*. Le parcours du narrateur à travers différents milieux de la Chine de la fin du XIX^e siècle révèle la bassesse et la corruption de ses contemporains. Le roman moque en particulier l'hypocrisie et la médiocrité des lettrés, tels ceux que le héros croise à Shanghai, dont le goût du lucre et la vanité reflètent le délabrement moral de cette catégorie de la population.

²⁷⁵ Ou *Xiaoshuo yuebao*, revue publiée à partir de 1910 par la Commercial Press. Pour une lecture originale de son influence littéraire et politique au cours de cette décennie, voir D. Gimpel, *Lost Voices of Modernity*.

²⁷⁶ Bao relate dans les deux autres chapitres consacrés à l'*Eastern Times* (« Souvenirs de l'*Eastern Times* ») que les recettes générées par cette maison d'édition permirent de maintenir les finances de l'*Eastern Times* à l'équilibre.

²⁷⁷ Démonstration d'une rationalité éditoriale nouvelle visant à augmenter les ventes.

²⁷⁸ Zhou Shoujuan (1895-1968) et Fan Yanqiao (1894-1967) sont deux romanciers associés au mouvement Canards mandarins et papillons, qui connurent leur heure de gloire entre le milieu des années 1910 et des années 1920. Sur Zhou Shoujuan, voir Chen Jianhua, *Ziluolan de meiying*.

²⁷⁹ Zhang Yihan (1895-1950), écrivain et traducteur proche de Bao Tianxiao et Zhou Shoujuan, particulièrement actif dans les années 1920-1930. Ouvrier à l'Arsenal du Jiangnan, il se rend à Wuchang en 1911 afin de prendre part à la révolution. Par la suite, il enseigne dans différents établissements à Shanghai et dans son Guangdong natal.

²⁸⁰ Recueil de notes et remarques variées sur des événements d'actualité et sur des éléments de la vie privée de l'auteur, dans la tradition du genre littéraire des notes composées par les lettrés. D'abord publiées dans une colonne du journal intitulée « Pavillon de l'égalité », ces notes furent par la suite publiées séparément par la maison Youzheng.

²⁸¹ La réflexion s'applique à l'*Eastern Times romanesque*, mais pas à l'*Eastern Times Madame*, fondé en 1911 et dont il sera question un peu plus loin. Car s'il est vrai, comme l'a analysé J. Judge, que ce dernier magazine entretient une « relation symbolique » avec les courtisanes, il privilégie nettement les photographies de « dames républicaines », qu'elles soient étudiantes modernes ou filles de bonne famille. L'ajout de légendes et un « encodage » visuel et gestuel permettait de différencier les deux catégories de femmes affichées par la revue dans l'espace public, perpétuant une tension qui remontait à l'époque impériale, où les beautés en vogue étaient tantôt des demoiselles de grandes familles, tantôt des courtisanes. Voir J. Judge, *Republican Lens*, p. 43-44 et p. 185-189.

²⁸² Le studio fut vraisemblablement fondé par Di Chuqing entre 1907 et 1908. Rappelons toutefois qu'il ne s'agit pas du premier studio de photographie à Shanghai. Le studio Yaohua, spécialisé dans les clichés de courtisanes depuis les années 1890, s'était lancé vers 1900 dans les portraits de « dames respectables ».

Rattaché à la maison d'édition Youzheng qui publiait l'*Eastern Times* et les revues du groupe, le studio de Di Chuqing a édité pendant ses quelques années d'existence pas moins de 485 photographies féminines. Le recours à des techniciens japonais permit l'apprentissage

et l'utilisation d'impressions en couleurs, particulièrement appréciées. Pour plus de détails, voir J. Judge, *Republican Lens*, p. 32-33 et p. 180-181.

²⁸³ Soit les membres de l'élite culturelle, entrepreneuriale et même politique, Xiong Xiling (1870-1937) ayant été successivement ministre des Finances en avril 1912 puis Premier ministre de juillet 1913 à février 1914. Ce club était fréquenté par les courtisanes mais certainement pas par les contributrices de l'*Eastern Times Madame*, qui appartenaient aux catégories sociales supérieures.

²⁸⁴ La maison Youzheng sortit en réalité trois albums de photographies. Celui mentionné par Bao, publié en 1911, avait été précédé par les *Photographies de jeunes femmes gracieuses de Shanghai* et suivi, en 1914, pour commémorer les dix ans de la fondation de l'*Eastern Times*, par les *Nouvelles photographies de jeunes femmes gracieuses*. Les deux premiers albums contenaient respectivement 600 et 500 portraits de courtisanes et étaient vendus au prix élevé de 3,5 et de 3 yuans, soit l'équivalent du prix d'un abonnement annuel à l'*Eastern Times Madame*.

²⁸⁵ Voir la traduction intégrale de cette nouvelle *supra*, p. 195-205.

²⁸⁶ C'est à cette époque que les revues comme l'*Eastern Times Madame*, à la suite de publications antérieures plus élitistes, commencent à opposer mariage « civilisé » ou libre et mariage traditionnel oppressant.

²⁸⁷ Mei Lanfang (1894-1961) est l'un des acteurs d'opéra les plus célèbres dans le Pékin de la période républicaine. Il est particulièrement connu pour ses rôles de jeunes femmes gracieuses. Les prestations de Mei Lanfang en Union soviétique en 1935 ont notamment inspiré Eisenstein, Brecht et E. Piscator. Ses mémoires constituent un témoignage sur le monde de l'opéra de Pékin dans la première partie du xx^e siècle. Voir R. Darrobers, *Le Théâtre chinois*, p. 95-105.

²⁸⁸ J. Judge nuance l'appréciation de Bao et estime qu'environ la moitié des textes et poèmes publiés dans la revue était envoyée par des femmes. Guo Yanli avance le pourcentage sensiblement plus élevé de 80 % tandis que P. Link parle de 20 ou 30 %. D'une manière générale, une estimation contemporaine de la revue, corroborée par des travaux plus récents, estime que le taux d'alphabétisation en Chine au début des années 1910 se situait aux alentours de 20 % pour les hommes et entre 1 et 2 % pour les femmes. La proportion de femmes alphabétisées à Shanghai à cette époque était cependant relativement élevée et devait avoisiner les 25 ou 30 %. Voir J. Judge, *Republican Lens*, p. 67-72 ; et P. Link, *Mandarin Ducks and Butterflies*, p. 250.

²⁸⁹ En particulier les savoirs pratiques féminins, auxquels Bao Tianxiao donna une publicité inédite grâce à cette revue. Sur cet aspect de la revue, voir J. Judge, *ibid.*, p. 149-175.

²⁹⁰ Comme le souligne J. Judge, *ibid.*, p. 157-158, ce problème continuera de se poser bien des années plus tard pour les éditeurs de magazine.

²⁹¹ Sur Shao Piaoping, voir *supra*, note 234.

²⁹² Bi Yihong (1892-1926), auteur de littérature populaire de la période dont Bao Tianxiao fut particulièrement proche. Il lui consacre aussi deux chapitres dans la *Suite aux souvenirs*.

²⁹³ Sur ce point, voir J. Judge, *Republican Lens*, p. 166.

²⁹⁴ Les quatre volumes publiés, qui couvrent la période janvier-avril 1912, laissent entrevoir combien ce travail devait être fastidieux. Bao compilait les événements marquants, généralement politiques, de chaque journée écoulée depuis la proclamation de la fondation de la République par Sun Yat-sen le 1^{er} janvier 1912. À partir du mois de février, il consacre en moyenne une dizaine de pages à chaque journée. Un tel investissement souligne qu'au-delà des motivations commerciales, Bao avait, comme nombre de ses collègues, le sentiment de vivre un moment historique dont il voulait conserver le souvenir précis. L'aveu de l'auteur sur le peu d'intérêt du public, s'il peut sembler quelque peu naïf, reflète en réalité une tendance du marché éditorial et de la presse des années 1911-1914. Bao avait sans doute des raisons de croire au succès de son entreprise car, dès 1912, la République et ses figures majeures envahissent la publicité affichée dans les quotidiens et les magazines, créant un véritable « marché de la République », symbole de nouveauté et de modernité. Sur ce phénomène, voir H. Harrison, *The Making of Republican Citizen*, p. 146-149.

Chapitre XV

²⁹⁵ Ce chapitre et le suivant sont tirés de la *Suite des Souvenirs de la Chambre de l'ombre du bracelet* (1^{re} éd. 1973).

²⁹⁶ Littéralement le « défenseur des fleurs ». L'expression renvoie à l'expression topique du « monde des fleurs », utilisée pour désigner le milieu des courtisanes.

²⁹⁷ Terme dépréciatif qui désigne les accusateurs et écrivains publics, particulièrement actifs durant les dynasties Ming et Qing.

À la fin du ^{xix}e et au début du ^{xx}e siècle, leur absence de formation professionnelle moderne les pénalise par rapport aux nouveaux avocats qui finissent par les supplanter.

²⁹⁸ Leur nombre commença d'augmenter à partir des années 1905-1906, quand de nombreux étudiants chinois se rendirent au Japon pour entreprendre des études de droit. Près de 1 000 étudiants ont ainsi bénéficié de formations accélérées, reconnues par le gouvernement chinois, dans des universités et instituts spécialisés japonais entre 1904 et 1908. Après la révolution Xinhai et la fondation de la République, la profession se structura rapidement et en septembre 1912 le gouvernement promulgua un « Règlement provisoire sur l'exercice de la profession d'avocat » inspiré par la législation japonaise. Un Syndicat général des avocats de la République de Chine regroupant diverses associations d'étudiants diplômés d'instituts et d'écoles de droit chinois ou étrangers fut également fondé à cette époque. On comptait alors 10 000 avocats dans le pays. Sur l'histoire des avocats à Shanghai pendant la période républicaine, voir Sun Houei-min, *Zhidu yizhi*, partic. p. 88-93 et p. 123-168.

²⁹⁹ Fondée en 1864 pour régler les différends entre Chinois et ressortissants étrangers, elle applique le principe d'extraterritorialité dans les affaires concernant des étrangers. En 1911, elle passe sous le contrôle direct des corps consulaires européens à Shanghai. Sur l'évolution de la Cour mixte, voir Th. B. Stephens, *Order and Discipline in China*.

³⁰⁰ Textes de loi de la dynastie Qing et de la République. Le *Code Qing* connut de nombreuses révisions, notamment sur la base des modèles japonais, eux-mêmes directement importés du droit allemand. Les modifications entreprises entre 1909 et 1910 furent en partie conservées par le gouvernement républicain. Entre 1905 et 1907, les châtiments corporels jugés barbares ainsi que la discrimination raciale entre Han et Mandchous avaient déjà été abolis. À partir de 1912, le code civil et le code pénal furent complètement séparés, ce qui créa une confusion juridique, avec la coexistence d'un code civil largement hérité des Qing et d'un code pénal moderne d'inspiration occidentale. Pour plus de détails sur les mutations légales entre les Qing et la République, voir P. C. Huang, *Code, Custom and Legal Practice in China*, p. 15-48. Les *Six codes* désignent les six textes et codes légaux en vigueur en République de Chine : la Constitution, le Code civil, le Code des procédures civiles, le Code pénal, le Code des procédures pénales et les Règlements administratifs.

³⁰¹ Zhu Sifu (1887- ?) est l'un des plus célèbres avocats de la période républicaine. Diplômé de Yale en 1909, où il préside l'association des étudiants chinois de l'Université, il rentre s'installer à Shanghai et s'impose rapidement dans le milieu des avocats.

³⁰² Outre le rachat de sa liberté par la prostituée elle-même ou par un client, toujours fort onéreux et soumis au bon vouloir des maquerelles peu enclines à se séparer de leurs employées, la fuite pure et simple des maisons closes est un mode de sortie attesté. Toutefois, même dans les cas de fuites illégales – la maison d'origine payant patente et étant donc dans la légalité –, la police pouvait réagir de manière imprévisible, sanctionnant tantôt les clients ayant aidé à la fuite, tantôt les maquerelles elles-mêmes. Le mariage constitue une autre échappatoire, mais il est soumis au bon vouloir des magistrats, dont les décisions peuvent bouleverser la vie des prostituées. Pour plus d'informations sur les manières de sortir de la prostitution à l'époque, voir Ch. Henriot, *Belles de Shanghai*, p. 147-151.

³⁰³ Les prostituées conservaient une part réduite des revenus qu'elles percevaient, l'essentiel de ces sommes étant accaparé par les maquerelles. La situation varie cependant grandement d'un type d'établissement à l'autre. En outre, les sources concernant les modalités du partage sont parfois contradictoires. De manière générale, comme l'indique Christian Henriot, les revenus des prostituées – principalement de celles des catégories supérieures – étaient sensiblement plus élevés que ceux de la plupart des femmes de l'époque. Sur la circulation de l'argent dans les maisons closes, voir Ch. Henriot, *ibid.*, p. 285-298.

Chapitre XVI

³⁰⁴ En chinois, Pékin signifie la capitale du nord. La ville fut renommée quand Nankin (la capitale du Sud) redevint capitale à partir de 1928, après l'avoir été brièvement été au lendemain de la révolution de 1911 entre janvier et mars 1912.

³⁰⁵ Zhang Xun (1854-1923), surnommé le « général natte » en raison de sa fidélité aux Qing, proche de Yuan Shikai, est à l'origine d'une tentative avortée de restauration du régime impérial entre le 1^{er} et le 12 juillet 1917.

³⁰⁶ Référence à un passage du *Huainanzi* déjà cité par l'auteur dans sa préface : voir *supra*, p. 29 et note 6 *ad loc.*

³⁰⁷ Littéralement « établissement où l'on mange ».

³⁰⁸ *Longtang* : allée shanghaienne typique bordée de *shikumen* et reliant des artères passantes.

³⁰⁹ Toujours en activité aujourd'hui, l'hôtel avait été ouvert en février 1918.

³¹⁰ Bao joue sur l'opposition fréquente entre une Chine du Sud (surtout de la région de Suzhou, dite du Jiangnan) raffinée et une Chine du Nord aux mœurs plus rudes.

³¹¹ *Tabloïd* publié tous les trois jours, où Bao Tianxiao se mit à publier de brèves critiques à partir de 1919 et où il tenait une rubrique. Il est lancé par Yu Daxiong, propriétaire du *Shenbao* à la suite de son fondateur Yu Youren, comme un supplément destiné à remonter les ventes du quotidien. Sur les très nombreuses publications de Bao dans ce journal qui revendiquait un caractère scandaleux, voir Sun Houei-min, « Biji chuantong yu xiandai meiti : Bao Tianxiao zai 'Jingbao' de zhuanhu huodong », in Yen Ling-ling (dir.), *Wanxiang xiaobao*.

³¹² Revue intellectuelle de référence dirigée par Du Yaquan et Hu Yuzhi, fondée en 1904 et fermée en 1948 après la prise de Shanghai par les communistes. De nombreux intellectuels de la période républicaine comme Chen Duxiu ou Lu Xun ont publié dans ce mensuel qui traitait notamment de questions politiques, culturelles et scientifiques.

³¹³ Appellation familière du quartier périphérique sud de Tianjin qui n'était placé sous aucune juridiction clairement établie (ni chinoise, ni japonaise, ni française).

³¹⁴ Anachronisme orientaliste entretenu par ce grand hôtel occidental : le port de la natte imposé aux Chinois han par le régime mandchou des Qing fut aboli à la fondation de la République en 1912.

³¹⁵ La *Suite aux souvenirs* contient sensiblement plus de récits « sulfureux » que les *Souvenirs* : stratégie de Bao Tianxiao pour assurer un plus grand succès commercial au second opus de ses mémoires ? En effet, si l'on trouve dans la *Suite* des chapitres consacrés à des figures littéraires ou journalistiques comme Bi Yihong et Shao Piaoping, un infléchissement vers l'anecdotique ou le sensationnel est perceptible. C'est notamment le cas dans les quatre parties du chapitre intitulé « Tumulte de la révolution Xinhai » (« Xinhai fengyun »), qui envisagent les événements de la révolution de 1911 exclusivement du point de vue de Yuan Shikai, en se focalisant sur ses interactions privées.

³¹⁶ Référence à la nouvelle de Lu Xun *L'Édifiante Histoire d'a-Q* [À Q zhengzhuan]. Voir Lu Xun, *Nouvelles et poèmes en prose*, éd. S. Veg, p. 99-150.

³¹⁷ Vers du poète Ouyang Xiu (1007-1072) dans lesquels il se lamente sur la fuite du temps en se remémorant une rencontre avec une belle au clair de lune.

³¹⁸ Reconstitution phonétique de l'anglais.

Nouvelles

¹ Sur cet infléchissement notable des romans en langue classique du début de l'ère républicaine, voir J. Boittout, « The calm before the storm ? Early republican classical literature and the making of Chinese modernity ».

² Voir l'article déterminant de Haiyan Lee, « All the feelings that are fit to print. The community of sentiment and the literary public sphere in China, 1900-1918 ». H. Lee adopte toutefois un angle exclusivement littéraire qui l'empêche de considérer avec la même attention le processus concomitant de construction républicaine et, par conséquent, l'édification discursive d'une communauté sentimentale *politique*.

³ Romancier de la revue *Propos des sourcils* [Meiyu]. Cité par Chen Jianhua dans *Ziluolan de meiyiing – Zhou Shoujuan yu Shanghai wenxue wenhua, 1911-1949*, p. 35.

⁴ De nombreux manuels et histoires des sentiments amoureux paraissent alors, comme le *Guide de l'océan des sentiments* [Qinghai zhinan] de Xu Zhenya.

⁵ La dimension marchande de cette abondante littérature sentimentale, qui a souvent constitué l'unique prisme auquel elle a été lue (voir par exemple l'étude fondatrice mais parcellaire de P. Link, *Mandarin Ducks and Butterflies*), demeure un ressort déterminant de la formation de la communauté de lecteurs de la République. Le marché du capitalisme de l'imprimé, alors en plein essor, favorise indiscutablement son émergence.

⁶ Dans la préface à son plus célèbre roman, le *Miroir des amours maudits* [Nieyuanjing], publié à partir de 1913 dans le quotidien nationaliste

Droits du peuple, Wu Shuangre revendique l'essence sentimentale de tous les auteurs (ou lettrés) qui, au moyen de leur art, unissent leurs lecteurs en une communauté de sentiments, de préférence tragiques ou pathétiques. Pour lui, les meilleurs écrits ne sont autres que ceux qui arrachent des larmes au lecteur. Pour le texte original de cette préface, voir Chen Pingyuan et Xia Xiaohong, *Ershishiji Zhongguo xiaoshuo lilun ziliao*, p. 464-466. De manière plus ambiguë, Xu Zhenya, dans sa préface à la très populaire *Histoire pathétique de Lanniang* [*Lanniang aishi*] de Wu Shuangre, construit une dialectique entre sentiment (*qing*) et naturel (*xing*). Ses précautions oratoires à l'égard du respect des rites, de la bienséance et des hiérarchies sociales confucéennes, peinent à atténuer l'audace du propos : le sentiment est la véritable force vitale qui nourrit le développement des individus tout au long de leur existence. Le naturel, pour sa part, est relégué à un rôle instrumental, purement « défensif » selon les termes de Chen Jianhua, et s'apparente donc à un simple régulateur de la puissance potentiellement dangereuse du sentiment. Xu, comme ses coreligionnaires, n'en demeure pas moins un pourfendeur – parfois pétri de contradictions, comme l'atteste l'amour théoriquement immoral des deux protagonistes de son grand roman, *L'Âme du poirier de jade* [*Yulihun*] – de l'amour libre et un adorateur des exemples historiques de chasteté féminine. Leur compilation dans la page littéraire de *Droits du peuple* constitue même l'un de ses nombreux engagements artistiques. Sur ces aspects, et pour d'autres exemples de la reconfiguration du « culte du sentiment » au début des années 1910, voir Chen Jianhua, « Shuqing chuantong yu gujin yanbian – Cong Feng Menglong 'qingjiao' dao Xu Zhenya ».

⁷ Nom ancien de cette région qui correspond à la région de Shanghai et au sud-est de l'actuelle province du Jiangsu.

⁸ La jeune fille ne devant pas rencontrer son promis avant le jour du mariage, elle n'était pas présente lorsque ce dernier avait pris part aux funérailles décrites plus haut.

⁹ Effet de réel : il s'agit de *Mon malheureux destin* [*Qie mingbo*], une traduction (vraisemblablement du japonais) publiée par Bao Tianxiao dans l'*Eastern Times*, 4-7 mars 1906.

¹⁰ Symboles de la fidélité conjugale car inséparables, les canards mandarins désignent traditionnellement un (jeune) couple marié. L'image annonce la chute que le lecteur, accoutumé aux récits

sentimentaux qui saturent les revues littéraires de l'époque, pressent déjà. Son compagnon est mort alors qu'elle était inconsciente.

¹¹ La tragédie qui a bouleversé le destin de la jeune fille se manifeste dans un objet apparemment insignifiant. Le lin blanc était – et est toujours – porté lors des cérémonies funéraires et, selon les rites, durant toute la période de deuil que devait observer les proches parents du défunt, en particulier sa progéniture. La mort se manifeste ici avec une discrétion et une subtilité qui ne font qu'accroître la culpabilité mélodramatique de l'héroïne.

¹² Il s'agit de la promesse qu'ils ont échangée avant le mariage de la jeune fille.

¹³ Oie sauvage ou grue solitaire (*minghong*) : traditionnellement métaphore du lettré reclus ou de l'homme de grand talent.

¹⁴ Il s'agit de l'enfant du couple.

¹⁵ L'époux de la mère de Xuan'er, donc le beau-fils du vieillard, est mort en soldat durant la Révolution de 1911 qui aboutit à la fondation de la République.

¹⁶ La lettre est donc censée être écrite en 1914, au moment de la reprise en main autoritaire du régime républicain par le président Yuan Shikai (1859-1916). Cela est confirmé dans la lettre suivante, où il est notamment question de la censure du courrier. Sur cette période qu'il appelle la « terreur » dans son étude classique sur Yuan Shikai, voir E. Young, *The Presidency of Yuan Shih-k'ai*, p. 142 sq. Pour une étude récente du parcours politique de Yuan, voir P. F. Shan, *Yuan Shikai*, partic. p. 177 sq.

¹⁷ Le bouddhisme fait la distinction entre les cinq organes sensoriels (*wugen*), les cinq sens (*wuchen*) et les cinq modes de perception générés par ces perceptions sensorielles (*wushi*), auxquels s'ajoute la conscience (*shi*).

¹⁸ Su Dongpo (1037-1101), génie polymorphe du ^x^e siècle, éminent lettré, poète, calligraphe et philosophe. Voir en français l'ouvrage de S. Feuillas, *Un ermite reclus dans l'alcool et autres rhapsodies (1037-1101)*, et sa traduction de Su Shi, *Commémorations*. Mais la référence précise est plus ancienne car elle est issue des *Nouveaux propos mondains* [*Shih-shuo Hsin-yu*], IV. 14, de Liu Yiqing (403-444). C'est là qu'apparaît pour la première fois cette expression devenue par la suite proverbiale, utilisée pour décrire une idée totalement irrationnelle ou inconcevable.

¹⁹ Il s'agit ici de spiritisme plus que de « théologie », ainsi que l'on peut aussi traduire le terme *shenxue*.

²⁰ Probablement une allusion à la « mode » encore relativement timide des mariages dits « civilisés » ou libres, sujet privilégié de nombreux romans sentimentaux de l'époque. Femme que l'on devine à la fois conservatrice au plan des mœurs et progressiste en matière politique, Juan est vraisemblablement opposée à ce type d'union d'un genre neuf. Sans doute la frontière entre amour libre (mais sincère) et libertinage lui apparaît-elle, comme à Bao Tianxiao lui-même, trop poreuse pour garantir la moralité d'un tel hymen.

²¹ Référence aux incursions puis aux invasions mandchoues dans l'empire Ming à partir des années 1630-1640, qui conduisirent à l'effondrement des Ming en 1644 et à l'avènement de la dynastie mandchoue Qing (1644-1911). La « perte de la nation » chinoise est l'objet de romans historiques dans la littérature révolutionnaire du début des années 1900, comme la *Petite histoire de la destruction de la nation chinoise* de Liu Yazhi (1903). Voir J. Gernet, *Le Monde chinois*, p. 405-413. Sur la transition Ming-Qing, voir aussi la somme de F. Wakeman, *The Great Enterprise*.

²² Juan convoque ici une mémoire historique révolutionnaire caractéristique des œuvres littéraires et historiques des lettrés de la Société du Sud et du groupe de l'Essence nationale. À la fin de l'empire, la redécouverte historique des loyalistes Ming ayant continué à résister au pouvoir mandchou après la fondation de la dynastie Qing, a nourri une mémoire traumatique. Celle-ci est entretenue dans les revues révolutionnaires, notamment celles tenues par les lettrés du groupe de l'Essence nationale comme la revue *Revanche*, créée en 1906 par Liu Yazhi, l'un des fondateurs de la Société du Sud (1909). Ces publications ambitionnent de lever le voile sur un pan de l'histoire proscrit par l'orthodoxie historique mandchoue, afin de susciter un sentiment national ethnique han. Opérant entre Shanghai et Tokyo durant les années 1903-1909, ces érudits consacrent de nombreux travaux mémoriels aux massacres perpétrés par les Qing lors de la conquête du pays et aux sacrifices de héros « nationaux ». Outre la publication des *Dix jours de Yangzhou* et du *Récit succinct du massacre de Jiading*, Chen Qubing, autre membre éminent de la Nanshe, compile une somme sur les loyalistes Ming intitulée *Registre des loyalistes Ming* qu'il publie dans la rubrique « Histoire » du *Journal académique sur l'essence nationale* (fondé en 1905). Sur les deux premiers récits historiques,

voir L. Struve, *Voices from the Ming-Qing Cataclysm*. Sur l'écriture mémorielle, l'invention d'une tradition et l'utilisation d'une histoire ethnique pour la diffusion d'un sentiment national à cette époque, voir notamment Zhang Chuntian, *Geming yu shuqing*, p. 79-132.

²³ Il s'agit plus précisément, dans le texte chinois, du troisième fils de la seconde épouse du père de son (défunt) mari.

²⁴ Les premières élections de 1909 puis celles de l'hiver 1912-1913 sont entachées de nombreuses irrégularités dont la presse se fait l'écho outré et, assez rapidement, lassé. D'une manière générale, l'opportunisme des nouveaux politiciens fait l'objet de critiques virulentes dans un contexte de prolifération des partis politiques aux positionnements et alliances souvent mouvants.

²⁵ À la suite de l'échec de la Seconde révolution de l'été 1913 et de la reprise en main du pouvoir par Yuan Shikai en 1914, la censure qui s'abat sur la presse, dont la diffusion dépendait des services postaux, cible directement le courrier. Voir E. Young, *The Presidency of Yuan Shih-k'ai*, p. 142 sq.

²⁶ Le *Xun'anshi* est l'équivalent du gouverneur de province. Il s'agit d'un titre créé par Yuan Shikai en 1914 puis aboli en 1916.



Couverture de l'*Eastern Times romanesque*, n° 15, 1912/1.

Attachement à la République, diffusion de ses symboles (la lanterne est aux couleurs du nouveau drapeau national), représentation féminine ambiguë dans l'espace public et édition d'une revue littéraire – cette couverture condense les dimensions les plus importantes de l'œuvre de Bao Tianxiao dans les deux premières décennies du siècle.

Du lettré à l'homme de presse

Bao Tianxiao ou la voix de l'espace public républicain (1900-1920)

par Joachim Boittout

Né en 1876, soit trente-cinq ans avant l'effondrement de la dernière dynastie des Qing (1644-1911), Bao Tianxiao appartient à une génération qui, tout en s'étant formée selon les règles et les habitudes d'un ancien monde, a vécu ses meilleures années dans la perception aiguë d'assister à la fin de celui-ci et a travaillé, sur la base de convictions plus ou moins radicales, à sa transformation.

« Je suis un homme banal, dont la vie s'est écoulée d'une manière des plus banales, sans le moindre retournement. Et quand bien même il me serait donné de vivre encore quelques années de plus, je ne serais d'aucune utilité au monde ; tout au plus assisterais-je à quelques fluctuations supplémentaires ¹ », confiait Bao Tianxiao quelques mois avant sa mort. Pourtant, quand il disparaît en novembre 1973 à Hong Kong après avoir passé plus de deux ans à Taïwan, juste au moment où le pouvoir communiste s'instaurait sur le continent, la Chine sortait peu à peu de la Révolution culturelle et entamait son rapprochement historique avec les États-Unis, tandis qu'un voile crépusculaire tombait

1. Dans Luo Fu, « Bao Tianxiao da waiguo xuezhe wen » [« Réponse de Bao Tianxiao à des chercheurs étrangers »], cité par Luan Meijian dans *Tongsu wenxue zhi wang Bao Tianxiao*, p. 288.

déjà sur le pouvoir maoïste finissant. En l'espace d'un siècle, Bao Tianxiao assista successivement à la chute d'un empire plurimillénaire, la fondation de la première république d'Asie (1911-1949) et la décomposition politique du pays par les Seigneurs de la guerre – deux conflits mondiaux et une invasion étrangère meurtrière se superposant à une guerre civile tout aussi destructrice.

Revisitant plus d'un demi-siècle de bouleversements, ses mémoires traduits partiellement ici sont ceux d'un acteur des grandes évolutions intellectuelles de la période. En tant que journaliste, éditeur, éducateur ou encore auteur à succès, Bao Tianxiao fut l'une des nombreuses chevilles ouvrières de l'avènement d'une modernité ressentie par ses contemporains. La longue trajectoire personnelle qui s'y donne à lire plonge le lecteur au cœur de l'histoire de la Chine moderne. Amplement connu et reconnu dans les milieux littéraires et médiatiques durant la trentaine d'années où il est particulièrement actif, essentiellement à Shanghai, Bao fait figure de « grand gagnant » de la modernisation de ces secteurs. Sujets à des mutations sans précédent, ceux-ci sont marqués par la reconfiguration du rapport des lettrés avec le pouvoir politique et le déplacement de la position prééminente qu'ils occupaient jusqu'alors au sommet de la pyramide sociale.

Du lettré reçu aux examens mandarinaux à l'homme de presse, du précepteur familial au directeur d'école, du romancier sentimental à l'écrivain engagé durant l'invasion japonaise, les avatars de Bao Tianxiao sont nombreux et recourent une partie des mutations du lettré traditionnel en intellectuel moderne. À partir des années 1900-1910, Bao devient l'un des acteurs de premier plan d'une sphère publique en construction, alimentée par le développement d'un capitalisme de l'imprimé qui aigüise

les appétits financiers de nouveaux entrepreneurs et exacerbe la concurrence au sein d'un marché littéraire et journalistique en plein essor.

Attaqué à partir du début des années 1920 par les intellectuels radicaux du 4 Mai, Bao Tianxiao et ses œuvres ont longtemps souffert de ce procès en superficialité, immoralité et conservatisme, dont les auteurs modernes en langue vernaculaire ont fait un usage répété pour asseoir leur domination dans le champ littéraire¹. Repris à son compte par la critique marxiste² jusqu'à une redécouverte tardive de son œuvre à partir des années 1990-2000³, le discrédit idéologique qui a longtemps entravé une compréhension fine de son parcours intellectuel s'estompe enfin aujourd'hui. L'attrait considérable que suscitent chez les historiens et les sociologues ses *Souvenirs* atteste la valeur de sa trajectoire, à cheval sur deux siècles traversés par de nombreuses convulsions.

Cependant, la valeur documentaire de ces mémoires, précieux pour l'histoire sociale de la fin des Qing et du début

1. Voir, parmi de nombreuses références en langues occidentale et chinoise, M. Hockx, *Questions of Style*, p. 55-60.

2. Voir, entre autres exemples, le chapitre intitulé « wentan shang de niliu – Heimu xiaoshuo yu Yuanyang hudie pai » [Contre-courants de la scène littéraire – les romans noirs et le courant Canards mandarins et papillons] dans *Zhongguo wenxueshi*, édité par le groupe de recherche en littérature classique du département de littérature chinoise de l'Université Fudan en 1959.

3. Outre les ouvrages importants de Chen Pingyuan dont *Ershishiji Zhongguo xiaoshuoshi* et *Zhongguo xiandai xiaoshuo de qidian*, la somme éditée par Fan Boqun en 2000, *Zhongguo jinxiandai tongsu wenxueshi*, a permis de la remettre au goût du jour, non sans épouser la dichotomie fondamentale établie par les auteurs du 4 Mai entre la vieille littérature « populaire » d'un côté et la littérature moderne « pure » de l'autre.

de la période républicaine, s'impose encore très souvent au détriment d'une approche intellectuelle de la période, généralement focalisée – non sans raison – sur des penseurs de premier plan comme Kang Youwei, Liang Qichao ou Hu Shi. Et quand Bao, assimilé au groupe des auteurs populaires des « Canards mandarins et papillons », est inclus dans des études sur la période, celles-ci portent presque exclusivement sur le champ littéraire, encore souvent limité à la littérature romanesque sentimentale très prisée dans les années 1910. Ces biais historiographiques, s'ils favorisent une reconnaissance plus large de l'auteur, tendent toujours à minorer les multiples facettes de l'implication, parfois complexe, de Bao dans ce que l'on pourrait appeler la fabrication et la diffusion de la « modernité » chinoise. Celle-ci, comme ce fut le cas pour la période des Lumières européennes étudiée par Robert Darnton¹, était sous-tendue par l'existence d'un florissant marché de l'imprimé profitant aux promoteurs des nouveaux savoirs. Bao Tianxiao, tout en participant à la formulation de ces nouvelles idées, comme le constitutionnalisme, était aussi pleinement impliqué dans ces nouveaux réseaux urbains d'éditeurs et d'imprimeurs de journaux et de manuels scolaires qui ont su faire fructifier cette manne culturelle et intellectuelle, se superposant à celle, encore plus lucrative, d'une littérature romanesque moderne.

En resituant les nombreuses activités éditoriales et éducatives de Bao Tianxiao au cœur de la sphère publique shanghaienne des années 1900-1920, nous souhaiterions arrimer son parcours personnel dans l'histoire intellectuelle chinoise de l'époque, singulièrement celle de la trentaine d'années couramment appelée par la critique

1. Voir R. Darnton, *L'Aventure de l'Encyclopédie 1775-1800*.

chinoise « fin des Qing et début de la République » (Qingmo Minchu), soit les années 1890-1920. Cette époque décisive que l'on pourrait qualifier de « première modernité », avant le déclenchement du mouvement pour la nouvelle culture en 1917, est notamment marquée par les premières réformes du système éducatif lancées par la Cour Qing dans le cadre de la Nouvelle politique (Xinzheng) dès 1901, bien que d'importantes initiatives locales aient précédé l'institutionnalisation de cette dynamique. La presse, qu'elle soit officielle ou indépendante, connaît un développement spectaculaire, surtout après la fondation de la République en 1912¹. Charnière de cette période, la révolution Xinhai (1911) qui aboutit à la proclamation de la République, consacre un triomphe éphémère des valeurs démocratiques, introduites dans les nombreuses traductions d'ouvrages politiques², de sciences sociales et de littérature étrangère depuis les années 1880. Elle conforte en outre les lettrés journalistes dans leur rôle de porte-voix et de défenseurs d'une opinion publique garante de la légitimité des gouvernants³, qu'elle choisit désormais grâce à la mise en place progressive d'élections, d'abord locales à partir de 1909, puis nationales dès l'hiver 1912-1913⁴.

Ainsi, entre 1890 et les années 1910, la Chine, bien que financièrement exsangue, en proie aux puissances

1. Voir Leo Ou-fan Lee et Andrew Nathan in D. Johnson, A. Nathan et E. Rawski (dir.), *Popular Culture in Late Imperial China*, p. 370-373.

2. Voir A. Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, p. 586-597.

3. Sur la presse réformatrice, voir notamment l'important ouvrage de J. Judge, *Print and Politics*.

4. Pour une mise en perspective historique récente des élections dans l'histoire de la Chine, voir J. Hills, *Voting as a Rite*.

européennes et divisée entre un Nord conservateur et un Sud révolutionnaire, fait tant bien que mal l'expérience de son premier moment démocratique, dont l'apogée se situe entre les années 1911 et 1914¹. Dans ce contexte, le fait que, selon le mot de Liang Qichao, la révolution puis l'instauration de la République aient avant tout la couleur de « l'encre »², c'est-à-dire soit le fruit du développement d'une presse indépendante durant les années précédentes, conduit à s'interroger sur son fonctionnement et sur le statut de ses acteurs dans la sphère publique. La littérature du début des années 1910 précédant la période du 4 Mai fait encore figure de parent pauvre des histoires de la littérature chinoise. Pourtant, son influence sur les bouleversements politiques et culturels, qu'elle accompagne étroitement, est grande. Elle est intimement liée à la floraison des revues et des quotidiens politiques, dont Bao Tianxiao est une figure de premier plan. Le lien entre littérature sentimentale et réflexion politique est d'ailleurs prégnant : ce sont souvent les journaux partisans qui publient les *best-sellers* du moment sous forme de romans-feuilletons, genre prisé par

1. C'est à partir de cette date qu'après l'assassinat de Song Jiaoren le 20 mars 1913, l'échec de la « Seconde Révolution » de juillet et août puis la promulgation de nouvelles lois restreignant la liberté de la presse, l'emprise de Yuan Shikai sur les institutions républicaines se renforça singulièrement, contraignant de nombreux journaux à la fermeture. Sur le déclin des publications à partir de 1913, voir Chow Tse-tsung, *The May Fourth Movement*, p. 43-44 et Lee-hsia Hsu Ting, *Government Control of the Press*, p. 12-14. Cependant, la mort de Yuan Shikai qui survient peu de temps après, en 1916, inaugure une période (1917-1925) décrite par Lin Yü-tang comme « l'âge d'or de la presse » chinoise ; voir son *History of the Press and Public Opinion in China*, p. 114.

2. Voir Liang Rengong *xiansheng yanshuoji*.

la presse européenne du milieu du xix^e siècle et qui gagne la Chine dès les toutes premières années du xx^e siècle¹.

Indissociables de son rôle de journaliste politique, ses activités hautement rémunératrices de traducteur littéraire et surtout de romancier permettent à Bao d'intervenir régulièrement dans la sphère publique shanghaienne, tantôt pour y défendre la souveraineté populaire dans ses éditoriaux et chroniques (*shiping*) de l'*Eastern Times* [*Shibao*], tantôt pour émouvoir, à l'aide de récits d'amours vertueuses contrariées, un public épris de romance et de récits sentimentaux. Nous souhaiterions donc nous arrêter quelques instants sur les identités contradictoires et la figure en chiasme que dessine le parcours de Bao, lettré de Suzhou pétri de culture classique converti au journalisme politique moderne dans un Shanghai occidentalisé.

Ses publications entre les années 1900-1920 révèlent la double dynamique qui travaille et fonde la spécificité de la sphère publique de l'époque par rapport à l'idéal-type habermassien² : à la fois rationnelle, structurée par des débats informés et relayés par une presse libre suite à la promulgation d'une nouvelle loi en 1912, et dans le même temps bâtie sur des fondements affectifs puissants consacrant la valeur absolue du sentiment (*qing*). Véhiculée par une littérature sentimentale saturant le champ littéraire et journalistique, cette seconde dimension de la sphère

1. Voir la passionnante étude d'A.-M. Thiesse sur les romans-feuilletons des années 1910-1920 en Europe, *Le Roman du quotidien*.

2. Voir J. Habermas, *L'Espace public*. La sphère publique bourgeoise qui, dans la généalogie qu'en propose Habermas, naît d'abord au sein de la sphère privée où la lecture de romans sentimentaux contribue à la constitution de sujets conscients de leur humanité partagée, exclut toutefois les émotions et les passions du champ de la délibération démocratique publique.

publique consacre l'expression passionnée de l'affliction suscitée par des destins amoureux brisés et l'admiration pour les sacrifices tragiques – le plus souvent féminins –, consentis au nom du respect de l'étiquette confucéenne (*li*).

Conjugaison heureuse et matériellement profitable de cette identité duale et de ces pôles de création intellectuelle a priori contradictoires, le parcours de Bao Tianxiao ne révèle pas seulement la mise en place, couronnée de succès, de stratégies d'existence dans la sphère publique shanghaienne. Il reflète aussi la tolérance qui prévaut dans un espace public ouvert à des choix discursifs et des perspectives littéraires diverses.

Presse et sphère publique de la fin du xix^e siècle aux années 1910

L'existence d'une sphère publique dans la Chine des xix^e et xx^e siècles a fait l'objet de nombreux débats au sein des études sinologiques depuis le début des années 1990¹. L'application mimétique du modèle habermassien de la sphère publique bourgeoise du xix^e siècle européen au contexte chinois a souvent été – à juste titre – jugée inadaptée. En effet, dans la Chine de la fin des Qing, la superposition de différentes strates de « publicité » (*gong*) et l'existence d'une sphère publique locale « gestionnaire » bâtie sur la coopération entre élites locales (*gentry*) et administration impériale a souvent fait conclure à l'absence d'antagonisme entre élites locales et pouvoir étatique². Comme certains travaux l'ont

1. Pour un résumé de ces débats, voir l'article de M.-C. Bergère, « Civil society and urban changes in republican China ».

2. Voir notamment Ph. Huang, « "Public sphere" / "civil society" in China ? The third realm between state and society ».

révélé, même les groupes hostiles à la maison impériale Qing et au despotisme aspiraient en réalité au renforcement du pouvoir politique, garant de stabilité¹. D'autres, comme Wang Hui, ont rejeté la possibilité d'une sphère publique en Chine à cette époque, arguant de l'importance primordiale, si l'on suit Habermas, de l'existence d'une sphère privée à partir de laquelle s'est formée une société civile engagée dans la lutte contre le despotisme. Selon lui, la *gentry* et les groupes d'intellectuels de la fin des Qing, s'ils travaillaient comme les acteurs de la sphère publique européenne à l'édification d'un État-nation, n'ont cependant pas inscrit leur action dans l'opposition au despotisme impérial².

Pour autant, l'existence d'une presse politique locale et nationale depuis les années 1890, et le développement particulièrement marqué qu'elle connaît à partir de la révolution de 1911, ont indéniablement contribué à l'apparition de communautés discursives politisées. Celles-ci furent mobilisées à travers des quotidiens et des revues puis, à partir de 1906, par l'entremise d'associations, autour de causes politiques telles que les mouvements successifs de « préservation des chemins de fer » dirigés contre les puissances étrangères et la cour Qing, comme dans le Hunan en 1904³. Ces mouvements étaient dirigés aussi bien contre les puissances étrangères que contre le pouvoir impérial qui leur était soumis⁴. Dans ce contexte, il n'est

1. Voir entre autres M. Tsin, « Imagining "society" in early twentieth century China », in J. Fogel et P. Zarrow (dir.), *Imagining the People*, p. 212-231.

2. Wang Hui, in Yeh Wen-hsin, *Becoming Chinese*, p. 246-247.

3. Voir J. Esherick, *Reform and Revolution in China*, p. 82-91.

4. Pour le cas du Sichuan, voir l'étude récente de Zheng Xiaowei, *The Politics of Rights and the 1911 Revolution in China*.

pas excessif de voir dans la presse chinoise le ferment de l'activisme politique de l'époque, influencé dans le même temps par le mouvement révolutionnaire à Tokyo s'exprimant dans l'espace public dès 1903 grâce à la parution des premières revues étudiantes. Alimentée très tôt par les contributions des plus grands intellectuels de l'époque tel Liang Qichao¹, la presse doit sa naissance et sa survie aux conditions matérielles et juridiques offertes par les concessions étrangères, dans le cadre de réseaux intellectuels et technologiques transnationaux². Dans le même temps, des associations de professions nouvelles comme celle d'avocat faisaient leur apparition³. Enfin, l'époque est aussi marquée par la vitalité d'espaces publics physiques tels que les maisons de thé de Chengdu, étudiées par Wang Di⁴, les maisons closes shanghaiennes⁵ ou les salles de détente publiques des maisons de presse comme le Pavillon du repos décrit par Bao. Ces lieux de sociabilité ont servi d'espaces de discussion et de contestation politique, témoignant de l'existence de communautés politisées actives dans l'espace public. Celui-ci est caractérisé dès

1. Voir, parmi l'abondante bibliographie disponible sur Liang Qichao, Chang Hao, *Liang Ch'i-ch'ao and the Intellectual Transition in China, 1890-1907*.

2. Ils ont été analysés notamment par B. Mittler, *A Newspaper for China ?* ; et R. Wagner, *Joining the Global Public*.

3. Sur l'apparition et l'évolution de cette profession au début de l'ère républicaine, voir Sun Huei-min, « From *literati* to legal professionals : the first-generation Chinese law school graduates and their career patterns », in R. Culp, E. U et W. Yeh (dir.), *Knowledge Acts in Modern China*.

4. Voir Wang Di, *The Teahouse*.

5. Pour une étude de la prostitution à Shanghai, voir Ch. Henriot, *Belles de Shanghai*.

le début du xx^e siècle par la place croissante qu'y prend l'opinion publique (*yulun*), érigée par les quotidiens de la presse réformatrice tels l'*Eastern Times* en étalon de la légitimité politique d'un régime constitutionnel¹.

En ce sens, et en nous appuyant notamment sur les analyses qu'ont données de la sphère publique shanghaienne respectivement Joan Judge et Xu Jilin², nous proposons de considérer la sphère publique dans laquelle Bao inscrit ses activités selon la définition opératoire suivante : l'espace discursif (les publications imprimées) et physique (les lieux de rencontre et de discussion) d'un ensemble de discours et de débats, publiés dans la presse et la littérature, ayant trait à l'actualité, la politique et les questions de société, qui constituent les fondements d'une forme moderne de « sociabilité démocratique »³.

Le fait que l'armature discursive des publications de la presse publique shanghaienne soit « rationnelle » – au sens où l'entend Habermas dans sa définition de la sphère publique conçue comme un espace de débat critique – ne doit pas faire oublier, comme c'est encore trop souvent le cas, qu'une composante essentielle de cette sphère publique est avant tout *littéraire*. Angle mort de la plupart des études

1. Sur la théorisation par les journalistes de l'*Eastern Times* de la nécessité d'institutionnaliser l'opinion publique par le truchement d'une Assemblée, voir J. Judge, « Public opinion and the new politics of contestation in the late Qing, 1904-1911 », p. 76-84.

2. De Xu Jilin, voir, outre ses nombreux articles en chinois sur ce sujet, son ouvrage *Jindai Zhongguo zhishifenzi de gonggong jiaowang*, p. 1-88.

3. Voir R. Chartier, *Les Origines culturelles de la Révolution française*, p. 229, et la définition de la sphère publique donnée par S. Veg dans « Creating public opinion, advancing knowledge, engaging in politics : the local public sphere in Chengdu, 1898-1921 ».

portant sur la sphère publique de l'époque, les romans, et singulièrement les romans sentimentaux qui font florès dans les années 1910, sont vraisemblablement les publications les plus lues alors. Publiés dans les quotidiens politiques, ils nourrissent aussi le débat public, selon des modalités stylistiques non plus rationnelles mais émotionnelles.

Ainsi, et à la suite de Leo Ou-fan Lee qui s'est employé depuis longtemps à considérer l'existence d'autres formes que les modernités politique et économique¹, nous pensons que la presse et la littérature populaires (*tongsu*) doivent être intégrées à une histoire intellectuelle s'intéressant à la sphère publique shanghaienne de cette période. Le fait que l'augmentation sans précédent du nombre de romans populaires chinois, adossés à une presse nationale engagée dans le débat public ou publiés dans des revues littéraires toujours plus nombreuses², coïncide avec la construction d'une communauté nationale et du régime républicain, n'est en réalité guère surprenant. Une telle conjonction valide, dans le cas chinois, la pertinence du concept de « communauté imaginaire » élaboré par Benedict Anderson³. Centraux dans la théorisation andersonienne d'une perception nouvelle de la temporalité, désormais vécue de façon homogène par tous les citoyens, les romans sont investis par l'historien d'une fonction centrale dans l'agrégation des membres de la nation en une

1. Voir notamment son *Shanghai Modern*.

2. Pour une recension précise, voir Xu Jilin, *Jindai Zhongguo zhishifenzi...*, p. 71-72.

3. Voir B. Anderson, *L'Imaginaire national*. Leo Ou-fan Lee s'appuie sur ce concept pour appréhender les conséquences du développement de l'imprimé urbain en Chine : voir « Incomplete modernity : rethinking the May Fourth project », in M. Dolezelova-Velingerova et O. Kral (dir.), *The Appropriation of Cultural Capital*, p. 31-65.

communauté d'individus reliés par le temps de la fiction (et des journaux) commun à tous les lecteurs ¹.

La place qu'occupe Bao Tianxiao dans ce dispositif intellectuel multidimensionnel n'en est que plus saillante. Car Bao est l'une de ces figures qui court-circuitent une lecture segmentée de cette histoire. Sans pouvoir – ni vouloir – rivaliser avec les grands penseurs de son temps, qu'il lit d'ailleurs avec avidité, il publie régulièrement des chroniques d'actualité et des éditoriaux politiques engagés contre la cour Qing dans l'*Eastern Times*, dans lequel il est particulièrement impliqué, notamment à partir de 1912 lorsqu'il en devient rédacteur en chef. Puissant relais des idées réformatrices de Liang Qichao, l'*Eastern Times* offre à Bao Tianxiao un espace d'expression politique conforme à ses convictions, et ce dernier contribue à l'inflexion progressive de la ligne éditoriale du journal en faveur d'un constitutionnalisme vigoureux, inclinant de plus en plus pour le soulèvement révolutionnaire à la fin de la décennie 1900. Convaincu de la nécessité d'éduquer la population en lui inculquant des valeurs politiques modernes comme le pouvoir du peuple (*minquan*) ou la souveraineté populaire (*minzhu*), le quotidien revendique régulièrement son rôle de porte-voix de l'opinion publique et sa prééminence au sein d'un espace public qu'il contribue à façonner et dont il entend rester le gardien. Le journal critique la corruption des fonctionnaires impériaux et lance des appels répétés à l'institutionnalisation de la surveillance du gouvernement par des lois et, surtout, à la mise en place d'une constitution. En dépit de ce positionnement, l'*Eastern Times* se distingue des publications révolutionnaires par sa confiance, avant 1911 du moins, en une évolution graduelle et modérée des institutions politiques.

1. *Ibid.*, p. 44 sq.

D'une manière générale, la théorisation dans les éditoriaux politiques de la nécessité de forger une conscience citoyenne libre, car éduquée et informée, s'enracine dans la conviction partagée par tous les courants réformateurs de l'impérieux besoin de faire nation. Et, par conséquent, dans la nécessité de développer une conscience publique qui ne peut s'accommoder de l'accaparement du pays, à des fins privées, par la famille impériale. L'immense succès dont jouit le quotidien auprès des jeunes intellectuels réformateurs s'explique aussi par les nombreuses innovations formelles introduites par Di Chuqing et Chen Jinghan, en premier lieu la création d'une rubrique « Critiques », qui séduit le lectorat par le style bref et percutant de ses commentaires sur l'actualité politique.

Mais il faut ajouter à cet engagement « rationnel » dans la sphère publique, où Bao Tianxiao intervient régulièrement comme journaliste politique, la dimension littéraire d'une œuvre immense, en langue tant classique que vernaculaire. Les nombreuses nouvelles qu'il publie dans le mensuel *Eastern Times romanesque* (fondé en 1909) durant cette période reflètent ce double engagement dans la sphère publique, qui caractérise aussi celui d'autres romanciers en langue classique du début des années 1910 comme Xu Zhenya, Wu Shuangre ou Li Dingyi, également éditorialistes politiques dans le virulent quotidien *Droits du peuple* [Minquanbao] entre 1912 et 1914.

L'implication de Bao Tianxiao au sein de l'influente Société générale d'éducation du Jiangsu (SGEJ) à partir de 1909 densifie les modalités de sa participation à la sphère publique shanghaienne et en brouille les contours. Assumant à partir de 1906 les fonctions de conseillers éducatifs auprès de l'administration provinciale, les membres de l'association et de ses nombreuses antennes sont appelés à jouer un rôle

significatif dans la mise en œuvre de la modernisation du système éducatif local. Le rôle de premier plan joué par la Société dans la conduite des orientations pédagogiques de la province témoigne de l'ouverture – encore prudente – de l'administration impériale, alors engagée dans une phase de modernisation, à un segment choisi d'une société civile bourgeonnante. Bien que parvenant à se créer des marges d'autonomie et veillant scrupuleusement au respect de l'autonomie locale (*zizhi*), les membres de cette classe intermédiaire d'entrepreneurs et de lettrés, opérant toujours aux frontières ou en contact avec l'administration impériale, ne cherchent pas à s'émanciper du pouvoir politique mais, au contraire, à prolonger son effort réformateur.

Ainsi, tout en prenant une part active à la critique des insuffisances de l'ouverture constitutionnelle lancée par la cour Qing à partir de 1910, Bao participe à l'élaboration des stratégies de coopération et d'influence pragmatiques avec l'administration impériale dans le domaine éducatif. Ces méthodes sont celles privilégiées par les intellectuels progressistes qui évoluent aux marges de la sphère publique et du domaine officiel (*guan*), à l'image de Zhang Jian, ancien haut fonctionnaire reconverti en entrepreneur moderne et fondateur de la SGEJ, pour faire avancer la modernisation du système scolaire¹.

À l'intersection de trois types de sphères publiques (gestionnaire et coopérative ; rationnelle et politique ; littéraire et émotionnelle), Bao progresse simultanément sur les différentes voies qui s'offrent aux lettrés de son temps,

1. Sur l'influence de Zhang Jian dans les réformes éducatives et son importance au sein de la SGEJ, voir M. Bastid, *Aspects de la réforme de l'enseignement en Chine au début du xx^e siècle d'après les écrits de Zhang Jian*, p. 33-65, et X.-H. Xiao-Planès, « L'activité réformatrice des élites locales chinoises au début du xx^e siècle », p. 200 sq.

happés par Shanghai, le nouveau centre intellectuel et économique du pays. Contraint, comme les hommes de sa génération et de son statut, de bâtir de nouveaux réseaux de sociabilité à la suite d'un événement traumatique hautement significatif, Bao Tianxiao trouve dans cette ville les ressources et les occasions de s'épanouir en tant qu'intellectuel moderne.

Shanghai entre 1900 et 1920 : les nouveaux réseaux de la sociabilité intellectuelle

Quand, toujours dans le cadre de la Nouvelle politique visant à moderniser l'Empire, les examens mandarinaux (*keju*) furent abolis en 1905, les lettrés traditionnels se virent brutalement privés du principal dispositif légitime de promotion sociale garantissant l'union symbiotique de l'orthodoxie idéologique (*daotong*) et politique (*zhengtong*)¹. Le lien organique et moral qui les reliait depuis des centaines d'années au pouvoir politique étant rompu, il leur fallut, selon la formule de Camus, « se forger un art de vivre par temps de catastrophe² ». Cette révolution institutionnelle et philosophique conduisit les plus avisés ou les plus audacieux d'entre eux à se tourner vers les grands centres urbains, où l'abondance des ressources financières et intellectuelles favorisait leur conversion à de nouvelles formes de diffusion du savoir. Si Bao, contrairement à d'autres journalistes formés dans des écoles anciennes (*sishu*),

1. Voir Luo Zhitian, « Jindai Zhongguo shehui quanshi de zhuanyi – Zhishifenzi de bianyuanhua yu bianyuan zhishifenzi de xingqi », in Xu Jilin, *Ershishiji Zhongguo zhishifenzi shilun*, p. 128-142.

2. Albert Camus, *Discours de Suède*, Paris, Gallimard, 1990.

a pu passer les examens mandarinaux, son indécision avant son installation à Shanghai en 1906 manifeste une appétence précoce pour différents emplois intellectuels d'un genre neuf. Tantôt traducteur, éditeur puis responsable d'une école moderne à Qingzhou dans le Shandong entre 1904 et 1906, ces différentes expériences témoignent d'un attrait pour la nouveauté en général, qui caractérisera son parcours ultérieur. Cette attirance pour une modernité multidimensionnelle se traduit à une date précoce par une fascination pour le *Journal illustré du Pavillon de la lithographie* [*Dianshizhai huabao*], supplément illustré du *Shenbao* paru entre 1884 et 1898 qu'il lit avec émerveillement à partir de l'âge de 12 ou 13 ans, et sa découverte des romans, surtout ceux suspects aux yeux de la tradition confucéenne et de ses représentants au sein de la sphère familiale, à savoir son cousin You Ziqing et son oncle You Xunfu¹. Fascination pour la presse illustrée non plus xylographiée mais lithographiée (symbole de modernité) et attrait pour le roman, genre en passe d'être réhabilité avec fracas par Liang Qichao en 1902² : l'adolescent Bao Tianxiao est déjà plus que le produit de son temps, il le devance de quelques années.

L'attrait des nouveaux centres culturels, et de Shanghai au premier chef, ne date cependant pas de 1905. Comme l'a finement analysé Qu Jun, le rayonnement culturel de la ville sur les régions périphériques du Jiangsu et du

1. Voir Bao Tianxiao, *Chuanyinglou huiyilu*, chap. « Mianshi » [« L'entretien »], p. 114-119.

2. Pour une traduction anglaise de l'essai de Liang sur le rôle inédit de modernisation politique du roman [« Lun xiaoshuo yu qunzhi zhi guanxi »], voir K. Denton, *Modern Chinese Literary Thought*, p. 75-81 (« On the relationship between fiction and the government of the people »).

Zhejiang croît dans la seconde moitié du ^{xx}^e siècle ¹. La première partie des *Souvenirs* consacrée à l'enfance de Bao à Suzhou trahit au demeurant, dès 1880, ce décentrement culturel qui préfigure le déclin d'un centre culturel historique comme Suzhou au profit de Shanghai. Les étapes de cette mutation y sont finement marquées : c'est d'abord la presse shanghaienne, notamment l'indétrônable *Shenbao*, qui fait les délices de la famille et fascine le tout jeune Bao Tianxiao (chap. vi, « Livres et journaux »). Puis, au sortir de l'adolescence, vient le temps des premières initiatives locales comme le lancement de la petite librairie Donglai en 1900, approvisionnée en revues chinoises publiées à Tokyo (chap. viii, « La librairie Donglai »).

La même année, il fonde avec sept autres camarades la Société d'exhortation à l'étude (*Lixuehui*) qui publie le mensuel *Sélection de traductions d'exhortation à l'étude* [*Lixue yibian*]. Xylographiée chez Mao Shangzhen, un artisan local, faute d'imprimerie moderne à Suzhou, la revue est distribuée à environ 700 exemplaires dans la région, à Shanghai et même jusqu'au Japon où deux bibliothèques s'y abonnent. L'essentiel des textes, portant sur des questions politiques et légales, est traduit du japonais par des membres du groupe et des étudiants chinois basés au Japon. La trentaine de pages imprimées tous les mois contribuent ainsi à la structuration d'un réseau intellectuel transnational à partir d'une initiative locale, menée hors du grand centre culturel voisin qu'est Shanghai.

Autre entreprise intellectuelle locale, la traduction libre en langue classique, en collaboration avec Yang Zilin, de la seconde moitié du *Joan Haste* de Rider Haggard dans la revue *Sélection de traductions d'exhortation à l'étude*, reflète

1. Voir Qu Jun, *Tianxia wei xueshuo lie*, p. 114-145.

l'influence au niveau local des premières traductions de romans étrangers par Lin Shu¹. Ne maîtrisant guère que le japonais, Bao assure la restitution, dans une langue littéraire recherchée, de l'original que lui traduit Yang depuis l'anglais. Influencés par la traduction de *La Dame aux camélias* de Lin Shu (1899), les deux lettrés retrouvent dans ce roman des thèmes chers au lectorat de l'époque : effusion de sentiments amoureux contrariés, mariage contraint ou encore destins brisés par le poids des traditions ou de circonstances adverses.

Au mois d'octobre 1901, Bao fonde le *Journal en langue parlée de Suzhou* [*Suzhou baihuabao*], qui reste dans l'histoire de la presse chinoise comme l'un des tout premiers journaux en langue vernaculaire. Sa création traduit l'engagement précoce de Bao en faveur de l'éducation des couches les moins élevées de la population, en même temps que sa croyance dans l'idéal émancipateur des nouveaux savoirs, abondamment relayé dans la presse réformatrice et révolutionnaire contemporaine. Bao assure à la fois les fonctions de rédacteur en chef, relecteur et diffuseur de ces huit pages explicitement consacrées à l'élévation intellectuelle des populations rurales². Compilation de

1. Sur le rôle des traductions de Lin Shu dans la recomposition du champ littéraire de la fin des Qing et l'engouement généralisé pour le roman dans les années 1900, voir par ex. M. G. Hill, *Lin Shu, Inc.*

2. Le journal porte une attention particulière à une forme journalistique très prisée de l'époque, les discours (*yanshuo*). Ces retranscriptions, dans une langue simple à comprendre, de prises de paroles lors de rassemblements politiques locaux permettent d'étendre le spectre de la promotion des réformes politiques engagées récemment et, d'une manière générale, des « nouveaux savoirs », à une époque où la Chine compte déjà plus de 2 000 sociétés ou organisations civiles (*shetuan*) selon les estimations croisées de M. Bastid, Sang Bing, Li Wenhai et Zhu Ying. Sur l'importance de la retranscription des discours dans la presse réformatrice et

nouvelles internationales, nationales et locales, le journal s'intéresse particulièrement à des questions de société débattues au même moment dans les revues élitistes : lutte contre la consommation d'opium¹, pratique des pieds bandés, superstitions villageoises ou encore promotion de pratiques hygiéniques et prophylactiques. Diffusé à environ 800 exemplaires, le premier numéro est lu dans les bourgs et villages du Jiangsu où il connaît un succès certain. Comme la *Sélection de traductions de l'exhortation à l'étude* à laquelle il succède, le journal est rapidement victime de sa technique d'impression xylographique dépassée et de la proximité de Suzhou avec Shanghai, où commencent à se concentrer les publications les plus progressistes et innovantes.

Ainsi, Bao comprend rapidement que Suzhou, même reliée rapidement à Shanghai dès le début du xx^e siècle (chap. xi, « Mes débuts à Shanghai »), n'est pas de taille à rivaliser avec l'offre et la diversité culturelles de cette dernière. C'est là, en effet, que se concentrent toutes les maisons d'édition et les imprimeries modernes².

Son installation à Shanghai, consécutive à son entrée à l'*Eastern Times* en février 1906, coïncide à peu près exactement avec le début du phénomène de « marginalisation des intellectuels traditionnels » analysé par Luo

révolutionnaire, voir Li Xiaoti, *Qingmo de xiaceng shehui qimeng yundong (1901-1911)* et Chen Pingyuan, « Yousheng de Zhongguo – « yanshuo » yu jindai Zhongguo wenzhang biange ».

1. C'est en 1906, dans le cadre de la politique de modernisation du pays, que la cour Qing tente, sans succès réel, de limiter la consommation d'opium en le déclarant « fléau ». Pour une histoire de la consommation de l'opium à l'époque moderne, voir X. Paulès, *L'Opium. Une passion chinoise (1750-1950)*.

2. Voir par ex. P. Link, *Mandarin Ducks and Butterflies*, p. 80-95.

Zhitian et Yu Yingshi ¹. Privés des formes traditionnelles de participation politique (*canzheng*) auxquelles les destinaient les examens mandarinaux, les lettrés en pleine conversion au journalisme politique et, pour certains, à la littérature populaire, se font « critiques » du politique (*yizheng*). Il s'agit d'une nouvelle forme, dégradée, de l'idéal antique des lettrés-fonctionnaires (*shidafu*) au service du bien commun universel (*yi tianxia wei jiren*)² qui trouvait son aboutissement dans les « critiques pures » (*qingyi*). Éloignés des instances de pouvoir, ils investissent la sphère publique politique³, dont le développement rapide doit beaucoup à ces mutations sociologiques. Dans le même temps, et de manière moins évidente, les innovations éditoriales et stylistiques impulsées par Chen Jinghan et Bao Tianxiao à l'*Eastern Times*, comme la création de rubriques courtes ou chroniques et l'introduction de romans-feuilletons, trahissent le dépassement volontaire de l'éthos des *shidafu*. En renonçant à employer les formes dissertatives en huit

1. Voir Luo Zhitian, « Jindai Zhongguo shehui quanshi de zhuanxi... », p. 127-161 et Yu Yingshi, « Zhongguo zhishifenzi de bianyuanhua ».

2. Ou de « toutes choses dans l'Empire ».

3. Un tel investissement *politique* de la sphère publique permet au passage de lever les ambiguïtés qui pèsent sur sa définition. Elle est encore parfois abusivement assimilée à la société civile sur la base d'une compréhension de celle-ci qui nous semble erronée. Car si la société civile, au sens où l'entend P. Zarrow, est caractérisée par l'existence d'« institutions » autonomes et indépendantes du pouvoir politique, il reste, dans le cas chinois, que « la question mère de la société civile est celle de la construction du politique [...] La société civile n'est pas l'autonomie de la société face à l'État, mais l'autonomie du politique dans la société. » Voir Y. Chevrier, « La question de la société civile : la Chine et le chat du Cheshire ».

parties (*baguwen*) qui prévalaient encore dans les longs éditoriaux de la presse de la fin du xix^e siècle¹, Bao opère une césure formelle avec les pratiques référentielles d'un ancien monde dont il se détache.

Les différents emplois qu'il occupe dans le milieu éditorial et littéraire shanghaiens lui permettent de faire la rencontre de nombreuses personnalités intellectuelles du moment et, surtout, d'élargir le cercle de ses fréquentations, même irrégulières, hors des limites étroites du Jiangsu. Ainsi, il fréquente dès 1901-1902 des personnalités intellectuelles réformatrices et révolutionnaires comme Zhang Binglin (Zhejiang), qui jouit déjà d'une notoriété certaine depuis la publication du *Livre des urgences* (Qishu) en 1900, Zhang Shizhao (Hunan) ou encore Ma Junwu (Guangxi), l'un des très rares francophones de la Ligue jurée fondée en août 1905 à Tokyo. Le contraste est saisissant avec Xu Zhenya et Wu Shuangre, auxquels son association hâtive, facilitée par leur inclusion indistincte dans la nébuleuse des Canards mandarins et papillons, n'en demeure pas moins trompeuse. Car si Bao Tianxiao fut un écrivain et journaliste profondément *shanghaien*, ouvert à des influences intellectuelles plurielles, Xu et Wu, en dépit de leur implication remarquable dans le débat national dès 1912 au sein de *Droits du peuple*, restèrent fondamentalement des auteurs du Jiangnan, et même, plus précisément, de Changshu. Des publications comme les minutieuses *Notes sur les coutumes de Changshu* [*Haiyu fengsu ji*] de Wu Shuangre, parues en 1916, témoignent

1. Voir A. Janku, « The uses of genres in the Chinese press from the late Qing to the early republican period », in C. Brokaw et Ch. Reed (dir.), *From Woodblocks to the Internet*, et « Translating genre : how the leading article became the shelun », in M. Lackner et N. Vittinghoff (dir.), *Mapping Meanings*.

de cet attachement régionaliste qu'un séjour prolongé à Shanghai ne fit – dans leur cas – qu'exacerber.

Le mépris moderne qu'affecte Bao Tianxiao à l'égard des éditoriaux creux et ronflants (chap. XII, « Mes débuts dans le journalisme »), accentué par l'usage d'une nouvelle langue journalistique (*baozhang ti*) chatoyante et pleine d'émotions impulsée par Liang Qichao¹, coïncide avec l'émergence de stratégies commerciales offensives stimulées par un environnement concurrentiel. Comment, face à la multiplication des quotidiens et des revues de facture sensiblement comparable, emporter l'adhésion du lectorat et assurer la pérennité d'une entreprise ? La création de formats courts, sensationnels ou encore la publicisation inédite et parfois complaisante de récits intimes telle qu'elle est mise à profit par Xu Zhenya et Wu Shuangre entre 1912 et 1914² et encore plus systématiquement ensuite par Zhou Shoujuan, sont autant de procédés efficaces qui permettent à des publications de se distinguer. Bao Tianxiao n'hésite pas, pour sa part, à publier des photographies de ses enfants dans l'*Eastern Times Madame* [*Funiushibao*], premier grand magazine féminin dont il dirige la publication à partir de 1911³. Dans

1. Voir Xia Xiaohong, *Jueshi yu chuanshi*, p. 105-123.

2. C'est par exemple le cas dans l'*Histoire tragique de l'oie des neiges* [*Xuehong leishi*], paru entre 1914 et 1915 dans la revue *La Jungle des romans* [*Xiaoshuo congbao*], qui est en réalité la réécriture sous forme de journal intime du roman phare de Xu, *L'Âme du poirier de jade* [*Yulihun*], paru en feuilleton dans *Droits du peuple* à partir de juin 1912. Quant à Wu, il publie notamment une série de souvenirs humoristiques, intitulée « Ma famille » [*Yu zhi jiating*], dans la page littéraire de *Droits du peuple* en septembre 1913.

3. Le magazine *Journal des femmes chinoises* fondé par la révolutionnaire Qiu Jin en 1906 est indéniablement un précurseur, mais sa diffusion et sa longévité limitées (deux numéros) interdisent un rapprochement hâtif entre les deux revues.

le premier numéro, il publie une élogie en hommage à sa nièce Bao Zhongxuan disparue prématurément l'année précédente. Il y fait en outre publier trois articles de sa femme, Chen Zhensu¹.

De manière encore plus originale, Bao Tianxiao publie dès 1914, dans *Le Milieu des romans chinois* [*Zhonghua xiaoshuo jiel*], une nouvelle intitulée *Téléphone* [*Dianhua*]. Dans ce texte qui constitua une source d'inspiration pour d'autres auteurs de la période, il a recours à un objet éminemment moderne pour symboliser l'impossibilité de l'union du couple de protagonistes, irrémédiablement séparés par leur différence de statut social. Les pratiques sociales héritées d'un autre temps contraignent les deux personnages à s'aimer à distance, par le truchement d'un médium importé qui, du point de vue du lecteur, bouleverse plaisamment les ressorts narratifs usuels : ni récit à la troisième personne, ni monologue intérieur – forme alors en plein essor –, la nouvelle explore de nouvelles possibilités diégétiques et permet à Bao de se distinguer parmi la masse des auteurs de récits sentimentaux publiés au même moment.

L'adoption de nouvelles règles implicites et l'adaptation à ce nouvel environnement intellectuel et commercial sont autant de marqueurs de la professionnalisation des lettrés. Phénomène déjà bien analysé², il se manifeste à de nombreuses reprises dans les *Souvenirs*. Chez Bao, la conscience d'occuper différentes fonctions (enseignant, journaliste, romancier) s'accompagne d'une perception aiguë des enjeux économiques de cette nouvelle segmen-

1. Voir J. Judge, *Republican Lens*, p. 30-31.

2. Voir par exemple Chen Pingyuan, *Zhongguo xiandai xiaoshuo de qidian*, p. 73-78.

tation du travail. Ainsi, il sait mettre à profit son implication pédagogique dans trois grandes écoles pour jeunes filles de Shanghai, Minli, Chengdong et l'Institut de sériciculture pour femmes (chap. xiii, « Esquisses d'écolières »), pour alimenter l'*Eastern Times Madame* en photographies et écrits de « dames républicaines » bien nées et instruites¹. On serait bien en peine – et on aurait sans doute tort – de distinguer chez lui l'implication intellectuelle en faveur de l'éducation des femmes, qui l'anime depuis au moins 1900², et un certain opportunisme économique nourri par cet engagement sincère. Adroitement imbriquées l'une dans l'autre, ces deux dimensions se saisissent dans la multidimensionnalité des nouveaux réseaux professionnels urbains, dont les acteurs les plus entreprenants savent tirer parti.

Un tel pragmatisme, nécessaire à la reconversion de cette classe dont l'autonomie dans les nouveaux champs croît d'autant plus qu'elle perd ses prérogatives politiques, n'exclut cependant pas une certaine tendresse à l'égard des égarés et autres survivants de « l'ancien monde ». Bao porte ainsi un regard amusé et compatissant sur le traducteur et éditeur prolifique Ye Haowu (chap. ix, « La maison de traduction du Pavillon du grain doré »). En dépit d'une formation – que l'on devine assez peu efficace – à l'enseignement moderne au Japon, Ye ne peut se départir

1. Voir J. Judge, *Republican Lens*, p. 157-158.

2. Par ailleurs, il publie en 1901 dans le *Journal de Suzhou en langue vernaculaire* [*Suzhou baihuabao*] qu'il dirige un manifeste en faveur de l'éducation des femmes (« Sur l'éducation des femmes » [« Lun nüxue »]), inspiré par les articles de Liang Qichao sur ce sujet, tel le « Plan pour l'essai de fondation d'une école moderne pour filles » [« Nüxuetang shiban lüezhang »], publié dès 1897 dans *Les Nouvelles*.

de ses vieux réflexes de lettré touche-à-tout, pour qui les lois modernes du marché de l'imprimé et les mécanismes financiers qui le régissent demeurent de pures abstractions. Éditeur enthousiaste mais peu avisé, il est rapidement ruiné par ses projets foisonnants. Il peut cependant compter, comme de nombreux autres acteurs de ce champ en pleine mutation, sur la générosité de Kuai Guangdian. Celui-ci vient, une fois de plus, apporter une aide charitable à l'un de ces lettrés journalistes impécunieux, qu'il sait par ailleurs utiliser par l'entremise de réseaux clientélistes qui entretiennent avantageusement sa réputation entre Shanghai et Nankin. L'inadéquation entre cette génération de lettrés et les mutations du monde de l'édition moderne touche aussi, dans une moindre mesure, Kuai Guangdian, que Bao décrit comme tout à fait étranger aux mécanismes du marché de l'imprimé shanghaien. Les importantes fonctions administratives locales (intendant du Sel des régions du nord et du sud de la Huai) que ce collectionneur et bibliophile occupe par intermittence lui assurent toutefois de confortables rentrées d'argent auxquelles ne peut prétendre Ye Haowu.

Si d'autres romanciers ou littérateurs s'évertuent, souvent dans des préfaces de recueil ou des éditoriaux de revue, à récuser toute recherche de gains matériels dans la composition contrainte de romans, certains acceptent – ou font mine d'accepter – leur nouvelle condition. Wu Shuangre, écrivain renommé des années 1912-1917 aux côtés de son ami Xu Zhenya, admet en 1915 dans la préface aux œuvres de ce dernier n'avoir « aucun autre talent que celui de manier les mots.¹ » Manière, sans doute, de justifier leurs activités, y

1. Wu Shuangre, « Zhenya langmo xu » [« Préface aux *Encres gaspillées* de Zhenya »].

compris et surtout au plan axiologique. En somme, il n'y a pas de honte à exercer une activité de romancier professionnel à leur époque, même si la nature populaire et mercantile de la profession la rend intrinsèquement inférieure à l'ancienne et vénérable participation aux affaires politiques. Li Dingyi, comparse formant un trio bien connu avec Wu et Xu, abondera dans ce sens quelques années à plus tard dans un petit texte rétrospectif¹.

Bao Tianxiao, pour sa part, tire rapidement profit de sa présence dans la plus grande ville du pays, ouverte sur l'Occident, symbole d'une modernité tapageuse et parfois dangereuse². Il se distingue d'autres contemporains, formés comme lui à l'ancienne école, mais plus rétifs au changement, moins inventifs et peut-être moins chanceux. Bao adopte rapidement les nouveaux codes de sociabilité dont la maîtrise est nécessaire aux lettrés récemment convertis au monde de la presse. La structuration réticulaire de ces nouvelles normes de relation et de communication publiques, analysée dans le détail par Xu Jilin, reconfigure la sociabilité lettrée traditionnelle locale, essentiellement fondée sur les relations interpersonnelles territoriales (connaissances, amis ou famille du village ou du bourg)³.

1. Li Dingyi, *Minchu Shanghai wentan* [La Scène littéraire shanghaienne du début de la République].

2. Ainsi que s'en lamentent à l'envi nombre de lettrés et journalistes de la période, dans des éditoriaux, entrefilets courts, récits ou nouvelles. C'est par exemple le cas d'un récit de Xu Zhenya paru dans la page littéraire de *Droits du peuple*, « Les malheureux sous les pousses » [« Kelian chexiaren »], qui s'afflige de l'inhumanité d'une ville supposément moderne, où la mort des animaux et des hommes sur des voies publiques bondées ne suscite pas la moindre sympathie chez les citadins.

3. Voir Xu Jilin, *Jindai Zhongguo zhishifenzi*, p. 9-13.

Certes, celles-ci continuent de s'exprimer dans le cas de Bao et restent déterminantes dans l'évolution de sa carrière. Ainsi, son incapacité presque revendiquée à pouvoir travailler avec des collègues cantonnais (chap. xii, « Mes débuts dans le journalisme ») et sa fréquentation quasi exclusive d'intellectuels originaires, comme lui, du Jiangsu, reflètent la permanence d'un régionalisme fort, toujours prégnant dans ce premier type de réseau « interpersonnel »¹. Ces relations lui ont notamment permis de vivre à Nankin, où la rencontre avec Kuai Guangdian, figure intellectuelle locale, lui ouvre par la suite les portes du monde de l'édition shanghaienne, qu'il rejoint en travaillant aux éditions du Pavillon du grain doré entre 1901 et 1902. Son installation à Shanghai en 1906, après une manière d'exil dans le Shandong, est aussi le fruit des réseaux interpersonnels du Jiangsu : il y est appelé par Zeng Pu, rencontré à l'époque de la librairie Donglai en 1900, et par Chen Jinghan, rédacteur en chef de l'*Eastern Times* – fondé en 1904 – auquel il contribuait régulièrement depuis Qingzhou. La présence du Pavillon du repos dans les locaux du journal atteste l'importance accordée aux rencontres et aux échanges directs par ses responsables, qui utilisent cet espace public pour bâtir des liens interpersonnels, souvent avec des intellectuels et entrepreneurs eux aussi originaires du Jiangsu.

Dans le même temps, la trajectoire de Bao Tianxiao recoupe indéniablement les trois autres types de réseaux qui, selon Xu Jilin, témoignent de la transformation du lettré (*shi*) en intellectuel moderne (*zhishifenzi*). La participation à des sociétés savantes et des associations dépassant les

1. *Ibid.*, p. 38-46 et Liu Zhongmeng, *Qingmo Minchu Suji baoren qunti yanjiu*, p. 278-292.

frontières régionales, grâce à l'organisation d'évènements à Shanghai, est l'un de ces réseaux modernes. L'apparition de nouveaux milieux professionnels (*jie*) à Shanghai contribua à la formation de ces structures publiques étudiées notamment par Xiaoqun Xu. Le Syndicat des journaux shanghaiens, lancé à l'initiative de l'*Eastern Times* en 1905, en est un exemple représentatif¹.

Membre fidèle de la Société du Sud dont il traite dans ses mémoires et qu'il rejoint dès sa fondation en 1909, Bao Tianxiao est aussi à la même époque un cadre de la SGEJ dont l'agenda réformateur semble à première vue peu compatible avec le radicalisme politique et le conservatisme esthétique de la Société du Sud. Celle-ci regroupait au demeurant la majeure partie des lettrés journalistes de Shanghai. Lors de la 3^e rencontre raffinée (*yaji*), le 16 août 1910 au parc Zhang à Shanghai, Bao y monte en grade : il est nommé à la tête du bureau des affaires générales aux côtés de Zhang Xue, alors l'unique femme membre de la société². Tout en s'impliquant dans cette organisation farouchement hostile à la cour Qing du Nord, dont elle légitime le renversement par la redécouverte et la préservation de la culture chinoise Ming, Bao travaille à l'*Eastern Times* qui publie en 1911 une chronique moqueuse³ lors de la parution d'un numéro du

1. Voir Xiaoqun Xu, *Chinese Professionals and the Republican State*, p. 166 sq.

2. Le premier rassemblement eut lieu à la fin 1909 et réunit 17 membres. Sur l'histoire de la Société du Sud et sa place dans la vie politique et littéraire de la fin de l'empire et du début de la période républicaine, on peut consulter entre autres sources – essentiellement chinoises à ce jour – Luan Meijian, *Minjian de wenren yaji* et Yang Tianshi et Liu Yancheng, *Nanshe*.

3. Intitulée « le retour des loyalistes Ming » [« Mingmo yilao chuxian »], dans Luan Meijian, *ibid.*, p. 83. Je dois à Aymeric

Nanshe congke, la revue de la Société du Sud. Preuve, une nouvelle fois, de l'entrecroisement permanent des influences intellectuelles informant le parcours des lettrés-journalistes et d'un consensus diffus dans l'espace public sur la malléabilité des affiliations institutionnelles et professionnelles. Celles-ci ménagent – dans des proportions certes évolutives – des marges appréciables d'expression individuelle.

Enfin, un nouveau type de réseau « propagatif » qui s'appuie sur une industrie de l'imprimé prend une ampleur croissante dans les premières années du nouveau siècle : entre 1899 et 1905, on recense 130 publications à Shanghai, puis 214 entre 1906 et 1911, soit environ 20 % du nombre total de publications en chinois en Chine¹. Ce nouveau canal de diffusion des savoirs permet non seulement la circulation de l'information, mais aussi la participation, à distance, aux débats régionaux ou nationaux. Nouveaux espaces publics de dialogue virtuels, les tribunes ouvertes aux contributions extérieures permettent aux intellectuels de s'entretenir et de débattre sans avoir à se rencontrer physiquement. Les « Propos libres » (« Ziyoutan ») du *Shenbao* lancés par Wang Dungen en 1911, déjà amplement étudiés², constituent l'un de ces espaces médiatiques de

Xu, qui la mentionne dans sa thèse de doctorat, la découvre de cette chronique de l'*Eastern Times*.

1. Voir Xu Jilin, *Jindai Zhongguo zhishifenzi*, p. 71-72.

2. Voir Leo Ou-fan Lee, « « Piping kongjian » de kaichuang. Cong *Shenbao* « ziyou-tan » tanqi », et Chen Jianhua, « « Shenbao-Ziyou tanhuahui » – Minchu zhengzhi yu wenxue piping gongneng », qui a plus précisément étudié une rubrique connexe. Dans cette rubrique résolument non partisane, les billets publiés d'octobre 1912 à septembre 1914 reflètent l'idéal d'un espace démocratique critique et s'en prennent tant au camp révolutionnaire (notamment Chen Qimei) et aux « héros » de 1911 qu'au clan de Yuan Shikai et à Zhang Xun.

discussion démocratique ouverts aux contributions des lecteurs, comme le furent les rubriques « Cent questions de société » (« Shehui bai wenti ») et « Discussion hebdomadaire » (« Xingqi tanhuahui ») lancées par Bao Tianxiao quand il était rédacteur en chef de la revue *Semaine [Xingqi]* en 1922. En 1911, lorsqu'il dirigeait l'*Eastern Times Madame*, Bao avait explicitement ouvert un tel espace aux lectrices et auteures en créant la rubrique du « Club des lectrices » (« Duzhe julebu ») et du « Salon madame » (« Funü tanhuahui »), dont le principe fondamental était de faciliter et de légitimer les échanges entre participantes¹. La seconde rubrique connut un plus grand succès que la première, en dépit des invitations à participer librement à la vie du « club » adressées par Bao aux lectrices dans sa propre rubrique, le « Bureau de la rédaction » (« Bianjishi »).

L'inscription de ce type de réseau dans des échanges intellectuels transnationaux, notamment avec le Japon, permet en outre à des figures intellectuelles de renommée nationale, comme Liang Qichao, de continuer à influencer l'évolution politique chinoise depuis l'exil nippon où il s'est trouvé à partir de 1898, grâce à la diffusion en Chine de ses revues, par exemple le *Qingyibao* (1898-1901) et *Le Nouveau Citoyen [Xinmincongbao]*, publié de 1902 à 1907.

1. L'engouement pour le « salon », qui atteignit son apogée dans le 18^e numéro de la revue, se traduisit par un éclectisme reflétant une vive curiosité pour le monde et une volonté d'implication politique des femmes, en partie attribuable à une augmentation de leur niveau d'éducation et à une généralisation de leur présence dans l'espace public, comme l'a montré Joan Judge (voir *Republican Lens*, p. 30-32). Des thématiques aussi variées que les premières aviatrices chinoises ou la place des femmes en Turquie firent ainsi l'objet de publications dans cette rubrique.

La formation d'un espace public républicain : un pluralisme politique et littéraire

La diversité des publications et des activités de Bao Tianxiao à Shanghai participe de ce que nous proposons d'appeler un *espace public républicain*, structuré à la fois par les productions de la sphère littéraire et par les débats politiques intenses qui ont lieu après la fondation de la République de Chine le 1^{er} janvier 1912¹. Bien qu'invariablement critiquées et moquées dès ses débuts par une presse libre², les institutions républicaines, au premier rang desquelles les élections, traduisent durant la période 1908-1913 l'aspiration d'une partie de la population lettrée à une nouvelle forme de participation politique. Pensées par la cour Qing comme un instrument de *state-building* permettant de s'attacher le soutien des élites locales, invitées à trouver dans ce nouveau dispositif un substitut moderne aux examens impériaux supprimés en 1905³, les premières élections de 1909 puis surtout celles 1912-1913 consacrent les valeurs modernes de la citoyenneté. La presse, et notamment celle qui rassemble les élites politiques et éducatives progressistes comme c'est le cas pour l'*Eastern Times*, se fait alors commentatrice, défenseuse et critique

1. Pour une étude de la vivacité de ces débats et de l'importance prise par les discours politiques à cette époque, voir D. Strand, *An Unfinished Republic*.

2. Voir J. Hill, *Voting as a Rite*, p. 129-134. Voir aussi de manière plus générale Ch. Rea, *The Age of Irreverence*.

3. Ainsi que le montre Joshua Hill, *ibid.*, p. 63-66. La première loi portant sur l'instauration et l'organisation des élections est actée le 22 juillet 1908 dans le cadre de la Nouvelle politique. Les premières élections des assemblées provinciales ont lieu entre mars et mai 1909.

du processus électoral. Bao Tianxiao, dans ses nombreuses chroniques publiées dans le quotidien en 1909, s'illustre comme l'un des nombreux promoteurs déçus de ce rite citoyen neuf, entaché d'irrégularités infamantes¹.

Pour autant, les piques acerbes qu'il lance à l'encontre d'un processus électoral, miné par les luttes partisans à partir de 1912 – année qui voit la création de 300 partis politiques en quelques mois –, ne remettent pas en cause les fondements des valeurs républicaines. Celles-ci se voient réinterprétées dans un schéma politique traditionnel. En effet, à partir de 1911-1912, les strates interprétatives d'un concept central de la réflexion politique, le public (*gong*), s'enrichissent d'une dimension nouvelle : la République multi-ethnique, dont le premier drapeau à cinq couleurs est l'emblème le plus visible dans l'espace public. Tout en dépassant les limites étroites du virulent nationalisme ethnique promu par les révolutionnaires de 1911, la République recentre les bornes infinies du « tout ce qui est sous le Ciel » (*tianxia*) confucéen vers une entité nationale désormais exclusivement délimitée en termes politiques.

Préservation de l'intérêt public et du bien commun, participation de chaque citoyen à l'effort national comme dans la campagne des emprunts nationaux du printemps 1912, refonte d'un système judiciaire dont l'indépendance est théoriquement garantie, suppression des châtiments corporels violents hérités de l'Empire : tels sont les quelques traits saillants de l'esprit républicain tel qu'il est assimilé et diffusé par Bao Tianxiao. C'est ainsi qu'il le théorise à travers les cinq volumes du manuel didactique publié par la Commercial Press intitulé *Nouvelle société – Manuel explicatif sur la République* [*Xinshenhui – Gongheguo*

1. *Ibid.*, p. 93-100.

xuanjiang shu]. Cet ouvrage encore fort méconnu se fixe pour objectif de présenter aux citoyens l'essence et les ressorts de ce nouvel esprit public propre au régime républicain tout juste fondé. Tout en gardant un recul critique sur la mise en application concrète de ces idées, Bao participe à la diffusion de ces valeurs qui recourent une large part de ses convictions profondes, développées durant ses années de formation entre Suzhou, Nankin et Shanghai. Également tenu dans une obscurité entravant la compréhension du républicanisme convaincu de Bao, le *Recueil des événements marquants de la République de Chine* [*Zhonghuaminguo dashi ji*], ambitieuse entreprise, rapidement avortée, de relation mensuelle des faits politiques majeurs de la République depuis le 1^{er} janvier 1912, témoigne de l'importance historique qu'il prête à la fondation de la première république d'Asie.

Dans cette situation politique inédite, qui inaugure une période de débats politiques intenses où les discours et les assemblées deviennent pour la première fois des espaces de délibération collective¹, le processus de transformation du lettré traditionnel en intellectuel moderne procède d'une acceptation générale de l'ouverture de l'espace public à des styles et à des positions diverses et parfois antagonistes. Devenus légaux après l'effondrement des Qing et rapidement nécessaires pour le bon fonctionnement des élections, les partis politiques participent de la dynamique politique nouvelle qui reconfigure l'espace public en vue de la confrontation des idées, toujours au nom de l'idéal du bien commun.

Le débat d'idées s'invite jusque dans les salles de rédaction des quotidiens et des revues : Bao Tianxiao note ainsi que, lors de son entrée à l'*Eastern Times*, Chen Jinghan

1. Voir, entre autres, Chen Pingyuan, « Yousheng de Zhongguo – « yanshuo » yu jindai Zhongguo wenzhang biange ».

souhaite que l'ensemble des rédacteurs viennent travailler tous les jours dans les locaux de la rédaction afin de pouvoir débattre en cas de divergence d'opinions sur un sujet (chap. xii, « Mes débuts dans le journalisme »). Cette requête, qui semble dans un premier temps surprendre Bao, plutôt accoutumé à la rédaction solitaire, est le signe d'une transformation de l'appréhension du travail intellectuel par les lettrés journalistes eux-mêmes. Le même état d'esprit collaboratif prévaut aussi au sein des maisons d'édition : le journal de Jiang Weiqiao (1873-1958) décrit ainsi les différentes étapes d'un débat au sein du département éditorial en décembre 1903 au sujet de l'édition du premier manuel d'enseignement élémentaire publié par la Commercial Press¹.

La virulence avec laquelle les opinions adverses pouvaient s'exprimer dans l'espace public a favorisé, à partir de 1914, le développement d'un discours sur le compromis (*tiaohe*) qui ambitionnait de faire diminuer la conflictualité dans l'espace public et d'encourager la tolérance à l'égard de positions différentes. Principal théoricien de cette approche dans deux longs articles publiés dans la revue *The Tiger* [*Jiayin zazhi*], Zhang Shizhao (1881-1973) a ainsi proposé une réflexion inédite sur les modalités de l'approfondissement de la culture républicaine, en insistant sur la nécessité d'accepter l'opposition (et de la légaliser pendant la période autoritaire de Yuan Shikai, entre 1914 et 1916). Pour Zhang, le compromis procédant de la conscience publique (*gongxin*), il devait incarner l'esprit républicain dans sa forme la plus aboutie et donc la plus efficiente².

1. Voir R. Culp, *The Power of Print in Modern China*, p. 43-45.

2. Au sujet de la théorie du compromis de Zhang Shizhao, voir E. Fung, *The Intellectual Foundations of Chinese Modernity*, p. 87-90.

Dans le champ littéraire aussi, tout se passe comme si, avant la rupture brutale du début des années 1920 et l'accaparement du champ littéraire au nom de la modernité par les activistes du 4 Mai ¹, on s'accorde largement à prôner la tolérance vis-à-vis de la coexistence d'idées contraires et de styles différents. Ce « modèle républicain » pluriel qui innerve le champ de la production littéraire ² se traduit par une autre forme de participation collective essentiellement fondée sur la consommation de la culture de l'imprimé par un public élargi, acquis aux valeurs républicaines et, dans le même temps, friand de divertissements. C'est précisément pour répondre aux sollicitations diverses du marché que les publications adhérant à un « agenda de réforme de la société » alternatif ³, à l'opposé des projets politiques radicaux comme celui du 4 Mai, ont cultivé un pluralisme stylistique, formel et idéologique. En refusant la virulence des discours normatifs, elles préservaient l'équilibre du divers de l'espace public discursif, dont elles étaient les premières bénéficiaires.

Faisons cependant remarquer que, contrairement aux assertions de leurs détracteurs, nombre des magazines littéraires des années 1910-1920 n'ont pas tous renoncé, sous la poussée autoritaire de Yuan Shikai, à un engagement politique en faveur de valeurs politiques progressistes. Bao Tianxiao offre l'exemple le plus abouti de la coexistence

1. Sur ce phénomène essentiel dans l'histoire intellectuelle et littéraire du premier xx^e siècle, voir M. Dolezelova-Velingerova et O. Kral (dir.), *The Appropriation of Cultural Capital*.

2. Cela a été analysé finement par Chen Jianhua, « Wenyan yu baihua de bianzheng guanxi ji Zhongguo xiandai wenxue zhi yuan – Yi Zhou Shoujuan weili ».

3. Chen Jianhua, « « Gonghe » de yichan – Minguo chunian wenxue yu wenhua de feijijinzhuyi zhuanxing ».

fine et profitable de ces deux orientations : à l'*Eastern Times Madame* destiné à un public féminin raffiné et progressiste intéressé par des « savoirs pratiques »¹ s'opposent les photographies aguicheuses de courtisanes dans l'*Eastern Times romanesque*, dont la ligne éditoriale est nettement récréative. Ce mensuel littéraire édité par la maison Youzheng, à laquelle appartient aussi l'*Eastern Times*, s'impose rapidement sur le marché shanghaien hautement concurrentiel des revues littéraires populaires. Si le choix inédit de Di Chuqing de publier des photographies de jeunes femmes en couverture du magazine se révèle payant et contribue à renforcer sa singularité parmi les dizaines d'autres publications, Bao contribue aussi au succès – y compris financier – de la revue en assurant une sélection avisée des romans et nouvelles qui y sont publiés.

Mais l'engouement pour les photographies de jeunes femmes publiées dans les revues littéraires revêt une dimension politique et culturelle encore trop souvent occultée. Étroitement assimilées dans les éditoriaux de lancement des revues à un style littéraire raffiné hérité des poètes de la veine sentimentale et érotique comme Li Shangyin (813-858)², les images de « belles femmes » (*meiren*), tantôt chinoises tantôt occidentales comme dans l'emblématique *Magazine du parfumé et de l'éblouissant* [*Xiangyan zazhi*] fondé par Wang Wenru en 1914, sont présentées comme la manifestation moderne de l'essence

1. Voir J. Judge, « Everydayness as a critical category of gender analysis : the Case of *Fūnu shibao* (*The Women's Eastern Times*) ».

2. Sur l'actualisation de cette tradition littéraire dans les années 1910 à partir de l'œuvre de Xu Zhenya, voir l'important article de C. T. Hsia, « Hsu Chen-ya's *Yu-li hun* : an essay in literary history and criticism ».

nationale (*guocui*)¹. Issue de la résurrection d'une mémoire historique han pour susciter un sentiment national dirigé contre le pouvoir mandchou entre 1905 et 1911, l'essence nationale républicaine du début des années 1910 se voit doublement caractérisée : mémoire vivante d'un style littéraire haut, marqué par une prédilection pour la prose parallèle savante pratiquée par Xu Zhenya et d'autres, elle s'incarne littérairement dans des revues traitant de sujets contemporains. Wu Chengxuan, dans l'éditorial de lancement de la *Nouvelle revue romanesque* [*Xiaoshuo xinbao*] de mai 1913, dépeint l'esprit et le « style républicain » dans les termes suivants : « Astres et nuages enveloppés de soie sauvage, telles sont les institutions de la nouvelle République. Le soleil et la lune s'élèvent pour l'éternité, voici les signes de la Chine nouvelle². »

Beautés classiques, resplendissant tant par leurs charmes physiques que par leur vertu irréprochable, les « belles femmes », dont les représentations iconographiques abondent à partir de 1912-1913, participent donc pleinement de la préservation d'une culture nationale. L'ouverture sur des représentations intimes – parfois érotiques – occidentales parachève le processus d'identification de ces beautés, situées à l'interface de l'ancien et du nouveau, à la modernité incarnée institutionnellement et politiquement dans le régime républicain. On trouve là un nexus inédit de style archaïque régénéré, de conservatisme moral, d'attrait pour la sensualité et l'érotisme visuels et littéraires, et d'intégration

1. Pour une étude inédite de ce magazine et, plus généralement, pour la place du courant littéraire du « parfumé et de l'éblouissant » (*xiangyan*) dans le champ littéraire du début des années 1910, voir Xiaorong Li, *The Poetics and Politics of Sensuality in China*, p. 231-272.

2. Cité dans Chen Jianhua, *Ziluolan de meiying*, p. 32.

des composantes de cette nouvelle essence nationale bigarrée dans la perspective artistique mondiale d'un sentimentalisme raffiné. Les femmes participent aussi, en qualité d'auteures, au développement de ce style républicain cultivé par Bao Tianxiao et ses pairs. La subtilité des formes de ce nouveau style excède de loin le caractère « transitionnel » que la vulgate marxiste lui a souvent prêté, et manifeste un attrait pour le *divers*¹ qui s'enracine dans une sphère publique libre.

Cette fierté nationale recouvrée, dont les dessins et les photographies de l'*Eastern Times* romanesque et de l'*Eastern Times* madame sont les vecteurs précoces, procèdent d'une « esthétisation du sentiment national » émergeant en même temps que les récits explorant l'intimité des individus². Une telle tendance était peu ou prou inexistante dans la littérature révolutionnaire des années précédentes, où le sentiment national convoqué dans les romans comme *Le Rugissement du lion* [*Shizi hou*] publié par Chen Tianhua (1975-1905) dans le *Journal du peuple* [*Minbao*] en 1905, était nécessairement collectif. On ne s'étonne pas, dès lors, de lire les vers suivants de Zhang Tinghua dans le *Magazine du parfumé et de l'éblouissant* : « J'aime les belles femmes comme j'aime ma patrie. Comme ils sont grands, l'éclat et la dignité des monts et des fleuves du passé !³ »

À la fois l'un des inspireurs, en tant qu'auteur, et l'une des chevilles ouvrières, dans ses fonctions d'éditeur, de ce nouveau système de représentations républicain, Bao Tianxiao exprime son adhésion à ce réseau de significations

1. Pour une lecture fine de cette tendance, voir Chen Jianhua, *ibid.*, p. 32-37.

2. *Ibid.*, p. 35.

3. Cité par Xiaorong Li, *The Poetics and Politics of Sensuality in China*, p. 272.

dans sa préface à la *Jungle de propos parfumés et éblouissants* [*Xiangyan conghua*] édité par son ami Zhou Shoujuan en 1914. En décrivant le « royaume des parfums abondants » et la « myriade des éblouissements » que l'on peut rencontrer dans le recueil, Bao revendique non seulement l'ancrage historique des poèmes dans le courant *xiangyan* du xvii^e siècle comme le fait Xu Zhenya dans sa préface à l'ouvrage, mais il en étend la portée – notamment les dessins et les photographies féminines – au reste du monde, comme l'écrit Wang Dungen de son côté¹. Profondément chinoise dans les formes à la fois sensuelles et vertueuses qu'elle épouse, la première république d'Asie est aussi pensée par ses peintres comme intrinsèquement insérée dans la marche du monde et donc, par là-même, moderne.

L'histoire intellectuelle ne peut à elle seule expliquer les raisons d'une telle appétence pour la pratique indifférente de toutes sortes de genres par Bao et, d'une manière générale, l'existence d'une culture bien acceptée de la diversité qui caractérise les entreprises éditoriales de la période. L'histoire matérielle, celle des maisons d'édition en particulier, offre un éclairage concret sur les raisons pragmatiques d'un tel éclectisme. Comme l'a rappelé récemment Robert Culp, les premières maisons d'édition des années 1890-1910 emploient une proportion écrasante de lettrés qui, tout comme Bao Tianxiao, sont avant tout des généralistes. C'est-à-dire des lettrés formés et reçus aux examens mandarinaux, généralement progressistes et républicains, intéressés par les publications et les savoirs étrangers et en mesure de traduire des ouvrages étrangers, au moins depuis le japonais. Les maisons d'édition mettent à profit, pendant plus d'une décennie au moins, ces différentes

1. *Ibid.*, p. 287.

facultés, au sein de rédactions où la répartition des tâches n'est pas aussi stricte et rationalisée qu'elle le deviendra à partir du début des années 1920¹. C'est cette organisation du travail intellectuel encore relativement souple qui fait dire à Mao Dun, entré à la Commercial Press en 1919, qu'il « y fait un peu de tout ». Ainsi, dans les premières années du xx^e siècle, l'éclectisme intellectuel qui prévaut dans l'espace public est sous-tendu par la grande diversité du travail intellectuel qui prévaut au sein des maisons d'édition, elle-même induite par le statut généraliste des premiers employés de cette industrie naissante.

Au sein de cet espace public pluriel, aucun contemporain de Bao ne s'offusque, par exemple, de sa participation à la SGEJ et de son implication concomitante dans la Société du Sud. Pas plus que son amitié et sa collaboration avec Jiang Zhiyou (1865-1929), associé à la nébuleuse révolutionnaire tokyoïte où il édite l'influente revue *La Vague du Zhejiang* [*Zhejiang chao*]², ne l'empêchent de frayer la même année

1. Voir R. Culp, *The Power of Print in Modern China*, p. 26-86. Notamment p. 26-27 avec le parcours de Sun Yuxiu, recruté au département éditorial de la Commercial Press par Zhang Yuanji en 1907, où il effectuera des tâches très variées jusqu'à sa mort en 1923.

2. Bao fait la rencontre de Jiang Zhiyou (plus connu sous son nom de plume, Guanyun) en 1903, alors qu'il s'apprête à regagner Suzhou après sa première expérience dans le monde de l'édition shanghaienne. Jiang le persuade de rester à Shanghai pour travailler dans sa maison d'édition, la maison du Parc aux arbres perliers (*Zhushuyuan yishuchu*). La proximité entre les deux hommes et l'admiration que lui voue Bao témoignent de son rejet du pouvoir Qing et de son adhésion aux idées réformatrices, sinon véritablement révolutionnaires. Figure majeure du renouveau poétique (*shije geming*), membre fondateur avec Cai Yuanpei de l'une des premières organisations révolutionnaires, la Société chinoise pour l'éducation (*Zhongguo jiaoyuhui*), collaborateur de Liang

avec des haut fonctionnaires progressistes modérés « bon teint » comme Kuai Guangdian à Nankin. Dans le même ordre d'idée, dans les quatre chapitres qu'il consacre à ses activités d'éditeur à la maison du Pavillon du grain doré (Jinsuzhai yishuju) à Shanghai entre 1901 et 1902, Bao parle des deux journaux qui ont précipité son entrée dans le monde de la presse. Le premier est le sulfureux *Subao*, dont deux des auteurs les plus révolutionnaires, Zhang Binglin et Zou Rong, furent jetés en prison en 1903 après la publication de textes incitant au renversement du régime Qing. Durant cette période, Bao Tianxiao fréquente régulièrement la rédaction du journal, alors dirigé par Zhang Shizhao (voir chap. ix, « Les amis de l'époque du Pavillon du grain doré »).

Or, l'autre journal cher à Bao et qui servit de relais efficace à la promotion des traductions du Pavillon du grain doré n'est autre que le *Quotidien de la Chine et de l'Étranger* [*Zhongwai ribao*], l'un des principaux pourfendeurs du mouvement révolutionnaire. Dirigé par Wang Kangnian, qui prend rapidement ses distances

Qichao dans l'influente revue *Le Nouveau Citoyen* [*Xinmin congbao*] publiée au Japon à partir de 1902, puis adhérent dès sa fondation en 1904 à la Société de la Restauration (Guangfuhui) zhejiangaise, Jiang jouit d'une réputation considérable dans le milieu intellectuel. En mars 1905, Song Jiaoren, futur artisan de la fondation du Parti nationaliste, lui demande d'écrire une préface à *La Chine au xx^e siècle* [*Ershishiji zhi Zhina*], la revue révolutionnaire qu'il s'apprête à lancer à Tokyo. Depuis 1903, Jiang est en outre l'un des éditeurs de l'une des premières grandes revues révolutionnaires fondées à Tokyo, *La Vague du Zhejiang*, appréciée par les étudiants pour ses nombreuses publications exaltant un nationalisme chinois moderne et, rapidement après sa création, ethnique han. Pour un aperçu biographique et une compilation des œuvres majeures de Jiang Zhiyou, figure intellectuelle de la période encore fort peu étudiée, voir Bu Gu, *Weixin chaoying*.

avec Liang Qichao et les réformateurs dont il était proche, le quotidien se classe parmi les journaux shanghaiens conservateurs à partir de 1903-1904.

La souplesse intellectuelle de Bao Tianxiao, que semble notamment partager Chen Jinghan de l'*Eastern Times*, s'exprime d'ailleurs dans la pénétration et l'acceptation d'idées révolutionnaires au sein même des groupes réformateurs et constitutionnalistes en Chine continentale¹, à la différence de la situation explosive qui prévaut à Tokyo à partir de la fondation du *Journal du peuple* et de la Ligue jurée révolutionnaire en 1905².

On devine à la lecture de ses *Souvenirs* et au regard de ses engagements dans le domaine de l'éducation, notamment après la fondation de la République, que le nationalisme, qu'il soit politique comme celui Liang Qichao après 1903 ou ethnique à la manière des révolutionnaires du *Journal du peuple*, a pu permettre à Bao de dépasser ces apparentes contradictions idéologiques. Sa brève histoire de la conquête du Shandong par les Allemands et sa dénonciation de l'arrogance violente de l'occupant (voir chap. x, « Le voyage vers Qingzhou ») sont des manifestations éclatantes d'un anti-impérialisme partagé par tous les intellectuels de sa condition. Le même sentiment transparaît dans le mépris qu'il affecte pour les deux grands quotidiens shanghaiens fondés par des Occidentaux que sont le *Shenbao* et *The Daily News [Xinwenbao]* (voir chap. ix, « La fin du Pavillon du grain doré »).

1. Comme le souligne J. Judge dans *Print and Politics*, p. 53.

2. Sur l'affrontement entre camp révolutionnaire (Sun Yat-sen) et camp réformateur (Liang Qichao) à Tokyo entre 1905 et 1907, voir, parmi les nombreuses sources existantes, M.-C. Bergère, *Sun Yat-sen*, p. 160-193.

Si les divers engagements éducatifs et éditoriaux de Bao Tianxiao témoignent d'un engagement progressiste dans la veine des réformateurs menés par Liang Qichao, dont il n'a de cesse de rappeler l'influence décisive qu'il a eue sur sa formation, il se dégage de ses premières années à Shanghai une certaine bienveillance à l'égard du mouvement révolutionnaire naissant. On peut notamment citer le chapitre entier qu'il consacre à la réédition « pirate »¹ par la maison du Pavillon du grain doré de l'*Étude sur la bienveillance* [Renxue] du penseur hunanais Tan Sitong (1865-1898)², mort en martyr après l'échec de l'épisode réformateur des Cent jours – livre auquel certains passages violemment antimandchous valaient d'être interdit en Chine³. L'exécution du révolutionnaire Xu

1. L'impression est négociée avec Xia Ruifang, emblématique patron de la Commercial Press qui opère à l'abri des autorités chinoises dans la concession britannique. L'entreprise révèle le peu d'attention prêtée par les professionnels du secteur aux droits d'auteur, Xia indiquant simplement à Bao Tianxiao de ne pas faire figurer le nom de la maison d'édition japonaise dont les deux hommes reproduisent le manuscrit à l'identique. La première querelle moderne sur les droits d'auteur a lieu quelques années plus tard, en 1915. Opposant le romancier à succès Xu Zhenya à son ancien employeur, le quotidien *Droits du peuple*, dans lequel son roman phare avait d'abord été publié sous forme de feuilleton, elle sera amplement relayée dans la presse shanghaienne, notamment dans le *Shenbao*.

2. Pour une traduction en anglais de l'œuvre de Tan Sitong, voir *An Exposition of Benevolence : The Jen-hsueh of Tan Ssu-t'ung*.

3. Pour plus de détails sur la pensée et le rôle de Tan Sitong dans l'épisode des Cent jours (juin-septembre 1898), voir A. Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, p. 592-597. Pour une approche plus locale de son influence et de celle de son journal, le *Xiangxue xinbao*, dans le Hunan, voir S. Platt, *Provincial Patriots*, p. 65-93. Enfin, pour l'histoire de la réédition de l'*Étude sur l'humanité*

Xilin (1873-1907) à la suite de l'assassinat du gouverneur de l'Anhui En Ming et de l'insurrection manquée d'Anqing¹, puis celle consécutive de la poétesse révolutionnaire Qiu Jin (1875-1907)², donnent à Bao Tianxiao matière à exprimer son rejet de la répression aveugle du mouvement révolutionnaire par les autorités. Car les désordres créés et entretenus par les Qing servent, en dernier recours, les intérêts des puissances occidentales, à l'affût de la moindre brèche pour rogner encore davantage la souveraineté chinoise. En 1909, quand les biens de la famille de Xu Xilin sont confisqués et de nombreuses personnes plus moins directement liées aux milieux révolutionnaires zhejiangais arrêtées, Bao fait entendre sa voix tempérée, peu favorable à l'action violente et choquée par la cruauté d'une répression aussi aveugle qu'inefficace. Il publie plusieurs courtes critiques et une lettre ouverte aux autorités dans le supplément de la revue *Journal des femmes [Nübao]*, « Haine de Yue » (« Yuehen »), spécialement consacré à la mémoire de Qiu Jin, paru le 28 septembre 1909³. Cinq ans plus tard, dans *La Nouvelle*

par la maison du Pavillon du grain doré, voir Bao Tianxiao, *Chuanyinglou huiyilu*, chap. « Réimpression de l'Étude sur la bienveillance » [« Chongyin « Renxue » »], p. 232-238.

1. Sur l'histoire de cet épisode révolutionnaire, voir M. Rankin, *Early Chinese Revolutionaries*, p. 179-184.

2. Sur Qiu Jin en français, voir S. Bernard, *Qiu Jin : féministe, poète et révolutionnaire*.

3. Voir notamment l'article intitulé « Jinggao dangdao zhujun » [« Avertissement respectueux à ces messieurs au pouvoir »], *Yuehen*, p. 55-59. Yue est l'ancien nom d'un royaume dont les frontières correspondent à peu près à celles de la province du Zhejiang. En 1911, la Société de Yue (Yueshe) est fondée à Shaoxing et devient l'antenne locale de la Société du Sud fondée deux ans plus tôt.

Société, il expliquera de manière plus didactique combien la répression cruelle pratiquée par les autorités impériales nie les valeurs républicaines d'humanisme et de tolérance.

Sur une tonalité plus humoristique, son évocation des rites de rappel des mânes de la nation par Zhu Liangren, un jeune lettré pétri de nationalisme ethnique et farouchement opposé au pouvoir mandchou, montre la pénétration de l'antimandchouisme de révolutionnaires comme Zhang Binglin dans certaines nouvelles écoles de Suzhou durant les années 1902-1904. C'est notamment le cas dans la Société d'éducation publique de Suzhou, où Bao enseigne brièvement la littérature à son retour de Shanghai en 1903.

L'établissement parvient à s'attacher les services de personnalités intellectuelles comme Su Manshu ¹, que Bao Tianxiao rencontre pour la première fois à cette occasion. Alors âgé d'une vingtaine d'années, il y enseigne l'anglais. Personnalité parmi les plus étonnantes et attachantes de la période, Su est un génie polymorphe et inclassable. Né d'une mère japonaise et d'un père chinois, il est tout à la fois peintre reconnu, sanskritiste confirmé, amateur de poésie romantique anglaise et traducteur de Byron, contributeur du *Journal du peuple* – l'organe de la Ligue jurée à Tokyo –, romancier sentimental à succès et moine défroqué (il était surnommé « le moine sucré », tant pour son goût des pâtisseries que pour sa fréquentation assidue des maisons closes shanghaiennes). Malgré une existence éphémère – elle ferma ses portes au bout d'une année –, l'école contribua à diffuser les thèses racistes hostiles aux Mandchous des révolutionnaires parmi les classes lettrées locales. Dès cette époque dans la région, les plus

1. Pour une traduction française des romans et nouvelles de Su Manshu, voir *Les Larmes rouges du bout du monde*.

ardents contempteurs du pouvoir « barbare » mandchou n'hésitent plus à exprimer leurs opinions dans les maisons de thé et autres lieux publics de Suzhou¹.

Le regard quelque peu amusé que porte Bao, avec la distance, sur cette veine ethnico-culturelle du nationalisme, n'en trahit pas moins l'influence qu'elle a exercée sur sa réflexion politique et son écriture à ce moment de sa vie². En 1900, déjà, il publiait des poèmes pour le compte de la Société de l'heure poétique (Shizhong she), à l'invitation de Pang Dongcai, dans le *Subao*, journal révolutionnaire pourfendeur du pouvoir Qing.

Sa description de la cérémonie du rappel des mânes de la patrie de 1903-1904, où il rapporte comment il fut « traîné » sur la montagne du Lion (Shizishan)³ de Suzhou par Liang avec Su Manshu (1884-1918) et une petite dizaine d'autres jeunes gens pour y accomplir des libations, est à cet

1. Voir le chapitre (non traduit ici) « Wuzhong gongxueshe » [« La Société d'éducation publique de Suzhou »] dans Bao Tianxiao, *Chuanyinglou huiyilu*, p. 257-263.

2. Sur l'influence des récits des massacres perpétrés par les Mandchous lors de la fondation de la dynastie Qing (1644-1911) et des écrits révolutionnaires les plus virulents, voir P. Zarrow, « Historical trauma : anti-manchuism and memories of atrocity in late Qing China ».

3. Dans les publications révolutionnaires, la Chine est alors fréquemment associée à un « lion endormi » qu'il incombe de réveiller pour empêcher son étiolement définitif dans la compétition mondiale à laquelle se livrent les États-nations modernes. Ici, la patrie se voit symboliquement associée à la montagne du Lion. *Le Lion éveillé* [*Xingshil*], symbole d'une Chine libérée du joug étranger mandchou et suffisamment puissante politiquement et militairement pour tenir tête aux puissances occidentales, est le nom d'une revue révolutionnaire fondée à Tokyo en 1905 par Gao Xu (1877-1925), l'un des membres fondateurs de la Société du Sud.

égard probablement moins anecdotique qu'il ne voudrait le faire croire. Bao confie même avoir été à l'époque l'auteur d'un *Chant pour le rappel des mânes de la patrie* [*Zhao guohun ge*], reproduisant les paroles des chants patriotiques des jeunes lettrés réunis au sommet de la montagne sous la lumière d'automne. Ce rassemblement d'une gravité plus prononcée que Bao ne veut l'admettre, le premier d'une série de huit cérémonies de commémoration organisées par des membres de la Société du Sud, est en réalité hautement significatif. Comme l'a fait remarquer Zhang Chuntian, loin de se réduire à une excursion romantique, elle constitue un geste *public* d'affirmation d'une forme de nationalisme ethnique car elle a donné lieu à la publication par Bao Tianxiao de deux poèmes appelant au renversement du pouvoir des « barbares » (les Qing) dans la revue *Jiangsu* en mars 1903¹. Le cérémonial archaïsant par lequel Bao et ses coreligionnaires entendaient rappeler l'âme nationale (*guohun*) ce 19 novembre 1903 était en réalité choquant à plus d'un titre : délaissant les rites confucéens alors en vigueur pour célébrer une entité moderne aux contours encore mal compris et mal définis, la nation, ils lui assignaient un substrat ethnique dont la valeur définitoire était appelée à se diffuser largement après 1905 dans la presse révolutionnaire. C'est donc peu dire que la pensée de Bao fut informée par des influences radicales.

C'est sans doute le même sentiment nationaliste antimandchou qui pousse le jeune Bao, alors âgé de 22 ou 23 ans, à changer son prénom fort peu révolutionnaire, Qingzhu (littéralement « le pilier de Qing »), en Gongyi (« Détermination universelle »)², nom symbolique inspiré

1. Voir Zhang Chuntian, *Geming yu shuqing*, p. 213-214 et p. 214 sq.

2. Ou le Sieur inflexible. Différentes acceptions du terme

d'un passage des *Entretiens* de Confucius et par le surnom de son ancêtre Bao Xiaosu, surnommé « Bao gong »¹.

Par ailleurs, l'aisance avec laquelle Bao, ainsi que nombre des auteurs de littérature populaire de l'époque comme Zhou Shoujuan², naviguent entre des idées et des styles perçus comme antagoniques par ses détracteurs dans les années 1920, se traduit dans sa pratique de deux langues de l'époque. La langue classique, qui est celle des premières traductions élégantes des romans occidentaux par Lin Shu, et le vernaculaire, langue des grands romans en chapitres (*zhanghui*) des Ming et des Qing. Si un grand nombre des nouvelles de Bao publiées dans l'*Eastern Times* romanesque sont composées en langue classique, sa première entreprise intellectuelle, la fondation du *Journal en langue parlée de Suzhou* en 1901, reposait sur sa croyance en l'efficacité de la langue vernaculaire dans l'éducation du plus grand nombre. L'année 1917, marquée par le lancement du mouvement pour la Nouvelle culture reposant, notamment, sur l'usage massif de la langue parlée (*baihua*), voit Bao Tianxiao incurver derechef

gong sont ici sollicitées. Il est souvent traduit par « commun », « collectif », « universel » ou encore « juste ». Mais il s'agit aussi d'un terme d'adresse respectueuse à l'égard d'aînés ou de personnes âgées, qui dérive d'un sens plus ancien, celui du titre noblesse de la Chine ancienne équivalent au duc. Gongyi suggère aussi, si l'on n'a pas connaissance de l'histoire familiale de Bao, l'idée d'une fermeté de caractère. Bao explique avoir opté pour le caractère *yi* (déterminé) car il estimait à l'époque manquer d'application dans ses études.

1. Bao s'en explique dans le chapitre (non traduit ici) « Ming yu hao » [« Prénoms et surnoms »]. Voir *Chunanyinglou huiyilu*, p. 188-193.

2. Sur le parcours et les œuvres de Zhou Shoujuan, voir la somme de Chen Jianhua, *Ziluolan de meiyang*.

sa trajectoire et revendiquer un usage politique du *baihua*. Dans l'éditorial du premier numéro de *L'Illustré romanesque* [*Xiaoshuo huabao*], en janvier 1917¹, il critique les orientations des publications littéraires depuis une dizaine d'années, caractérisées selon lui par « un grand nombre de traductions et peu de créations ; une majorité de publications en langue classique et un faible nombre de parutions en langue vernaculaire ». Déjà revendiquée dans l'éditorial de lancement de *The Grand Magazine* [*Xiaoshuo daguan*] en 1915², sa pratique indifférente des deux langues se conjugue en réalité avec une conception duale du roman. Tout en reprenant à son avantage la thèse de l'influent essai de Liang Qichao³, qui propulse la fiction romanesque au rang d'instrument de modernisation politique, Bao revendique aussi le bien-fondé de la fonction *récréative* (*xingwei*) de la littérature. On peut y entendre un écho, filtré par les impératifs du marché, des premiers essais théoriques du lettré et philosophe Wang Guowei (1877-1927) sur le caractère foncièrement inutile de la littérature (1906). Il va jusqu'à placer ce second pôle

1. Bao Tianxiao parvient à convaincre Shen Zifang, directeur de la maison Wenming, de lancer une nouvelle revue à la suite de *The Grand Magazine* : *L'Illustré romanesque*. Accordant une place prépondérante à l'image et aux effets visuels, il est vendu au prix très faible de 0,3 yuan, soit sensiblement moins cher que *The Grand Magazine*.

2. Bao parvient à imposer ce titre original contre l'avis du directeur de la maison Wenming qui édite la revue. Vendue à un prix élevé (1 yuan), la revue, qui se rattache aux publications haut de gamme du moment, se révèle très profitable.

3. « Au sujet des rapports entre le roman et le gouvernement du peuple » [*Lun xiaoshuo yu qunzhi zhi guanxi*], 1902. Pour une traduction anglaise de cet essai capital, voir K. Denton (dir.), *Modern Chinese Literary Thought, Writings on Literature, 1893-1945*, p. 73-81.

de la création romanesque sur le même plan que la mission politique dont est investi l'écrit (*wen*) depuis sa définition confucéenne traditionnelle.

Autre produit de la reconversion de lettrés privés de leurs débouchés politiques traditionnels, la culture du divertissement stimule les innovations stylistiques et formelles. Elle donne naissance à de nombreuses revues littéraires aux noms souvent évocateurs comme *Le Magazine de l'amusement* [*Youxizazhi*], fondé en 1913, ou le très populaire *Samedi* [*Libailiu*] édité par la Zhonghua tushuguan à partir de 1914, dans lequel publient de nombreux auteurs sentimentaux de la période. La spécialisation de certains auteurs, comme Xu Zhenya, dans la prose parallèle saturée de références savantes, peut aussi être comprise comme une stratégie de différenciation dans cet environnement. Il en va de même pour le recours novateur – et quelque peu scandaleux – de Chen Jinghan et Bao Tianxiao à des photographies de courtisanes pour faire la couverture de l'*Eastern Times romanesque* (voir chap. xiv, « Mes débuts comme éditeur de magazines »), puis à des dessins raffinés d'animaux dans l'*Illustré romanesque*, où officie entre autres Qian Binghe (1879-1944), l'un des premiers caricaturistes politiques affilié à la Ligue jurée¹. Ces procédés sont autant

1. Il publia ses caricatures les plus célèbres, prenant fréquemment pour objet la rapacité des nouveaux hommes politiques et l'autoritarisme grandissant de Yuan Shikai, dans le *Supplément illustré de Droits du peuple* [*Minquan huabao*]. En 1913, une compilation de ses caricatures de Yuan, fréquemment dépeint à l'époque sous les traits d'un singe du fait de l'homophonie et de la proximité graphique entre le patronyme du président de la République et le caractère signifiant « macaque », est publiée sous le titre de *Les Cent Postures du vieux singe* [*Laoyuan baitai*]. Pour une compilation récente de caricatures de Qian et d'autres dessinateurs du début des années 1910, voir Guo Chuanqin, *Xiao manhua da lishi*.

de trouvailles lucratives qui rehaussent le plaisir de la lecture¹, nouvelle norme érigée en étalon de la légitimité éditoriale. De nombreuses revues littéraires qui paraissent à partir de 1913-1914 revendiquent sans détour leur nature divertissante, modulant fortement – voire niant – la nature sérieuse et la mission politique du roman tel que la concevait Liang Qichao en 1902. C'est notamment le cas des plus lues d'entre elles, comme l'hebdomadaire *Samedi*² ou la plus raffinée mais non moins appréciée *Jungle des romans* dirigée par Xu Zhenya³.

Toutefois, le principal ressort de ce plaisir littéraire neuf et assumé, à savoir le goût pour les récits sentimentaux dominés par le récit pathétique de destins adverses, ne marque pas la disparition de l'idéal politique traditionnellement dévolu aux productions des lettrés. Car si les récits d'amours entravées ou – beaucoup plus rarement – miraculeusement sauvées constituent un matériau récréatif de premier ordre, surtout depuis la publication retentissante de la traduction de *La Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils par Lin Shu en 1899, les ressources littéraires du sentiment (*qing*)

1. Sur la littérature populaire de l'époque et les perspectives commerciales qu'elle offre, voir Sun Chao, *Minchu « xingwei pai » wu da mingjia lun* (1912-1923), Yuan Jin, *Zhongguo wenxue de jindai biange*, p. 9-22, ou encore Chen Pingyuan, *Zhongguo xiandai xiaoshuo de qidian*, p. 79-86.

2. Dans le 46^e numéro de la revue, paru le 17 avril 1915, un quatrain de Chen Diexian louant les succès éditoriaux de Wang Dungen avance un tirage de 20 000 exemplaires par numéro depuis le lancement de la revue. Voir Chen Pingyuan, *ibid.*, p. 69-70.

3. Sur la dimension récréative de ces revues, voir Chen Pingyuan, *ibid.*, p. 106-114. Sur *La Jungle des romans* et son importance dans l'histoire des premiers « Canards mandarins et papillons », voir Hu Anding, *Duochong wenhua kongjian zhong de Yuanjiang hudie pai yanjiu*, p. 115-124.

permettent aussi au romancier journaliste de tenir un discours critique sur la réalité sociale. La cruauté des impératifs moraux en matière de mariage, qui entravent la libre expression de sentiments amoureux authentiques, constitue la cible privilégiée de ces attaques passionnées.

L'ambiguïté et les significations multiples de ce matériau littéraire si populaire s'expriment dans toute leur complexité dans l'une des plus célèbres nouvelles en langue classique de Bao Tianxiao, *Un fil de lin* [Yilü ma], publiée dans l'*Eastern Times Romanesque* en 1909 (*supra*, p. 195 *sq.*). Sujet à des interprétations différentes mais toutes potentiellement valides, le traitement du sentiment témoigne ici de l'ouverture de la sphère publique à une diversité de communautés discursives.

L'objet principal du récit est le mariage forcé d'une jeune fille, éprise d'un beau et talentueux lettré, à un garçon de bonne famille moqué par tous en raison de sa niaiserie. La narration procède par superposition de plusieurs strates sentimentales qui, bien qu'antagonistes, ne s'annulent jamais tout à fait. Ce dispositif dessine ainsi un réseau d'effets de sens autonomes, offrant une liberté interprétative aux différentes communautés émotionnelles, pour reprendre le concept développé par Barbara Rosenwein¹. Notons que dans le cas de la Chine du début des années 1910, ces différentes communautés (essentiellement celle des sentiments vertueux confucéens et celle des sentiments authentiques aspirant au mariage libre) demeurent dans un entrecroisement permanent².

1. Voir B. Rosenwein, *Emotional Communities in the Early Middle Ages*.

2. Voir l'ouvrage de référence de H. Lee, *Revolution of the Heart*.

Nous proposons de lire dans cette pluralité d'interprétations le reflet des différentes orientations qui travaillent la sphère publique de l'époque. En convoquant des intertextes classiques de récits de belles jeunes femmes et de lettrés talentueux, la nouvelle semble tout d'abord condamner la violation de l'amour authentique – et chaste – entre les amants séparés par la pratique cruelle du mariage arrangé. Celle-ci fait précisément l'objet d'attaques répétées dans les récits du groupe Canards mandarins et papillons du début des années 1910. Une telle lecture rattacherait le texte à l'engagement progressiste de Bao en faveur d'une plus grande liberté pour les femmes, qui trouve une traduction dans le lancement en 1911 de l'*Eastern Times Madame*, la première grande revue commerciale féminine chinoise¹. Toutefois, la morale finale de cette brève histoire vient nuancer cette lecture².

1. Et non féministe, comme le fait observer J. Nivard. À la différence des premières revues féministes, fondées à un rythme régulier entre 1903 et 1907 et qui étaient souvent animées par des intellectuelles révolutionnaires comme Qiu Jin ou He Zhen, les revues commerciales du début des années 1910 étaient créées par des hommes et visaient, dans l'ensemble, un public masculin. Délaissant les revendications révolutionnaires mettant en cause l'organisation sociale confucéenne sclérosante des revues de la décennie précédente, les nouveaux magazines féminins, dont Bao Tianxiao est un représentant éminent, s'efforcent plutôt d'intégrer les femmes à la modernité politique et sociale dont ils se veulent un miroir. Sur l'histoire des revues féministes chinoises, voir J. Nivard, « L'évolution de la presse féminine chinoise de 1898 à 1949 », p. 160-165.

2. Pour une étude éclairante de l'engagement en faveur de l'éducation des femmes et de leur accès à la sphère publique, notamment au travers de l'édition de l'*Eastern Times Madame*, voir de nouveau J. Judge, *Republican Lens*.

De manière remarquable, le retournement de situation qui suscite la nouvelle interprétation fait fonds sur le potentiel dramatique du sentiment, tant apprécié par le lectorat contemporain : emporté par la maladie après avoir courageusement veillé sur son épouse elle-même affligée du même mal, le mari benêt devient, après sa mort, un objet de vénération et d'amour. Profondément touchée par le dévouement sincère d'un homme qu'elle avait jugé de manière hâtive, l'héroïne refuse désormais tout contact avec le lettré dont on devine pourtant qu'elle est toujours éprise. Convoquant alors le fondement moral du sentiment, l'auteur semble finalement pencher pour une sentimentalité soigneusement bordée par l'étiquette confucéenne, rattachant ainsi son traitement du sentiment amoureux à une communauté sentimentale conservatrice exaltant le sacrifice des sentiments individuels – le plus souvent féminins –, largement représentée dans la sphère publique du début des années 1910. Reste toutefois, en dernière instance, une autre lecture possible : la conviction en la valeur supérieure des sentiments individuels, déliés de tout impératif moral.

À l'occasion d'une vive discussion entre la jeune fille et son père au sujet d'un roman sentimental occidental paru dans la presse¹, l'auteur semble prendre le parti de l'héroïne qui soutient que seule la sincérité des sentiments personnels (ou privés – *si*) détermine la légitimité et la longévité d'un hymen, fût-il contraint. Dès lors, l'acceptation

1. Il s'agit d'une traduction, *Mon malheureux destin* [*Qie mingbo*], publiée par Bao Tianxiao dans l'*Eastern Times*, 4-7 mars 1906. Le quotidien est d'ailleurs explicitement mentionné quelques lignes plus tôt. Pour une étude plus précise de l'utilisation des traductions dans la construction de différentes strates sentimentales, voir les analyses de J. Qian Liu, *Transcultural Lyricism*, p. 46-50.

résignée de son sort à la fin du récit, qui la voit à jamais séparée de son premier amour, n'interdit pas, même si elle est recouverte d'un épais vernis moral, une lecture individualiste et donc potentiellement émancipatrice du sentiment. C'est justement au début des années 1910 que sont publiés les premiers récits intimes, tantôt sous la forme d'un journal mêlant fiction et réalité, tantôt sous celle de nouvelles interrogeant la force motrice des sentiments individuels dans la construction républicaine.

Dispositif littéraire surreprésenté dans la sphère publique chinoise, à l'intersection du divertissement et du politique, de « l'ancien » (y compris l'influence de la poésie classique) et du « nouveau » (des canevas narratifs où les mêmes émotions reviennent sans cesse pour assouvir le goût d'un lectorat grandissant), le sentiment est régulièrement convoqué par Bao Tianxiao tout au long de la période. Une telle souplesse stylistique témoigne de l'ouverture et de la tolérance prévalant au sein de la sphère publique. Ce phénomène procède aussi de l'ouverture du champ littéraire des années 1910 à des définitions et des pratiques diverses, mêlant formes de sociabilité classiques (les rencontres raffinées ou *yaji* entre membres d'une société littéraire, par exemple) et moyens modernes (l'imprimé)¹.

La fortune sourit-elle aux audacieux ? Bao Tianxiao ou l'intelligence des situations

La biographie de Bao Tianxiao, riche de nombreuses entreprises souvent couronnées de succès et dessinant un homme de presse en réinvention permanente, ne doit pas

1. Voir M. Hockx, *Questions of Style*, p. 34. Sur l'exemple de la Société du Sud, voir p. 35-46.

abuser le lecteur. Assez peu de lettrés de sa génération purent, surent et (dans certains cas) voulurent passer du précepteur de province impécunieux au scénariste shanghaien rémunéré 100 yuans les cinq mille mots¹. Pour un Bao Tianxiao, combien de littérateurs dont l'adaptation heurtée au nouveau monde de la presse a tenu les noms dans une obscurité souvent synonyme de précarité misérable ?

Le cas du groupe des Canards mandarins et papillons formé par Xu Zhenya, Xu Tianxiao, Wu Shuangre et Li Dingyi est à cet égard édifiant. Après les années de succès à Shanghai entre 1912 et 1917, les deux premiers rentrèrent dans leur Changshu natal, enchaînant quelques missions d'enseignement dans le Jiangsu avant de sombrer peu à peu dans une mélancolie nourrie par l'alcool et la confuse impression de ne pas (ou plus) vivre en accord avec leur temps. On ne peut imaginer destin plus opposé que ceux

1. Recruté par Zheng Zhengqiu aux studios Mingxing, Bao saisit cette occasion qui lui permet de voir ses écrits se diffuser sous le média le plus moderne. Le contrat initial prévoit une rémunération de 100 yuans par scénario d'une longueur de 4 000 à 5 000 mots, soit une somme considérable. Les deux premières adaptations sont tirées de deux anciens romans, traduits du japonais et publiés dans l'*Eastern Time* en 1906. Le premier film qu'il scénarise, *L'Orchidée de la vallée vide* [Konggu lan], dirigé par Zhang Shichuan, connaît un succès certain et scelle la coopération de Bao, enthousiasmé par cette nouvelle forme de travail artistique, avec la Mingxing. Il travaille par la suite sur une adaptation cinématographique de sa nouvelle *Un fil de lin* (1909), qui sort sur les écrans en 1927 sous le titre *Des époux nominaux* [Guaming de fuqi] avec, en vedette, l'actrice Ruan Lingyu (1910-1935), parfois surnommée la « Greta Garbo chinoise ». Il détaille sa rencontre avec le milieu cinématographique naissant dans les deux chapitres non traduits ici « Wo yu dianying » [« Le cinéma et moi »] de la *Suite aux souvenirs*. Voir *Chuanyinglou huiyilu xubian*, p. 543-554.

des deux étoiles de la scène littéraire shanghaienne du début des années 1910, Xu Zhenya et Bao Tianxiao.

Entre 1924 et 1925, au moment où Bao Tianxiao écrit pour le tabloïd shanghaien *Jingbao* et profite de l'essor du cinéma pour entamer une nouvelle mue¹, Xu Zhenya épouse en secondes noces Liu Yuanying, fille de Liu Chunlin, le dernier major de promotion des examens mandarinaux, que son titre et sa notoriété faisait le gardien du temple d'un ordre respecté mais déjà révolu. Le destin tragique du couple, né d'échanges épistolaires nourris par des fictions sentimentales classiques, ne fait qu'ajouter à ce contraste saisissant entre deux mondes qui coexistent encore sans véritablement se mêler. De manière significative, Bao aura passé la fin de sa vie à réfuter – avec une insistance suspecte – tout lien et toute affinité avec le groupe des Canards mandarins et papillons. Il va même jusqu'à affirmer à Perry Link, qui l'interviewe à quelques mois de sa mort en 1973, qu'il n'aurait jamais rencontré Xu Zhenya, assertion qui paraît bien difficile à croire².

1. Dans le chapitre qu'il consacre au magazine *The Crystal* à la fin des *Souvenirs*, Bao rappelle que le tabloïd a été lancé par Yu Daxiong en tant que supplément du *Shenzhou ribao*, afin d'en relancer les ventes qui stagnaient autour de mille exemplaires à la fin des années 1910 et au début des années 1920. Délibérément conçu pour choquer et scandaliser par des provocations ou des révélations sur le « monde des fleurs » de la ville, *The Crystal* est un succès : Bao se souvient qu'un jour sur trois, lors de sa parution, les ventes du *Shenzhou ribao* connaissaient une augmentation sensible. Voir *Chuanyinglou huiyilu*, p. 443-449.

2. D'autant qu'une fois nommé rédacteur en chef de *The Grand Magazine* en 1915, Bao s'entoure d'éminents représentant de ce courant littéraire. L'équipe d'auteurs qu'il appelle dans les *Souvenirs* ses « généraux en chef » regroupe Ye Chucang, Yao Yuanchu, Chen Diexian, Fan Yanqiao ou encore Zhou Shoujuan : autant de piliers

Le triste sort de You Ziqing, généreux cousin de Bao Tianxiao, qui fut partie prenante du lancement du *Journal de Suzhou en langue parlée*, mais voulut poursuivre sur la voie mandarinale, offre un miroir à une *success story* dont les deux principaux ressorts furent une vive intelligence des situations et, disons-le, une certaine chance. Mais, dans le cas de Bao Tianxiao, l'abandon de la voie mandarinale ne fut pas synonyme de recentrement sur l'élévation morale qu'une pratique désintéressée et authentique des classiques confucéens pouvait faire advenir. En ce sens, les attendus de son renoncement à la carrière n'ont à peu près rien de commun avec ceux d'un Liu Dapeng (1857-1942), « l'homme sorti de ses rêves ¹ ». Contrairement à ce dernier, Bao ne se détourne pas du *cursus honorum* pour en préserver l'essence morale et s'éprouver dans son intégrité et sa singularité. Ses objectifs sont multiples, car il s'agit tout à la fois de participer – à son niveau – aux transformations politiques de son temps, de s'adonner à sa pratique favorite – l'écriture, qu'il s'agisse de romans, d'articles ou de (re)traductions – et, de manière non moins importante, de gagner sa vie le plus confortablement possible. Préoccupations fort éloignées, donc, d'une ascèse morale quelque peu contrite, telle qu'elle est pratiquée par Liu dans son Shanxi natal.

La réorientation contrainte de Bao et son adaptation rapide au contexte éditorial shanghaien semblent avoir stimulé un penchant pour l'innovation stylistique et intellectuelle déjà décelable dans ses premières entreprises

de la littérature populaire des années 1910, amateurs de drames sentimentaux et familiaux encore souvent composés en langue classique. Dans son dernier numéro publié en décembre 1917, la revue accueille l'ultime bref roman de Su Manshu, rencontré pour la première fois près de dix ans plus tôt à Suzhou.

1. Voir H. Harrison, *The Man Awakened from Dreams*, p. 45-47.

intellectuelles à Suzhou entre 1900 et 1901. Dix ans plus tard, son progressisme innovant sert des objectifs qui ne sont plus exclusivement d'ordre spirituel. Ainsi, une fois devenu rédacteur en chef de l'*Eastern Times* en 1912 – non sans hésitations car cette fonction empiète sur son temps d'écriture –, Bao s'efforce de résister à la concurrence d'un *Shenbao* revigoré par l'arrivée récente de Chen Jinghan. Il opte pour l'innovation éditoriale, en transformant le format du supplément littéraire du journal, *Supplément de joie* [*Yuxing*], qui devient les *Propos drolatiques* [*Huaji yutan*]. Il lance également un autre supplément, *Le Petit Eastern Times* [*Xiaoshibao*], destiné à un public urbain intermédiaire friand de scandales et autres racontars truculents. Bao contribue lui-même à alimenter les rubriques de cette page, dont celle intitulée « Nouvelles du panier fleuri » qui capte une part importante d'un lectorat prenant goût aux *tabloïds*¹.

Mais le caractère entreprenant, le goût de la nouveauté et un sens aigu des transformations en cours n'expliquent qu'en partie les raisons pour lesquelles Bao a abandonné la voie mandarinale aux alentours de 1898-1900, après avoir été reçu bachelier (*xiucai*). S'il embrasse une nouvelle carrière incertaine, alors qu'il aurait pu continuer à gravir les échelons de la hiérarchie administrative, c'est que des facteurs extérieurs ont aussi aiguillé ce choix décisif.

En effet, son arrivée à Shanghai et sa conversion aux nouveaux métiers de la catégorie sociale des « hommes du monde culturel d'un genre nouveau » (*xinxing wenhuaren*)²

1. Sur l'essor des *tabloïds* shanghaiens, voir Wang Juan, *Merry Laughter and Angry Curses*.

2. Voir Xiong Yuezhi, « Lüe lun wanqing Shanghai xinxing wenhuaren de chansheng yu huiju » [« Quelques propos sur la naissance et le regroupement des hommes du monde culturel d'un genre nouveau dans le Shanghai de la fin des Qing »].

coïncident précisément avec trois grandes transformations du monde de l'imprimé, survenues dans un intervalle temporel resserré entre 1901-1902 et 1906. Premièrement, après une vingtaine d'années (1870-1890), la profession d'éditorialiste puis de journaliste se pare d'une respectabilité neuve. Les mémoires de Bao montrent bien la suspicion méprisante dans laquelle elle était encore tenue à la fin des années 1880 (chap. xii, « Mes débuts dans le journalisme »). Cette méfiance explique pourquoi, jusqu'au tournant de 1898, la plupart des postes dans les journaux shanghaiens étaient occupés par des détenteurs des deux premiers niveaux des concours mandarinaux. La situation évolua dans les toutes dernières années du xix^e siècle, quand des « docteurs » (*jīnshì*) comme Liang Qichao, Xia Zengyou (1863-1924), Zhang Yuanji ou Cai Yuanpei se firent hommes de presse, entraînant dans leur sillage une vague de modernisation des publications des maisons d'éditions chinoises, auparavant souvent cantonnées à la réédition de classiques.

Deuxièmement, l'orientation et la structure des maisons d'édition spécialisées dans les traductions évoluent à partir de 1901-1902. Les traductions d'ouvrages politiques et sociaux japonais commencent à supplanter les traductions scientifiques et techniques des maisons fondées ou dirigées par des missionnaires, comme celle de l'Arsenal du Jiangnan. Le coup d'envoi est – comme souvent – donné dès 1897 par Kang Youwei et Liang Qichao, qui fondent la maison d'éditions de livres traduits La Grande Unité (Datong). Ils assignent deux champs prioritaires aux ouvrages à diffuser en Chine : la politique et les lettres¹. C'est justement

1. Voir Zhang Jinglu (dir.), *Zhongguo chubanshilian fubian*, cité par Yuan-ren Li, « Xinshi chubanye yu zhishifenzi : yi Bao Tianxiao zaoqi shengya wei li », p. 82-83.

durant cette période que Bao effectue son premier séjour à Shanghai (1901-1902), où il édite au Pavillon du grain doré de nombreux ouvrages philosophiques et constitutionnels traduits du japonais par Ye Haowu, en sus des retentissantes traductions de Yan Fu. Bao se trouve donc aux premières loges non seulement pour assister à l'introduction des traités politiques et sociaux dans le champ intellectuel, mais surtout pour œuvrer à cette transformation.

Cinq ans plus tard et après un détour par le Shandong, d'où il entretient à distance sa réputation à Shanghai en y faisant publier des romans adaptés de traductions, Bao Tianxiao fait son retour dans la plus grande ville du pays. Si l'air du temps est toujours à la diffusion de retraductions du japonais du *Contrat social* ou de *L'Esprit des lois*, la structure économique des acteurs du marché de l'imprimé a été bouleversée par la suppression des concours mandarinaux en 1905. Des maisons de presse modernes, adossées à des maisons d'édition rentables comme la Youzheng pour l'*Eastern Times*, supplantent les initiatives isolées de lettrés progressistes ou d'étudiants revenus du Japon quelques années auparavant. Comme l'a relevé Yuan-ren Li, l'année 1906 correspond précisément à un pic des publications de revues, dont le nombre passe d'un peu moins de 40 en 1901 à 137 cette année là¹.

L'insistance de Bao dans les *Souvenirs* sur le montant de ses rémunérations trahit en réalité une reconfiguration profonde du rapport des anciens lettrés à la sphère marchande – traditionnellement méprisée – et plus généralement à ce que l'on pourrait appeler le « travail » : quand Bao se contentait, en 1901, d'être entretenu par Kuai

1. Selon le décompte de Shi He (dir.) dans *Zhongguo jindai baokan minglu*, cité par Yuan-ren Li, *ibid.*, p. 90.

Guangdian en échange de services rendus à la maison du Pavillon du grain doré, il échange à partir de 1906 son savoir contre des revenus stables à l'*Eastern Times*, à l'instar des quelque trois ou quatre mille professionnels de la culture qui vivent de ce nouveau secteur d'activité à Shanghai entre 1903 et 1909¹.

Le phénomène prendra une ampleur accrue après 1911, mais il s'exprime déjà au cours de ces années. Les intellectuels actifs dans ce milieu sont désormais de plus en plus des salariés spécialisés dans un domaine précis, rémunérés à hauteur de leur niveau de culture et de leurs compétences rédactionnelles. Bao Tianxiao, qui avait commencé sa carrière à Shanghai en 1901 selon le schéma classique de protégé (ou conseiller) d'un patron politique influent, prend acte de la mutation du secteur. Il devient journaliste et vend ses compétences à plusieurs employeurs. Le fonctionnement de l'*Eastern Times* diffère ainsi déjà sensiblement de celui de *The Chinese Progress* [Shiwubao], dont les *Souvenirs* attestent maintes fois l'influence sur la pensée du jeune Bao Tianxiao. Fondé par Zhang Zhidong², alors gouverneur général des deux Hu

1. Selon les estimations de Xiong Yuezhi, « Lüe lun wanqing Shanghai xinxing wenhuaren de chansheng yu huiju », p. 271.

2. Grand mandarin (1837-1909) de la fin des Qing, partisan d'une modernisation partielle qui porterait essentiellement sur la technologie et l'adaptation des concours mandarinaux aux réalités contemporaines (économie, sciences politiques) et épargnerait le fonctionnement et l'esprit des institutions impériales. Ce réformisme prudent s'exprime notamment dans son retentissant essai *L'Exhortation à l'étude* [Quanxue pian], publié en 1898, ainsi que l'a analysé Tze-Ki Hon dans « Zhang Zhidong's Proposal for Reform », in P. Zarrow et R. Karl (dir.), *Rethinking the 1898 Reform Period*, p. 77-98. C'est dans cet essai que Zhang emploie une formule restée célèbre : « les enseignements de la Chine comme

(Hunan et Hubei) et directement rattaché au Bureau de traductions du Hubei (Hubei yishuju), le *Chinese Progress*, en dépit de son évolution rapide vers des positions constitutionnalistes, était à l'origine une revue contrôlée par l'un des plus hauts personnages de l'État. La situation de l'*Eastern Times*, lancé par Kang Youwei et Liang Qichao peu de temps après l'échec des Cent Jours et leur mise à l'écart du *Chinese Progress*, est sensiblement différente¹ : Di Chuqing, bien qu'animé par des convictions politiques constitutionnalistes, n'est pas un grand commis de l'État cherchant, comme Zhang, à utiliser « son » journal pour introduire des modèles d'industrialisation étrangers au service de la modernisation de l'Empire. Di est un homme d'affaires qui, par ses innovations éditoriales, ses publications (y compris sulfureuses avec les albums de photographies des courtisanes shanghaiennes publiés par la maison Youzheng) et les collaborateurs talentueux qu'il recrute, s'efforce d'assurer la prospérité de son entreprise dans un environnement marqué par une concurrence de plus en plus exacerbée.

La mentalité des entrepreneurs culturels a elle aussi changé. Liang Qichao et Kang Youwei espéraient en 1897 utiliser des revues officielles et des fonds publics pour promouvoir le constitutionnalisme au sein des

fondement constitutif (*ti*), ceux de l'Occident comme pratique fonctionnelle (*yong*) ». Sur ce point, voir A. Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, p. 585-586.

1. Sur la scission au sein du *Chinese Progress* entre le groupe cantonais, représenté par Liang Qichao, et la faction zhejiangaise, fidèle aux positions conservatrices de Zhang Zhidong et représentée par Wang Kangnian, voir Seungjoo Yoon, « *Literati-journalists of the Chinese Progress in discord* », in P. Zarrow et R. Karl (dir.), *ibid.*, p. 48-76.

élites politiques. Pour parvenir à leur objectif, outre une campagne de désinformation sur les liens supposés du rival zhejiangais au sein de la rédaction, Wang Kangnian, avec le révolutionnaire Sun Yat-sen, le groupe recherche activement une autre tutelle politique puissante. C'est une fois placés sous la supervision du Zongli yamen, et avec l'aval de l'empereur Guangxu lui-même, que Kang et Liang parviennent à s'affranchir de la férule de Zhang Zhidong pour obtenir une « indépendance » éditoriale rémunérée par le pouvoir impérial et encadrée par Sun Jia'nai, tuteur impérial et haut fonctionnaire du Zongli yamen¹. À peine dix ans plus tard, Di Chuqing et les journalistes de l'*Eastern Times* comptent au contraire sur les recettes d'une maison d'édition privée (la Youzheng), essentiellement tournée vers des publications populaires rentables, pour maintenir le quotidien politique à flot.

Pour autant, l'indéniable indépendance conquise par le milieu de l'édition vis-à-vis du politique dans les années 1900-1910, par comparaison avec les publications de la fin du siècle, est-elle synonyme de professionnalisation du travail ? Il existe des différences substantielles, soulignées par Robert Culp, entre le fonctionnement de grandes maisons d'édition comme la Zhonghua shuju ou la Commercial Press à partir des années 1920 et le travail éditorial qu'elles menaient quinze ans plus tôt. La mise en place d'une stricte répartition des tâches et une rationalisation du travail qui passe notamment par le recrutement de figures intellectuelles modernes spécialisées (rémunérées selon leurs titres académiques) au sein des rédactions comme le chimiste Ren Hongjun (1886-1961) à la Commercial Press, marquent une rupture

1. Voir de nouveau Seungjoo Yoon, *ibid.*, p. 72-73.

avec les pratiques du début du siècle¹. Bao Tianxiao, bien que journaliste et romancier *salaré*, n'en demeure pas moins un lettré progressiste « généraliste », qui sait certes tirer parti d'une multitude de compétences, mais dont le mode de production intellectuel reste dans l'ensemble étranger à la rationalisation du secteur qui prévaut à partir des années 1920. De manière fort significative, c'est en 1919 qu'il quitte l'*Eastern Times*, lassé, dit-il, de la vie shanghaienne. Le mode de sociabilité entre professionnels du milieu dans les années 1900-1910 qu'il dépeint dans les *Souvenirs* rend compte de ce statut transitoire. En 1906, on entre encore à l'*Eastern Times* sur recommandation, et l'on sociabilise par l'entremise d'associations et de regroupements lettrés traditionnels (*yaji*), comme ceux organisés par la Société du Sud.

La nature du travail intellectuel de Bao Tianxiao à Shanghai entre 1906 et 1919 nous conduit à faire de lui l'un des représentants d'une phase intermédiaire de l'histoire des milieux journalistiques et éditoriaux ou, pour le dire vite, des intellectuels chinois des deux premières décennies du xx^e siècle. La fluidité et le succès de la trajectoire professionnelle de Bao empêchent de l'associer aux petits intellectuels urbains (« *petty urbanities* » ou « *petty intellectuals* ») des maisons d'édition des années 1920, auxquels sont exclusivement confiés des travaux précis comme la révision des manuscrits². Elle demeure cependant différente de celle des grandes figures intel-

1. R. Culp, « Mass production of knowledge and the industrialization of mental labor : the rise of the petty intellectual », in R. Culp, E. U. W. Yeh (dir.), *Knowledge Acts in Modern China*, p. 214-215.

2. *Ibid.*, p. 207-210.

lectuelles de la fin des Qing, pour qui la fondation de journaux ou de revues était perçue comme une alternative moderne au service de l'État.

Se dispersant encore beaucoup, souvent sollicité pour des tâches diverses en raison de ses compétences variées, Bao Tianxiao trouve dans l'espace public républicain un terrain favorable à l'expression d'un éclectisme hérité de la tradition lettrée, étranger à la division moderne du travail intellectuel oscillant entre activités de composition, d'édition et de relecture. Les *Souvenirs* manifestent l'adaptation, entre les années 1900 et 1910, des habitudes de travail inclusives et peu formalisées de lettrés journalistes, tantôt auteurs et tantôt éditeurs, dans une industrie éditoriale en pleine professionnalisation. La présence massive de ces lettrés journalistes, si elle manifestait une absence de rationalisation de la production intellectuelle, n'était cependant pas synonyme de pertes financières. Bien au contraire, le recrutement de talents et les nombreuses amitiés professionnelles favorisés par les réseaux affinitaires traditionnels, ainsi que la capacité de ces lettrés progressistes à traduire, écrire ou compiler un large éventail d'ouvrages introductifs, étaient autant d'atouts pour les maisons d'édition qui les employaient¹.

Bao Tianxiao, pour sa part, aura su épouser cette transformation majeure avec un art consommé, se hissant ainsi jusqu'aux étages supérieurs de la nouvelle pyramide sociale du début de la République. Au cours des deux décennies suivantes, il parvint à préserver un statut intermédiaire, ni intellectuel spécialisé (par exemple professeur d'Université), ni « petit intellectuel » du capitalisme de l'imprimé, mais plutôt homme de culture

1. Voir R. Culp, *The Power of Print in Modern China*, p. 38-39.

éclectique, jamais entièrement engagé sur une seule et unique voie.

Dans les toutes dernières années de sa vie, il déclarait à son propre sujet : « Ma pensée a épousé les évolutions des époques ; je n'ai pas été en avance sur mon temps, mais je n'ai jamais voulu être à la traîne ¹. » Cette modestie, qui lui faisait dire dans la même interview être « un homme banal », fait en réalité sous-estimer la valeur des accomplissements qui le positionnent à l'avant-poste de ces transformations.

S'il ne fut pas un « grand » intellectuel ou un penseur politique éminent, non plus qu'un patron de presse ou un industriel, il sut se mouvoir dans les interstices de ces différentes activités d'un genre neuf, dont il avait senti qu'elles avaient vocation à dialoguer entre elles. Parvenant à suivre les modes, tant par conviction et par intérêt personnel pour leurs objets que par les avantages qu'il pouvait en retirer – comme celle du roman sentimental qu'il pratiqua abondamment –, Bao Tianxiao laisse une œuvre qui reflète des engagements multiples.

Ses choix marquants le propulsèrent à l'avant-garde réformatrice de son temps : en faveur de l'éducation des femmes et de leur accès à l'espace public, de l'éducation républicaine d'une population qui faisait la découverte d'un nouveau régime politique, ou encore de l'instruction des populations rurales et de la modernisation – à son échelle dans le Shandong – du système éducatif qu'il entendait débarrasser de ses rituels dépassés ². Bao est aussi attentif

1. Dans Luo Fu, « Bao Tianxiao da waiguo xuezheng wen » [« Réponse de Bao Tianxiao à des chercheurs étrangers »], cité par Luan Meijian dans *Tongsu wenxue zhi wang Bao Tianxiao*, p. 288.

2. Autre manifestation cocasse du « flair » de Bao Tianxiao qui renonce à poursuivre la préparation des concours mandarinaux

à l'instruction des plus jeunes, avec la publication dans *Le Magazine de l'éducation* [*Jiaoyu zazhi*] de trois grands romans d'apprentissage traduits du japonais : *Keiji va à l'école* [*Xin'er jiuxue ji*], primé par le premier ministère de l'Éducation de la République en 1912, qui décide d'en introduire des passages dans les nouveaux manuels scolaires, *Pierre enterrée, pierre délaissée* [*Maishi qishi ji*] et *le Récit d'un pauvre enfant vagabond*¹. Enfin, il ne cessera de se montrer concerné par la politique, comme lorsqu'il prend position contre la gestion de Shanghai par le seigneur de la guerre Sun Chunfang (1885-1935) en 1925, ou encore les excès de la campagne d'épuration menée au sein du Parti nationaliste en avril 1927. Autant de facettes, en somme, d'une longue trajectoire intellectuelle, qui font de lui une figure à la fois représentative et exceptionnelle de la Chine moderne².

après en avoir réussi le premier niveau : il se retrouve à diriger une école moderne où certains élèves sont titulaires d'un titre plus élevé que lui dans l'ancien système, situation profondément perturbante dans une société confucéenne, mais rétrospectivement savoureuse.

1. Le plus célèbre d'entre eux, qui paraît à partir de 1912, demeure *le Récit d'un pauvre enfant vagabond*, retraduit à partir d'une première traduction japonaise du *Sans famille* d'Hector Malot.

2. Sur cet aspect des publications de Bao Tianxiao dans le *Jingbao*, voir Sun Houei-min, « Biji chuantong yu xiandai meiti : Bao Tianxiao zai « Jingbao » de zhuanshu huodong », in Yen Lingling (dir.), *Wanxiang xiaobao*, p. 211-224, partic. p. 216 et p. 218.

Bao Tianxiao (1876-1973)

Un itinéraire intellectuel protéiforme dans une époque de profonds bouleversements

1. Une enfance de modeste lettré du Jiangnan (1876-1900)

1876 : Naissance le 26 février à Suzhou dans une famille de marchands appauvrie.

1880 : Entre dans une école privée (*sishu*) et commence sous l'apprentissage de son premier maître, Chen Enzi.

1884 : Premier voyage à Shanghai et découverte fascinée de la modernité occidentale.

1889 : Première tentative au concours mandarin de premier niveau (« bachelier », *xiucaî*).

1892 : Décès de son père et début d'une période de pauvreté qui le force à subvenir aux besoins de sa famille en enseignant dès l'âge de 16 ans.

1893 : Fiançailles arrangées avec Chen Zhensu (mariage sept ans plus tard).

1894 : Reçu au concours mandarin de premier niveau.

2. Le début d'une carrière riche et variée : édition, traduction et instruction entre le Jiangsu, le Shandong et Shanghai (1900-1905).

1900 : Fondation à Suzhou, avec sept autres camarades, de la Société de l'exhortation à l'étude (*Lixuehui*) qui publie le mensuel *Sélection de traductions d'exhortation à l'étude* [*Lixue yibian*]. L'essentiel des textes publiés, portant sur des

questions politiques et légales, est traduit du japonais par des membres du groupe et des étudiants chinois basés au Japon. La création concomitante de la petite librairie Donglai à Suzhou par le groupe contribue au dynamisme local de ce réseau, en servant notamment de plateforme de diffusion de la revue. Elle apporte en outre au groupe notoriété et estime au sein des lettrés de la région.

1901 : Traduction libre en langue classique, en collaboration avec Yang Zilin, de la seconde moitié de *Joan Haste* de Henry Rider Haggard dans la *Sélection de traductions d'exhortation à l'étude*.

1901 : Fondation à Suzhou, au mois d'octobre, du *Journal en langue parlée de Suzhou* [*Suzhou baihuabao*], qui succède à la *Sélection de traductions d'exhortation à l'étude*. Publié tous les dix jours, il s'agit, avec son équivalent de Hangzhou [*Hangzhou baihuabao*] lancé en juin, duquel il s'inspire ouvertement, de l'un des premiers journaux en langue vernaculaire.

1901 : Premier voyage à Nankin où il se rend pour assurer les fonctions de précepteur des fils de Kuai Guangdian, haut fonctionnaire local et ancien surveillant général de l'éphémère Institut d'éducation supérieur de Nankin. Bao poursuit sa formation intellectuelle auprès de Kuai, figure intellectuelle du Jiangsu qui lui fait découvrir les classiques du taoïsme et du mohïsme.

1902-1903 : Premier long et important séjour à Shanghai où il travail comme éditeur dans une maison spécialisée dans la traduction, le Pavillon du grain doré (*Jinsuzhai yishuchu*), fondée par Kuai Guangdian. Bao travaille à la publication d'ouvrages retentissants comme *Évolution et Éthique* de Thomas Huxley et *Système de logique déductive et inductive* de John Stuart Mill, tous deux traduits par Yan Fu, figure intellectuelle de tout premier plan de la période.

1902 : Décès de sa mère et retour à Suzhou.

1902 : Réédition sur ses propres deniers et ceux de son cousin Qingge de *l'Étude sur la bienveillance* [Renxue] du révolutionnaire Tan Sitong. L'ouvrage est interdit par le pouvoir Qing, ce qui rend l'entreprise d'autant plus séduisante qu'elle n'est pas sans danger.

1903 : Brève période d'hésitation pendant laquelle Bao, se refusant à rentrer à Suzhou, travaille successivement pour trois petites maisons d'édition shanghaiennes spécialisées dans la publication d'ouvrages japonais.

1904 : Retour à Suzhou après avoir contracté la diphtérie à Shanghai. Une fois rétabli, Bao enseigne pendant six mois dans une école normale d'instituteurs qui vient d'être fondée. Durant cette période, il sert aussi de précepteur à deux jeunes neveux. Il enseigne également la littérature classique à la Société d'éducation publique de Suzhou (Wuzhong gongxueshe). Autonome financièrement et administrativement, elle est entièrement subventionnée par les familles des élèves.

1904-1906 : Long voyage en bateau depuis Shanghai *via* Qingdao pour rejoindre Qingzhou, dans la province du Shandong, où il assure les fonctions de directeur d'un collège public moderne sur proposition d'une connaissance de sa famille.

3. L'apogée d'une carrière diversifiée : journaliste, romancier et homme de presse connu du « tout Shanghai » (1906-1919).

1906 : Entre à *l'Eastern Times* [Shibao], sur invitation de Di Chuqing et de Chen Jinghan. Il est notamment chargé de l'édition des nouvelles nationales et de *Supplément de joie* [Yuxing], supplément satirique et littéraire associé au quotidien à travers la maison d'édition Youzheng, fondée par Di. L'arrivée de Bao à Shanghai marque aussi le début de sa plus grande phase de composition de romans-feuilletons, d'abord en langue classique puis rapidement en langue vernaculaire.

À partir de cette date, Bao agrandit significativement son cercle de relations en fréquentant le célèbre Pavillon du repos (Xilou) de l'*Eastern Times*, situé sur la rue Wangping.

1908 : Adhère à la Société générale d'éducation du Jiangsu (Jiangsu jiaoyu zonghui), fort de son expérience d'enseignant dans la région, de directeur d'un collège moderne et de journaliste de l'*Eastern Times* particulièrement impliqué dans la promotion d'un enseignement moderne. Bao grimpe les échelons et finit par en devenir l'un des cadres dirigeants en 1909.

1909 : Adhère à la Société du Sud (Nanshe).

1909 : Assure la direction de la rédaction de l'*Eastern Times romanesque* [*Xiaoshuo shibao*] à tour de rôle avec Di Chuqing. Fondé en septembre 1909 et arrêté tardivement en 1917, ce mensuel littéraire édité par la maison Youzheng, à laquelle appartient aussi l'*Eastern Times*, s'impose rapidement sur le marché shanghaien hautement concurrentiel des revues littéraires populaires. Bao y publie aussi régulièrement des récits sentimentaux qui narrent des amours sincères entravées par le poids oppressant de la tradition et, dans le même temps, exaltent la grandeur des sentiments féminins chastes.

1911 : Rédacteur en chef de l'*Eastern Times Madame* [*Funü shibao*], premier magazine féminin chinois d'envergure. Nouvelle revue publiée par la maison Youzheng, les thématiques qui y sont traitées visent explicitement un public féminin. On y trouve des descriptions des préoccupations quotidiennes d'une épouse au foyer ou des conseils cosmétiques adressés aux femmes.

1909-1912 : Publication successive, dans *Le Magazine de l'éducation* [*Jiaoyu zazhi*], de ses trois plus grands romans d'apprentissage, traduits du japonais. En parallèle, traduction de manuels scolaires et autre livres techniques japonais.

1912 : Devient rédacteur en chef de l'*Eastern Times* suite au départ de Chen Jinghan pour le *Shenbao*. À ce poste, Bao lance un nouveau supplément, *Le Petit Eastern Times* [*Xiaoshibao*],

explicitement destiné à un public urbain intermédiaire friand de scandales et autres racontards truculents.

1912 : Édition de nombreux manuels scolaires au moment où la fondation de la République impose un renouvellement des ces publications. Il fait en outre paraître *Nouvelle société – Manuel explicatif de la République ou Lectures on Chinese society of Today* [Xin shehui – Gongheguo xuanjiangshu] où il initie le jeune public ou les lecteurs moins lettrés aux nouvelles valeurs républicaines. Dans le même temps, il entreprend de compiler les événements fondateurs de la République depuis le mois de janvier 1912, qu'il rassemble dans son *Recueil des événements marquants de la République de Chine* [Zhonghua minguo dashi ji], publié jusqu'au mois d'avril par la maison Youzheng.

1915 : Rédacteur en chef de la revue semestrielle *The Grand Magazine* [Xiaoshuo daguan].

1917 : Rédacteur en chef de *l'Illustré romanesque* [Xiaoshuo huabao].

1918 : Voyage professionnel au Japon avec un groupe d'autres journalistes à l'invitation de Yu Daxiong, rédacteur en chef du *Shenzhou ribao*. Découverte enthousiaste mais tardive de ce pays par Bao.

1919 : Quitte *l'Eastern Times*. Commence à publier des billets dans le tabloïd shanghaien *The Crystal* [Jingbao].

4. Le tournant vernaculaire et la troisième période shanghaienne (1920-1927).

1920 : Fin de la deuxième période shanghaienne de Bao et premier voyage à Pékin où il entreprend la rédaction de l'un de ses plus célèbres romans en langue vernaculaire, le *Liufang ji*, bâti autour de la vie de Mei Lanfang, chanteur d'opéra vedette, dans lequel sont dépeints de nombreux personnages politiques contemporains. Un an plus tard, il peine à trouver un éditeur qui accepte de publier le roman.

1922 : Retour à Shanghai où il devient rédacteur en chef du magazine littéraire hebdomadaire *La Semaine [Xingqi]*, publié par la maison Dadong. Non sans écho aux appels des intellectuels du 4 Mai à réformer la société et la culture, *La Semaine* accorde une attention soutenue mais non élitiste aux évolutions techniques et sociales récentes. C'est le cas dans la nouvelle de Bao intitulée « Une famille dynamique » [« Huodong de jia »].

Au mois de septembre, il prend la direction de la rédaction de la revue *Jeunesse éternelle [Changqing]* éditée par la société littéraire Qingshe.

1922-1927 : Écriture puis publication par la Zhonghua shuju de son autre long roman en langue vernaculaire, *Histoire de Shanghai [Shanghai chunqiu]*, qui approfondit l'entreprise de dépeinture du réel politique et social des *Notes*. Mais Bao s'attache surtout à décrire la part d'ombre de la grande ville chinoise moderne qui alimente de nombreux fantasmes.

1924-1927 : Scénariste pour les studios Mingxing. Bao est invité par Zheng Zhengqiu, « père fondateur » du cinéma chinois avec Zhang Shichuan, à rejoindre cette société de production. Le premier film scénarisé par Bao, *L'Orchidée de la vallée déserte [Konggu lan]*, dirigé par Zhang Shichuan, connaît un succès considérable.

1925-1935 : Contributions ponctuelles à diverses revues shanghaiennes, dont l'avant-gardiste *Xinyue* et la plus populaire *Ziluolan* dirigée par son ami Zhou Shoujuan, dans lesquelles il publie des nouvelles, des romans et autres notes (*biji*).

1935 : Assure pour la dernière fois une fonction éditoriale, pendant six mois, à la tête du *Mont Huaguo [Huaguoshan]*, supplément littéraire du quotidien *Libao*, fondé par Cheng Shewo. À la tête de ce supplément visant la bourgeoisie urbaine éduquée, Bao renoue pour un temps avec sa première période

shanghaienne des romans appréciés par une classe urbaine intermédiaire éduquée et friande de récits sentimentaux.

5. La guerre et le départ pour Taïwan (1936-1949).

1936 : Face au péril de la guerre et à l'invasion japonaise (1931 puis 1937), aux côtés de vingt-et-un autres auteurs dont Ba Jin, Lu Xun, Lin Yutang, Mao Dun, Zhou Shoujuan, Bingxin, Feng Zikai, Zheng Zhenduo, il signe une proclamation patriotique regroupant écrivains « anciens » et « modernes » unis dans la résistance contre le Japon mais indépendants en matière de création artistique.

1937-1941 : Publication d'écrits fictionnels à coloration patriotique dans plusieurs revues et journaux, dont le bi-mensuel *Rose [Meigui]* et le *Mensuel romanesque [Xiaoshuo yuebao]*. Pendant cette période, il adapte les matériaux et les canevas sentimentaux qu'il pratique depuis les années 1910 aux exigences du moment, transformant ses récits traditionnels de « lettré talentueux et belles jeunes femmes » (*caizi jiaren*) en récits de résistance antijaponaise.

1943-1944 : En 1943, publication de ses premiers souvenirs d'enfance dans les « Notes du Pavillon de l'étoile d'automne » [*« Qiu xing ge biji »*], qui paraissent dans le mensuel *Masses [Dazhong]*. En 1944, Ping Jinya, qui assure la rédaction du mensuel *Dix mille phénomènes [Wanxiang]*, crée une rubrique intitulée « Le Bund il y a trente ans » [*« Sanshisan nian qian de Shanghai tan »*], dans laquelle Bao publie les prémisses de ses mémoires : « Le milieu de la presse et moi » [*« Wo yu xinwen jie »*] et « Le milieu des revues et moi » [*« Wo yu zazhi jie »*].

1948-1950 : Déménagement à Taïwan pour rejoindre son fils Bao Keyong qui travaille à Taipei. Bao ne vivra plus jamais en Chine continentale. Il goûte peu les conditions de vie et le climat taïwanais. Il publie quelques poèmes sur Taïwan dans l'hebdomadaire *Nouvel espoir [Xin xiwang]* et d'autres

brefs récits dans différentes revues locales. Il contribue par ailleurs à la fondation du premier journal de type shanghaien à Taïwan, le *Huabao*.

1949 : Entame la rédaction de ses *Souvenirs* [*Chuanyinglou huiyilu*] un jour de mai, après avoir rêvé de sa mère. Le manuscrit restera inachevé dans un premier temps.

6. La vie à Hong Kong et la publication des *Mémoires* (1950-1973).

1950 : Déménagement et installation définitive à Hong Kong à l'invitation de son fils cadet, Bao Kehong, qui y travaille.

1955 : Achève la version initiale des *Souvenirs* qui s'arrête aux années 1920. Il fait relier le manuscrit qu'il entend transmettre à ses petits-enfants.

1958 : Publication de son 33^e roman, *La Nouvelle Légende du serpent blanc* [*Xin Baishe zhuan*].

1958 : Mort de son épouse Chen Zhensu.

1960 : Publie « Le courant Canards mandarins et papillons et moi » [*Wo yu Yuanyang hudie pai*] dans le *Wenhuibao* de Hong Kong, dans lequel il se distancie des auteurs couramment associés à cette mouvance, notamment Xu Zhenya et les contributeurs de la célèbre revue *Samedi* [*Libailiu*].

1966-1973 : Publication de ses *Souvenirs* en plusieurs étapes.

- 1966, début d'une publication bimensuelle dans la revue *Dahua*, fondée par Gao Boyu, figure intellectuelle de la période républicaine installé à Hong Kong. Bao est rémunéré à hauteur de 10 HKD pour 1 000 caractères.

- Fin 1966, la revue est menacée de fermeture mais Bao accepte de continuer la publication de ses mémoires sans être rémunéré.

- Avril 1968, *Dahua*, minée par les difficultés financières, est contrainte de fermer. Seuls deux-tiers des *Souvenirs* ont alors été publiés.

-
- En 1969, publication, grâce au soutien actif de l'écrivain Cao Juren installé à Hong Kong depuis 1950, de la suite des mémoires de Bao dans le magazine *Jingbao*.
 - 1970, refondation de la revue bimensuelle *Dahua*, financée par Ke Rongxin. Gao Boyu travaille à la publication des *Souvenirs* par la maison d'édition Dahua (Dahua chubanshe).
 - En juin 1971, les *Souvenirs* sont publiés en volume séparé par la Dahua chubanshe.
 - Juillet 1971, Gao Boyu propose à Bao d'écrire une suite aux *Souvenirs* et d'en publier la première partie dans le numéro du mois d'août. La revue fermant de nouveau, les deux hommes conviennent de publier l'intégralité de la *Suite aux souvenirs* une fois qu'elle sera achevée.
 - Le 1^{er} janvier 1972, la *Suite aux souvenirs* paraît d'abord en feuilleton dans le magazine *Jingbao*. Bao remet la version corrigée de cette version à Gao Yubo le 7 décembre 1972.
 - Septembre 1973, la *Suite aux souvenirs* est publiée par la Dahua chubanshe.

1972-1973 : Bao est interviewé à quatre reprises par le sinologue Perry Link, qui publie un résumé de leurs entretiens dans la revue *Renditions* (n° 17 et n° 18, 1982). Il lui confie que, selon lui, sa plus grande réussite reste le roman éducatif *Xin'er va à l'école*, dont on pouvait encore trouver des exemplaires sur les évents shanghaiens à la veille de la Révolution culturelle en 1966.

1973 : Mort le 24 novembre à l'âge de 97 ans.

Carte de Suzhou

« Le chef-lieu de préfecture de Suzhou » (1913-1917)¹, carte extraite du *Suzhou gucheng ditu*, Suzhou, Guwuxuan chubanshe, 2004.

1. Liujiabang : première demeure de Bao Tianxiao (1876-1883).
2. Taohuawu : deuxième demeure de la famille Bao (vers 1883-1886).
3. Wenyanong : troisième demeure de la famille Bao (vers 1886-1891).
4. Caojiaxiang : quatrième demeure de la famille Bao (à partir de 1891).
5. Ruelle de l'Enfilade de perles, où le père de Bao lui achète sa première paire de lunettes (1885-1886).
6. Théâtre situé en face du temple Chenghuangmiao (1885-1886).
7. *Gongyuan*, la Cour aux examens (1889-1894).
8. Emplacement approximatif de la librairie Donglai (1900).

1. Nous utilisons cette carte pour des raisons de lisibilité et de commodité, bien qu'elle soit postérieure aux événements relatés par Bao Tianxiao. On trouvera des cartes de l'ère Guangxu (1871-1908) dans le *Suzhou gucheng ditu*.

蘇州府城之圖



Bibliographie

Éditions des Souvenirs utilisées

Chuanyinglou huiyilu, Hong Kong, Dahua chubanshe, 1971.

Chuanyinglou huiyilu xubian, Hong Kong, Dahua chubanshe, 1973.

Chuanyinglou huiyilu, Taiyuan, Shanxi guji chubanshe, 1999.

Chuanyinglou huiyilu, Pékin, Zhongguo dabaikeshu chubanshe, 2009.

Autres œuvres de Bao Tianxiao utilisées

Xin shehui [Lectures on Chinese Society of Today] – Gongheguo xuanjiangshu, Shanghai, Shangwu yinshuguan, 1914.

Xiaoshuo daguan, 1915/2 et 1915/4.

Yi li ma – Bao Tianxiao daibiao zuo, Pékin, Huaxia chubanshe, 2008.

Yue Hen in Xinhai geming Zhejiang shiliao huibian, vol. 2, Pékin, Guojia tushuguan chubanshe, 2011.

Études

ANDERSON, Benedict, *L'Imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, trad. fr. Paris, La Découverte/Poche, 2002.

BASTID, Marianne, *Aspects de la réforme de l'enseignement en Chine au début du XX^e siècle d'après les écrits de Zhang Jian*, Paris-La Haye, Mouton, 1971.

BERGÈRE, Marie-Claire, *Sun Yat-sen*, Paris, Fayard, 1994.

—, « Civil society and urban changes in republican China », *The China Quarterly*, 150, 1997, p. 309-328.

—, *Histoire de Shanghai*, Paris, Fayard, 2002.

BERNARD, Suzanne, *Qiu Jin : féministe, poète et révolutionnaire*, Pantin, Le Temps des cerises, 2006.

BOITTOUT, Joachim, « The calm before the storm ? Early republican classical literature and the making of Chinese modernity », *China Perspectives*, 2019/2, p. 75-80.

BROKAW, Cynthia et REED, Christopher (dir.), *From Woodblocks to the Internet : Chinese Publishing and Print Culture in Transition, circa 1800 to 2008*, Leyde, Brill, 2010.

BROOK, Timothy, *Le Chapeau de Vermeer*, trad. fr. Paris, Payot, 2010.

BU, Gu, *Weixin chaoying – Jindai shiren Jiang Zhiyou shiji*, Hangzhou, Zhejiang guji chubanshe, 2016.

CHAN, Sin-wai, *An Exposition of Benevolence : The Jen-hsueh of Tan Ssu-t'ung*, Hong Kong, Chinese UP, 1984.

CHANG, Hao, *Liang Ch'i-ch'ao and the Intellectual Transition in China, 1890-1907*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1971.

CHANG, Yu-fa, *Qingji de geming tuanti*, Taipei, Zhongyang yanjiuyuan jindaishi yanjiusuo, 1982.

CHARTIER, Roger, *Les Origines culturelles de la Révolution française*, Paris, Le Seuil, 2000.

CHEN, Jianhua, « "Shenbao-Ziyou tanhuahui" – Minchu zhengzhi yu wenxue piping gongneng », *Ershiyishiji*, n° 81, fév. 2004 (version numérique).

—, « Wenyan yu baihua de bianzheng guanxi ji Zhongguo xiandai wenxue zhi yuan – Yi Zhou Shoujuan weili », *Qinghua zhongwen xuebao*, 12, déc. 2014.

—, « "Gonghe" de yichan – Minguo chunian wenxue yu wenhua de feijijinzhu yi zhuanxing », *Ershiyishiji*, n° 151, oct. 2015 (version numérique).

—, « Shuqing chuantong yu gujin yanbian – Cong Feng Menglong "qingjiao" dao Xu Zhenya », *Wenyi zhengming*, n° 10, 2018 (version numérique).

—, *Ziluolan de meiyiing : Zhou Shoujuan yu Shanghai de wenxue*

wenhua, Shanghai, Shanghai wenyi chubanshe, 2019.

CHEN, Pingyuan, *Ershishiji Zhongguo xiaoshuo shi*, Shijiazhuang, Hebei renmin chubanshe, 1997.

—, *Zhongguo xiandai xiaoshuo de qidian – Qingmo Minchu xiaoshuo yanjiu*, Pékin, Beijingdaxue chubanshe, 2005.

—, *Sept leçons sur le roman et la culture modernes en Chine*, éd. Angel Pinot et Isabelle Rabut, Leyde, Brill, 2014.

—, « Yousheng de Zhongguo – "Yanshuo" yu jindai Zhongguo wenzhang biange », in Wang Fan-sen et al. (dir.), *Zhongguo jindai sixiangshi de zhuanxing shidai*, Taipei, Lianjing, 2007, p. 383-428.

— et XIA, Xiaohong, *Ershishiji Zhongguo xiaoshuo lilun ziliao (1897-1917)*, vol. 1, Pékin, Beijingdaxue chubanshe, 1989.

—, *Tuxiang Wanqing – Dianshizhai huabao*, Pékin, Dongfang chubanshe, 2014.

CHENG, Anne, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Le Seuil, 1997.

CHEVRIER, Yves, « La question de la société civile : la Chine et le chat du Cheshire », *Études chinoises*, XIV/2, 1995, p. 153-251.

CHOW, Kai-wing et al. (dir.), *Beyond the May Fourth Paradigm*.

In Search of Chinese Modernity, Lanham, Lexington, 2008.

CHOW, Tse-tsung, *The May Fourth Movement. Intellectual Revolution in Modern China*, Stanford, Stanford UP, 1967.

CHUN, Joscha, « Wanqing xin zhishi kongjian li de xuesheng yanju yu Zhongguo xiandai juchang de yuanqi », *Xiju yanjiu – Journal of Theater Studies*, n° 8, juil. 2011, p. 28-51.

— et CAI, Zhuqing, « Bainian huiyu : Chunliushu "Xin chahua nü" xinkao », *Xiju xuekan*, n° 8, juil. 2008, p. 257-281.

CONFUCIUS, *Entretiens*, trad. fr. Anne Cheng, Paris, Le Seuil, « Point sagesse », 1981.

CULP, Robert, U, Eddy et YEH, Wen-hsin (dir.), *Knowledge Acts in Modern China : Ideas, Institutions, and Identities*, Berkeley, IEAS, University of California, 2016.

—, *The Power of Print in Modern China : Intellectuals and Industrial Publishing from the End of Empire to Maoist State Socialism*, New York, Columbia UP, 2019.

DARNTON, Robert, *L'Aventure de l'Encyclopédie 1775-1800*, préf. E. Le Roy-Ladurie, trad. fr. Paris, Perrin, 1982, rééd. Points/Seuil, 2013.

DARROBERS, Roger, *Le Théâtre chinois*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 1995.

DENTON, Kirk, *Modern Chinese Literary Thought, Writings on Literature, 1893-1945*, Stanford, Stanford UP, 1996.

DIKÖTTER, Frank, *Exotic Commodities : Modern Objects and Everyday Life in China*, New York, Columbia UP, 2006.

DOLEZELOVA-VELINGEROVA, Milena et KRAL, Oldrich (dir.), *The Appropriation of Cultural Capital : China's May Fourth Project*, Cambridge (Mass.), Harvard University Asia Center, 2002.

DRÈGE, Jean-Pierre, *La Commercial Press de Shanghai, 1897-1949*, Paris, Collège de France-Institut des hautes études chinoises, 1978.

ESHERICK, Joseph, *Reform and Revolution in China. The 1911 Revolution in Hunan and Hubei*, Berkeley, California UP, 1976.

FAN, Boqun, *Zhongguo jinxiandai tonggu wenxueshi*, Nankin, Jiangsu jiaoyu chubanshe, 2000.

FEUILLAS, Stéphane, *Un ermite reclus dans l'alcool et autres rhapsodies (1037-1101)*, Paris, Caractères, 2004.

FOGEL, Joshua, *The Cultural Dimension of Sino-Japanese Relations : Essays on the Nineteenth and Twentieth Centuries*, Armonk, M. E. Sharpe, 1995.

— et ZARROW, Peter (dir.), *Imagining the People : Chinese Intellectuals and*

the Concept of Citizenship, 1890-1920, Armonk, M. E. Sharpe, 1997.

FUNG, Edmund, *The Intellectual Foundations of Chinese Modernity: Cultural and Political Thought in the Republican Era*, Cambridge, Cambridge UP, 2010.

GERNET, Jacques, *Le Monde chinois*, Paris, Armand Colin, 1972.

GUO, Chuangqin, *Xiao manhua da lishi – Cong Qingmo dao Minguo*, Pékin, Guojia tushuguan chubanshe, 2017.

GIMPEL, Denise, *Lost Voices of Modernity: A Chinese Popular Fiction Magazine in Context*, Honolulu, Hawai'i UP, 2001.

HABERMAS, Jürgen, *L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, trad. fr. Paris, Payot, 1988.

HANAN, Patrick, *The Sea of Regret: Two Turn-of-the-century Chinese Romantic Novels*, Honolulu, Hawai'i UP, 1995.

HARRELL, Paula, *Sowing the Seeds of Change: Chinese Students, Japanese Teachers, 1895-1905*, Stanford, Stanford UP, 1992.

HARRIS, Lane J, *The Post Office and State Formation in Modern China, 1896-1949*, Thèse de doctorat, University of Illinois at Urbana-Champaign, 2012.

HARRISON, Henrietta, *The Making of The Political Citizen: Political Ceremonies and Symbols in China, 1911-1929*, New York, Oxford UP, 1999.

—, *The Man Awakened from Dreams: One's Man Life in a North China Village (1857-1942)*, Stanford, Stanford UP, 2005.

HENRIOT, Christian, *Belles de Shanghai. Prostitution et sexualité en Chine aux XIX^e-XX^e siècles*, Paris, CNRS, 1997.

— (dir.), *Shanghai dans les années 1980: études urbaines*, Lyon, Université Jean Moulin-Lyon III, Centre rhônalpin de recherche sur l'Extrême-Orient contemporain, 1989.

— et Roux, Alain, *Shanghai années 1930: plaisirs et violences*, Paris, Autrement, 1998.

HILL, Joshua, *Voting as a Rite: A History of Elections in Modern China*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2019.

HILL, Michael Gibbs, *Lin Shu, Inc.: Translation and the Making of Modern Chinese Culture*, Oxford, Oxford UP, 2013.

HOCKX, Michel, *Questions of Style, Literary Societies and Literary Journals in Modern China, 1911-1937*, Leyde, Brill, 2003.

HON, Tze-ki, *Revolution as Restoration: Guocui xuebao and China's*

Path to Modernity, 1905-1911, Leyde, Brill, 2013.

HSIA, C. T., « Hsu Chen-ya's Yu-li hun : an essay in literary history and criticism », in Liu Ts'un-yan (dir.), *Chinese Middle-brow Fiction : From the Ch'ing and Early Republican Eras*, Hong Kong, Chinese UP et Seattle, Washington UP, p. 199-240.

Hu, Anding, *Duochong wenhua kongjian zhong de Yuanyang hudie pai yanjiu*, Pékin, Zhonghua shuju, « Xinan daxue boya luncong », 2013.

HUANG, Philipp, « "Public sphere" / "civil society" in China? The third realm between state and society », Paradigmatic issues in Chinese studies, III, *Modern China*, vol. 19/2, 1993, p. 216-240.

—, *Code, Custom and Legal Practice in China : The Qing and the Republic Compared*, Stanford, Stanford UP, 2001.

HUTERS, Theodore, *Bringing The World Home : Appropriating the West in Late Qing and Early Republican China*, Honolulu, Hawai'i UP, 2005.

JIN, Shixuan et al. (dir.), *Zhongguo tielu fazhanshi, 1876-1949*, Pékin, Zhongguo tiedao chubanshe, 1986.

JOHNSON, David, NATHAN, Andrew et RAWSKI, Evelyn (dir.), *Popular Culture in Late Imperial China*, Berkeley, University of California UP, 1985.

JUDGE, Joan, « Public opinion and the new politics of contestation in the late Qing, 1904-1911 », *Modern China*, vol. 20/1, 1994, p. 64-91.

—, *Print and Politics : « Shibao » and the Culture of Reform in Late Ch'ing China*, Stanford, Stanford UP, 1996.

—, « Everydayness as a critical category of gender analysis : The case of *Finu shibao* (The Women's Eastern Times) », *Jindai zhongguo funiushi yanjiu*, vol. 20, 2012, p. 1-28.

—, *Republican Lens : Gender, Visuality, and Experience in the Early Chinese Periodical Press*, Oakland, California UP, 2015.

KARL, Rebecca E., *Staging the Word. Chinese Nationalism at the Turn of the Twentieth Century*, Durham, Duke UP, 2002.

KWONG, Luke S. K., *A Mosaic of the Hundred Days : Personalities, Politics and Ideas of 1898*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1984.

LACKNER, Michael et VITTINGHOFF, Natascha (dir.), *Mapping Meanings. The Field of New Learning in Late Qing China*, Leyde, Brill, 2004.

LE BLANC, Charles et MATHIEU, Rémi, *Philosophes taoïste, tome II : Huainanzi*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2003.

LEE, Haiyan, « All the feelings that are fit to print : The commu-

nity of sentiment and the literary public sphere in China, 1900-1918 », *Modern China*, vol. 27/3, juil. 2001, p. 291-327.

—, *Revolution of the Heart : A Genealogy of Love in China, 1900-1950*, Stanford, Stanford UP, 2006.

LEE, Leo Ou-fan, « "Piping kongjian" de kaichuang. Cong *Shenbao* "Ziyou tan" tanqi », *Ershiyishiji*, n° 19, oct. 1993 (version numérique).

—, *Xiandaixing de zhuiqiu : Li Oufan wenhua pinglun jingxuanji*, Taipei, Mengtian chuban gongsi, 1996.

—, *Shanghai Modern : The Flowering of a New Urban Culture in China, 1930-1945*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1999.

LEUNG, Yuen-sang, *The Shanghai Taotai : Linkage Man in a Changing Society, 1843-1890*, Honolulu, Hawai'i UP, 1990.

LEYS, Simon, *L'Ange et le cachalot*, Paris, Le Seuil, 1998.

LI, Hsiao-t'i, *Opera, Society, and Politics in Modern China*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2019.

LI Liangrong, *Zhongguo baozhi wenti fazhan gaiyao*, Fuzhou, Fujian renmin chubanshe, 1985.

LI, Xiaorong, *The Poetics and Politics of Sensuality in China : The « Fragrant and Bedazzling » Movement (1600-1930)*, Amherst, Cambria, 2019.

LI, Xiaoti, *Qingmo de xiaceng shehui qimeng yundong (1901-1911)*, Shijiazhuang, Hebei jiaoyu chubanshe, Shijiazhuang, 2001.

LI, Yuan-ren, « Xinshi chubanye yu zhishifenzi : yi Bao Tianxiao zaoqi shengya wei li », *Si yu yan*, vol. 43/3, 2005.

LIN, Yü-tang, *A History of the Press and Public Opinion in China*, Chicago, Chicago UP, 1936.

LINK, Perry, *Mandarin Ducks and Butterflies. Popular Fiction in Early Twentieth Century Chinese Cities*, Berkeley, California UP, 1981.

—, « An interview with Pao T'ien-hsiao », *Renditions*, n° 17 et n° 18, 1982, p. 241-253.

LIU, Jane Qian, *Transcultural lyricism : Translation, Intertextuality and the Rise of Emotion in Modern Chinese Love Fiction, 1899-1925*, Leyde, Brill, 2017.

LIU, Zhongmeng, *Qingmo Minchu Suji baoren qunti yanjiu*, Shanghai, Shanghai Sanlian shudian, 2015.

LIU, Yiqing, *Shih-shuo Hsin-yu : A New Account of Tales of the World*, trad. angl. Richard B. Mathers, Minneapolis, Minnesota UP, 1976.

LU, Xun, *Nouvelles et poèmes en prose*, éd. Sebastian Veg, Paris, Rue d'Ulm, « Versions françaises », 2015.

- LUAN, Meijian, *Tongsu wenxue zhi wang Bao Tianxiao*, Taipei, Yeqiang chubanshe, 1996.
- , *Minjian de wenren yaji : Nanshe yanjiu*, Pékin, Dongfang chubanshe, 2006.
- MA, Guangren (dir.), *Shanghai xinwenshi*, Shanghai, Fudan daxue chubanshe, 1996.
- MA, Liqian et al. (dir.), *Zhongguo tielu jianzhu biannian jianshi*, Pékin, Zhongguo tiedao chubanshe, 1983.
- MITTLER, Barbara, *A Newspaper for China ? Power, Identity, and Change in Shanghai's News Media, 1872-1912*, Cambridge (Mass.), Harvard University Asia Center, 2004.
- NIVARD, Jacqueline, « L'évolution de la presse féminine chinoise de 1898 à 1949 », *Études chinoises*, V/1-2, printemps-automne 1986, p. 157-184.
- PAULÈS, Xavier, *L'Opium : une passion chinoise (1750-1950)*, Paris, Payot, « Histoire », 2011.
- PIMPANEAU, Jacques, *Promenade au jardin des Poiriers. L'opéra chinois classique*, Paris, musée Kowk On, 1983.
- PLATT, Stephen, *Provincial Patriots : The Hunanese and Modern China*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2007.
- QU, Jun, *Tianxia wei xueshuo lie*, Pékin, Shehuikexue wenxian chubanshe, 2017.
- RANKIN, Mary, *Early Chinese Revolutionaries : Radical Intellectuals in Shanghai and Chekiang, 1902-1911*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1971.
- REA, Christopher, *The Age of Irreverence : A New History of Laughter in China*, Oakland, California UP, 2015.
- REED, Christopher, *Gutenberg in Shanghai : Chinese Print Capitalism, 1876-1937*, Vancouver, British Columbia UP, 2004.
- ROSENWEIN, Barbara, *Emotional Communities in the Early Middle Ages*, Ithaca, Cornell UP, 2006.
- SANG, Bing, *Qingmo xin zhishijie de shetuan yu huodong*, Pékin, Sanlian shudian, 1995.
- , *Wanqing xuetang xuesheng yu shehui bianqian*, Guilin, Guangxi shifandaxue chubanshe, 2007.
- SCHWARTZ, Benjamin, *In Search of Wealth and Power : Yen Fu and the West*, Cambridge (Mass.), Belknap Press of Harvard UP, 1964.
- SHAN, Patrick Fuliang, *Yuan Shikai : A Reappraisal*, Vancouver, UBC Press, 2018.
- SHI, He et al. (dir.), *Zhongguo jindai baokan minglu*, Fuzhou, Fujian renmin chubanshe, 1991.

- STEPHENS, Thomas B., *Order and Discipline in China : The Shanghai Mixed Court 1911-27*, Seattle, Washington UP, 1992.
- STRAND, David, *An Unfinished Republic : Leading by Word and Deed in China*, Berkeley, California UP, 2011.
- STRUVE, Lynn, *Voices from the Ming-Qing Cataclysm : China in Tiger's Jaws*, New Heaven et Londres, Yale UP, 1993.
- SU, Manshu, *Les Larmes rouges du bout du monde*, trad. fr. Dong Chun et Gilbert Soufflet, Paris, Gallimard, « Connaissance de l'Orient », 1989.
- SU, Shi, *Commémorations*, trad. fr. Stéphane Feuillas, Paris, Les Belles Lettres, « Bibliothèque chinoise », 2010.
- SUN, Chao, *Minchu « xingwei pai » wu da mingjia lun (1912-1923)*, Shanghai, Shanghai shehui-kexueyuan chubanshe, 2014.
- SUN, Houei-min, *Zhidu yizhi : Minchu Shanghai de Zhongguo lishi (1912-1937)*, Taipei, Zhongyang yanjiuyuan jindaishi yanjiusuo, 2012.
- TAKEDA, Masaya, *Seneirô kaikokuroku yakuchû*, Hakodate, Hokkaidô daigaku daigakuin bungaku kenkyuka, 2011.
- TCHOUANG-TSEU, *Les Œuvres de Maître Tchouang*, trad. fr. Jean Levi, Paris, L'Encyclopédie des nuisances, 2006.
- THIESSE, Anne-Marie, *Le Roman du quotidien : lecteurs et lectures populaires à la Belle Époque*, Paris, Le Seuil, 2000.
- TING, Lee-hsia Hsu, *Government Control of the Press in Modern China*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1974.
- TSENG (ZENG), Pu, *Fleur sur l'océan des péchés*, trad. fr. Isabelle Bijon, Mauvezin, Trans-Europ-Repress, 1983.
- TSU, Jing, *Failure, Nationalism and Literature. The Making of Modern Chinese Identity, 1895-1937*, Stanford, Stanford UP, 2005.
- VALLETTE-HÉMERY, Martine, *Les Paradis naturels. Jardins chinois en prose*, Arles, Philippe Picquier, 2009.
- VEG, Sebastian, « Creating public opinion, advancing knowledge, engaging in politics : The local public sphere in Chengdu, 1898-1921 », article non publié.
- VITTINGHOFF, Natascha, « University vs. uniformity : Liang Qichao and the invention of a "new journalism" for China », *Late Imperial China*, vol. 23/1, juin 2002, p. 91-143.
- WAGNER, Rudolf (dir.), *Joining the Global Public : Word, Image and City in Early Chinese Newspapers*,

Albany, State University of New York Press, 2007.

WAKEMAN, Frederic, *The Great Enterprise : Manchu Reconstruction of Imperial Order in Seventeenth Century China*, Berkeley, California UP, 1985.

— et YEH, Wen-hsin (dir.), *Shanghai Sojourners*, Berkeley, IEAS, University of California, Center for Chinese studies, 1992.

WANG, David Der-wei (dir.), *A New Literary History of Modern China*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2017.

WANG, Di, *The Teahouse : Small Business, Everyday Culture, and Public Politics in Chengdu, 1900-1950*, Stanford, Stanford UP, 2008.

WANG, Fansen, *Zhongguo jindai sixiang yu xueshu xipu*, Shijiazhuang, Hebei jiaoyu chuanshe, 2001.

WANG, Juan, *Merry Laughter and Angry Curses. The Shanghai Tabloid Press, 1897-1911*, Vancouver, UBC Press, 2010.

WANG, Xiaoling, « Liu Shiwei et son concept de contrat social chinois », *Études chinoises*, XVII/1-2, 1998, p. 155-190.

WESTON, Timothy B., « The formation and the positioning of the New Culture community », 1913-1917, *Modern China*, vol. 23/4, juil. 1998.

—, *The Power of Position : Beijing University, Intellectuals, and Chinese Political Culture, 1898-1929*, Berkeley, California UP, 2004.

WU, Chien-jen (Jianren), *Vignette from the Late Ch'ing : Bizarre Happenings Eyewitnessed over two Decades*, trad. angl. Shih Shun Liu, Hong Kong, Hong Kong Chinese UP, 1975.

XIA, Xiaohong, *Jueshi yu chuanshi — Liang Qichao de wenxue daolu*, Pékin, Zhonghua shuju, 2006.

XIAO-PLANES, Xiao-Hong, *La Société générale d'éducation du Jiangsu et son rôle dans l'évolution sociopolitique chinoise de 1905 à 1914*, Thèse de doctorat, Inalco, Paris, 1997.

—, « L'activité réformatrice des élites locales chinoises au début du xx^e siècle », *Études chinoises*, XVII/1-2, printemps-automne 1998, p. 191-231.

XIONG, Yuezhi, « Lüe lun wanqing Shanghai xinxing wenhuaren de chansheng yu huiju », *Jindaishi yanjiu*, 1997/4.

XU, Jilin, *Ershishiji Zhongguo zhishifenzi shilun*, Pékin, Xinxing chubanshe, 2005.

—, *Jindai Zhongguo zhishifenzi de gonggong jiaowang*, Shanghai, Shanghai renmin chubanshe, 2008.

XUN, Xiaoqun, *Chinese Professionals and the Republican State. The Rise of*

Chinese Professional Associations in Shanghai, 1912-1937, Cambridge, Cambridge UP, 2000.

YANG, Tianshi et LIU, Yancheng, *Nanshe*, Pékin, Zhonghua shuju, « Zhongguo wenxueshi zhishi congshu », 1980.

YEH, Wen-hsin, *Provincial Passages Culture, Space, and the Origins of Chinese Communism*, Berkeley, California UP, 1996.

—, *Becoming Chinese : Passages to Modernity and Beyond*, Berkeley, California UP, 2000.

YEN, Fou (YEN Fu), *Les Manifestes*, trad. fr. François Houang, Paris, Fayard, 1977.

YEN, Ling-ling (dir.), *Wanxiang xiaobao : jindai Zhongguo chengshi de wenhua, shehui yu zhengzhi*, Taipei, Zhongyang yanjiuyuan jindaishi yanjiusuo, 2013.

YOUNG, Ernest, *The Presidency of Yuan Shih-k'ai : Liberalism and Dictatorship in Early Republican China*, Ann Arbor, Michigan UP, 1977.

YU, Muxia, *Shenghuo zai Minguo de shiliyangchang : Shanghai línzhua*, Taipei, Xinrui wenchuang, 2019.

YU, Yingshi, « Zhongguo zhishifenzi de bianyuanhua », *Ershiyishiji*, n° 15, juin 2003 (version numérique).

YUAN, Jin, *Zhongguo wenxue de jindai biange*, Guilin, Guangxi shifandaxue chubanshe, 2006.

ZARROW, Peter, « Historical trauma : anti-Manchuism and memories of atrocity in late Qing China », *History and Memory*, vol. 16/2, oct. 2004, p. 67-107.

—, *China in War and Revolution, 1895-1949*, Londres-New York, Routledge, 2005.

— et KARL, Rebecca E. (dir.), *Rethinking the 1898 Reform Period : Political and Cultural Change in Late Qing China*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 2002.

ZHANG, Chuntian, *Geming yu suqing : Nanshe wenhua zhengzhi yu Zhongguo xiandaixing (1903-1923)*, Shanghai, Shanghai shiji chubanjituan, 2015.

ZHANG, Jiasen et LAN, Gongwu, *Liang Rengong xiansheng yanshuoji*, Pékin, Zhengmeng yinshuju, 1912.

ZHANG, Jinglu et al. (dir.), *Zhongguo chuban shiliao fubian*, Pékin, Zhonghua shuju, 1957.

ZHANG, Yinde, *Le Monde romanesque chinois au xx^e siècle. Modernités et identités*, Paris, Champion, 2003.

ZHENG, Xiaowei, *The Politics of Rights and the 1911 Revolution in China*, Stanford, Stanford UP, 2018.

ZONGQI, Cai, « The rethinking of emotion : The transformation of traditional literary criticism in late Qing era », *Monumenta Serica*, p. 67-75.

Table des matières

7	59
Préface , par Sebastian Veg	V - L'examen de district
Bao Tianxiao, le progressiste	et de préfecture (vers 1890)
souriant	68
15	VI - Livres et journaux
Avant-propos du traducteur	(1885-1890)
Bao Tianxiao, une histoire	76
encore incomplète	VII - La librairie Donglai (1900)
25	86
Souvenirs de la Chambre	VIII - Entre Suzhou et Shanghai
de l'ombre du bracelet	(1900-1901)
27	96
Prologue	IX - Le Pavillon du grain doré,
29	les amis de l'époque et la fin
Préface de l'auteur	de la maison de traduction
31	(1901-1902)
I - Mes premières années d'école	121
(vers 1883)	X - Le voyage vers Qingzhou
37	(1904)
II - Le Shanghai de mon enfance	130
(vers 1885)	XI - Mes débuts à Shanghai
46	(1906)
III - Ma myopie (1885-1886)	140
53	XII - Mes débuts dans le
IV - La ville du concours	journalisme (1906)
(vers 1890)	149
	XIII - Portraits d'écolières
	(1906-1912)

160	273
XIV - Mes débuts comme éditeur de magazines (1906-1911)	Du lettré à l'homme de presse. Bao Tianxiao ou la voix de l'espace public républicain (1900-1920) , par Joachim Boittout
171	280
XV - L'avocat des cocottes (après 1912)	Presse et sphère publique de la fin du XIX ^e siècle aux années 1910
191	288
XVI - Histoires secrètes de l'hôtel d'Orient (1917-1918)	Shanghai entre 1900 et 1920 : les nouveaux réseaux de la socia- bilité intellectuelle
191	304
Deux nouvelles « sentimentales »	La formation d'un espace public républicain : un pluralisme politique et littéraire
195	328
« Un fil de lin »	La fortune sourit-elle aux audacieux ? Bao Tianxiao ou l'intelligence des situations
206	
« L'oie solitaire »	
206	
Lettre 185	
208	
Lettre 186	
211	
Lettre 169	
213	343
Notes	Bao Tianxiao (1876-1973)
	355
	Bibliographie

Dans la collection « Versions françaises »

Fondée et dirigée par Lucie Marignac

Curiosité, intérêt, admiration, attachement – tout lecteur a, un jour ou l'autre, éprouvé ces sentiments pour un texte qu'il lui semblait découvrir, réinventer, s'approprier. Ce texte est devenu le sien, celui qu'il voudrait lire et relire, éditer, traduire, annoter, présenter, commenter.

Rejoignant l'une des traditions les plus anciennes de l'École normale, ses élèves et anciens élèves, enseignants et chercheurs s'attachent ici à faire connaître « leur » texte, un auteur, une période, un mouvement d'idées, une forme d'écriture dont ils sont parfois devenus spécialistes. Texte important, souvent négligé, jamais traduit, inédit ou épuisé, indisponible.

Ainsi peuvent se redessiner, à partir de fragments divers, certains ensembles oubliés, et s'affirmer peu à peu la cohérence de ces « versions françaises ».

Cesare Beccaria, *Recherches concernant la nature du style*, édition de Bernard Pautrat, 2001, 216 pages.

Jeremy Bentham, *Garanties contre l'abus de pouvoir et autres écrits sur la liberté politique*, édition de Marie-Laure Leroy, 2001, 2^e tirage, 2016, 288 pages.

Moderata Fonte, *Le Mérite des femmes*, édition de Frédérique Verrier, 2002, 272 pages.

Dorothy Wordsworth & William Wordsworth, *Voyage en Écosse. Journal et poèmes*, édition de Florence Gaillet, 2002, 384 pages.

Pietro Aretino, *Trois livres de l'humanité de Jésus-Christ*, édition d'Elsa Kammerer, 2004, 232 pages.

William E. B. Du Bois, *Les Âmes du peuple noir*, édition de Magali Bessone, 2004, 344 pages.

Sarah Orne Jewett, *Le Pays des sapins pointus et autres récits*, édition de Cécile Roudeau, 2004, 368 pages.

Lu Xun, *Errances*, édition de Sebastian Veg, 2004, 360 pages.

Henry David Thoreau, *Les Forêts du Maine*, édition de François Specq, 2004, 528 pages.

Lou Andreas-Salomé, *Le Diable et sa grand-mère*, édition de Pascale Hummel, 2005, 96 pages.

Tommaso Campanella, *Sur la mission de la France*, édition de Florence Plouchart-Cohn, 2005, 256 pages.

Edmondo De Amicis, *Le Livre Cœur*, suivi de deux essais d'Umberto Eco, édition de Gilles Pécout, traduction de Piero Caracciolo, Marielle Macé, Lucie Marignac et Gilles Pécout, 2^e éd., 2005, 2^e tirage, 2011, 496 pages.

Le Lai du cor et Le Manteau mal taillé. *Les dessous de la Table ronde*, édition de Nathalie Koble, préface d'Emmanuèle Baumgartner, 2005, 184 pages.

Lou Andreas-Salomé, *L'Heure sans Dieu et autres histoires pour enfants*, édition de Pascale Hummel, 2006, 192 pages.

Frederick Douglass, Henry David Thoreau, *De l'esclavage en Amérique*, édition de François Specq, 2006, 2^e tirage, 2016, 208 pages.

Friedrich von Schelling, *De l'âme du monde*, édition de Stéphane Schmitt, 2007, 3^e tirage, 2013, 322 pages.

José Ortega y Gasset, *L'Homme et les gens*, édition de François Géal, préface de Christian Baudelot, 2008, 2^e tirage, 2016, 278 pages.

Niccolò Tommaseo, *Fidélité*, édition d'Aurélié Gendrat-Claudel, 2008, 272 pages.

Kaneko Mitsuharu, *Histoire spirituelle du désespoir*, édition de Benoît Grévin, 2009, 272 pages.

Nathaniel Hawthorne, *La Semblance du vivant. Contes d'images et d'effigies*, édition de Ronald Jenn et Bruno Monfort, 2010, 368 pages.

Lu Xun, *Cris*, édition de Sebastian Veg, 2010, 304 pages.

Herman Melville, *Derniers poèmes*, édition d'Agnès Deraïl et Bruno Monfort, avec la collaboration de Thomas Constantinesco, Marc Midan et Cécile Roudeau, préface de Philippe Jaworski, 2010, 224 pages.

Margaret Fuller, *Des femmes en Amérique*, édition de François Specq, 2011, 116 pages.

Immanuel Kant, *Sur le mal radical dans la nature humaine*, édition de Frédéric Gain, 2^e éd., 2011, 2^e tirage, 2015, 176 pages.

Giovanni Botero, *Des causes de la grandeur des villes*, édition de Romain Descendre, 2013, 192 pages.

Konrad Fiedler, *Aphorismes*, édition de Danièle Cohn, 2013, 128 pages.

José Natividad Ic Xec, *La Femme sans tête et autres histoires mayas*, édition de Nicole Genaille, 2013, 146 pages.

Margaret Cavendish, *Relation véridique de ma naissance, de mon éducation et de ma vie*, édition de Constance Lacroix, préface de Lise Cottegnies, 2014, 140 pages.

Washington Irving, *Les Déterreurs de trésors*, édition de Thomas Constantinesco et Bruno Monfort, 2014, 136 pages.

Le Conseil de la cloche et autres nouvelles grecques (1877-2008), édition de Stéphane Sawas, 2^e éd., 2015, 216 pages.

Edmondo De Amicis, *Souvenirs de Paris*, édition d'Alberto Brambilla et Aurélie Gendrat-Claudé, 2015, 202 pages.

Edmondo De Amicis, *Un carrosse démocratique. Une année dans les tramways de Turin à la Belle Époque*, édition de Mariella Colin et Emmanuelle Genevois, postface de Mariella Colin, 2020, 462 pages.

Emilia Dvorianova, *Chaconne*, édition de Marie Vrinat, 2015, 134 pages.

William James, *De l'immortalité humaine*, édition de Jim Gabaret, 2015, 140 pages.

Thomas Jefferson, *Observations sur l'État de Virginie*, édition de François Specq, 2015, 316 pages.

Lu Xun, *Nouvelles et poèmes en prose (Errances, Cris, Mauvaises herbes)*, édition de Sebastian Veg, 2015, 664 pages.

Georg Simmel, *Face à la guerre. Écrits 1914-1916*, édition de Jean-Luc Evard, 2015, 120 pages.

Puritains d'Amérique. Prestige et déclin d'une théocratie. Textes choisis 1620-1750, édition dirigée par Agnès Derail, avec la collaboration de Thomas Constantinesco, Laurent Folliot, Bruno Monfort et Cécile Roudeau, 2016, 396 pages.

Carry van Bruggen, *Eva*, édition de Sandrine Maufroy, 2016, 290 pages.

Konrad Fiedler, *Sur l'origine de l'activité artistique*, édition de Danièle Cohn, 2^e éd., 2017, 172 pages.

Luis de Góngora y Argote, *Solititudes*, édition de Robert Jammes, 2017, 384 pages.

Niccolò Machiavelli, *Discours sur notre langue*, édition de Laurent Vallance, 2017, 130 pages.

Mihail Sadoveanu, *Le Règne du prince Douca ou le Signe du Cancer*, édition de Philippe Préaux, 2017, 492 pages.

Gertrude Stein, *Narration*, édition de Chloé Thomas, préface de Christine Savinel, 2017, 118 pages.

Theodor W. Adorno, *L'Actualité de la philosophie et autres essais*, édition de Jacques-Olivier Bégot, 2^e éd. 2018, 116 pages.

Henry William Auden, *Καλλιγραφία. Comment écrire comme Platon ? Phraséologie grecque*, édition de Jérémie Pinguet, préface d'Estelle Oudot, 2018, 192 pages.

Gianfranco Folena, *Traduire en langue vulgaire*, édition de Lucie Marignac, traduction d'Anouchka Lazarev et Lucie Marignac, postface de Christophe Mileschi, 2018, 144 pages.

Karl Popper, *Le Soi et son cerveau. Plaidoyer pour l'interactionnisme*, édition de Daniel Pimbé, 2018, 422 pages.

Bramante, *Sonnets*, édition de Christophe Mileschi, postface de Claire Lesage, 2019, 98 pages.

Shelby Foote, *L'Amour en saison sèche*, édition de Paul Carmignani, 2019, 320 pages.

Karl Popper, *Apprentissage et découverte. Écrits de jeunesse (Vienne 1925-1935)*, édition de Gilles Campagnolo, 2019, 310 pages.

Wilhelm von Humboldt, d'après une idée de Johann Wolfgang von Goethe, *Instructions pour la réalisation d'une carte générale des langues*, édition de David Blankenstein, Julien Caverio, Mandana Covindassamy et Sandrine Maufroy, 2020, 150 pages.

Imprimerie Maury
N° d'impression :
Dépôt légal : février 2021